·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE B
PLUTEO IV
N.° CATENA 10

Digitized by Google

Google

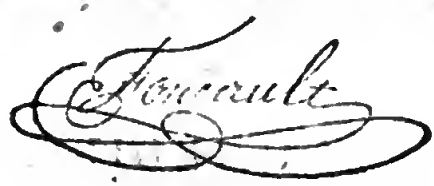
Digitized by Google

RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇOIS.

COMÉDIES.
TOME NEUVIEME.

Biblioteca - Rigault

Tous les exemplaires seront signés de l'Editeur.



DE L'IMPRIMERIE D'A. EGRON.

29917

RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇOIS,
OU
RECUEIL
DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES
RESTÉES AU THÉATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE;

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE,

PAR M. PETITOT.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE AVEC SOIN, ET AUGMENTÉE DES CHEFS-D'ŒUVRE DE BEAUMARCHAIS,
COLLIN D'HARLEVILLE, LEGOUVÉ, DUCIS, LE FEVRE, DESFORGES, ETC.

TOME SEIZIEME.

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

PARIS,
FOUCAULT, LIBRAIRE, RUE DES NOYERS, N° 57.
1817.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EM. III - ROMA

Digitized by Google

Digitized by Google

LE

BARBIER DE SÉVILLE,

OU

LA PRÉCAUTION INUTILE,

COMÉDIE EN QUATRE ACTES ET EN PROSE,

PAR DE BEAUMARCHAIS,

Représentée, pour la premiere fois, le 23 février 1775.

Digitized by Google

NOTICE

SUR BEAUMARCHAIS.

Pierre-Augustin Caron Beaumarchais naquit à Paris le 24 janvier 1732. Fils d'un horloger de cette ville, et destiné par sa famille à suivre la même profession, il appliqua les facultés de son esprit à l'étude des arts mécaniques, et y fit d'assez rapides progrès. Mais cette étude ne put satisfaire une imagination vive, entraînée par toutes les illusions qui naissent de l'amour des plaisirs et du desir de se distinguer. Il chercha dans la musique, dont il avoit le sentiment, des distractions à ses travaux habituels : cet art devint bientôt pour lui une passion; et, par un privilege qui ne peut appartenir qu'à un homme de beaucoup d'esprit, un goût frivole, qui devoit nuire à sa fortune, fut positivement ce qui contribua à l'élever. Dans les notices sur les auteurs du siecle de Louis XIV, de ce siecle où la société étoit forte parce que les rangs étoient fixés, on a pu remarquer que rien n'étoit plus facile que d'écrire la vie d'un homme de lettres, toute entiere renfermée dans ses travaux : il n'en est plus de même à mesure que nous arrivons vers cette époque où la confusion de toutes les prétentions préparoit le bouleversement de l'Etat. La littérature n'est plus qu'un accessoire

dans l'existence des hommes de lettres ; l'intrigue, les affaires, les scenes d'éclat dans le monde, la politique dominent dans les tableaux que nous avons à présenter. C'est ainsi qu'ayant à parler d'un homme qui fut destiné à être horloger et qui fit quelques pieces de théâtre, nous serons conduits, malgré nous, à entretenir nos lecteurs des querelles entre l'autorité souveraine et les parlemens, et de la guerre qui décida de l'indépendance de l'Amérique, puisque Beaumarchais fut célebre par ses procès, et que, dans ses lettres imprimées, il se vante d'être l'homme de l'Europe qui a le plus contribué à donner la liberté aux Américains.

Des talens, comme musicien, lui ayant ouvert l'entrée de quelques grandes maisons, on inspira à MESDAMES, filles de Louis XV, le desir de l'entendre ; il leur donna des leçons de guitare et de harpe, fut admis à leurs concerts particuliers, obtint bientôt une part dans leur confiance et des droits à leur protection. Avec un esprit vif, piquant, léger, il savoit employer des liaisons, qui ne paroissoient qu'agréables, à le seconder dans des projets sérieux ; ses manieres étoient naturelles, et il avoit beaucoup d'agrémens extérieurs. Prodigue de politesse envers ceux qui étoient au-dessus de lui quand ils n'exigeoient rien, il ne souffrit jamais une humiliation ; et quelques affaires d'honneur dont il se tira en galant homme établirent assez sa réputation de courage

pour qu'on renonçât au desir de l'insulter directement. Dès son début dans le monde, il se tira bien d'une position difficile parce qu'elle étoit équivoque; il manqua de mesure en vieillissant.

MESDAMES le recommanderent à M. Pâris-Duverney, alors chargé des entreprises relatives aux approvisionnemens de l'administration et à la subsistance des armées; il promit de faire la fortune de leur protégé, et tint parole. Il devoit être bien facile à M. Pâris-Duverney d'enrichir un jeune homme, puisque Beaumarchais, dans un de ses mémoires, porta si haut les bénéfices de ce financier que le public en fut scandalisé; aussi, dans le mémoire suivant, il prétendit qu'il s'étoit trompé, et diminua de vingt pour cent les bénéfices qu'il avoit avoués. Mais ce n'étoit pas d'une fortune faite, d'une fortune d'auteur ou de jeune homme que Beaumarchais avoit besoin. S'il devint sans efforts courtisan quand il fut introduit chez MESDAMES, ce fut aussi sans efforts qu'il devint homme à grandes spéculations en se liant avec M. Pâris-Duverney : malgré l'extrême différence d'âge qu'il y avoit entre eux, il est certain que le jeune protégé fut souvent utile au vieux protecteur, qu'il le seconda dans plusieurs entreprises, et lui rendit d'importans services; il en est un sur-tout auquel le financier attachoit un grand prix, et qu'il dut entièrement à Beaumarchais.

On a beaucoup vanté la générosité, la grandeur

d'ame, le patriotisme de M. Pâris-Duverney; on a eu raison puisqu'il laissoit une famille honorablement alliée, et qu'il avoit fait des sacrifices pour légitimer aux yeux du public la grande fortune qu'il avoit acquise; mais il est à croire que cette fortune inspiroit beaucoup d'envie, qu'ayant été faite dans des entreprises pour le Gouvernement, elle n'auroit pas supporté un examen sévere s'il avoit été provoqué par une défaveur signalée, et que par conséquent il y avoit quelques calculs dans le patriotisme de M. Pâris-Duverney. Le véritable patriotisme eût été de diminuer ses bénéfices pour réduire les dépenses de l'état; mais cela eût été si sage qu'on n'en auroit point parlé, et les fournisseurs étoient déja assez habiles pour faire entrer l'opinion dans leurs spéculations. M. Pâris-Duverney, qui connoissoit son siecle, fit bâtir l'Ecole militaire, et, en fondant cet établissement, il eut l'honneur d'ouvrir un asyle aux fils des pauvres gentilshommes : ce n'étoit pas mal pour un financier. Il tenoit beaucoup à ce que Louis XV vînt visiter cet établissement, ce qui n'étoit pas facile à obtenir, parce que cette démarche du roi devoit couvrir l'homme de finances d'un éclat qui imposeroit à tout le monde, et mettroit sa fortune à l'abri de ces recherches que le fisc peut entreprendre, presque toujours avec succès, même quand ce n'est pas avec justice. C'est ce que n'ont pas remarqué ceux qui s'étonnent qu'il ait fallu de l'habileté pour amener

Louis XV à visiter un établissement consacré à l'éducation de la noblesse, et qui pensent que toute la difficulté consistoit à vaincre l'insouciance qu'ils attribuent à ce monarque. Sans les considérations que nous venons d'exposer, quel roi auroit pu hésiter un moment à donner un témoignage public de sa bienveillance au fondateur d'une institution aussi belle, aussi utile? Beaumarchais se chargea de faire réussir cette affaire, et, secondé par MESDAMES, il y parvint. Il est croyable que l'amour-propre du financier fut flatté, et que l'intérêt qu'il avoit jusqu'à ce moment montré à son protégé se changea en amitié; mais ils étoient assez habiles l'un et l'autre pour savoir tout ce qu'il y avoit d'avantages réels dans cette faveur du roi.

Si on suit avec attention la marche de Beaumarchais, si on réfléchit sur la rapidité avec laquelle il passe d'une boutique dans les salons, des salons à la cour, et combien il y a de solidité dans l'emploi qu'il fait de la protection de MESDAMES pour s'ouvrir la carriere des grandes spéculations, on avouera que s'il fut secondé par l'esprit de son siecle, il fit lui-même preuve de beaucoup d'esprit en connoissant bien le siecle dans lequel il étoit né. Cette facilité à franchir toutes les distances eut beaucoup d'influence sur ses idées, influence qu'on remarque dans ses écrits plaisans et sérieux, et qu'il est nécessaire d'expliquer pour qu'on puisse saisir les causes de l'étonnante célébrité qu'il a acquise. Nous entrons dans

cette explication avec d'autant plus de franchise que nos mœurs actuelles l'ont rendue sans conséquence et sans application.

Il est impossible que les grands n'aient pas une haute idée d'eux-mêmes : les hommages dont ils sont entourés dès leur enfance finissent par leur faire une illusion complette. Si le moindre succès suffit pour tourner la tête au plus simple particulier, comment s'étonneroit-on que ceux qui sont accablés de respects et de flatteries dans toutes les circonstances de leur vie, manquassent de l'humilité nécessaire pour se méfier de leur mérite, et tenir à une certaine distance ceux qui pourroient les juger ? Les hommes qui sont placés dès leur jeunesse près des grands, dès leur jeunesse aussi ont pris l'habitude de les admirer, de ne point les séparer de l'éclat qui les entoure ; ne s'estimant eux-mêmes que par le degré de faveur qu'ils obtiennent, exigeant naturellement de ceux qui sont au-dessous d'eux le même respect qu'ils rendent à leurs supérieurs, leur existence s'écoule sans qu'ils aient fait une réflexion sérieuse sur les illusions au milieu desquelles ils vivent. Placés dans un système d'hiérarchie dont ils se trouvent bien, il ne leur vient pas dans l'idée de penser que le monde puisse être institué autrement, et qu'il y ait d'autres grandeurs que celles qui sont fixées par les lois, l'étiquette et l'habitude. Mais qu'on transporte tout-à-coup dans l'intimité de ces personnages, si

imposans de loin, un homme d'un esprit fin, observateur, dont les idées soient arrêtées, qui sente sa force et qui ait dans l'ame quelque fierté, le premier moment de surprise et d'engouement passé, il jugera; il comparera les autres à lui, et se mesurera intérieurement devant eux. Si cet homme est envieux, sans graces et sans complaisances, il deviendra misanthrope, insolent et républicain comme J.-J. Rousseau; si cet homme est naturellement vif, gai, entreprenant, il deviendra caustique, frondeur des ridicules beaucoup plus que des vices; il profitera de tout ce que les mœurs de la monarchie offrent de facilité pour les plaisirs, n'aura que l'esprit républicain, et réussira d'autant mieux que rien n'est plus piquant dans une monarchie qui finit qu'un esprit qui jouit et se moque de tout. On pourroit dire qu'il révele le secret de tout le monde. Tel fut en effet Beaumarchais jusqu'à l'époque de nos troubles civils, et Figaro n'est certainement pas un personnage d'invention, du moins pour la tournure de ses idées, l'habitude de se mettre au-dessus des grands qu'il sert, et la résolution prise de ne se laisser écraser par qui que ce soit, tant qu'il ne lui est pas interdit de répondre. Donnez à Beaumarchais et à Figaro un auditoire, les rieurs seront toujours de leur côté contre l'autorité, la justice, les mœurs, les distinctions, les bienséances; et si leur célébrité étoit la mesure de l'estime qui leur est due, ce seroit les plus grands per-

sonnages du monde et de la comédie. Heureusement le mérite des pieces de théâtre ne s'établit pas uniquement par l'engouement des spectateurs; et la réputation à laquelle un homme peut prétendre baisse souvent à proportion du bruit qu'il fait. Le public a secrètement des dispositions hostiles contre ceux qui ont souvent des querelles à porter devant son tribunal et toujours beaucoup d'esprit pour les soutenir; on les redoute au moment même où ils amusent; et le résultat inévitable d'une célébrité de ce genre est de faire douter de la bonté du caractere de celui qui l'a acquise. Beaumarchais eut ce malheur: il pouvoit l'éviter. Son premier procès lui attira beaucoup d'estime, parce que l'injustice qu'il éprouvoit étoit criante, que ses ennemis le peignirent comme un monstre, qu'ils l'attaquerent dans sa vie privée, dans ses intérêts domestiques, qu'ils appelerent à leur secours les coups d'autorité, qu'il se trouva seul, sans un avocat qui osât signer pour lui; et que dans cette position terrible, dans cet abandon absolu, il montra non seulement un grand courage, mais de plus une gaieté imperturbable. Nous verrons plus tard qu'il crut n'avoir fixé l'attention du public que par son esprit; cette erreur grave de sa part devint bientôt une vérité : on lui rendit justice en le traitant comme il se traitoit lui-même.

Ses procès ayant eu de la célébrité, ses Mémoires imprimés étant comptés au nombre de ses travaux lit-

téraires, et se liant à toutes les circonstances de sa vie, nous traiterons ce qui a rapport au plaideur qui a fait tant de bruit, avant d'examiner ses titres comme auteur dramatique.

Voyant la santé de M. Pâris-Duverney décliner, et craignant d'avoir avec ses héritiers un de ces longs et dangereux procès qui résultent souvent d'une multiplicité de crédits réciproques ouverts entre deux hommes qui font de grandes spéculations, Beaumarchais engagea ce financier à régler tous les intérêts qu'il y avoit entre eux. Ce réglement de compte fut en effet discuté et signé; et le plus incroyable débat judiciaire naquit des précautions prises pour l'éviter. C'est un principe de législation fondé sur le bon sens, que tout compte arrêté entre deux hommes majeurs, jouissant de toutes leurs facultés, est loi pour les parties contractantes, et ne pourroit être annulé par les tribunaux que dans le cas où on prouveroit qu'il y a eu faux ou violence. Après la mort de M. Pâris-Duverney, M. le comte de la Blache, son héritier, celui de ses neveux qu'il avoit préféré aux autres parce qu'il étoit titré, refusa de payer Beaumarchais; moins conduit à ce refus par un sentiment de cupidité que par la haine qu'il lui portoit; et, ce qui est plus extraordinaire, les tribunaux prononcerent dans l'intérêt de M. le comte de la Blache, sans que l'arrêté de compte eût été déclaré faux ou dicté par la violence. Jamais l'une ou l'autre de ces suppo-

sitions ne fut mise en avant. Les motifs de cet arrêt étoient insoutenables, puisqu'il auroit fallu admettre que quelqu'un connoissoit mieux les affaires de M. Pâris-Duverney qu'il ne les avoit connues lui-même; et que, dans ce cas, il seroit résulté la nécessité d'établir un compte nouveau, lorsque, de l'aveu des deux parties, les pieces de comptabilité avoient été anéanties; et que depuis, une des parties étoit morte. Pour comprendre comment un tribunal en France a pu s'écarter à ce point des regles de la jurisprudence, il faut se reporter à une des époques les plus curieuses de notre histoire.

Les gouvernemens foibles croient que leur foiblesse vient de ce qu'on leur résiste, et non qu'on leur résiste, parce qu'ils sont foibles; ils s'imaginent qu'en renversant les lois de l'Etat, qu'en brisant des institutions consacrées par le temps, qui n'ont pas gêné les gouvernemens qui les ont précédés, qui ont au contraire servi à en rendre la marche plus ferme et plus réguliere, ils ne rencontreront plus d'obstacles à leurs volontés. C'est une erreur : l'opinion publique grandit à mesure que les anciennes institutions tombent; et plus on l'excite par des nouveautés en politique et en administration, plus elle intervient avec fureur. Louis XV, croyant avoir à se plaindre des parlemens qui représentoient pour toutes les vieilles libertés de la monarchie françoise, les supprima et les remplaça par des tribunaux auxquels on donna bien

le même nom, les mêmes formes apparentes qu'aux anciens, mais auxquels il fut impossible de donner la même considération. Les familles de l'ancien parlement tenoient à tout; les juges nouveaux ne tenoient à rien : ce n'étoient plus des magistrats chargés de la haute police de l'Etat, conservateurs de l'esprit de la législation, mais des hommes choisis par les ministres, et payés pour rendre la justice. On ne doit jamais croire que des honnêtes gens, dans les siecles où les mœurs ne sont pas entièrement perdues, se présenteront en foule pour remplir des places devenues vacantes par un coup d'autorité que l'opinion n'approuve pas; une certaine pudeur tient en suspens les esprits modérés, tandis que les hommes ardens, cupides, qui veulent des places à tout prix, se précipitent, sans éprouver plus de honte le jour qu'ils sont choisis, qu'ils n'en ressentiront le jour qu'ils seront chassés. La même cupidité qui a fait desirer d'être juge par le renversement des anciennes lois de l'Etat, pousse à vendre sa conscience dans la décision des affaires particulieres.

Beaumarchais voulant mettre au fait de son procès le sieur Goësman, conseiller, qui en étoit rapporteur, et n'ayant pu obtenir aucune audience de lui, s'adressa à la femme de ce juge qui consentit à donner au plaideur accès auprès de son mari, moyennant des sommes qui furent comptées, et des présens qui furent acceptés. Madame Goësman, n'ayant pu

séduire M. Goësman qui avoit contracté de vives liaisons avec M. le comte de la Blache, rendit tout ce qu'elle avoit reçu, à une quinzaine de louis près : ce n'étoit qu'une bagatelle, mais cette bagatelle suffit à Beaumarchais pour faire de son procès une affaire nationale, puisque tous ceux qui étoient pour l'ancien parlement, avoient intérêt à voir humilier le nouveau, tandis que celui-ci étoit soutenu par les ennemis de l'ancienne magistrature. Et comme les intrigans, les entremetteurs d'affaires se rangent toujours du côté des innovations dont ils espèrent tirer quelque profit, il est aisé de croire que les personnages bons à livrer à la risée publique, ne manquerent pas à Beaumarchais, dès qu'il se décida à les traduire au tribunal de l'opinion, ce qu'il fit avec un talent rare et un succès prodigieux. C'est ainsi qu'un règlement de compte entre deux financiers devint une cause publique dans laquelle personne en France ne resta neutre, qui occupa même l'Europe, et fit craindre à M. de Voltaire qu'il ne restât plus assez d'oisifs pour penser à lui.

Si Beaumarchais avoit pour lui tous les partisans de l'ancienne magistrature et le nombre plus grand de ceux qui blâment les gouvernemens dans toutes les mesures qu'ils prennent, il pouvoit craindre d'avoir contre lui la noblesse à laquelle il n'étoit pas agréable de voir sacrifier un homme titré. Notre auteur se montra en ceci fort adroit, non

seulement en rappelant à propos le nom que portoit autrefois M. le comte de la Blache, mais en s'immolant lui-même à la vanité des hautes classes. Dès qu'il consentoit à se moquer de la noblesse de fraîche date, il étoit à-peu-près sûr que l'ancienne se rangeroit de son parti. Madame Goësman lui ayant reproché son origine, il fit la réponse suivante, que nous extrairons volontiers de ses Mémoires, parce qu'elle suffit pour donner une idée juste de l'esprit et du ton dans lesquels ils sont écrits.

« Vous entamez ce chef-d'œuvre par me repro-
« cher l'état de mes ancêtres. Hélas! madame, il est
« trop vrai que le dernier de tous réunissoit à plu-
« sieurs branches de commerce une assez grande
« célébrité dans l'art de l'horlogerie. Forcé de pas-
« ser condamnation sur cet article, j'avoue avec
« douleur que rien ne peut me laver du juste re-
« proche que vous me faites d'être le fils de mon pere.
« Mais je m'arrête; car je le sens derriere moi qui
« regarde ce que j'écris, et rit en m'embrassant. »

Il y a certainement beaucoup d'adresse à relever sa bourgeoisie par le mot ancêtres, fort bien placé, par l'épithete d'art donné à l'horlogerie séparée de plusieurs autres branches de commerce; et le tableau d'un pere embrassant un fils fier de lui appartenir, ne pouvoit manquer son effet sur les lecteurs. C'est après s'être relevé comme bourgeois, que Beaumarchais va se sacrifier sans pitié comme noble, c'est-

à-dire comme ayant obtenu des lettres de noblesse ; et il est impossible de ne pas reconnoître qu'il y a d'autant plus d'habileté dans cette double combinaison, qu'elle a pu naître naturellement et sans calcul dans une ame élevée.

« O vous! qui me reprochez mon pere, vous n'a-
« vez pas d'idée de son généreux cœur. En vérité,
« horlogerie à part, je n'en vois aucun contre qui
« je voulusse le troquer. Mais je connois trop bien
« le prix du temps, qu'il m'apprit à mesurer, pour le
« perdre à relever de pareilles fadaises. Tout le monde
« aussi ne peut pas dire, comme M. Goësman :

Je suis fils d'un bailli, oui ;
Je ne suis pas Caron, non.

« Cependant, avant de prendre un dernier parti sur
« cet objet, je me réserve de consulter, pour savoir
« si je ne dois pas m'offenser de vous voir ainsi fouil-
« ler dans les archives de ma famille, et me rappeler
« à mon antique origine qu'on avoit presque oubliée.
« Savez-vous bien, madame, que je prouve déja près
« de vingt ans de noblesse ; que cette noblesse est bien
« à moi, en bon parchemin, scellée du grand sceau
« de cire jaune ; qu'elle n'est pas comme celle de beau-
« coup de gens, incertaine et sur parole, et que per-
« sonne n'oseroit me la disputer, car j'en ai la quit-
« tance ? »

Tout cela est fort spirituel, d'un bon ton de plai-

santerie, n'attaque que des prétentions, des ridicules et avec toute la mesure convenable quand les prétentions et les ridicules se lient à des institutions. Le public, qui n'étoit pas accoutumé à entendre plaider de cette maniere, devoit y prendre beaucoup de plaisir; et, tout esprit de parti à part, il étoit impossible que les rieurs ne fussent pas du côté d'un homme qui se défendoit aussi bien, qui rendoit d'une maniere lumineuse les détails de la chicane, et faisoit des scenes du plus haut comique, du récit d'interrogatoires et de confrontations dont ordinairement il est impossible de soutenir la lecture. Ce procès, comme tous les procès qui durent, se multiplioit à l'infini. Beaumarchais redemandoit ses quinze louis à madame Goësman, tandis qu'on le poursuivoit pour tentative de corruption de ses juges; ceux qui avoient été battus par le satirique plaideur, se retiroient un peu en arriere, et poussoient en avant quelques nouveaux personnages, dans l'espoir de ramener l'opinion; mais chaque personnage nouveau faisoit naître des incidens dont Beaumarchais profitoit avec une rare habileté. Sa verve augmentoit avec les difficultés; et ceux qui ont cru qu'il fut heureux d'avoir affaire à de pareils adversaires, oublient qu'ils ne furent ce qu'ils étoient, que parce que Beaumarchais les étudia et les traduisit. Entre les mains de tout autre, ils n'eurent été que des plaideurs comme tous les plaideurs. Madame Goësman fut condamnée pour avoir reçu des

présens, et Beaumarchais fut blâmé, ce qui, dans les formes du temps, étoit une humiliation. Ce blâme fut un triomphe pour lui, parce que l'opinion publique jugea autrement que le nouveau parlement; et cette fois l'opinion jugeoit bien. M. le prince de Conti se fit écrire à la porte de Beaumarchais, vint le chercher en voiture, le mena dîner chez lui : c'étoit trop pour un prince du sang. Il répétoit sans cesse qu'il falloit que son protégé fût *payé* ou *pendu* : il n'y avoit pas en effet à choisir; car si le règlement de compte étoit réel, il falloit que l'héritier de M. Pâris-Duverney soldât ce compte des deniers de la succession; et si le compte étoit faux, on devoit pendre celui qui avoit voulu s'en faire un titre. Or, jamais on n'avoit dit que le compte fût faux.

Cette affaire n'avoit pas épuisé tous les degrés possibles de juridiction, lorsque l'avènement de Louis XVI au trône ramena l'ancienne magistrature; le procès tout entier fut renvoyé au parlement de Provence, qui rendit justice complette à Beaumarchais, et blâma avec une sage impartialité ce qu'il y avoit de scandaleux dans les mémoires des deux parties. Victorieux sur tous les points, mais condamné pour réparation du scandale à mille écus envers les pauvres, Beaumarchais fit un acte très spirituel en suppliant le tribunal de permettre qu'il doublât la somme; ce qu'il obtint, et le sauvoit ainsi même de l'apparence d'une condamnation. Il se conduisit en galant homme

en ne pressant pas trop M. le comte de La Blache sur l'exécution du jugement. En général, et c'est une chose qui mérite d'être remarquée dans le caractere de Beaumarchais, il n'étoit exigeant que lorsqu'il trouvoit de la résistance; le triomphe le montroit toujours généreux. Après avoir lu avec attention tous ses écrits polémiques jusqu'à l'époque de la révolution, je suis porté à croire que sa réputation eût été meilleure s'il avoit eu autant de dignité dans l'esprit qu'il avoit de fierté dans le caractere; ses plaisanteries, toujours spirituelles, ne sont pas toujours avouées par le goût; et, lorsqu'il revient à ces mouvemens d'éloquence qu'on trouve facilement toutes les fois qu'on parle de soi pour repousser l'injustice, ses expressions manquent de noblesse ou ont une certaine exagération qui devoit lui nuire auprès des lecteurs délicats. Parmi ses nombreux partisans, beaucoup lui auroient dit: « On ne vous lit pas pour « vous estimer, mais pour s'amuser. » C'est ainsi qu'il n'obtint jamais la considération qui s'attache au talent, et qu'avec une certaine influence sur les affaires publiques, sa place dans le monde ne fut jamais fixée.

C'est toujours un malheur d'avoir un procès qui attire sur soi tous les regards, toutes les accusations, toutes les calomnies; quand on s'en est tiré avec honneur il faut s'en tenir là, et éviter à tout prix des procès nouveaux, afin que le public, persuadé que vous n'avez pas cherché le bruit que vous avez fait, vous

pardonne un instant de célébrité. Beaumarchais eut le tort grave de rentrer dans la carrière contre un banquier nommé Kornman, qui pouvoit avoir fort mal agi en faisant enfermer une femme jeune, jolie, qui étoit la sienne, et qui lui avoit apporté une assez grande fortune; cette femme n'étoit point parente de Beaumarchais, il étoit étranger à sa société, et ne l'avoit jamais vue avant de lui rendre visite en prison. Pourquoi devint-il directement son défenseur, lorsqu'il étoit si facile de se tenir derriere un avocat? Pourquoi se fit-il une affaire personnelle du malheur plus ou moins mérité de cette femme? Comment se permit-il de faire imprimer des lettres toutes confidentielles? En essayant de prouver que le mari n'étoit devenu scrupuleux sur l'honneur conjugal qu'au moment où sa femme ne le prit plus pour guide des liaisons qu'elle formoit, il produisit un scandale révoltant, et porta aux mœurs publiques une atteinte grave, que M. Bergasse se chargea de venger; et cette fois Beaumarchais se trouva en tête un adversaire qui ne prêtoit pas à la plaisanterie, et que des plaisanteries ne déconcertoient pas. Dans ce procès, Beaumarchais parut foible, sans esprit; sa position étoit mauvaise; il avoit l'air de chercher des succès dans les tribunaux comme au théâtre; ne pouvant trouver, dans une cause qui lui étoit étrangere, les mêmes ressources que son honneur et sa fortune attaqués lui fournissoient avec tant d'abondance

dans l'affaire Goësman, il ne joua que le rôle d'un facteur de mémoires; il parut foible sur-tout, parce qu'aucun intérêt général ne se lioit, comme dans le premier procès, à la cause particuliere. Comme il s'aperçut lui-même que la faveur publique ne le soutenoit plus, loin de montrer aucune générosité quand cette affaire fut terminée, il conserva contre M. Bergasse une haine d'autant plus ridicule qu'elle fut sans effet. Lui et quelques-uns des siens surent que dans le drame intitulé la Mere coupable, il avoit voulu livrer M. Bergasse à la vindicte publique, en le traduisant sur la scene sous le nom de Begearss et le titre de l'autre Tartufe; mais quoiqu'on eût mis beaucoup de soins à le dire à tout le monde, personne ne s'en aperçut, et cette intention atroce ne sera conservée par les mémoires du temps qu'à la honte de celui qui osa l'avouer. Le monde est heureusement organisé de maniere que la volonté ne suffit pas pour faire du mal; et si M. Bergasse avoit à se reprocher d'avoir poussé trop loin les accusations contre Beaumarchais, celui-ci l'en justifia par cette tentative, qui dut lui apprendre qu'il étoit dans l'opinion au-dessous de la place qu'il faut y occuper pour faire et défaire des réputations.

Dans les écrits de Beaumarchais rien n'indique qu'il ait cherché à se créer une existence publique. Devenu riche de bonne heure, ayant obtenu des lettres de noblesse, connu de tout le monde par son

esprit, ses succès, la hardiesse de son caractere, souvent accusé devant les rois Louis XV et Louis XVI, quelquefois chargé par eux de missions de confiance, il n'eut cependant et ne paroît même avoir jamais desiré qu'une influence secondaire. S'il paroissoit à la cour un homme instruit, actif et capable de conceptions utiles, le rôle qu'il jouoit à la ville éloignoit toute idée de l'employer honorablement et ostensiblement; et c'est un reproche qu'on doit lui faire : car s'il préféroit l'indépendance à tout, pourquoi se mêloit-il à toutes les affaires politiques; et si l'intérêt qu'il portoit à son pays étoit le motif de ses démarches auprès des ministres, comment ne sacrifioit-il pas à un aussi grand intérêt des petits succès littéraires et le rôle si aisé de frondeur? Le public est moins injuste qu'on ne le suppose dans les accusations qu'il porte contre les hommes qui veulent à tout prix l'occuper; et lorsqu'il les voit toujours actifs et jamais avoués, il leur refuse son estime, ce qui n'est pas toujours sans raison.

Beaumarchais se vante d'avoir entraîné Louis XVI dans la guerre maritime qui eut lieu pour l'indépendance de l'Amérique, guerre fort impolitique, puisqu'elle ne pouvoit avoir aucun résultat pour la France, même en séparant l'Angleterre d'une partie de ses colonies, ainsi que l'évènement l'a prouvé; et que si l'Angleterre avoit pu s'entendre avec les Américains et terminer tout débat avec eux, la France seroit res-

tée seule chargée d'une querelle devenue sans but. En général, ce n'est point par des intrigues qu'il faut entraîner une nation à la guerre : car si cette nation et son roi n'ont pas la conviction de l'utilité de cette guerre, si elle ne se lie pas à un système suivi, il est certain que l'issue en sera malheureuse, parce qu'elle sera faite sans plan et sans persévérance. Rien de plus déplorable en effet pour la France que les conséquences de la part qu'elle prit dans cette dispute entre l'Angleterre et ses colonies d'Amérique. C'est en fournissant des armes aux Américains insurgés, en niant diplomatiquement cette spéculation et l'autorisation qu'y donnoit le gouvernement françois, tandis qu'on ne négligeoit rien pour que les Anglois en pussent acquérir la connoissance, et pour les amener ainsi à attaquer nos bâtimens en mer, qu'on entraîna Louis XVI dans cette guerre contre laquelle il s'étoit prononcé, et que l'opinion publique reprocha au gouvernement quand le succès ne répondit pas aux espérances que les enthousiastes en avoient conçues. Puisque Beaumarchais s'est vanté d'avoir plus que qui que ce soit contribué à l'indépendance des Américains, nous devions dire quelle part il y avoit prise ; spéculations et intrigues : il nous semble qu'il n'y a pas là de quoi faire un héros, et que les idées générales de liberté, unies à l'amour de l'argent, ne sont pas une chose assez rare de nos jours pour qu'on prétende s'en faire un titre d'honneur.

Beaumarchais n'ayant laissé aucun renseignement publié jusqu'à ce jour sur les missions qu'il a remplies, ses lettres imprimées à cet égard n'ont aucun intérêt, puisqu'elles restent mystérieuses. Que nous importe de lire la phrase suivante lorsque nous ne savons pas à quoi elle se lie : « J'ai eu besoin en « Angleterre d'un manege bien délicat pour finir « mon opération; car j'y voyois des risques de plus « d'un genre; enfin elle est finie, et tout est en sû- « reté. Du secret jusqu'à mon retour, je vous prie. » On trouve dans la même dépêche adressée à M. de Sartines une réflexion vraie, parce qu'elle est générale, quoiqu'on s'obstine à ne pas en profiter. « Je n'ai « pas, il est vrai, confié à la poste des détails aussi « nets que ceux que contient cette lettre qui vous « parvient par une voie sûre; car, suivant la maxime « qu'on peut faire à autrui ce qu'il nous fait lui- « même, le ministre anglois m'a appris qu'on déca- « chetoit en Angleterre tout ce qui avoit rapport à « la France; et voilà comme les basses ressources de « la politique finissent par n'être plus qu'un com- « merce réciproque de vilenies qui n'est utile à « personne. »

C'étoit au commencement de la révolution que Beaumarchais se vantoit de ses exploits en faveur des insurgés américains. Cet homme, qui avoit été original à la fin de la monarchie, parce que son esprit républicain faisoit contraste avec le reste des an-

ciennes mœurs et des anciens principes, ne fut plus qu'un homme fort ordinaire quand la république fut proclamée en France. Ayant fait trop de bruit pour n'avoir pas un grand nombre d'ennemis, il fut persécuté, obligé de se cacher, de fuir, et n'inspira aucun intérêt, parce qu'il avoit lui-même prêché les doctrines devant lesquelles il trembloit, et qu'au lieu de les désavouer, il continuoit à s'en montrer le défenseur. Nous voudrions croire que la plupart des lettres qu'il a écrites à cette époque, calculées dans l'intérêt de sa sûreté personnelle, n'étoient pas faites pour survivre aux circonstances, et que l'éditeur de ses œuvres a eu tort de les publier; mais l'impression existe : elle ne peut plus s'effacer. Dès-lors que penser de celui qui, sous la Convention, rappeloit ce qu'il avoit fait pendant la monarchie pour la détruire? Ce n'est plus le brillant Beaumarchais, entraîné par la fougue de son esprit, frappé du contraste des prétentions et de la puissance, riant de tout, ne prévoyant rien, et faisant rire son siecle aussi imprévoyant que lui; c'est un conspirateur qui attaquoit avec intention les institutions sur lesquelles reposoit la gloire de son pays; qui n'avoit profité de la protection des filles de Louis XV que pour perdre Louis XVI; qui n'étoit entré dans la confidence des ministres que pour les égarer; et qui, indifférent sur les moyens de faire triompher les doctrines nouvelles, admet la république sans songer au prix de quel sang

elle a été proclamée. Ce n'étoit pas ainsi que devoit se montrer Beaumarchais s'il avoit l'espoir que l'avenir s'occuperoit de lui ; et lorsqu'on le voit fournisseur de fusils pour les révolutionnaires françois comme il avoit été fournisseur de fusils pour les insurgés américains, lorsqu'on le voit imprimer des mémoires pour défendre ses intérêts devant la Convention comme il les défendoit devant le nouveau Parlement ; lorsqu'on l'entend attester en sa faveur la justice de ceux qui avoient condamné le roi, on s'en veut d'avoir ri de ses plaisanteries, applaudi à ses sarcasmes ; et le dégoût qu'inspire un esprit qui peut tomber si bas s'attache à l'idée qu'on se fait de l'homme. On trouve que ses ennemis l'avoient mieux jugé que ses partisans, et que le ministre qui le fit renfermer, à un âge avancé, dans cette prison de Saint-Lazare, qui n'étoit alors destinée qu'aux jeunes étourdis, le connoissoit mieux que le ministre qui le consultoit et que les grands seigneurs qui le protégeoient.

Ne poussons point cependant la sévérité trop loin ; et pour qu'on n'oublie pas que notre jugement s'adresse à un homme de qui on pouvoit exiger un grand courage d'esprit, parce qu'il en avoit montré dans toutes les circonstances de sa vie, nous chercherons dans la légèreté de ses opinions une excuse ou du moins un motif à la conduite qu'il a tenue. Beaumarchais avoit peu de profondeur dans l'esprit :

il ne vit que la superficie de la société. Entraîné par le mouvement des plaisirs, des affaires et des intrigues, il n'eut aucune idée de la politique appliquée aux grands principes de l'ordre social. En littérature comme en philosophie, il ne connut que l'école des écrivains du dix-huitième siecle; il s'en laissa corrompre d'autant plus aisément que son amour-propre lui révéla qu'il pourroit y prendre place parmi les professeurs; et comme il confondit toujours la célébrité et la gloire, qu'il se jeta sans hésiter dans le système d'irréligion alors à la mode, il fut dupe des principes qu'il avoit adoptés, dupe pour sa réputation et son bonheur comme pour sa fortune : car nous verrons qu'il éprouva vivement le dégoût de la vie quoiqu'il fût aimé de sa famille; et la spéculation qu'il fit pour l'édition des Œuvres de Voltaire lui enleva près d'un million. Le vieux Beaumarchais ne ressemble pas plus au jeune, que le Figaro de la Mere coupable ne ressemble au Figaro du Barbier de Séville : aux esprits de cette trempe il faut de la jeunesse.

Quittes envers le Beaumarchais auquel les circonstances ont donné beaucoup trop de célébrité, nous allons suivre la carriere de l'auteur dramatique, plus libres dans nos jugemens lorsque nous avons à prononcer sur les ouvrages que lorsqu'il faut parler des hommes.

Beaumarchais débuta au théâtre par Eugénie,

drame en cinq actes et en prose, joué, pour la premiere fois, le 25 juin 1767. Depuis cette époque, tant de pitoyables auteurs ont fait tant de pitoyables drames sans que le public y ait pris un grand intérêt, qu'on a peine à concevoir l'importance qu'on attachoit alors à ce genre de production. Mais il s'agissoit d'innover en littérature comme en morale et en politique; il falloit prouver que Corneille, Racine, Moliere avoient pu être de beaux génies pour leur temps, de même que Pascal et Bossuet; mais que l'esprit humain ayant fait des progrès, les œuvres du temps passé s'éclipsoient devant les conceptions du siecle des lumieres. Le genre comique avoit pu amuser la cour de Louis XIV; le genre tragique pouvoit avoir intéressé des badauds qui s'estimoient beaucoup de ce qu'on les occupoit en vers des malheurs des rois. Il ne s'agissoit plus de cela. La poésie n'est pas le langage de la nature; le comique n'est point moral, et les malheurs bourgeois touchent bien plus de personnes que les infortunes des princes et des héros : donc il falloit mettre sur la scene des personnages pris dans les classes moyennes de la société, les faire parler en prose, et réduire les effets de l'art dramatique à produire des émotions d'attendrissement. Pleurer pour s'amuser, pleurer pour devenir meilleur, pleurer pour être content de soi, tel fut le but du genre honnête et sérieux : car c'est ainsi qu'on désigne particulièrement le drame, comme si

la haute comédie et la tragédie manquoient de sérieux et d'honnêteté. Jamais l'impuissance n'appela à son secours plus de sophismes que ne le firent les auteurs qui se consacrerent au drame; aussi leur poétique restera-t-elle long-temps plus ridicule que leurs ouvrages, qui se sauvent du moins par l'illusion du théâtre et le jeu des acteurs.

L'esprit de Beaumarchais ne le portoit pas au sérieux, et ce n'est pas dans le genre honnête qu'il étoit destiné à briller; mais le bruit que faisoit alors Diderot le séduisit, et la facilité de dialoguer quelques scenes romanesques devoit entraîner un homme tourmenté d'occuper de lui le public. Diderot avoit fait des préfaces plus longues encore que ses drames: Beaumarchais crut devoir faire précéder Eugénie d'une longue dissertation sur les beautés du genre larmoyant. C'est dans cet écrit et dans le discours qui précede son opéra de Tarare qu'il est facile de découvrir combien il y a peu de justesse et de profondeur dans son esprit, jusqu'à quel point il manque de logique, et combien il étoit étranger aux grands principes de la littérature qui reposent sur une profonde connoissance du cœur humain. Pour prouver que le malheur qui peut atteindre tout le monde inspire un bien plus grand intérêt que le malheur qui ne peut atteindre qu'un seul, il fait le raisonnement suivant : « Pourquoi la relation du tremblement de « terre qui engloutit Lima et ses habitans, à trois

« mille lieues de moi, me trouble-t-elle, lorsque « celle du meurtre juridique de Charles Ier, commis « à Londres, ne fait que m'indigner? c'est que le « volcan ouvert au Pérou pouvoit faire son explosion « à Paris, et peut-être même encore; au lieu que je « ne puis jamais appréhender rien d'absolument sem- « blable au malheur inouï du roi d'Angleterre. Ce « sentiment est dans le cœur de tous les hommes; il « sert de base à ce principe certain de l'art, qu'il n'y « a ni moralité, ni intérêt au théâtre sans un certain « rapport du sujet à nous. »

Il y a véritablement une fatalité qui poursuit ceux qui raisonnent mal, puisqu'il suffit presque toujours de les citer pour les réfuter. Le récit du tremblement de terre qui engloutit Lima de l'aveu même de Beaumarchais, le trouble et ne l'attendrit pas : c'est l'effet que produisent ces grands bouleversemens de la nature; et, pour que le récit fît naître l'attendrissement, il faudroit y placer un épisode qui fixât notre intérêt sur quelques personnages particuliers. Nos réflexions peuvent être générales, nos émotions jamais : c'est en les concentrant qu'on leur donne tout leur développement. Si le récit du meurtre de Charles Ier indigne, c'est que l'effet naturel de l'injustice est de produire l'indignation; mais il dépendra toujours du narrateur de cet évènement de faire succéder l'attendrissement à la plus vive indignation, sans que ce dernier sentiment en soit affoibli; au con-

traire, car il y a bien plus de rapports entre cette injustice et nous qu'entre le tremblement de terre éprouvé à Lima et les craintes d'en ressentir un a Paris. Lorsque Beaumarchais voyoit sa maison menacée par la populace, qu'il fuyoit la proscription avec la certitude de porter sa tête sur un échafaud s'il étoit atteint, et sans aucun espoir de revoir sa femme et ses enfans, si sa pensée se fût alors fixée sur le meurtre de Charles Ier et sur le tremblement de terre de Lima, il auroit trouvé plus de rapports entre lui et un roi victime des fureurs populaires, qu'entre lui et le Pérou. Plus est élevé en dignités le personnage sur lequel se rassemblent toutes les miseres humaines, plus sa situation nous fait réfléchir sur nous qui n'avons ni les mêmes garanties, ni les mêmes moyens de nous défendre; tandis que dans le genre honnête, bourgeois et sérieux, nous pouvons aisément prévoir que nous ne nous trouverons jamais dans la même situation où l'auteur a placé ses personnages; il nous suffira de n'être pas aussi bêtes qu'on nous les présente. Si par impossible ces situations deviennent les nôtres, nous savons bien que nous agirons pour nous en tirer, au lieu d'employer notre temps à faire des déclamations. Des bourgeois qui déclament seront toujours des personnages ridicules pour les esprits bien faits, qui savent que rien ne se passe ainsi dans ce monde. Il est possible que les héros, les rois, les princes et leurs ministres ne dé-

clament pas non plus : mais de grands intérêts laissent naturellement supposer un langage élevé; et c'est parce que les proportions sont conservées que la tragédie est un genre. Il en est de même de la comédie, tandis que le drame qui veut participer de l'une et de l'autre ne sera jamais qu'une exception lorsqu'il sera couronné du succès, et une prétention dans le cas contraire.

Je ne sais pas pourquoi on va au spectacle. Si j'en juge par mes observations, beaucoup de gens y vont pour ne pas s'ennuyer chez eux, d'autres pour s'y rencontrer, les femmes pour s'y faire voir, les jeunes gens dans l'espoir d'y trouver une occasion de faire du bruit; tout le monde cause dans ses loges, et, comme le disoit Beaumarchais lui-même en parlant de l'opéra, on n'écoute guere que les ballets. Cependant s'il faut en croire la poétique des dramaturges, on ne va au théâtre que dans des intentions les plus morales, pour perfectionner son cœur, son esprit, sa raison et son caractere. Si j'étois prédicateur, je ne demanderois pas à mon auditoire d'autres dispositions que celles où les habitués de spectacles sont supposés être par les faiseurs de drames. C'est de cette supposition qu'ils partent pour déraisonner à l'aise, et faire une institution morale d'un délassement que le peuple prend en plein air en s'arrêtant devant des bateleurs, qu'une classe un peu plus élevée va chercher dans les cafés, et que des gens un peu

plus difficiles encore essaient de trouver dans les théâtres. Tout ce tapage de morale est d'autant plus ridicule que ceux qui en font le texte de leurs déclamations savent fort bien à quoi s'en tenir; et si Beaumarchais, qui étoit homme de plaisir, avoit voulu nous dire ce qui l'occupoit souvent au spectacle, il est probable que ses aveux auroient rarement confirmé ses doctrines. Faut-il remarquer que c'est dans le siecle où l'on a inventé les petites loges et les loges grillées qu'on a voulu élever les théâtres à la dignité d'écoles de mœurs, et que la poétique des drames l'a disputée en sévérité à la morale religieuse? Ce qu'il y a d'hypocrisie et de niaiserie de nos jours donneroit la tentation de rompre les bienséances et d'exposer une fois la vérité dans toute sa turpitude.

Eugénie, fille d'un gentilhomme gallois, a perdu sa mere et est restée sous la direction d'une tante qui, à l'insu du pere, l'a mariée au comte de Clarendon. Ce jeune seigneur, tantôt amoureux, tantôt ambitieux, et toujours libertin, a trompé Eugénie et sa tante par un mariage simulé; et il est au moment d'en conclure un réel avec une héritiere dont le rang est plus rapproché du sien, lorsque la piece commence. Eugénie est enceinte, moyen trop vulgaire pour avoir été négligé par ceux qui mettent la nature à la place du naturel. Ainsi, lorsqu'elle aura des scenes de désespoir, qu'elle se jettera aux genoux de son pere, qu'on tremblera pour sa vie et pour sa

raison, les spectateurs à sentimens seront d'autant plus émus qu'il s'agira de la mere et de l'enfant : c'est ainsi qu'on double l'intérêt. Un frere d'Eugénie qui arrive incognito à Londres pour se mettre à l'abri d'ennemis puissans, est rencontré la nuit par le comte de Clarendon qui lui sauve la vie. Quand ce frere apprendra que son bienfaiteur généreux a séduit sa sœur, il sera aussi dans une position double; repoussé par l'indignation, attiré par la reconnoissance, il maudira son sort, dira de belles choses, et ne servira aucunement à l'action qui dépend toute entiere de la volonté où sera le comte de Clarendon d'épouser réellement ou de ne pas épouser Eugénie. Lorsqu'il ne le veut pas, il y a des personnages qui le veulent; lorsqu'il le veut, il y a des personnages qui ne le veulent pas, et qui mettent des sentimens en balance avec une nécessité. Enfin la nécessité l'emporte, et un bon mariage succede à un mariage postiche. Le sentiment qui a fait le mal est réparé par le sentiment : car il semble, dans le drame, que le monde ne marche que par sentimens. Le pere, qui s'étoit montré plus difficile que la fille et la tante, dit à la derniere scene : « Rendons-nous, ma fille; « celui qui se repent de bonne foi est plus loin du « mal que celui qui ne le connut jamais. » Et quelle preuve a-t-il que le comte de Clarendon se repente de bonne foi? Aucune. Ce jeune homme a passionnément aimé Eugénie, tant qu'il a trouvé des diffi-

cultés à la soumettre; l'ennui est venu avec la facilité; de nouveaux obstacles se présentent; des scenes vives réveillent son goût pour elle : c'est ce qui arrive à tous les libertins qui ont un peu d'imagination. Le pere prend cette nouvelle fantaisie pour du repentir, et en conclut qu'il va avoir pour gendre l'homme du monde le plus sage. Belle conclusion! Dès qu'Eugénie est enceinte et qu'on la met sous les yeux du public, il est clair qu'il faut qu'un mariage termine son roman, et qu'après avoir créé des obstacles avec des déclamations, il faudra les lever tous avec une sentence : telle est la vraie poétique du drame. A la représentation d'une piece de ce genre on peut s'amuser, trouver que l'actrice pleure bien, ou qu'elle pleure mal, qu'elle tombe à genoux adroitement, qu'elle s'évanouit à merveille, et qu'elle efface son rouge avec tant de dextérité qu'en une seconde elle montre deux figures différentes; si on est en loge en bonne société, ou à côté de voisins qui causent agréablement, on sortira de ce spectacle aussi satisfait que de tout autre; mais il ne résultera pas pour cela qu'Eugénie soit du domaine de la littérature, ni qu'il y ait perfectibilité dans l'intelligence d'une nation où il y a plus d'individus qui jugent au théâtre avec leur sensibilité qu'avec leur esprit.

Nous n'avons pas cru devoir admettre cette piece dans le Répertoire du Théâtre François, quoiqu'on la joue quelquefois encore. On doit se rappeler que,

dans le volume des drames, nous avons promis de ne donner que les chefs-d'œuvre du genre, pour l'instruction et l'étonnement de la postérité.

Fier de s'être placé à la suite de Diderot, qu'il estimoit comme un grand homme, et même comme un grand poëte, car on commençoit à croire que le sublime de la poésie ne se trouvoit que dans la prose boursoufflée, Beaumarchais fit succéder à Eugénie les deux Amis, ou le Négociant de Lyon, drame en cinq actes et en prose, représenté pour la première fois le 13 janvier 1770. Les spectateurs ne purent se prêter aux combinaisons de cet ouvrage, et l'auteur fut réduit à croire que le goût se perdoit; en effet, comment comprendre que le même public qui avoit pleuré sur les malheurs d'une épouse fille et mere, refuseroit de s'attendrir sur la possibilité d'une banqueroute? Est-ce qu'il n'y a pas autant de négocians qui font faillite, qu'il y a d'innocentes qui se laissent séduire? N'est-ce point par le rapport du sujet dramatique avec nous, que se fonde l'intérêt théâtral; et, dans le genre honnête, sérieux et bourgeois, ne peut-il pas se rencontrer plus de spéculations qui attaquent notre fortune que de séducteurs qui troublent la paix de nos familles? Cependant les Deux Amis n'ont pas pu s'établir au théâtre. Il y en a tant de motifs, qu'un volume ne suffiroit pas pour les exposer.

Le plus riche et le plus considéré des négocians

de Lyon attend de Paris une remise d'argent assez considérable, et sur laquelle il compte pour faire ses paiemens. Son principal commis reçoit une lettre qui lui annonce que le banquier de Paris, dépositaire des fonds, est mort subitement; que les scellés ont été mis chez lui; qu'il n'y a rien à perdre, mais qu'il y aura retard dans l'envoi de la somme attendue. Au lieu de porter cette lettre à son maître, que cet embarras regarde seul, et qui a bien assez d'expérience pour s'en tirer, le vieux commis fait de la sensibilité, et va conter cette nouvelle à l'ami du négociant. Cet ami est receveur-général des Fermes à Lyon; il ne trouve rien de mieux à faire que de prendre l'argent de sa caisse, de le mettre à la disposition du vieux commis, en lui recommandant un secret tel que son maître puisse croire que l'argent attendu de Paris est arrivé. Cette affaire arrangée, un fermier-général en tournée se présente, chargé par sa compagnie de vérifier toutes les caisses, et de diriger de suite sur Paris tout l'argent disponible. Ce fermier-général estime fort le receveur; il estime encore plus le négociant dont l'estime lui est également acquise; et jamais hommes ne se sont réciproquement plus estimés que ne le font les personnages de cette piece : mais l'estime du fermier-général ne tient pas contre une caisse vide. On ne sait plus que penser de la probité du receveur; l'ami pour lequel il se sacrifie secrètement, ne le ménage pas plus que les autres : tout le monde se tourne contre ce pauvre

homme; même son fils, qui aime la niece du négociant, laquelle niece se trouve être à la fin la fille plus ou moins naturelle dudit négociant. Mais le fermier-général aime aussi cette fille ou cette niece; et il consentiroit à garder le silence sur les fonds détournés, si on vouloit la lui donner pour femme. Des scenes d'amour, de jalousie, de désespoir se mêlent à tout ce fatras de probité et de sentiment, d'honneur commercial entre un homme en état de banqueroute sans s'en douter, et un comptable qui a disposé de sa caisse par sentiment. Il sembleroit que de grands mots peuvent remplacer des sacs d'écus. La niece ou la fille immole son amour, et consent à épouser le fermier-général pour sauver le pere de son amant; les sacrifices se multiplient à tel point de tous les côtés, que si quelqu'un s'avisoit de tenir un compte par doit et avoir, il se trouveroit en définitif que, sans l'argent vainement attendu, il y en avoit encore de disponible beaucoup plus qu'il n'en falloit pour solder à échéance les billets du négociant: d'où il résulte que si son vieux commis lui avoit remis ses lettres, ainsi qu'il devoit le faire, ce négociant, instruit de sa position, au lieu de déclamer, de soupçonner, de désoler tous ceux qui l'entourent, auroit employé son temps à rassembler toutes ses ressources; que ses amis et ses parens ne se seroient pas même douté que le banquier de Paris étoit mort impromptu; et que, par conséquent, il n'y auroit pas eu de piece. Les mêmes défauts ressortent toujours des combinaisons du genre

honnête, sérieux et bourgeois. Dès l'instant qu'on met sur la scene un receveur-général qui a de la délicatesse, et un négociant qui a de la probité, le public est sûr que l'un respectera le dépôt qui lui est confié, et que l'autre fera honneur à ses engagemens. Tous les incidens que l'auteur entasse, pour faire croire que le contraire arrivera, sont nuls, puisqu'on ne supporteroit pas à la scène la présence d'un banqueroutier et d'un comptable en débet. Les leçons de probité aux négocians, et de fidélité aux receveurs, ne se donnent pas au théâtre: elles sont dans les lois. Ces intérêts d'argent mis à la place des mœurs comiques et de l'intérêt tragique déplurent au public. Un plaisant du parterre s'écria à la premiere représentation que, dans cette piece, il n'étoit question que de banqueroute, et qu'il y étoit pour la valeur de son billet. Dans le même temps, Beaumarchais faisant remarquer à une actrice de l'Opéra qu'il y avoit peu de monde à ce spectacle, elle lui répondit: « Vos amis nous en enverront. » Il est certain qu'ils n'attiroient personne au théâtre françois.

Le 23 février 1775, Beaumarchais fit représenter le Barbier de Séville, qu'il avoit d'abord arrangé pour le théâtre de l'Opéra-Comique, et qui y avoit été refusé. La piece tomba à la premiere représentation. Il ne faut pas accuser le public de caprice ou d'injustice: ce fut la sévérité du goût des spectateurs qui conduisit l'auteur à retrancher de son ouvrage beaucoup de scenes inutiles, et des hardiesses, des incon-

venances dont il est aisé de se faire une idée par celles qui s'y trouvent encore. Toutes les fois qu'on sort du naturel, qu'on a la prétention de se faire un style particulier, il faut être piquant sous peine d'être plat; et les plaisanteries de Beaumarchais ont quelque chose de si extraordinaire, qu'elles choquent quand elles ne font pas sourire. Comme cette piece, réduite en quatre actes, est restée au théâtre, où elle produit un effet agréable quand elle est jouée avec ensemble, nous renvoyons à l'examen les observations que nous avons à faire.

La Folle Journée, ou le Mariage de Figaro, comédie en cinq actes, et en prose, fut représentée pour la premiere fois le 27 avril 1784. On a dit qu'il avoit fallu plus d'esprit pour faire jouer cette piece que pour la composer. Il a fallu du moins une grande persévérance, beaucoup d'intrigues; et sur-tout bien connoître les dispositions qu'avoit le siecle à tout sacrifier à un instant de plaisir. Jouir de tout, et se moquer de tout, étoit l'empire dominant des hautes classes de la société. Beaumarchais savoit à cet égard le secret de bien des gens. C'est sur cette connoissance qu'il s'obstina à faire jouer sa piece, et qu'il y parvint, malgré l'opinion personnelle du roi Louis XVI, auquel il n'a manqué souvent que de s'en rapporter à lui pour avoir raison, parce que la bonté de ses mœurs lui donnoit des lumieres que ne pouvoient pas avoir ceux qu'il consultoit. On ne sait plus aujourd'hui tout ce que cette piece attaquoit, et jusqu'à que

point elle étoit piquante pour ceux qui vouloient renverser nos institutions, renouveler nos idées, et faire de la France un pays sans passé et sans souvenirs : mais comme l'ouvrage est resté amusant à la représentation, et même à la lecture, sans qu'il mérite pour cela d'être compté parmi les productions vraiment littéraires, on peut comprendre encore l'effet qu'il devoit produire lorsqu'on y attachoit un intérêt de parti, et lorsqu'on regardoit chaque représentation comme une victoire remportée sur l'autorité. Puisque Beaumarchais lui-même, depuis la révolution, s'est vanté des intentions secrettes qu'il avoit en composant cette piece, personne ne put raisonnablement les nier. Si on s'étonnoit qu'un ouvrage mis en musique, en ballet, traduit, chanté, dansé sur tous les théâtres de l'Europe, ait pu avoir une influence politique en France, on prouveroit seulement qu'on ne sait pas jusqu'où la littérature philosophique du dix-huitieme siecle avoit conduit les esprits ; et la piece de Beaumarchais étoit moins dangereuse par ce qu'elle contenoit que comme le signal de tout ce qu'on pouvoit oser. Elle donna la mesure de la foiblesse de l'autorité : les factieux ne s'y tromperent point ; et chaque jour leur activité redoubla.

La révolution avoit terriblement vieilli Beaumarchais et Figaro, lorsqu'ils se reproduisirent à la scene dans l'autre Tartufe, ou la Mere Coupable, drame en cinq actes et en prose, représenté pour la premiere fois le 6 juin 1792, sur le théâtre du Ma-

rais, théâtre secondaire, qui n'a pu assurer son existence. La piece fut reprise par les acteurs du théâtre françois, le 5 mai 1797, et est restée jusqu'à ce jour au répertoire, sans jouir d'aucune estime. Les acteurs seuls décident de la durée des ouvrages de ce genre, et les sauvent un instant de l'oubli qui doit les atteindre; mais avec le temps, justice se fait en littérature comme en toute chose. La Mere Coupable se rattachant au Barbier de Séville, au Mariage de Figaro, cet ouvrage *terrible ayant long-temps consumé la poitrine* de l'auteur, (nous citons ses expressions) il nous a été impossible de lui refuser une place dans ce Recueil, dont l'ensemble contient une partie de notre histoire littéraire dans son élévation comme dans sa décadence. En remarquant combien la premiere représentation de cette piece touchoit de près à la révolution qui renversa le trône, on sentira mieux jusqu'à quel point Beaumarchais étoit coupable dans l'intention qu'il avoit de traduire sur la scene M. Bergasse. Les drames, loin d'enseigner la vertu, n'apprennent donc pas même à être modéré dans ses ressentimens, puisque c'étoit à la veille des scenes les plus désastreuses qu'un dramaturge essayoit d'indiquer à la fureur populaire un homme d'Etat qui n'avoit jamais défendu que les vrais principes de la morale, de la justice et de la politique.

Si Diderot est poëte pour avoir fait des drames en prose, Beaumarchais est poëte aussi, mais seulement à la même condition : car il est impossible

de trouver quelque chose qui ressemble moins à la poésie que les vers de Tarare, opéra en cinq actes avec un prologue, représenté pour la premiere fois le 8 juin 1787. Du Mariage de Figaro à Tarare, les progrès révolutionnaires sont très marqués. Il ne s'agit de rien moins dans cet opéra, que de prouver que la nature se trompe lorsqu'elle fait naître un homme sur le trône, un autre homme dans les derniers rangs de la société; que le génie remet chaque individu à sa place, en élevant sur le trône l'homme né dans la condition privée, après avoir précipité celui qui régnoit par droit de naissance. Malheureusement pour Beaumarchais, les habitués de l'Opéra sont bien plus indifférens en politique, que les habitués des théâtres où on parle; et son opéra, sifflé le premier jour, n'obtint jamais de succès.

Le discours préliminaire de cet ouvrage est tout-à-fait dans le genre précurseur des révolutions. Le siecle de Louis XIV est mis bien au-dessous du siecle de science, de philosophie, de force et de raison. Comme il avoit demandé qu'au théâtre françois on éludât de faire sentir l'harmonie des vers de Racine, il demanda cette fois qu'à l'Opéra on fît oublier qu'on y chante. Cela deviendra quelque jour plus facile que de faire oublier qu'on y crie. Voici comme il expose lui-même l'idée principale du sujet qu'il a traité en vers pour être mis en musique.

« La dignité de l'homme est le point moral que « j'ai voulu traiter, le thême que je me suis donné. »

On ne s'attendoit pas qu'un compositeur de musique seroit appelé à soutenir avec des notes la dignité de l'homme; mais ce musicien, nommé Salieri, croyoit de bonne foi avoir aidé Beaumarchais, qui le lui disoit, à donner aux François une idée du spectacle des Grecs : aussi sa musique, qui avoit la prétention de déclamer, étoit-elle dépourvue de charmes; et quelques airs d'une mélodie assez pure furent moins remarqués parce qu'ils étoient bien faits, que parce qu'ils faisoient contraste avec l'assourdissante monotonie du reste.

Le prologue montre le Génie du feu, la Nature, et des ombres de personnages qui n'ont pas encore vécu, mais qui doivent naître et vivre. Le Génie du feu prend deux ombres; de l'une il fait un despote d'Asie, sous le nom d'Atar, de l'autre un soldat, sous le nom de Tarare. La Nature dit qu'il faut voir ce qui en arrivera; le prologue finit, et l'opéra commence.

Atar, sot comme un tyran de mélodrame, fait tout ce qu'il peut pour n'être pas détrôné; Tarare, guerrier philosophe, fait tout ce qu'il peut pour ne pas régner à la place de son maître : mais comme il y a de la fatalité dans leur destinée, Atar tombe du trône, et Tarare y monte, conservant les fers avec lesquels on l'avoit attaché à un bûcher *pour s'enchaîner au bonheur de l'Etat.* Il est impossible d'être plus aimable, et de mieux jouer sur les mots, en consommant une usurpation. Je ne sais si c'est pour mettre de l'égalité entre ses personnages que Beaumarchais

les a tous fait parler en mauvaise prose rimée ; mais il seroit impossible, même à l'Académie royale de musique, de trouver un ouvrage d'un style aussi plat. Cet opéra offre des situations qui traînent par-tout, et qui par-tout sont ridicules ; des victimes qui disent des injures au tyran qui les a condamnées à mort, et le tyran qui écoute ces bravades jusqu'à ce qu'on vienne le tuer. Et quel motif donne-t-il pour suspendre le moment de l'exécution qu'il a ordonnée ?

Non, c'est trop tôt briser leurs chaînes ;
Ils seroient heureux de mourir.
Ah ! je me sens altéré de leurs peines,
Et j'ai soif de les voir souffrir.

Un esclave italien, nommé Calpigi, qui conspire en disant des quolibets comme Figaro, et une esclave françoise, nommée Spinette, femme infidele de Calpigi, assez compatissante dans l'occasion, jettent parfois un peu de gaieté grivoise dans ce lugubre ouvrage ; et ce qui étoit au-dessous de la dignité même de l'opéra fut tout ce que le public retint du thême que Beaumarchais s'étoit donné pour montrer le point moral de la dignité de l'homme.

Jusqu'à Tarare, on ne connoissoit la poésie de Beaumarchais que par quelques couplets du Barbier de Séville, du Mariage de Figaro, quelques chansons répétées à cause de leur originalité, et quelques autres qui sont assez indécentes pour qu'on se pique de ne pas les connoître. Tels sont les travaux d'un

homme qui a fait dans son temps plus de bruit que Corneille et Racine n'en ont fait dans le leur : mais tout étoit grand dans le siecle de Louis XIV ; tout étoit petit dans le siecle suivant ; et c'est sur-tout lorsque les nations déclinent qu'il est facile d'y exalter les esprits par des productions médiocres : la hardiesse, l'impudence y procurent des succès ; et nous avons vu depuis des hommes bien moins spirituels que Beaumarchais s'élever à une plus bruyante célébrité. Ils sont passés. Des intrigans littéraires, plus subalternes encore, les remplacent, et passeront aussi. Que restera-t-il de Beaumarchais? Rien, si on revient aux vrais principes du goût; peu de chose si on continue à s'en éloigner : une autre maniere fera tout-à-fait oublier la sienne; et j'ai vu le temps où le patois bête des Jeannot et des Pointus alloit éclipser le patois spirituel de Figaro.

A l'abri des proscriptions, et pouvant arranger le reste de son existence de maniere à jouir d'un bonheur tranquille, on dit que Beaumarchais prédit sa fin, et qu'elle suivit de si près la prédiction qu'on en fut étonné. Il assuroit qu'il ne tenoit plus à la vie, parce qu'il n'étoit plus curieux. Mais n'est-ce que par curiosité que nous restons dans ce monde? Notre existence n'est-elle nécessaire qu'à nous? Dans ce cas même serions-nous libres d'y renoncer? Il mourut le 19 mai 1799, âgé de soixante-sept ans.

(T. L.)

LETTRE MODÉRÉE

SUR LA

CHUTE ET LA CRITIQUE

DU BARBIER DE SÉVILLE.

L'AUTEUR, *vêtu modestement et courbé, présentant sa piece au Lecteur.*

MONSIEUR,

J'AI l'honneur de vous offrir un nouvel opuscule de ma façon. Je souhaite vous rencontrer dans un de ces momens heureux où, dégagé de soins, content de votre santé, de vos affaires, de votre maîtresse, de votre dîner, de votre estomac, vous puissiez vous plaire un moment à la lecture de mon *Barbier de Séville;* car il faut tout cela pour être homme amusable et lecteur indulgent.

Mais si quelque accident a dérangé votre santé, si votre état est compromis, si votre belle a forfait à ses sermens, si votre dîner fut mauvais, ou votre digestion laborieuse, ah! laissez mon *Barbier;* ce n'est

pas là l'instant : examinez l'état de vos dépenses, étudiez le *factum* de votre adversaire, relisez ce traître billet surpris à Rose, ou parcourez les chefs-d'œuvre de Tissot sur la tempérance, et faites des réflexions politiques, économiques, diététiques, philosophiques ou morales.

Ou si votre état est tel qu'il vous faille absolument l'oublier, enfoncez-vous dans une bergere, ouvrez le journal établi dans Bouillon avec encyclopédie, approbation et privilege, et dormez vîte une heure ou deux.

Quel charme auroit une production légere au milieu des plus noires vapeurs? Et que vous importe en effet si Figaro le barbier s'est bien moqué de Bartholo le médecin, en aidant un rival à lui souffler sa maîtresse? On rit peu de la gaieté d'autrui quand on a de l'humeur pour son propre compte.

Que vous fait encore si ce barbier espagnol, en arrivant dans Paris, essuya quelques traverses, et si la prohibition de ses exercices a donné trop d'importance aux rêveries de mon bonnet? On ne s'intéresse guere aux affaires des autres que lorsqu'on est sans inquiétude sur les siennes.

Mais enfin tout va-t-il bien pour vous? Avez-vous à souhait double estomac, bon cuisinier, maîtresse honnête et repos imperturbable? Ah! parlons, parlons : donnez audience à mon *Barbier*.

Je sens trop, monsieur, que ce n'est plus le temps où, tenant mon manuscrit en réserve, et semblable à la coquette qui refuse souvent ce qu'elle brûle tou-

jours d'accorder, j'en faisois quelque avare lecture à des gens préférés, qui croyoient devoir payer ma complaisance par un éloge pompeux de mon ouvrage.

O jours heureux! Le lieu, le temps, l'auditoire à ma dévotion, et la magie d'une lecture adroite assurant mon succès, je glissois sur le morceau foible en appuyant les bons endroits : puis recueillant les suffrages du coin de l'œil avec une orgueilleuse modestie, je jouissois d'un triomphe d'autant plus doux, que le jeu d'un fripon d'acteur ne m'en déroboit pas les trois quarts pour son compte.

Que reste-t-il, hélas! de toute cette gibeciere? A l'instant qu'il faudroit des miracles pour vous subjuguer, quand la verge de Moïse y suffiroit à peine, je n'ai plus même la ressource du bâton de Jacob; plus d'escamotage, de tricherie, de coquetterie, d'inflexions de voix, d'illusion théâtrale, rien. C'est ma vertu toute nue que vous allez juger.

Ne trouvez donc pas étrange, monsieur, si, mesurant mon style à ma situation, je ne fais pas comme ces écrivains qui se donnent le ton de vous appeler négligemment *lecteur, ami lecteur, cher lecteur, benin ou benoist lecteur,* ou telle autre dénomination cavaliere, je dirois même indécente, par laquelle ces imprudens essayent de se mettre au pair avec leur juge, et qui ne fait bien souvent que leur en attirer l'animadversion. J'ai toujours vu que les airs ne séduisoient personne, et que le ton modeste d'un auteur pouvoit seul inspirer un peu d'indulgence à son fier lecteur.

Eh ! quel écrivain en eut jamais plus besoin que moi ! Je voudrois le cacher en vain : j'eus la foiblesse autrefois, monsieur, de vous présenter, en différens temps, deux tristes drames, productions monstrueuses, comme on sait ! car, entre la tragédie et la comédie, on n'ignore plus qu'il n'existe rien ; c'est un point décidé, le maître l'a dit, l'école en retentit, et pour moi j'en suis tellement convaincu, que si je voulois aujourd'hui mettre au théâtre une mere éplorée, une épouse trahie, une sœur éperdue, un fils déshérité, pour les présenter décemment au public, je commencerois par leur supposer un beau royaume où ils auroient régné de leur mieux, vers l'un des Archipels, ou dans tel autre coin du monde ; certain après cela que l'invraisemblance du roman, l'énormité des faits, l'enflure des caracteres, le gigantesque des idées et la bouffissure du langage, loin de m'être imputés à reproche, assureroient encore mon succès.

Présenter des hommes d'une condition moyenne accablés et dans le malheur ! Fi donc ! On ne doit jamais les montrer que baffoués. Les citoyens ridicules et les rois malheureux, voilà tout le théâtre existant et possible ; et je me le tiens pour dit : c'est fait, je ne veux plus quereller avec personne.

J'ai donc eu la foiblesse autrefois, Monsieur, de faire des drames qui n'étoient pas *du bon genre ;* et je m'en repens beaucoup.

Pressé depuis par les évènemens, j'ai hasardé de malheureux mémoires, que mes ennemis n'ont pas

trouvés *du bon style;* et j'en ai le remords cruel.

Aujourd'hui je fais glisser sous vos yeux une comédie fort gaie, que certains maîtres de goût n'estiment pas *du bon ton;* et je ne m'en console point.

Peut-être un jour oserai-je affliger votre oreille d'un opéra, dont les jeunes gens d'autrefois diront que la musique n'est pas *du bon françois;* et j'en suis tout honteux d'avance.

Ainsi de fautes en pardons, et d'erreurs en excuses, je passerai ma vie à mériter votre indulgence, par la bonne foi naïve avec laquelle je reconnoîtrai les unes en vous présentant les autres.

Quant au *Barbier de Séville,* ce n'est pas pour corrompre votre jugement que je prends ici le ton respectueux; mais on m'a fort assuré que, lorsqu'un auteur étoit sorti, quoique éclainé, vainqueur au théâtre, il ne lui manquoit plus que d'être agréé par vous, monsieur, et lacéré dans quelques journaux, pour avoir obtenu tous les lauriers littéraires. Ma gloire est donc certaine, si vous daignez m'accorder le laurier de votre agrément, persuadé que plusieurs de messieurs les journalistes ne me refuseront pas celui de leur dénigrement.

Déja l'un deux, établi dans Bouillon avec approbation et privilege, m'a fait l'honneur encyclopédique d'assurer à ses abonnés que ma piece étoit sans plan, sans unité, sans caracteres, vide d'intrigue et dénuée de comique.

Un autre plus naïf encore, à la vérité sans approbation, sans privilege, et même sans encyclopedie,

après un candide exposé de mon drame, ajoute au laurier de sa critique cet éloge flatteur de ma personne : « La réputation du sieur de Beaumarchais est « bien tombée ; et les honnêtes gens sont enfin con- « vaincus que lorsqu'on lui aura arraché les plumes « du paon, il ne restera plus qu'un vilain corbeau « noir, avec son effronterie et sa voracité. »

Puisqu'en effet j'ai eu l'effronterie de faire la comédie du *Barbier de Séville*, pour remplir l'horoscope entier, je pousserai la voracité jusqu'à vous prier humblement, monsieur, de me juger vous-même, et sans égard aux critiques passés, présens et futurs ; car vous savez que, par état, les gens de feuilles sont souvent ennemis des gens de lettres ; j'aurai même la voracité de vous prévenir qu'étant saisi de mon affaire, il faut que vous soyez mon juge absolument, soit que vous le vouliez ou non : car vous êtes mon lecteur.

Et vous sentez bien, Monsieur, que si pour éviter ce tracas, ou me prouver que je raisonne mal, vous refusiez constamment de me lire, vous feriez vous-même une pétition de principes au-dessous de vos lumieres : n'étant pas mon lecteur, vous ne seriez pas celui à qui s'adresse ma requête.

Que si, par dépit de la dépendance où je parois vous mettre, vous vous avisiez de jeter le livre en cet instant de votre lecture, c'est, Monsieur, comme si, au milieu de tout autre jugement, vous étiez enlevé du tribunal par la mort ou tel accident qui vous rayât du nombre des magistrats. Vous ne pouvez éviter de

me juger qu'en devenant nul, négatif, anéanti; qu'en cessant d'exister en qualité de mon lecteur.

Eh! quel tort vous fais-je en vous élevant au-dessus de moi? Après le bonheur de commander aux hommes, le plus grand honneur, Monsieur, n'est-il pas de les juger?

Voilà donc qui est arrangé. Je ne reconnois plus d'autre juge que vous; sans excepter messieurs les spectateurs, qui, ne jugeant qu'en premier ressort, voient souvent leur sentence infirmée à votre tribunal.

L'affaire avoit d'abord été plaidée devant eux au théâtre; et ces messieurs ayant beaucoup ri, j'ai pu penser que j'avois gagné ma cause à l'audience. Point du tout; le journaliste, établi dans Bouillon, prétend que c'est de moi qu'on a ri. Mais ce n'est là, Monsieur, comme on dit en style de palais, qu'une mauvaise chicane de procureur; mon but ayant été d'amuser les spectateurs, qu'ils aient ri de ma piece ou de moi, s'ils ont ri de bon cœur, le but est également rempli: ce que j'appelle avoir gagné ma cause à l'audience.

Le même journaliste assure encore, ou du moins laisse entendre que j'ai voulu gagner quelques-uns de ces messieurs en leur faisant des lectures particulieres, en achetant d'avance leur suffrage par cette prédilection. Mais ce n'est encore là, Monsieur, qu'une difficulté de publiciste allemand. Il est manifeste que mon intention n'a jamais été que de les instruire: c'étoient des especes de consultations que je faisois sur

le fond de l'affaire. Que si les consultans, après avoir donné leur avis, se sont mêlés parmi les juges, vous voyez bien, Monsieur, que je n'y pouvois rien de ma part, et que c'étoit à eux de se récuser par délicatesse, s'ils se sentoient de la partialité pour mon Barbier andalous.

Eh! plût au ciel qu'ils en eussent un peu conservé pour ce jeune étranger! Nous aurions eu moins de peine à soutenir notre malheur éphémere. Tels sont les hommes : avez-vous du succès? ils vous accueillent, vous portent, vous caressent, ils s'honorent de vous; mais gardez de broncher dans la carriere : au moindre échec, ô mes amis! souvenez-vous qu'il n'est plus d'amis.

Et c'est précisément ce qui nous arriva le lendemain de la plus triste soirée. Vous eussiez vu les foibles amis du Barbier se disperser, se cacher le visage ou s'enfuir; les femmes, toujours si braves quand elles protegent, enfoncées dans les coqueluchons jusqu'aux panaches et baissant des yeux confus; les hommes courant se visiter, se faire amende honorable du bien qu'ils avoient dit de ma piece, et rejetant, sur ma maudite façon de lire les choses, tout le faux plaisir qu'ils y avoient goûté. C'étoit une désertion totale, une vraie désolation.

Les uns lorgnoient à gauche en me sentant passer à droite, et ne faisoient plus semblant de me voir : Ah dieux! D'autres plus courageux, mais s'assurant bien si personne ne les regardoit, m'attiroient dans un coin pour me dire : Eh! comment avez-vous produit en

nous cette illusion? car il faut en convenir, mon ami, votre piece est la plus grande platitude du monde.

— Hélas! messieurs; j'ai lu ma platitude, en vérité, tout platement comme je l'avois faite; mais, au nom de la bonté que vous avez de me parler encore après ma chute, et pour l'honneur de votre second jugement, ne souffrez pas qu'on redonne la piece au théâtre: si, par malheur, on venoit à la jouer comme je l'ai lue, on vous feroit peut-être une nouvelle tromperie, et vous vous en prendriez à moi de ne plus savoir quel jour vous eûtes raison ou tort; ce qu'à Dieu ne plaise!

On ne m'en crut point; on laissa rejouer la piece, et pour le coup je fus prophete en mon pays. Ce pauvre Figaro, *fessé* par la cabale *en faux-bourdon* et presque enterré le vendredi, ne fit point comme Candide: il prit courage; et mon héros se releva le dimanche avec une vigueur que l'austérité d'un carême entier, et la fatigue de dix-sept séances publiques n'ont pas encore altérée. Mais qui sait combien cela durera? Je ne voudrois pas jurer qu'il en fût seulement question dans cinq ou six siecles, tant notre nation est inconsistante et légere.

Les ouvrages de théâtre, Monsieur, sont comme les enfans des femmes. Conçus avec volupté, menés à terme avec fatigue, enfantés avec douleurs, et vivant rarement assez pour payer les parens de leurs soins, ils coûtent plus de chagrins qu'ils ne donnent de plaisirs. Suivez-les dans leur carriere; à peine ils voient le jour, que, sous prétexte d'enflure, on leur

applique les censeurs ; plusieurs en sont restés en chartre. Au lieu de jouer doucement avec eux, le cruel parterre les rudoie et les fait tomber. Souvent en les berçant, le comédien les estropie. Les perdez-vous un instant de vue, on les retrouve, hélas! traînant par-tout, mais dépenaillés, défigurés, rongés d'extraits et couverts de critiques. Echappés à tant de maux, s'ils brillent un moment dans le monde, le plus grand de tous les atteint : le mortel oubli les tue ; ils meurent, et, replongés au néant, les voilà perdus à jamais dans l'immensité des livres.

Je demandois à quelqu'un pourquoi ces combats, cette guerre animée entre le parterre et l'auteur, à la premiere représentation des ouvrages, même de ceux qui devoient plaire un autre jour. Ignorez-vous, me dit-il, que Sophocle et le vieux Denis sont morts de joie d'avoir remporté le prix des vers au théâtre? Nous aimons trop nos auteurs pour souffrir qu'un excès de joie nous prive d'eux, en les étouffant : aussi, pour les conserver, avons-nous grand soin que leur triomphe ne soit jamais si pur, qu'ils puissent en expirer de plaisir.

Quoi qu'il en soit des motifs de cette rigueur, l'enfant de mes loisirs, ce jeune, cet innocent Barbier tant dédaigné le premier jour, loin d'abuser le surlendemain de son triomphe, ou de montrer de l'humeur à ses critiques, ne s'en est que plus empressé de les désarmer par l'enjouement de son caractere.

Exemple rare et frappant, Monsieur! dans un siecle d'ergoisme où l'on calcule tout jusqu'au rire ;

où la plus légere diversité d'opinions fait germer des haines éternelles, où tous les jeux tournent en guerre, où l'injure qui repousse l'injure est à son tour payée par l'injure, jusqu'à ce qu'une autre effaçant cette derniere, en enfante une nouvelle, auteur de plusieurs autres, et propage ainsi l'aigreur à l'infini, depuis le rire jusqu'à la satiété, jusqu'au dégoût, à l'indignation même du lecteur le plus caustique.

Quant à moi, Monsieur, s'il est vrai, comme on l'a dit, que tous les hommes soient freres, et c'est une belle idée, je voudrois qu'on pût engager nos freres les gens de lettres à laisser, en discutant, le ton rogue et tranchant à nos freres les libellistes qui s'en acquittent si bien, ainsi que les injures à nos freres les plaideurs... qui ne s'en acquittent pas mal non plus. Je voudrois sur-tout qu'on pût engager nos freres les journalistes à renoncer à ce ton pédagogue et magistral avec lequel ils gourmandent les fils d'Apollon, et font rire la sottise aux dépens de l'esprit.

Ouvrez un journal : ne semble-t-il pas voir un dur répétiteur, la férule ou la verge levée sur des écoliers négligens, les traiter en esclaves au plus léger défaut dans le devoir? Eh, mes freres! il s'agit bien de devoir ici? La littérature en est le délassement et la douce récréation.

A mon égard au moins, n'espérez pas asservir dans ses jeux mon esprit à la règle; il est incorrigible, et, la classe du devoir une fois fermée, il devient si léger et badin que je ne puis que jouer avec lui. Comme

un liege emplumé qui bondit sur la raquette, il s'éleve, il retombe, égaie mes yeux, repart en l'air, y fait la roue, et revient encore. Si quelque joueur adroit veut entrer en partie et ballotter à nous deux le léger volant de mes pensées; de tout mon cœur : s'il riposte avec grace et légèreté, le jeu m'amuse, et la partie s'engage. Alors on pourroit voir les coups portés, parés, reçus, rendus, accélérés, pressés, relevés même avec une prestesse, une agilité propre à réjouir autant les spectateurs qu'elle animeroit les acteurs.

Telle au moins, Monsieur, devroit être la critique; et c'est ainsi que j'ai toujours conçu la dispute entre les gens polis qui cultivent les lettres.

Voyons, je vous prie, si le journaliste de Bouillon a conservé dans sa critique ce caractere aimable et sur-tout de candeur pour lequel on vient de faire des vœux.

La piece est une farce, dit-il.

Passons sur les qualités. Le méchant nom qu'un cuisinier étranger donne aux ragoûts françois ne change rien à la saveur. C'est en passant par ses mains qu'ils se dénaturent. Analysons la farce de Bouillon.

La piece, a-t-il dit, n'a pas de plan.

Est-ce parce qu'il est trop simple qu'il échappe à la sagacité de ce critique adolescent?

Un vieillard amoureux prétend épouser demain sa pupille : un jeune amant plus adroit le prévient; et ce jour même, en fait sa femme à la barbe et dans la

maison du tuteur. Voilà le fond, dont on eût pu faire, avec un égal succès, une tragédie, une comédie, un drame, un opéra, *et cœtera*. L'*Avare* de Moliere est-il autre chose? Le *grand Mithridate* est-il autre chose? Le genre d'une piece, comme celui de toute autre action, dépend moins du fond des choses que des caracteres qui les mettent en œuvre.

Quant à moi, ne voulant faire, sur ce plan, qu'une piece amusante et sans fatigue, une espece d'*imbroille*, il m'a suffi que le machiniste, au lieu d'être un noir scélérat, fût un drôle de garçon, un homme insouciant, qui rit également du succès et de la chute de ses entreprises, pour que l'ouvrage, loin de tourner en drame sérieux, devînt une comédie fort gaie : et de cela seul que le tuteur est un peu moins sot que tous ceux qu'on trompe au théâtre, il est résulté beaucoup de mouvement dans la piece, et sur-tout la nécessité d'y donner plus de ressort aux intrigans.

Au lieu de rester dans ma simplicité comique, si j'avois voulu compliquer, étendre et tourmenter mon plan à la maniere tragique ou *dramique*; imagine-t-on que j'aurois manqué de moyens dans une aventure dont je n'ai mis en scenes que la partie la moins merveilleuse?

En effet, personne aujourd'hui n'ignore qu'à l'époque historique où la piece finit gaiement dans mes mains, la querelle commença sérieusement à s'échauffer, comme qui diroit derriere la toile, entre le docteur et Figaro, sur les cent écus. Des injures on en

vint aux coups. Le docteur étrillé par Figaro, fit tomber en se débattant le *rescille* ou filet qui coiffoit le Barbier, et l'on vit, non sans surprise, une forme de spatule imprimée à chaud sur sa tête rasée. Suivez-moi, Monsieur, je vous prie.

A cet aspect, moulu de coups qu'il est, le médecin s'écrie avec transport : Mon fils ! ô ciel, mon fils ! mon cher fils !... Mais avant que Figaro l'entende, il a redoublé de horions sur son cher pere; en effet, ce l'étoit.

Ce Figaro, qui pour toute famille avoit jadis connu sa mere; est fils naturel de Bartholo. Le médecin, dans sa jeunesse, eut cet enfant d'une personne en condition, que les suites de son imprudence firent passer du service au plus affreux abandon.

Mais avant de les quitter, le désolé Bartholo, frater alors, a fait rougir sa spatule, il en a timbré son fils à l'occiput, pour le reconnoître un jour, si jamais le sort les rassemble. La mere et l'enfant avoient passé six années dans une honorable mendicité, lorsqu'un chef de Bohémiens descendu de Luc Gauric, traversant l'Andalousie avec sa troupe, et consulté par la mere sur le destin de son fils, déroba l'enfant furtivement, et laissa par écrit cet horoscope à sa place.

Après avoir versé le sang dont il est né,
Ton fils assommera son pere infortuné :
Puis tournant sur lui-même et le fer et le crime,
Il se frappe, et devient heureux et légitime.

En changeant d'état sans le savoir, l'infortuné

jeune homme a changé de nom sans le vouloir : il s'est élevé sous celui de Figaro : il a vécu. Sa mere est cette Marceline, devenue vieille et gouvernante chez le docteur, que l'affreux horoscope de son fils a consolé de sa perte. Mais aujourd'hui tout s'accomplit.

En saignant Marceline au pied, comme on le voit dans ma piece, ou plutôt comme on ne l'y voit pas, Figaro remplit le premier vers.

Après avoir versé le sang dont il est né.

Quand il étrille innocemment le docteur, après la toile tombée, il accomplit le second vers.

Ton fils assommera son pere infortuné.

A l'instant la plus touchante reconnoissance a lieu entre le médecin, la vieille et Figaro : *C'est vous! c'est lui! c'est toi! c'est moi!* Quel coup de théâtre! Mais le fils, au désespoir de son innocente vivacité, fond en larmes, et se donne un coup de rasoir, selon le sens du troisieme vers.

Puis tournant sur lui-même et le fer et le crime,
Il se frappe, et...

Quel tableau! En n'expliquant point si, du rasoir, il se coupe la gorge ou seulement le poil du visage, on voit que j'avois le choix de finir ma piece au plus grand pathétique. Enfin le docteur épouse la vieille; et Figaro, suivant la derniere leçon...

. . . . . Devient heureux et légitime.

Quel dénouement! Il ne m'en eût coûté qu'un sixieme acte. Et quel sixieme acte! Jamais tragédie au théâtre françois... Il suffit. Reprenons ma piece en l'état où elle a été jouée et critiquée. Lorsqu'on me reproche avec aigreur ce que j'ai fait, ce n'est pas l'instant de louer ce que j'aurois pu faire.

La piece est invraisemblable dans sa conduite, a dit encore le journaliste établi dans Bouillon avec approbation et privilege.

— Invraisemblable? Examinons cela par plaisir.

Son excellence M. le comte Almaviva, dont j'ai, depuis long-temps, l'honneur d'être ami particulier, est un jeune seigneur, ou, pour mieux dire, étoit, car l'âge et les grands emplois en ont fait depuis un homme fort grave, ainsi que je le suis devenu moi-même. Son excellence étoit donc un jeune seigneur espagnol, vif, ardent, comme tous les amans de sa nation que l'on croit froide et qui n'est que paresseuse.

Il s'étoit mis secrètement à la poursuite d'une belle personne qu'il avoit entrevue à Madrid, et que son tuteur a bientôt ramenée au lieu de sa naissance. Un matin qu'il se promenoit sous ses fenêtres à Séville, où depuis huit jours il cherchoit à s'en faire remarquer, le hasard conduisit au même endroit Figaro le barbier. Ah! le hasard! dira mon critique : et si le hasard n'eût pas conduit ce jour-là le barbier dans cet endroit, que devenoit la piece? — Elle eût commencé, mon frere, à quelque autre époque. — Impossible; puisque le tuteur, selon vous-même, épou-

soit le lendemain. — Alors il n'y auroit pas eu de piece, ou s'il y en avoit eu, mon frere, elle auroit été différente. Une chose est-elle invraisemblable, parce qu'elle étoit possible autrement ?

Réellement vous avez un peu d'humeur. Quand le cardinal de Retz nous dit froidement : un jour j'avois besoin d'un homme; à la vérité je ne voulois qu'un fantôme; j'aurois desiré qu'il fût petit-fils d'Henri-le-Grand; qu'il eût de longs cheveux blonds; qu'il fût beau, bien fait, bien séditieux; qu'il eût le langage et l'amour des Halles; et voilà que le hasard me fait rencontrer à Paris M. de Beaufort, échappé de la prison du roi : c'étoit justement l'homme qu'il me falloit. Va-t-on dire au coadjuteur : Ah! le hasard! Mais si vous n'eussiez pas rencontré M. de Beaufort! Mais ceci, mais cela ?...

Le hasard donc conduisit en ce même endroit Figaro le barbier, beau diseur, mauvais poëte, hardi musicien, grand fringueur de guitare, et jadis valet-de-chambre du comte, établi dans Séville, y faisant avec succès des barbes, des romances, et des mariages, y maniant également le fer du phlébotome, et le piston du pharmacien; la terreur des maris, la coqueluche des femmes, et justement l'homme qu'il nous falloit. Et comme en toute recherche, ce qu'on nomme passion n'est autre chose qu'un desir irrité par la contradiction, le jeune amant, qui n'eût peut-être eu qu'un goût de fantaisie pour cette beauté, s'il l'eût rencontrée dans le monde, en devient amoureux, parce qu'elle est en-

fermée, au point de faire l'impossible pour l'épouser.

Mais vous donner ici l'extrait entier de la piece, Monsieur, seroit douter de la sagacité, de l'adresse avec laquelle vous saisirez le dessein de l'auteur, et suivrez le fil de l'intrigue, à travers un léger dédale. Moins prévenu que le journal de Bouillon, qui se trompe avec approbation et privilege sur toute la conduite de cette piece, vous y verrez que *tous les soins de l'amant* ne *sont* pas *destinés à remettre simplement une lettre*, qui n'est là qu'un léger accessoire à l'intrigue; mais bien à s'établir dans un fort défendu par la vigilance et le soupçon; sur-tout à tromper un homme, qui, sans cesse éventant la manœuvre, oblige l'ennemi de se retourner assez lestement, pour n'être pas désarçonné d'emblée.

Et lorsque vous verrez que tout le mérite du dénoucment consiste en ce que le tuteur a fermé sa porte, en donnant son passe-par-tout à Bazile, pour que lui seul et le notaire pussent entrer et conclure son mariage, vous ne laisserez pas d'être étonné qu'un critique aussi équitable, se joue de la confiance de son lecteur, ou se trompe, au point d'écrire, et dans Bouillon encore : *le comte s'est donné la peine de monter au balcon par une échelle avec Figaro, quoique la porte ne soit pas fermée.*

Enfin, lorsque vous verrez le malheureux tuteur abusé par toutes les précautions qu'il prend pour ne le point être, à la fin forcé de signer au contrat du comte, et d'approuver ce qu'il n'a pu prévenir; vous

laisserez au critique à décider si ce tuteur étoit un *imbécille*, de ne pas deviner une intrigue dont on lui cachoit tout; lorsque lui, critique, à qui l'on ne cachoit rien, ne l'a pas devinée plus que le tuteur.

En effet, s'il l'eût bien conçue, auroit-il manqué de louer tous les beaux endroits de l'ouvrage?

Qu'il n'ait point remarqué la maniere dont le premier acte annonce et déploie avec gaieté tous les caracteres de la piece : on peut lui pardonner.

Qu'il n'ait pas aperçu quelque peu de comédie dans la grande scene du second acte, où, malgré la défiance et la fureur du jaloux, la pupille parvient à lui donner le change sur une lettre remise en sa présence, et à lui faire demander pardon à genoux du soupçon qu'il a montré : je le conçois encore aisément.

Qu'il n'ait pas dit un seul mot de la scene de stupéfaction de Bazile, au troisieme acte, qui a paru si neuve au théâtre, et a tant réjoui les spectateurs : je n'en suis point surpris du tout.

Passe encore qu'il n'ait pas entrevu l'embarras où l'auteur s'est jeté volontairement au dernier acte, en faisant avouer par la pupille à son tuteur que le comte avoit dérobé la clef de la jalousie; et comment l'auteur s'en démêle en deux mots, et sort en se jouant de la nouvelle inquiétude qu'il a imprimée aux spectateurs : c'est peu de chose en vérité.

Je veux bien qu'il ne lui soit pas venu à l'esprit que la piece, une des plus gaies qui soient au théâtre, est écrite sans la moindre équivoque, sans une pensée, un seul mot dont la pudeur, même des petites

loges, ait à s'alarmer; ce qui pourtant est bien quelque chose, Monsieur, dans un siecle où l'hypocrisie de la décence est poussée presque aussi loin que le relâchement des mœurs : très volontiers. Tout cela sans doute pouvoit n'être pas digne de l'attention d'un critique aussi majeur.

Mais comment n'a-t-il pas admiré ce que tous les honnêtes gens n'ont pu voir sans répandre des larmes de tendresse et de plaisir; je veux dire la piété filiale de ce bon Figaro, qui ne sauroit oublier sa mere?

Tu connois donc ce tuteur? lui dit le Comte au premier acte. *Comme ma mere*, répond Figaro. Un avare auroit dit : *Comme mes poches;* un petit-maître eût répondu : *Comme moi-même;* un ambitieux : *Comme le chemin de Versailles;* et le journaliste de Bouillon : *Comme mon libraire :* les comparaisons de chacun se tirant toujours de l'objet intéressant. *Comme ma mere*, a dit le fils tendre et respectueux.

Dans un autre endroit encore : *Ah, vous êtes charmant!* lui dit le tuteur. Et ce bon, cet honnête garçon, qui pouvoit gaiement assimiler cet éloge à tous ceux qu'il a reçus de ses maîtresses, en revient toujours à sa bonne mere, et répond à ce mot, *vous êtes charmant : Il est vrai, monsieur, que ma mere me l'a dit autrefois.* Et le journal de Bouillon ne releve point de pareils traits! Il faut avoir le cerveau bien desséché pour ne les pas voir, ou le cœur bien dur pour ne pas les sentir.

Sans compter mille autres finesses de l'art répandues à pleines mains dans cet ouvrage. Par exemple, on sait que les comédiens ont multiplié chez eux les emplois à l'infini : emplois de grande, moyenne et petite amoureuse ; emplois de grands, moyens et petits valets ; emplois de niais, d'important, de croquant, de paysan, de tabellion, de bailli : mais on sait qu'ils n'ont pas encore appointé celui de bâillant. Qu'a fait l'auteur pour former un comédien, peu exercé au talent d'ouvrir largement la bouche au théâtre ? Il s'est donné le soin de lui rassembler, dans une seule phrase, toutes les syllabes bâillantes du françois : *rien... qu'en... l'en... ten... dant... parler ;* syllabes en effet qui feroient bâiller un mort, et parviendroient à desserrer les dents même de l'envie.

En cet endroit admirable où, pressé par les reproches du tuteur, qui lui crie : *Que direz-vous à ce malheureux qui bâille et dort tout éveillé ? Et l'autre qui depuis trois heures éternue à se faire sauter le crâne et jaillir la cervelle, que leur direz-vous ?* le naïf barbier répond : *Eh parbleu ! je dirai à celui qui éternue, Dieu vous bénisse ; et va te coucher, à celui qui bâille.* Réponse en effet si juste, si chrétienne et si admirable, qu'un de ces fiers critiques qui ont leurs entrées au paradis n'a pu s'empêcher de s'écrier : « Diable ! l'auteur a dû rester au moins « huit jours à trouver cette réplique. »

Et le journal de Bouillon, au lieu de louer ces beautés sans nombre, use encre et papier, approba-

tion et privilege, à mettre un pareil ouvrage au-dessous même de la critique! On me couperoit le cou, Monsieur, que je ne saurois m'en taire.

N'a-t-il pas été jusqu'à dire, le cruel! *Que pour ne pas voir expirer ce Barbier sur le théâtre, il a fallu le mutiler, le changer, le refondre, l'élaguer, le réduire en quatre actes, et le purger d'un grand nombre de pasquinades, de calembourgs, de jeux de mots, en un mot de bas comique?*

A le voir ainsi frapper comme un sourd, on juge assez qu'il n'a pas entendu le premier mot de l'ouvrage qu'il décompose. Mais j'ai l'honneur d'assurer ce journaliste, ainsi que le jeune homme qui lui taille ses plumes et ses morceaux, que, loin d'avoir purgé la piece d'aucun des *calembourgs, jeux de mots*, etc. qui lui eussent nui le premier jour, l'auteur a fait rentrer dans les actes restés au théâtre tout ce qu'il en a pu reprendre à l'acte au portefeuille : tel un charpentier économe cherche, dans ses copeaux épars sur le chantier, tout ce qui peut servir à cheviller et boucher les moindres trous de son ouvrage.

Passerons-nous sous silence le reproche aigu qu'il fait à la jeune personne d'avoir *tous les défauts d'une fille mal élevée?* Il est vrai que, pour échapper aux conséquences d'une telle imputation, il tente à la rejeter sur autrui, comme s'il n'en étoit pas l'auteur, en employant cette expression banale : *On trouve à la jeune personne*, etc. On trouve!...

Que vouloit-il donc qu'elle fît? Quoi! Qu'au lieu de se prêter aux vues d'un jeune amant très-aimable

et qui se trouve un homme de qualité, notre charmante enfant épousât le vieux podagre médecin? Le noble établissement qu'il lui destinoit là! et parce qu'on n'est pas de l'avis de Monsieur, *on a tous les défauts d'une fille mal élevée!*

En vérité, si le journal de Bouillon se fait des amis en France par la justesse et la candeur de ses critiques, il faut avouer qu'il en aura beaucoup moins au-delà des Pyrénées, et qu'il est sur-tout un peu bien dur pour les dames espagnoles.

Eh! qui sait si son excellence, madame la comtesse Almaviva, l'exemple des femmes de son état, et vivant comme un ange avec son mari, quoiqu'elle ne l'aime plus, ne se ressentira pas un jour des libertés q'uon se donne à Bouillon sur elle, avec approbation et privilege?

L'imprudent journaliste a-t-il au moins réfléchi que son excellence, ayant, par le rang de son mari, le plus grand crédit dans les bureaux, eût pu lui faire obtenir quelque pension sur la Gazette d'Espagne, ou la Gazette elle-même, et que dans la carriere qu'il embrasse, il faut garder plus de ménagemens pour les femmes de qualité? Qu'est-ce que cela me fait à moi? l'on sent bien que c'est pour lui seul que j'en parle.

Il est temps de laisser cet adversaire, quoiqu'il soit à la tête des gens qui prétendent que, *n'ayant pu me soutenir en cinq actes, je me suis mis en quatre pour ramener le public.* Eh quand cela seroit! Dans un moment d'oppression, ne vaut-il pas

mieux sacrifier un cinquieme de son bien que de le voir aller tout entier au pillage?

Mais ne tombez pas, cher lecteur... (Monsieur, veux-je dire,) ne tombez pas, je vous prie, dans une erreur populaire qui feroit grand tort à votre jugement.

Ma piece qui paroît n'être aujourd'hui qu'en quatre actes, est réellement et de fait en cinq, qui sont le premier, le deuxieme, le troisieme, le quatrieme, et le cinquieme, à l'ordinaire.

Il est vrai que, le jour du combat, voyant les ennemis acharnés, le parterre ondulant, agité, grondant au loin comme les flots de la mer; et trop certain que ces mugissemens sourds, précurseurs des tempêtes, ont amené plus d'un naufrage, je vins à réfléchir que beaucoup de pieces en cinq actes (comme la mienne), toutes très bien faites d'ailleurs (comme la mienne), n'auroient pas été au diable en entier (comme la mienne), si l'auteur eût pris un parti vigoureux (comme le mien).

Le dieu des cabales est irrité, dis-je aux comédiens avec force,

Enfans! un sacrifice est ici nécessaire.

Alors, faisant la part au diable, et déchirant mon manuscrit: Dieu des siffleurs, moucheurs, cracheurs, tousseurs et perturbateurs, m'écriai-je, il te faut du sang! bois mon quatrieme acte, et que ta fureur s'apaise!

A l'instant vous eussiez vu ce bruit infernal qui faisoit pâlir et broncher les acteurs, s'affoiblir, s'éloigner, s'anéantir; l'applaudissement lui succéder, et des bas fonds du parterre un *bravo* général s'elever en circulant jusqu'aux hauts bancs du paradis.

De cet exposé, Monsieur, il suit que ma piece est restée en cinq actes, qui sont le premier, le deuxieme, le troisieme au théâtre, le quatrieme au diable, et le cinquieme avec les trois premiers. Tel auteur même vous soutiendra que ce quatrieme acte qu'on n'y voit point, n'en est pas moins celui qui fait le plus de bien à la piece, en ce qu'on ne l'y voit point.

Laissons jaser le monde; il me suffit d'avoir prouvé mon dire. Il me suffit, en faisant mes cinq actes, d'avoir montré mon respect pour Aristote, Horace, Aubignac et les modernes; et d'avoir mis ainsi l'honneur de la regle à couvert.

Par le second arrangement, le diable a son affaire; mon char n'en roule pas moins bien sans la cinquieme roue; le public est content, je le suis aussi. Pourquoi le journal de Bouillon ne l'est-il pas? — Ah! pourquoi? C'est qu'il est bien difficile de plaire à des gens qui, par métier, doivent ne jamais trouver les choses gaies assez sérieuses, ni les graves assez enjouées.

Je me flatte, Monsieur, que cela s'appelle raisonner principes, et que vous n'êtes pas mécontent de mon petit syllogisme.

Reste à répondre aux observations dont quelques

personnes ont honoré le moins important des drames hasardés depuis un siecle au théâtre.

Je mets à part les lettres écrites aux comédiens, à moi-même, sans signature, et vulgairement appelées anonymes; on juge à l'âpreté du style, que leurs auteurs, peu versés dans la critique, n'ont pas assez senti qu'une mauvaise piece n'est point une mauvaise action, et que telle injure convenable à un méchant homme, est toujours déplacée à un méchant écrivain. Passons aux autres.

Des connoisseurs ont remarqué que j'étois tombé dans l'inconvénient de faire critiquer des usages françois par un plaisant de Séville à Séville; tandis que la vraisemblance exigeoit qu'il s'étayât sur les mœurs espagnoles. Ils ont raison : j'y avois même tellement pensé, que, pour rendre la vraisemblance encore plus parfaite, j'avois d'abord résolu d'écrire et de faire jouer la piece en langage espagnol; mais un homme de goût m'a fait observer qu'elle en perdroit peut-être un peu de sa gaieté pour le public de Paris, raison qui m'a déterminé à l'écrire en françois; en sorte que j'ai fait comme on voit une multitude de sacrifices à la gaieté; mais sans pouvoir parvenir à dérider le journal de Bouillon.

Un autre amateur, saisissant l'instant qu'il y avoit beaucoup de monde au foyer, m'a reproché d'un ton le plus sérieux, que ma piece ressembloit à *On ne s'avise jamais de tout.* — Ressembler, monsieur! Je soutiens que ma piece est, *On ne s'avise jamais de tout*, lui-même. — Et comment cela? — C'est qu'on

ne s'étoit pas encore avisé de ma piece. L'amateur resta court, et l'on en rit d'autant plus, que celui-là qui me reprochoit, *On ne s'avise jamais de tout*, est un homme qui ne s'est jamais avisé de rien.

Quelques jours après, ceci est plus sérieux, chez une dame incommodée, un monsieur grave, en habit noir, coiffure bouffante, et canne à corbin, lequel touchoit légèrement le poignet de la dame, proposa civilement plusieurs doutes sur la vérité des traits que j'avois lancés contre les médecins. Monsieur, lui dis-je, êtes-vous ami de quelqu'un d'eux? Je serois désolé qu'un badinage... — On ne peut pas moins : je vois que vous ne me connoissez pas; je ne prends jamais le parti d'aucun; je parle ici pour le corps en général. — Cela me fit beaucoup chercher quel homme ce pouvoit être. En fait de plaisanterie, ajoutai-je, vous savez, monsieur, qu'on ne demande jamais si l'histoire est vraie, mais si elle est bonne. — Eh! croyez-vous moins perdre à cet examen qu'au premier? — A merveille, docteur, dit la dame. Le monstre qu'il est! n'a-t-il pas osé parler mal aussi de nous! Faisons cause commune.

A ce mot de *docteur*, je commençai à soupçonner qu'elle parloit à son médecin. Il est vrai, madame et monsieur, repris-je avec modestie, que je me suis permis ces légers torts, d'autant plus aisément qu'ils tirent moins à conséquence.

Eh! qui pourroit nuire à deux corps puissans, dont l'empire embrasse l'univers et se partage le monde! Malgré les envieux, les belles y régneront toujours

par le plaisir, et les médecins par la douleur; et la brillante santé nous ramene à l'amour, comme la maladie nous rend à la médecine.

Cependant je ne sais si, dans la balance des avantages, la faculté ne l'emporte pas un peu sur la beauté. Souvent on voit les belles nous renvoyer aux médecins; mais plus souvent encore les médecins nous gardent et ne nous renvoient plus aux belles.

En plaisantant donc, il faudroit peut-être avoir égard à la différence des ressentimens, et songer que, si les belles se vengent en se séparant de nous, ce n'est là qu'un mal négatif; au lieu que les médecins se vengent en s'en emparant, ce qui devient très positif.

Que, quand ces derniers nous tiennent, ils font de nous tout ce qu'ils veulent; au lieu que les belles, toutes belles qu'elles sont, n'en font jamais que ce qu'elles peuvent.

Que le commerce des belles nous les rend bientôt moins nécessaires; au lieu que l'usage des médecins finit par nous les rendre indispensables.

Enfin que l'un de ces empires ne semble établi que pour assurer la durée de l'autre; puisque, plus la verte jeunesse est livrée à l'amour, plus la pâle vieillesse appartient sûrement à la médecine.

Au reste, ayant fait contre moi cause commune, il étoit juste, madame et monsieur, que je vous offrisse en commun mes justifications. Soyez donc persuadés que, faisant profession d'adorer les belles et de redouter les médecins, c'est toujours en badinant

que je dis du mal de la beauté; comme ce n'est jamais sans trembler que je plaisante un peu la faculté.

Ma déclaration n'est point suspecte à votre égard, mesdames, et mes plus acharnés ennemis sont forcés d'avouer que, dans un instant d'humeur où mon dépit contre une belle alloit s'épancher trop librement sur toutes les autres, on m'a vu m'arrêter tout court au vingt-cinquieme couplet, et, par le plus prompt repentir, faire ainsi dans le vingt-sixieme amende honorable aux belles irritées.

Sexe charmant, si je décele
Votre cœur en proie au desir,
Souvent à l'amour infidele,
Mais toujours fidele au plaisir;
D'un badinage, ô mes déesses!
Ne cherchez point à vous venger:
Tel glose, hélas! sur vos foiblesses
Qui brûle de les partager.

Quant à vous, monsieur le docteur, on sait assez que Moliere...

Au désespoir, dit-il en se levant, de ne pouvoir profiter plus long-temps de vos lumieres; mais l'humanité qui gémit ne doit pas souffrir de mes plaisirs. Il me laissa, ma foi, ma bouche ouverte avec ma phrase en l'air. Je ne sais pas, dit la belle malade en riant, si je vous pardonne; mais je vois bien que notre docteur ne vous pardonne pas. — Le nôtre, madame? Il ne sera jamais le mien. — Eh! pourquoi? — Je ne sais; je craindrois qu'il ne fût au-dessous de son état, puisqu'il n'est pas au-dessus des plaisanteries qu'on en peut faire.

Ce docteur n'est pas de mes gens. L'homme assez consommé dans son art pour en avouer de bonne foi l'incertitude, assez spirituel pour rire avec moi de ceux qui le disent infaillible; tel est mon médecin. En me rendant ses soins qu'ils appellent des visites; en me donnant des conseils, qu'ils nomment ordonnances, il remplit dignement et sans faste la plus noble fonction d'une ame éclairée et sensible. Avec plus d'esprit, il calcule plus de rapports, et c'est tout ce qu'on peut dans un art aussi utile qu'incertain. Il me raisonne, il me console, il me guide, et la nature fait le reste. Aussi, loin de s'offenser de la plaisanterie, est-il le premier à l'opposer au pédantisme. A l'infatué qui lui dit gravement : « De quatre-vingts fluxions « de poitrine que j'ai traitées cet automne, un seul ma- « lade a péri dans mes mains »; mon docteur répond en souriant : « Pour moi, j'ai prêté mes secours à « plus de cent cet hiver; hélas! je n'en ai pu sauver « qu'un seul. » Tel est mon aimable médecin. — Je le connois. — Vous permettez bien que je ne l'échange pas contre le vôtre. Un pédant n'aura pas plus ma confiance en maladie qu'une bégueule n'obtiendroit mon hommage en santé. Mais je ne suis qu'un sot. Au lieu de vous rappeler mon amende honorable au beau sexe, je devois lui chanter le couplet de la bégueule; il est tout fait pour lui.

Pour égayer ma poésie,
Au hasard j'assemble des traits :
J'en fais, peintre de fantaisie,
Des tableaux, jamais des portraits;

La femme d'esprit, qui s'en moque,
Sourit finement à l'auteur :
Pour l'imprudente qui s'en choque,
Sa colere est son délateur.

A propos de chanson, dit la dame, vous êtes bien honnête d'avoir été donner votre piece aux François! moi, qui n'ai de petite loge qu'aux Italiens! Pourquoi n'en avoir pas fait un opéra-comique? Ce fut, dit-on, votre premiere idée. La piece est d'un genre à comporter de la musique. — Je ne sais si elle est propre à la supporter, ou si je m'étois trompé d'abord en le supposant; mais sans entrer dans les raisons qui m'ont fait changer d'avis, celle-ci, madame, répond à tout.

Notre musique dramatique ressemble trop encore à notre musique chansonniere, pour en attendre un véritable intérêt ou de la gaieté franche. Il faudra commencer à l'employer sérieusement au théâtre, quand on sentira bien qu'on ne doit y chanter que pour parler; quand nos musiciens se rapprocheront de la nature, et sur-tout cesseront de s'imposer l'absurde loi de toujours revenir à la premiere partie d'un air après qu'ils en ont dit la seconde. Est-ce qu'il y a des reprises et des rondeaux dans un drame? Ce cruel radotage est la mort de l'intérêt, et dénote un vide insupportable dans les idées.

Moi, qui toujours ai chéri la musique sans inconstance et même sans infidélité, souvent aux pieces qui m'attachent le plus, je me surprends à pousser de l'épaule, à dire tout bas avec humeur : Eh, va donc, musique! Pourquoi toujours répéter? N'es-tu pas

assez lente? Au lieu de narrer vivement, tu rabaches! au lieu de peindre la passion, tu t'accroches aux mots! Le poëte se tue à serrer l'évènement, et toi tu le délayes! Que lui sert de rendre son style énergique et pressé, si tu l'ensevelis sous d'inutiles fredons? Avec ta stérile abondance, reste aux chansons pour toute nourriture, jusqu'à ce que tu connoisses le langage sublime et tumultueux des passions.

En effet, si la déclamation est déja un abus de la narration au théâtre, le chant, qui est un abus de la déclamation, n'est donc, comme on voit, que l'abus de l'abus. Ajoutez-y la répétition des phrases, et voyez ce que devient l'intérêt. Pendant que le vice ici va toujours en croissant, l'intérêt marche à sens contraire; l'action s'allanguit, quelque chose me manque; je deviens distrait, l'ennui me gagne, et, si je cherche à deviner ce que je voudrois, il m'arrive souvent de trouver que je voudrois la fin du spectacle.

Il est un autre art d'imitation, en général beaucoup moins avancé que la musique, mais qui semble en ce point lui servir de leçon. Pour la variété seulement la danse élevée est déja le modele du chant.

Voyez le superbe Vestris ou le fier d'Auberval engager un pas de caractere. Il ne danse pas encore; mais d'aussi loin qu'il paroît, son port libre et dégagé fait déja lever la tête aux spectateurs. Il inspire autant de fierté qu'il promet de plaisirs. Il est parti... Pendant que le musicien redit vingt fois ses phrases et monotone ses mouvemens, le danseur varie les siens à l'infini.

Le voyez-vous s'avancer légèrement à petits bonds,

reculer à grands pas, et faire oublier le comble de l'art par la plus ingénieuse négligence? Tantôt sur un pied, gardant le plus savant équilibre, et suspendu sans mouvement pendant plusieurs mesures, il étonne, il surprend par l'immobilité de son aplomb... Et soudain, comme s'il regrettoit le temps du repos, il part comme un trait, vole au fond du théâtre, et revient, en pirouettant, avec une rapidité que l'œil peut suivre à peine.

L'air a beau recommencer, rigaudonner, se répéter, se radotter, il ne se répete point, lui! Tout en déployant les mâles beautés d'un corps souple et puissant, il peint les mouvemens violens dont son ame est agitée, il vous lance un regard passionné que ses bras mollement ouverts rendent plus expressif; et, comme s'il se lassoit bientôt de vous plaire, il se releve avec dédain, se dérobe à l'œil qui le suit, et la passion la plus fougueuse semble alors naître et sortir de la plus douce ivresse. Impétueux, turbulent, il exprime une colere si bouillante et si vraie qu'il m'arrache à mon siege et me fait froncer le sourcil. Mais, reprenant soudain le geste et l'accent d'une volupté paisible, il erre nonchalamment avec une grace, une mollesse, et des mouvemens si délicats, qu'il enleve autant de suffrages qu'il y a de regards attachés sur sa danse enchanteresse.

Compositeurs! chantez comme il danse : et nous aurons, au lieu d'opéras, des mélodrames! Mais j'entends mon éternel censeur, (je ne sais plus s'il est d'ailleurs ou de Bouillon,) qui me dit : Que prétend-on par ce tableau? Je vois un talent supé-

rieur, et non la danse en général. C'est dans sa marche ordinaire qu'il faut saisir un art pour le comparer, et non dans ses efforts les plus sublimes. N'avons-nous pas...

— Je l'arrête à mon tour. Eh quoi? si je veux peindre un coursier et me former une juste idée de ce noble animal, irai-je le chercher hongre et vieux, gémissant au timon du fiacre, ou trottinant sous le plâtrier qui siffle? Je le prends au haras, fier étalon, vigoureux, découplé, l'œil ardent, frappant la terre et soufflant le feu par les naseaux; bondissant de desirs et d'impatience, ou fendant l'air qu'il électrise, et dont le brusque hennissement réjouit l'homme et fait tressaillir toutes les cavalles de la contrée. Tel est mon danseur.

Et quand je crayonne un art, c'est parmi les plus grands sujets qui l'exercent, que j'entends choisir mes modeles, tous les efforts du génie... Mais je m'éloigne trop de mon sujet : revenons au Barbier de Séville... ou plutôt, Monsieur, n'y revenons pas. C'est assez pour une bagatelle. Insensiblement je tomberois dans le défaut reproché trop justement à nos François, de toujours faire de petites chansons sur les grandes affaires, et de grandes dissertations sur les petites.

Je suis, avec le plus profond respect,

MONSIEUR,

Votre très humble et très
obéissant serviteur,
L'AUTEUR.

ACTEURS.

(Les habits des acteurs doivent être dans l'ancien costume espagnol.)

LE COMTE ALMAVIVA, grand d'Espagne, amant inconnu de Rosine, paroît, au premier acte, en veste et culotte de satin; il est enveloppé d'un grand manteau brun, ou cape espagnole; chapeau noir rabattu avec un ruban de couleur autour de la forme; au deuxieme acte, habit uniforme de cavalier, avec des moustaches et des bottines; au troisieme acte, habillé en bachelier; cheveux ronds; grande fraise au cou; veste, culotte, bas et manteau d'abbé; au quatrieme acte, il est vêtu superbement à l'espagnole avec un riche manteau; par-dessus tout, le large manteau brun dont il se tient enveloppé.

BARTHOLO, médecin, tuteur de Rosine : habit noir, court, boutonné; grande perruque; fraise et manchettes relevées; une ceinture noire; et quand il veut sortir de chez lui, un long manteau écarlate.

ROSINE, jeune personne d'extraction noble et pupille de Bartholo; habillée à l'espagnole.

FIGARO, Barbier de Séville : en habit de major espagnol; la tête couverte d'une rescille, ou filet; chapeau blanc, ruban de couleur autour de la forme; un fichu de soie attaché fort lâche à son

cou; gilet et haut-de-chausse de satin, avec des boutons et boutonnieres frangés d'argent; une grande ceinture de soie; les jarretieres nouées avec des glands qui pendent sur chaque jambe; veste de couleur tranchante, à grands revers de la couleur du gilet; bas blancs et souliers gris.

DON BAZILE, organiste, maître à chanter de Rosine: chapeau noir rabattu, soutanelle et long manteau, sans fraise ni manchettes.

LA JEUNESSE, vieux domestique de Bartholo.

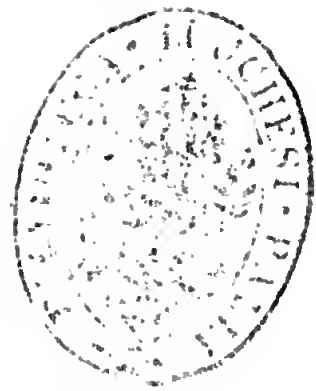
L'ÉVEILLÉ, autre valet de Bartholo, garçon niais et endormi. Tous deux habillés en Galiciens; tous les cheveux dans la queue; gilet couleur de chamois; large ceinture de peau avec une boucle; culotte bleue et veste de même, dont les manches, ouvertes aux épaules pour le passage des bras, sont pendantes par derriere.

UN NOTAIRE.

UN ALCADE, homme de justice, avec une longue baguette blanche à la main.

PLUSIEURS ALGUAZILS ET VALETS avec des flambeaux.

La scene est à Séville, dans la rue et sous les fenêtres de Rosine, au premier acte; et le reste de la piece dans la maison du docteur Bartholo.



Google

Mouvin inv.t *Lejeune Sc.*

Votre déguisement inutile !

Acte III. Sce. XII.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE R.F.

LE BARBIER DE SÉVILLE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une rue de Séville, où toutes les croisées sont grillées.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, *en grand manteau brun et chapeau rabattu. Il tire sa montre en se promenant.*

Le jour est moins avancé que je ne croyois. L'heure à laquelle elle a coutume de se montrer derriere sa jalousie est encore éloignée. N'importe; il vaut mieux arriver trop tôt que de manquer l'instant de la voir. Si quelque aimable de la cour pouvoit me deviner à cent lieues de Madrid, arrêté tous les matins sous les fenêtres d'une femme à qui je n'ai jamais parlé,

il me prendroit pour un Espagnol du temps d'Isabelle. Pourquoi non? Chacun court après le bonheur. Il est pour moi dans le cœur de Rosine. Mais quoi! suivre une femme à Séville quand Madrid et la cour offrent de toutes parts des plaisirs si faciles! Et c'est cela même que je fuis : je suis las des conquêtes que l'intérêt, la convenance ou la vanité nous présente sans cesse. Il est si doux d'être aimé pour soi-même! Et si je pouvois m'assurer sous ce déguisement... Au diable l'importun.

SCENE II.

FIGARO, LE COMTE, *caché.*

FIGARO, *une guitare sur le dos, attachée en bandouliere avec un large ruban ; il chantonne gaiement, un papier et un crayon à la main.*

Banissons le chagrin,
Il nous consume :
Sans le feu du bon vin
Qui nous rallume,
Réduit à languir,
L'homme sans plaisir
Vivroit comme un sot,
Et mourroit bientôt.

Jusque-là ceci ne va pas mal, ein, ein.

Et mourroit bientôt.
Le vin et la paresse
Se disputent mon cœur...

Eh non! ils ne se le disputent pas; ils y regnent paisiblement ensemble...

Se partagent... mon cœur.

Dit-on se partagent?... Eh mon Dieu! nos faiseurs d'opéras-comiques n'y regardent pas de si près. Aujourd'hui, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit on le chante. (*il chante.*)

Le vin et la paresse
Se partagent mon cœur.

Je voudrois finir par quelque chose de beau, de brillant, de scintillant, qui eût l'air d'une pensée.

(*il met un genou en terre, et écrit en chantant.*)

Se partagent mon cœur.
Si l'une a ma tendresse...
L'autre fait mon bonheur.

Fi donc! c'est plat. Ce n'est pas ça... Il me faut une opposition, une antithese:

Si l'une... est ma maîtresse;
L'autre...

Eh parbleu! j'y suis...

L'autre est mon serviteur.

Fort bien, Figaro!...

(*il écrit en chantant.*)

Le vin et la paresse
Se partagent mon cœur;
Si l'une est ma maîtresse,
L'autre est mon serviteur.
L'autre est mon serviteur.
L'autre est mon serviteur.

Hen, hen, quand il y aura des accompagnemens là-dessous, nous verrons encore, messieurs de la cabale, si je ne sais ce que je dis... (*il aperçoit le Comte.*) J'ai vu cet abbé-là quelque part.

(*il se releve.*)

LE COMTE, *à part.*

Cet homme ne m'est pas inconnu.

FIGARO.

Et non, ce n'est pas un abbé. Cet air altier et noble...

LE COMTE.

Cette tournure grotesque...

FIGARO.

Je ne me trompe point; c'est le comte Almaviva.

LE COMTE.

Je crois que c'est ce coquin de Figaro.

FIGARO.

C'est lui-même, monseigneur.

LE COMTE.

Maraud! si tu dis un mot...

FIGARO.

Oui; je vous reconnois : voilà les bontés familieres dont vous m'avez toujours honoré.

LE COMTE.

Je ne te reconnoissois pas, moi. Te voilà si gros et si gras...

FIGARO.

Que voulez-vous, monseigneur! c'est la misere.

LE COMTE.

Pauvre petit! Mais que fais-tu à Séville? Je t'a-

vois autrefois recommandé dans les bureaux pour un emploi.

FIGARO.

Je l'ai obtenu, monseigneur; et ma reconnoissance...

LE COMTE.

Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas à mon déguisement que je veux être inconnu?

FIGARO.

Je me retire.

LE COMTE.

Au contraire. J'attends ici quelque chose, et deux hommes qui jasent, sont moins suspects qu'un seul qui se promene. Ayons l'air de jaser. Eh bien, cet emploi?

FIGARO.

Le ministre, ayant égard à la recommandation de votre Excellence, me fit nommer sur-le-champ garçon apothicaire.

LE COMTE.

Dans les hôpitaux de l'armée?

FIGARO.

Non, dans les haras d'Andalousie.

LE COMTE, *riant.*

Beau début!

FIGARO.

Le poste n'étoit pas mauvais; parce qu'ayant le district des pansemens et des drogues, je vendois souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval...

LE COMTE.

Qui tuoient les sujets du roi!

FIGARO.

Ah, ah, il n'y a point de remede universel; mais qui n'ont pas laissé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE.

Pourquoi donc l'as-tu quitté?

FIGARO.

Quitté? C'est bien lui-même; on m'a desservi auprès des puissances.

L'Envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide...

LE COMTE.

Oh, grace! grace! ami. Est-ce que tu fais aussi des vers? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou, et chantant dès le matin.

FIGARO.

Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisois, je puis dire, assez joliment, des bouquets à Cloris, que j'envoyois des énigmes aux journaux, qu'il couroit des madrigaux de ma façon; en un mot, quand il a su que j'étois imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique, et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COMTE.

Puissamment raisonné! et tu ne lui fis pas représenter...

FIGARO.

Je me crus trop heureux d'en être oublié, persuadé qu'un grand nous fait assez de bien, quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE.

Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étois un assez mauvais sujet.

FIGARO.

Eh! mon Dieu, monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COMTE.

Paresseux, dérangé...

FIGARO.

Aux vertus qu'on exige dans un domestique, votre Excellence connoît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets?

LE COMTE, *riant.*

Pas mal. Et tu t'es retiré en cette ville?

FIGARO.

Non, pas tout de suite.

LE COMTE, *l'arrêtant.*

Un moment... J'ai cru que c'étoit elle... Dis toujours, je t'entends de reste.

FIGARO.

De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talens littéraires; et le théâtre me parut un champ d'honneur...

LE COMTE.

Ah! miséricorde!

FIGARO.

(Pendant sa réplique, le Comte regarde avec attention du côté de la jalousie.)

En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès; car j'avois rempli le parterre des plus excellens travailleurs; des mains... comme des battoirs; j'avois interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissemens sourds; et d'honneur, avant la pièce, le café m'avoit paru dans les meilleures dispositions pour moi. Mais les efforts de la cabale...

LE COMTE.

Ah! la cabale, monsieur l'auteur tombé!

FIGARO.

Tout comme un autre : pourquoi pas? Ils m'ont sifflé; mais si jamais je puis les rassembler...

LE COMTE.

L'ennui te vengera bien d'eux?

FIGARO.

Ah! comme je leur en garde! morbleu!

LE COMTE.

Tu jures! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au palais pour maudire ses juges?

FIGARO.

On a vingt-quatre ans au théâtre; la vie est trop courte pour user un pareil ressentiment.

LE COMTE.

Ta joyeuse colere me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid?

FIGARO.

C'est mon bon ange, Excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des lettres étoit celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, et que, livrés au mépris où ce risible acharnement les conduit, tous les insectes, les moustiques, les cousins, les critiques, les maringouins, les envieux, les feuillistes, les libraires, les censeurs, et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres, achevoit de déchiqueter et sucer le peu de substance qui leur restoit; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abîmé de dettes et léger d'argent; à la fin convaincu que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid; et, mon bagage en sautoir, parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche, l'Estramadure, la Siena-Morena, l'Andalousie; accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, et par-tout supérieur aux évènemens; loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là; aidant au bon temps, supportant le mauvais, me moquant des sots, bravant les méchans, riant de ma misere et faisant la barbe à tout le monde, vous me voyez enfin établi dans Séville, et prêt à servir de nouveau votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira m'ordonner.

LE COMTE.

Qui t'a donné une philosophie aussi gaie?

FIGARO.

L'habitude du malheur. Je me presse de rire de

tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. Que regardez-vous donc toujours de ce côté?

LE COMTE.

Sauvons-nous.

FIGARO.

Pourquoi?

LE COMTE.

Viens donc, malheureux! tu me perds.

(*Ils se cachent.*)

SCENE III.

BARTHOLO, ROSINE.

(*La jalousie du premier étage s'ouvre, et Bartholo et Rosine se mettent à la fenêtre.*)

ROSINE.

Comme le grand air fait plaisir à respirer! Cette jalousie s'ouvre si rarement...

BARTHOLO.

Quel papier tenez-vous là?

ROSINE.

Ce sont des couplets de la Précaution inutile que mon maître à chanter m'a donnés hier.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que la Précaution inutile?

ROSINE.

C'est une comédie nouvelle.

BARTHOLO.

Quelque drame encore! Quelque sottise d'un nouveau genre! *

ROSINE.

Je n'en sais rien.

BARTHOLO.

Euh, euh, les journaux et l'autorité nous en feront raison. Siecle barbare!...

ROSINE.

Vous injuriez toujours notre pauvre siecle.

BARTHOLO.

Pardon de la liberté; qu'a-t-il produit pour qu'on le loue? Sottises de toute espece: la liberté de penser, l'attraction, l'électricité, le tolérantisme, l'inoculation, le quinquina, l'encyclopédie, et les drames...

ROSINE, *le papier lui échappe et tombe dans la rue.*

Ah! ma chanson! ma chanson est tombée en vous écoutant; courez, courez donc, monsieur: ma chanson, elle sera perdue.

BARTHOLO.

Que diable aussi, l'on tient ce qu'on tient.

(*il quitte le balcon.*)

ROSINE, *regarde en dedans et fait signe dans la rue.*

S't, s't; (*le Comte paroît.*) ramassez vîte et sauvez-vous. (*le Comte ne fait qu'un saut, ramasse le papier et rentre.*)

* Bartholo n'aimoit pas les drames. Peut-être avoit-il fait quelque tragédie dans sa jeunesse.

BARTHOLO, *sort de la maison, et cherche.*

Où donc est-il? Je ne vois rien.

ROSINE.

Sous le balcon, au pied du mur.

BARTHOLO.

Vous me donnez là une jolie commission! Il est donc passé quelqu'un?

ROSINE.

Je n'ai vu personne.

BARTHOLO, *à lui-même.*

Et moi qui ai la bonté de chercher... Bartholo, vous n'êtes qu'un sot, mon ami : ceci doit vous apprendre à ne jamais ouvrir de jalousies sur la rue.

(*il rentre.*)

ROSINE, *toujours au balcon.*

Mon excuse est dans mon malheur; seule, enfermée, en butte à la persécution d'un homme odieux, est-ce un crime de tenter à sortir d'esclavage?

BARTHOLO, *paroissant au balcon.*

Rentrez, signora; c'est ma faute si vous avez perdu votre chanson; mais ce malheur ne vous arrivera plus, je vous jure. (*Il ferme la jalousie à la clef.*)

SCENE IV.

LE COMTE, FIGARO.

(*Ils entrent avec précaution.*)

LE COMTE.

A présent qu'ils sont retirés, examinons cette

chanson dans laquelle un mystere est sûrement renfermé. C'est un billet!

FIGARO.

Il demandoit ce que c'est que la Précaution inutile!

LE COMTE, *lit vivement.*

« Votre empressement excite ma curiosité; sitôt « que mon tuteur sera sorti, chantez indifféremment « sur l'air connu de ces couplets, quelque chose qui « m'apprenne enfin le nom, l'état et les intentions « de celui qui paroît s'attacher si obstinément à l'in- « fortunée Rosine. »

FIGARO, *contrefaisant la voix de Rosine.*

Ma chanson, ma chanson est tombée; courez, courez donc, (*il rit.*) Ah, ah, ah, ah! Oh ces femmes! Voulez-vous donner de l'adresse à la plus ingénue? enfermez-la.

LE COMTE.

Ma chere Rosine!

FIGARO.

Monseigneur, je ne suis plus en peine des motifs de votre mascarade; vous faites ici l'amour en perspective.

LE COMTE.

Te voilà instruit, mais si tu jases...

FIGARO.

Moi, jaser! Je n'emploierai point pour vous rassurer les grandes phrases d'honneur et de dévouement dont on abuse à la journée; je n'ai qu'un mot : mon intérêt vous répond de moi; pesez tout à cette balance, et...

LE COMTE.

Fort bien. Apprends donc que le hasard m'a fait rencontrer au Prado, il y a six mois, une jeune personne d'une beauté!... Tu viens de la voir. Je l'ai fait chercher en vain par tout Madrid. Ce n'est que depuis peu de jours que j'ai découvert qu'elle s'appelle Rosine, est d'un sang noble, orpheline et mariée à un vieux médecin de cette ville, nommé Bartholo.

FIGARO.

Joli oiseau, ma foi! difficile à dénicher! Mais qui vous a dit qu'elle étoit femme du docteur?

LE COMTE.

Tout le monde.

FIGARO.

C'est une histoire qu'il a forgée en arrivant de Madrid, pour donner le change aux galans et les écarter; elle n'est encore que sa pupille, mais bientôt...

LE COMTE, *vivement.*

Jamais. Ah! quelle nouvelle! J'étois résolu de tout oser pour lui présenter mes regrets; et je la trouve libre! Il n'y a pas un moment à perdre, il faut m'en faire aimer, et l'arracher à l'indigne engagement qu'on lui destine. Tu connois donc ce tuteur?

FIGARO.

Comme ma mere.

LE COMTE.

Quel homme est-ce?

FIGARO, *vivement.*

C'est un beau gros, court, jeune vieillard, gris

pommelé, rusé, rasé, blasé, qui guette et furette et gronde et geint tout à la fois.

LE COMTE, *impatienté.*

Eh! je l'ai vu. Son caractere?

FIGARO.

Brutal, avare, amoureux et jaloux à l'excès de sa pupille, qui le hait à la mort.

LE COMTE.

Ainsi ses moyens de plaire sont...

FIGARO.

Nuls.

LE COMTE.

Tant mieux. Sa probité?

FIGARO.

Tout juste autant qu'il en faut pour n'être point pendu.

LE COMTE.

Tant mieux. Punir un fripon en se rendant heureux...

FIGARO.

C'est faire à la fois le bien public et particulier, chef-d'œuvre de morale, en vérité, monseigneur.

LE COMTE.

Tu dis que la crainte des galans lui fait fermer sa porte?

FIGARO.

A tout le monde : s'il pouvoit la calfeutrer...

LE COMTE.

Ah! diable, tant pis. Aurois-tu de l'accès chez lui?

FIGARO.

Si j'en ai! *Primò*, la maison que j'occupe appartient au docteur qui m'y loge *gratis*.

LE COMTE.

Ah, ah?

FIGARO.

Oui. Et moi, en reconnoissance, je lui promets dix pistoles d'or par an, *gratis* aussi.

LE COMTE, *impatienté*.

Tu es son locataire?

FIGARO.

De plus, son barbier, son chirurgien, son apothicaire; il ne se donne pas dans sa maison un coup de rasoir, de lancette ou de piston, qui ne soit de la main de votre serviteur.

LE COMTE, *l'embrasse*.

Ah! Figaro, mon ami, tu seras mon ange, mon libérateur, mon dieu tutélaire.

FIGARO.

Peste! comme l'utilité vous a bientôt rapproché les distances! Parlez-moi des gens passionnés!

LE COMTE.

Heureux Figaro! tu vas voir ma Rosine! tu vas la voir! Conçois-tu ton bonheur?

FIGARO.

C'est bien là un propos d'amant! Est-ce que je l'adore, moi? Puissiez-vous prendre ma place!

LE COMTE.

Ah! si l'on pouvoit écarter tous les surveillans!

FIGARO.

C'est à quoi je rêvois.

LE COMTE.

Pour douze heures seulement.

FIGARO.

En occupant les gens de leur propre intérêt, on les empêche de nuire à l'intérêt d'autrui.

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien?

FIGARO, *rêvant.*

Je cherche dans ma tête si la pharmacie ne fourniroit pas quelques petits moyens innocens...

LE COMTE.

Scélérat!

FIGARO.

Est-ce que je veux leur nuire? Ils ont tous besoin de mon ministere. Il ne s'agit que de les traiter ensemble.

LE COMTE.

Mais ce médecin peut prendre un soupçon.

FIGARO.

Il faut marcher si vîte, que le soupçon n'ait pas le temps de naître. Il me vient une idée : le régiment de Royal-Infant arrive en cette ville.

LE COMTE.

Le colonel est de mes amis.

FIGARO.

Bon. Présentez-vous chez le docteur en habit de cavalier, avec un billet de logement ; il faudra bien qu'il vous héberge; et moi, je me charge du reste.

LE COMTE.

Excellent!

FIGARO.

Il ne seroit même pas mal que vous eussiez l'air entre deux vins...

LE COMTE.

A quoi bon?

FIGARO.

Et le mener un peu lestement sous cette apparence déraisonnable.

LE COMTE.

A quoi bon?

FIGARO.

Pour qu'il ne prenne aucun ombrage, et vous croie plus pressé de dormir que d'intriguer chez lui.

LE COMTE.

Supérieurement vu! mais que n'y vas-tu, toi?

FIGARO.

Ah oui! moi! Nous serons bien heureux s'il ne vous reconnoît pas, vous qu'il n'a jamais vu. Et comment vous introduire après?

LE COMTE.

Tu as raison.

FIGARO.

C'est que vous ne pourrez peut-être pas soutenir ce personnage difficile. Cavalier... pris de vin...

LE COMTE.

Tu te moques de moi. (*prenant un ton ivre.*) N'est-ce point ici la maison du docteur Bartholo, mon ami?

Digitized by Google

FIGARO.

Pas mal, en vérité; vos jambes seulement un peu plus avinées. (*d'un ton plus ivre.*) N'est-ce pas ici la maison...

LE COMTE.

Fi donc! tu as l'ivresse du peuple.

FIGARO.

C'est la bonne; c'est celle du plaisir.

LE COMTE.

La porte s'ouvre.

FIGARO.

C'est notre homme : éloignons-nous jusqu'à ce qu'il soit parti.

SCENE V.

LE COMTE, FIGARO, *cachés;* BARTHOLO.

BARTHOLO *sort, en parlant à la maison.*

Je reviens à l'instant; qu'on ne laisse entrer personne. Quelle sottise à moi d'être descendu! Dès qu'elle m'en prioit, je devois bien me douter... Et Bazile qui ne vient pas! Il devoit tout arranger pour que mon mariage se fît secrètement demain, et point de nouvelles! Allons voir ce qui peut l'arrêter.

SCENE VI.

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE.

Qu'ai-je entendu? Demain il épouse Rosine en secret!

FIGARO.

Monseigneur, la difficulté de réussir ne fait qu'ajouter à la nécessité d'entreprendre.

LE COMTE.

Quel est donc ce Bazile qui se mêle de son mariage ?

FIGARO.

Un pauvre here qui montre la musique à sa pupille, infatué de son art, friponneau, besoigneux, à genoux devant un écu, et dont il sera facile de venir à bout, monseigneur... (*regardant à la jalousie.*) La v'là, la v'là.

LE COMTE.

Qui donc?

FIGARO.

Derriere sa jalousie : la voilà, la voilà. Ne regardez pas, ne regardez donc pas.

LE COMTE.

Pourquoi ?

FIGARO.

Ne vous écrit-elle pas : *Chantez indifféremment;* c'est-à-dire chantez, comme si vous chantiez... seulement pour chanter. Oh! la v'là, la v'là.

LE COMTE.

Puisque j'ai commencé à l'intéresser sans être connu d'elle, ne quittons point le nom de Lindor que j'ai pris; mon triomphe en aura plus de charmes. (*il déploie le papier que Rosine a jeté.*) Mais comment chanter sur cette musique? Je ne sais pas faire de vers, moi.

FIGARO.

Tout ce qui vous viendra, monseigneur, est excellent : en amour, le cœur n'est pas difficile sur les productions de l'esprit... et prenez ma guitare.

LE COMTE.

Que veux-tu que j'en fasse ? J'en joue si mal !

FIGARO.

Est-ce qu'un homme comme vous ignore quelque chose ? Avec le dos de la main ; from, from, from... Chanter sans guitare à Séville ! Vous seriez bientôt reconnu ma foi, bientôt dépisté.

(*Figaro se colle au mur sous le balcon.*)

LE COMTE, *chante en se promenant, et s'accompagnant sur sa guitare.*

PREMIER COUPLET.

Vous l'ordonnez, je me ferai connoître ;
Plus inconnu, j'osois vous adorer :
En me nommant, que pourrois-je espérer ?
N'importe, il faut obéir à son maître.

FIGARO, *bas.*

Fort bien, parbleu ! Courage, monseigneur.

LE COMTE.

DEUXIEME COUPLET.

Je suis Lindor, ma naissance est commune ;
Mes vœux sont ceux d'un simple bachelier ;
Que n'ai-je, hélas ! d'un brillant chevalier
A vous offrir le rang et la fortune !

FIGARO.

Et comment diable ! Je ne ferois pas mieux, moi qui m'en pique.

LE COMTE.

TROISIEME COUPLET.

Tous les matins, ici, d'une voix tendre,
Je chanterai mon amour sans espoir;
Je bornerai mes plaisirs à vous voir,
Et puissiez-vous en trouver à m'entendre!

FIGARO.

Oh ma foi! pour celui ci!... (*il s'approche et baise le bas de l'habit de son maître.*)

LE COMTE.

Figaro?

FIGARO.

Excellence.

LE COMTE.

Crois-tu que l'on m'ait entendu?

ROSINE, *en-dedans*, *chante.*

AIR *du maître en droit.*

Tout me dit que Lindor est charmant,
Que je dois l'aimer constamment...

(*on entend une croisée qui se ferme avec bruit.*)

FIGARO.

Croyez-vous qu'on vous ait entendu, cette fois?

LE COMTE.

Elle a fermé sa fenêtre; quelqu'un apparemment est entré chez elle.

FIGARO.

Ah la pauvre petite! comme elle tremble en chantant! Elle est prise, monseigneur.

LE COMTE.

Elle se sert du moyen qu'elle-même a indiqué.

Tout me dit que Lindor est charmant. Que de graces! Que d'esprit!

FIGARO.

Que de ruse! Que d'amour!

LE COMTE.

Crois-tu qu'elle se donne à moi, Figaro?

FIGARO.

Elle passera plutôt à travers cette jalousie que d'y manquer.

LE COMTE.

C'en est fait, je suis à ma Rosine... pour la vie.

FIGARO.

Vous oubliez, monseigneur, qu'elle ne vous entend plus.

LE COMTE.

Monsieur Figaro? je n'ai qu'un mot à vous dire: elle sera ma femme; et si vous servez bien mon projet en lui cachant mon nom... Tu m'entends, tu me connois...

FIGARO.

Je me rends. Allons, Figaro, vole à la fortune, mon fils.

LE COMTE.

Retirons-nous, crainte de nous rendre suspects.

FIGARO, *vivement.*

Moi, j'entre ici, où, par la force de mon art, je vais, d'un seul coup de baguette, endormir la vigilance, éveiller l'amour, égarer la jalousie, fourvoyer l'intrigue, et renverser tous les obstacles. Vous,

monseigneur, chez moi, l'habit de soldat, le billet de logement, et de l'or dans vos poches.

LE COMTE.

Pour qui de l'or?

FIGARO, *vivement.*

De l'or, mon Dieu, de l'or : c'est le nerf de l'intrigue.

LE COMTE.

Ne te fâche pas, Figaro, j'en prendrai beaucoup.

FIGARO, *s'en allant.*

Je vous rejoins dans peu.

LE COMTE.

Figaro?

FIGARO.

Qu'est-ce que c'est?

LE COMTE.

Et ta guitare?

FIGARO, *revient.*

J'oublie ma guitare! Moi! Je suis donc fou!

(*il s'en va.*)

LE COMTE.

Et ta demeure, étourdi?

FIGARO, *revient.*

Ah! réellement je suis frappé! Ma boutique à quatre pas d'ici, peinte en bleu, vitrage en plomb, trois palettes en l'air, l'œil dans la main, *concilio manuque*, FIGARO. (*Il s'enfuit.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente l'appartement de Rosine. La croisée, dans le fond du théâtre, fermée par une jalousie grillée.

SCENE PREMIERE.

ROSINE, *un bougeoir à la main. Elle prend du papier sur la table, et se met à écrire.*

MARCELINE est malade; tous les gens sont occupés, et personne ne me voit écrire. Je ne sais si ces murs ont des yeux et des oreilles, ou si mon argus a un génie mal-faisant qui l'instruit à point nommé; mais je ne puis dire un mot, ni faire un pas, dont il ne devine sur-le-champ l'intention... Ah Lindor! (*elle cachette la lettre.*) Fermons toujours ma lettre, quoique j'ignore quand et comment je pourrai la lui faire tenir. Je l'ai vu à travers ma jalousie parler long-temps au barbier Figaro. C'est un bon homme qui m'a montré quelquefois de la pitié; si je pouvois l'entretenir un moment.

SCENE II.

ROSINE, FIGARO.

ROSINE, *surprise.*

Ah! monsieur Figaro, que je suis aise de vous voir!

FIGARO.

Votre santé, madame?

ROSINE.

Pâs trop bonne, monsieur Figaro. L'ennui me tue.

FIGARO.

Je le crois : il n'engraisse que les sots.

ROSINE.

Avec qui parliez-vous donc là-bas si vivement? Je n'entendois pas; mais...

FIGARO.

Avec un jeune bachelier de mes parens, de la plus grande espérance; plein d'esprit, de sentimens, de talens, et d'une figure fort revenante.

ROSINE.

Oh! tout-à-fait bien, je vous assure! Il se nomme?...

FIGARO.

Lindor. Il n'a rien; mais, s'il n'eût pas quitté brusquement Madrid, il pouvoit y trouver quelque bonne place.

ROSINE, *étourdiment.*

Il en trouvera, monsieur Figaro, il en trouvera. Un jeune homme tel que vous le dépeignez, n'est pas fait pour rester inconnu.

FIGARO, *à part.*

Fort bien. (*haut.*) Mais il a un grand défaut qui nuira toujours à son avancement.

ROSINE.

Un défaut, monsieur Figaro! Un défaut! En êtes-vous bien sûr?

FIGARO.

Il est amoureux.

ROSINE.

Il est amoureux! et vous appelez cela un défaut?

FIGARO.

A la vérité, ce n'en est un que relativement à sa mauvaise fortune.

ROSINE.

Ah! que le sort est injuste! Et nomme-t-il la personne qu'il aime? Je suis d'une curiosité...

FIGARO.

Vous êtes la derniere, madame, à qui je voudrois faire une confidence de cette nature.

ROSINE, *vivement.*

Pourquoi, monsieur Figaro? Je suis discrete; ce jeune homme vous appartient : il m'intéresse infiniment... Dites donc.

FIGARO, *la regardant finement.*

Figurez-vous la plus jolie petite mignone, douce, tendre, accorte et fraîche, agaçant l'appétit, pied furtif, taille adroite, élancée, bras dodus, bouche rosée, et des mains! des joues! des dents! des yeux!...

ROSINE.

Qui reste en cette ville?

FIGARO.

En ce quartier.

ROSINE.

Dans cette rue, peut-être?

FIGARO.

A deux pas de moi.

ROSINE.

Ah! que c'est charmant... pour monsieur votre parent. Et cette personne est?...

FIGARO.

Je ne l'ai pas nommée?

ROSINE, *vivement.*

C'est la seule chose que vous ayez oubliée, monsieur Figaro. Dites donc, dites donc vîte; si l'on rentroit, je ne pourrois plus savoir...

FIGARO.

Vous le voulez absolument, madame? Eh bien! cette personne est... la pupille de votre tuteur.

ROSINE.

La pupille?...

FIGARO.

Du docteur Bartholo : oui, madame.

ROSINE, *avec émotion.*

Ah! monsieur Figaro!... je ne vous crois pas, je vous assure.

FIGARO.

Et c'est ce qu'il brûle de venir vous persuader lui-même.

ROSINE.

Vous me faites trembler, monsieur Figaro.

Digitized by Google

FIGARO.

Fi donc, trembler! mauvais calcul, madame; quand on cede à la peur du mal, on ressent déja le mal de la peur. D'ailleurs, je viens de vous débarrasser de tous vos surveillans, jusqu'à demain.

ROSINE.

S'il m'aime, il doit me le prouver, en restant absolument tranquille.

FIGARO.

Eh, madame! amour et repos peuvent-ils habiter en même cœur? La pauvre jeunesse est si malheureuse aujourd'hui, qu'elle n'a que ce terrible choix : Amour sans repos, ou repos sans amour.

ROSINE, *baissant les yeux.*

Repos sans amour... paroît...

FIGARO.

Ah! bien languissant. Il semble, en effet, qu'amour sans repos se présente de meilleure grace; et, pour moi, si j'étois femme...

ROSINE, *avec embarras.*

Il est certain qu'une jeune personne ne peut empêcher un honnête homme de l'estimer.

FIGARO.

Aussi mon parent vous estime-t-il infiniment.

ROSINE.

Mais s'il alloit faire quelque imprudence, monsieur Figaro, il nous perdroit.

FIGARO, *à part.*

Il nous perdroit. (*haut.*) Si vous le lui défendiez

expressément par une petite lettre... Une lettre a bien du pouvoir.

ROSINE, *lui donne la lettre qu'elle vient d'écrire.*

Je n'ai pas le temps de recommencer celle-ci; mais en la lui donnant, dites-lui... dites-lui bien... (*elle écoute.*)

FIGARO.

Personne, madame.

ROSINE.

Que c'est par pure amitié tout ce que je fais.

FIGARO.

Cela parle de soi. Tudieu! l'amour a bien une autre allure!

ROSINE.

Que par pure amitié, entendez-vous? Je crains seulement que rebuté par les difficultés...

FIGARO.

Oui, quelque feu follet. Souvenez-vous, madame, que le vent qui éteint une lumiere, allume un brasier, et que nous sommes ce brasier-là. D'en parler seulement, il exhale un tel feu qu'il m'a presque enfiévré * de sa passion, moi qui n'y ai que voir!

ROSINE.

Dieux! j'entends mon tuteur. S'il vous trouvoit ici... passez par le cabinet du clavecin, et descendez le plus doucement que vous pourrez.

* Le mot *enfiévré*, qui n'est plus françois, a excité la plus vive indignation parmi les puritains littéraires; je ne conseille à aucun galant homme de s'en servir; mais M. Figaro!...

FIGARO.

Soyez tranquille. (*à part, montrant la lettre.*) Voici qui vaut mieux que toutes mes observations. (*Il entre dans le cabinet.*)

SCENE III.

ROSINE.

Je meurs d'inquiétude jusqu'à ce qu'il soit dehors. Que je l'aime, ce bon Figaro! c'est un bien honnête homme, un bon parent! Ah! voilà mon tyran; reprenons mon ouvrage. (*Elle souffle la bougie, s'assied et prend une broderie au tambour.*)

SCENE IV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO, *en colere.*

Ah! malédiction! l'enragé, le scélérat corsaire de Figaro. Là, peut-on sortir un moment de chez soi, sans être sûr en rentrant...

ROSINE.

Qui vous met donc si fort en colere, monsieur?

BARTHOLO.

Ce damné Barbier qui vient d'écloper toute ma maison en un tour de main : il donne un narcotique à l'Eveillé, un sternutatoire à la Jeunesse; il saigne au pied Marceline : il n'y a pas jusqu'à ma mule... sur les yeux d'une pauvre bête aveugle un cataplasme! parce qu'il me doit cent écus, il se presse de faire des

mémoires. Ah! qu'il les apporte! Et personne à l'antichambre : on arrive à cet appartement comme à la place d'armes.

ROSINE.

Et qui peut y pénétrer que vous, monsieur?

BARTHOLO.

J'aime mieux craindre sans sujet, que de m'exposer sans précaution; tout est plein de gens entreprenans, d'audacieux... N'a-t-on pas ce matin encore ramassé lestement votre chanson pendant que j'allois la chercher? oh! je...

ROSINE.

C'est bien mettre à plaisir de l'importance à tout! le vent peut avoir éloigné ce papier, le premier venu... que sais-je?

BARTHOLO.

Le vent, le premier venu!... Il n'y a point de vent, madame, point de premier venu dans le monde; et c'est toujours quelqu'un posté là exprès, qui ramasse les papiers qu'une femme a l'air de laisser tomber par mégarde.

ROSINE.

A l'air, monsieur?

BARTHOLO.

Oui, madame, a l'air.

ROSINE, *à part.*

Oh! le méchant vieillard!

BARTHOLO.

Mais tout cela n'arrivera plus; car je vais faire sceller cette grille.

ROSINE.

Faites mieux; murez les fenêtres tout d'un coup : d'une prison à un cachot, la différence est si peu de chose!

BARTHOLO.

Pour celles qui donnent sur la rue, ce ne seroit peut-être pas si mal... Ce barbier n'est pas entré chez vous, au moins?

ROSINE.

Vous donne-t-il aussi de l'inquiétude?

BARTHOLO.

Tout comme un autre.

ROSINE.

Que vos répliques sont honnêtes!

BARTHOLO.

Ah! fiez-vous à tout le monde, et vous aurez bientôt à la maison une bonne femme pour vous tromper, de bons amis pour vous la souffler, et de bons valets pour les y aider.

ROSINE.

Quoi! vous n'accordez pas même qu'on ait des principes contre la séduction de monsieur Figaro?

BARTHOLO.

Qui diable entend quelque chose à la bizarrerie des femmes? et combien j'en ai vu de ces vertus à principes!...

ROSINE, *en colere.*

Mais, monsieur, s'il suffit d'être homme pour nous plaire, pourquoi donc me déplaisez-vous si fort?

BARTHOLO, *stupéfait.*

Pourquoi?... Pourquoi?... Vous ne répondez pas à ma question sur ce barbier?

ROSINE, *outrée.*

Eh bien oui, cet homme est entré chez moi; je l'ai vu, je lui ai parlé. Je ne vous cache pas même que je l'ai trouvé fort aimable : et puissiez-vous en mourir de dépit! (*Elle sort.*)

SCENE V.

BARTHOLO.

Oh! les juifs! les chiens de valets! La Jeunesse? l'Eveillé? l'Eveillé maudit!

SCENE VI.

BARTHOLO, L'EVEILLE.

L'ÉVEILLÉ, *arrive en bâillant tout endormi.*

Aah, aah, ah, ah...

BARTHOLO.

Où étois-tu, peste d'étourdi, quand ce barbier est entré ici?

L'ÉVEILLÉ.

Monsieur j'étois... ah, ah, ah...

BARTHOLO.

A machiner quelque espièglerie, sans doute? Et tu ne l'as pas vu?

L'ÉVEILLÉ.

Sûrement je l'ai vu, puisqu'il m'a trouvé tout malade, à ce qu'il dit; et faut bien que ça soit vrai, car j'ai commencé à me douloir dans tous les membres, rien qu'en l'entendant parl.,. Ah, ah, aah...

BARTHOLO, *le contrefait.*

Rien qu'en l'entendant!... Où donc est ce vaurien de la Jeunesse? Droguer ce petit garçon sans mon ordonnance! Il y a quelque friponnerie là-dessous.

SCENE VII.

BARTHOLO, L'EVEILLE, LA JEUNESSE.

(*Ce dernier arrive en vieillard avec une canne en béquille; il éternue plusieurs fois.*)

L'ÉVEILLÉ, *toujours bâillant.*

La Jeunesse?

BARTHOLO.

Tu éternueras dimanche.

LA JEUNESSE.

Voilà plus de cinquante... cinquante fois... dans un moment! (*il éternue.*) Je suis brisé.

BARTHOLO.

Comment! je vous demande à tous deux s'il est entré quelqu'un chez Rosine, et vous ne me dites pas que ce barbier....

L'ÉVEILLÉ, *continuant de bâiller.*

Est-ce que c'est quelqu'un donc monsieur Figaro? Aah, ah...

Digitized by Google

BARTHOLO.

Je parie que le rusé s'entend avec lui.

L'ÉVEILLÉ, *pleurant comme un sot.*

Moi... Je m'entends!...

LA JEUNESSE, *éternuant.*

Eh mais, monsieur, y a-t-il... y a-t-il de la justice?

BARTHOLO.

De la justice! c'est bon entre vous autres misérables, la justice! Je suis votre maître, moi, pour avoir toujours raison.

LA JEUNESSE, *éternuant.*

Mais pardi, quand une chose est vraie...

BARTHOLO.

Quand une chose est vraie! si je ne veux pas qu'elle soit vraie, je prétends bien qu'elle ne soit pas vraie. Il n'y auroit qu'à permettre à tous ces faquins-là d'avoir raison, vous verriez bientôt ce que deviendroit l'autorité.

LA JEUNESSE, *éternuant.*

J'aime autant recevoir mon congé. Un service terrible, et toujours un train d'enfer!

L'ÉVEILLÉ, *pleurant.*

Un pauvre homme de bien est traité comme un misérable.

BARTHOLO.

Sors donc, pauvre homme de bien. (*il les contrefait.*) Et t'chi et t'cha; l'un m'éternue au nez, l'autre m'y bâille.

LA JEUNESSE.

Ah, monsieur, je vous jure que, sans mademoiselle, il n'y auroit... il n'y auroit pas moyen de rester dans la maison. (*Il sort en éternuant.*)

BARTHOLO.

Dans quel état ce Figaro les a mis tous! Je vois ce que c'est : le maraud voudroit me payer mes cent écus sans bourse délier...

SCENE VIII.

BARTHOLO, DON BAZILE; FIGARO, *caché dans le cabinet, paroît de temps en temps, et les écoute.*

BARTHOLO, *continue.*

Ah! don Bazile, vous veniez donner à Rosine sa leçon de musique?

BAZILE.

C'est ce qui presse le moins.

BARTHOLO.

J'ai passé chez vous sans vous trouver.

BAZILE.

J'étois sorti pour vos affaires. Apprenez une nouvelle assez fâcheuse.

BARTHOLO.

Pour vous?

BAZILE.

Non, pour vous. Le comte Almaviva est en cette ville.

BARTHOLO.

Parlez bas. Celui qui faisoit chercher Rosine dans tout Madrid?

BAZILE.

Il loge à la grande place, et sort tous les jours déguisé.

BARTHOLO.

Il n'en faut point douter, cela me regarde. Et que faire?

BAZILE.

Si c'étoit un particulier, on viendroit à bout de l'écarter.

BARTHOLO.

Oui, en s'embusquant le soir, armé, cuirassé...

BAZILE.

Bone Deus! Se compromettre! Susciter une méchante affaire, à la bonne heure; et pendant la fermentation calomnier au dire d'experts; *concedo.*

BARTHOLO.

Singulier moyen de se défaire d'un homme!

BAZILE.

La calomnie, monsieur? Vous ne savez guere ce que vous dédaignez; j'ai vu les plus honnêtes gens près d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville, en s'y prenant bien : et nous avons ici des gens d'une adresse!.... D'abord un bruit léger, rasant le sol comme hirondelle avant l'orage, *pianissimo* murmure et file et seme en courant le trait empoisonné.

Telle bouche le recueille, et *piano*, *piano* vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait, il germe, il rampe, il chemine, et *rinforzando* de bouche en bouche il va le diable; puis tout-à-coup, ne sais comment, vous voyez calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne; et devient, grace au ciel, un cri général, un *crescendo* public, un *chorus* universel de haine et de proscription. Qui diable y résisteroit?

BARTHOLO.

Mais quel radotage me faites-vous donc là, Bazile? Et quel rapport ce *piano-crescendo* peut-il avoir à ma situation?

BAZILE.

Comment, quel rapport? Ce qu'on fait par-tout pour écarter son ennemi, il faut le faire ici pour empêcher le vôtre d'approcher.

BARTHOLO.

D'approcher? Je prétends bien épouser Rosine avant qu'elle apprenne seulement que ce Comte existe.

BAZILE.

En ce cas, vous n'avez pas un instant à perdre.

BARTHOLO.

Et à qui tient-il, Bazile? Je vous ai chargé de tous les détails de cette affaire.

BAZILE.

Oui; mais vous avez lésiné sur les frais; et dans

l'harmonie du bon ordre, un mariage inégal, un jugement inique, un passe-droit évident, sont des dissonnances qu'on doit toujours préparer et sauver par l'accord parfait de l'or.

BARTHOLO, *lui donnant de l'argent.*

Il faut en passer par où vous voulez; mais finissons.

BAZILE.

Cela s'appelle parler. Demain tout sera terminé: c'est à vous d'empêcher que personne, aujourd'hui, ne puisse instruire la pupille.

BARTHOLO.

Fiez-vous-en à moi. Viendrez-vous ce soir, Bazile?

BAZILE.

N'y comptez pas. Votre mariage seul m'occupera toute la journée; n'y comptez pas.

BARTHOLO, *l'accompagne.*

Serviteur.

BAZILE.

Restez, docteur, restez donc.

BARTHOLO.

Non pas. Je veux fermer sur vous la porte de la rue.

SCENE IX.

FIGARO, *sortant du cabinet.*

Oh! la bonne précaution! Ferme, ferme la porte de la rue, et moi je vais la rouvrir au Comte en sortant. C'est un grand maraud que ce Bazile! heureu-

sement il est encore plus sot. Il faut un état, une famille, un nom, un rang, de la consistance enfin, pour faire sensation dans le monde en calomniant; mais un Bazile! il médiroit qu'on ne le croiroit pas.

SCENE X.

ROSINE, *accourant*, FIGARO.

ROSINE.

Quoi! vous êtes encore là, monsieur Figaro?

FIGARO.

Très-heureusement pour vous, mademoiselle. Votre tuteur et votre maître à chanter, se croyant seuls ici, viennent de parler à cœur ouvert...

ROSINE.

Et vous les avez écoutés, monsieur Figaro? mais savez-vous que c'est fort mal!

FIGARO.

D'écouter? c'est pourtant ce qu'il y a de mieux pour bien entendre. Apprenez que votre tuteur se dispose à vous épouser demain.

ROSINE.

Ah! grands dieux!

FIGARO.

Ne craignez rien, nous lui donnerons tant d'ouvrage, qu'il n'aura pas le temps de songer à celui-là.

ROSINE.

Le voici qui revient; sortez donc par le petit escalier. Vous me faites mourir de frayeur.

(*Figaro s'enfuit.*)

SCENE XI.

BARTHOLO, ROSINE.

ROSINE.

Vous étiez ici avec quelqu'un, monsieur?

BARTHOLO.

Don Bazile que j'ai reconduit, et pour cause. Vous eussiez mieux aimé que c'eût été monsieur Figaro.

ROSINE.

Cela m'est fort égal, je vous assure.

BARTHOLO.

Je voudrois bien savoir ce que ce barbier avoit de si pressé à vous dire?

ROSINE.

Faut-il parler sérieusement? Il m'a rendu compte de l'état de Marceline, qui même n'est pas trop bien, à ce qu'il dit.

BARTHOLO.

Vous rendre compte! Je vais parier qu'il étoit chargé de vous remettre quelque lettre.

ROSINE.

Et de qui, s'il vous plaît?

BARTHOLO.

Oh! de qui? De quelqu'un que les femmes ne nomment jamais. Que sais-je, moi? Peut-être la réponse au papier de la fenêtre.

ROSINE, *à part.*

Il n'en a pas manqué une seule. (*haut.*) Vous mériteriez bien que cela fût.

BARTHOLO, *regarde les mains de Rosine.*

Cela est. Vous avez écrit.

ROSINE, *avec embarras.*

Il seroit assez plaisant que vous eussiez le projet de m'en faire convenir.

BARTHOLO, *lui prenant la main droite.*

Moi! point du tout; mais votre doigt encore taché d'encre! Hein? rusée signora!

ROSINE, *à part.*

Maudit homme!

BARTHOLO, *lui tenant toujours la main.*

Une femme se croit bien en sûreté, parce qu'elle est seule.

ROSINE.

Ah! sans doute!... La belle preuve!... Finissez donc, monsieur, vous me tordez le bras. Je me suis brûlée en chiffonnant autour de cette bougie; et l'on m'a toujours dit qu'il falloit aussitôt tremper dans l'encre: c'est ce que j'ai fait.

BARTHOLO.

C'est ce que vous avez fait? Voyons donc si un second témoin confirmera la déposition du premier. C'est ce cahier de papier où je suis certain qu'il y avoit six feuilles, car je les compte tous les matins, aujourd'hui encore.

ROSINE, *à part.*

Oh! imbécille!...

BARTHOLO, *comptant.*

Trois, quatre, cinq...

ROSINE.

La sixieme...

BARTHOLO.

Je vois bien qu'elle n'y est pas, la sixieme.

ROSINE, *baissant les yeux.*

La sixieme? Je l'ai employée à faire un cornet pour des bonbons que j'ai envoyés à la petite Figaro.

BARTHOLO.

A la petite Figaro? Et la plume qui étoit toute neuve; comment est-elle devenue noire? Est-ce en écrivant l'adresse de la petite Figaro?

ROSINE, *à part.*

Cet homme a un instinct de jalousie!... (*haut.*) Elle m'a servi à retracer une fleur effacée sur la veste que je vous brode au tambour.

BARTHOLO.

Que cela est édifiant! Pour qu'on vous crût, mon enfant, il faudroit ne pas rougir en déguisant coup sur coup la vérité; mais c'est ce que vous ne savez pas encore.

ROSINE.

Eh! qui ne rougiroit pas, monsieur, de voir tirer des conséquences aussi malignes des choses le plus innocemment faites?

BARTHOLO.

Certes, j'ai tort; se brûler le doigt, le tremper dans l'encre, faire des cornets aux bonbons pour la petite Figaro, et dessiner ma veste au tambour! quoi de plus innocent! Mais que de mensonges entassés pour cacher un seul fait!... *Je suis seule, on ne me voit*

point ; je pourrai mentir à mon aise ; mais le bout du doigt reste noir! la plume est tachée, le papier manque : on ne sauroit penser à tout. Bien certainement, signora, quand j'irai par la ville, un bon double tour me répondra de vous.

SCENE XII.

LE COMTE, BARTHOLO, ROSINE.

LE COMTE, *en uniforme de cavalerie, ayant l'air d'être entre deux vins, et chantant :* Réveillons-la, etc.

BARTHOLO.

Mais que nous veut cet homme? Un soldat! Rentrez chez vous, signora.

LE COMTE, *chante,* réveillons-la : *et s'avance vers Rosine.*

Qui de vous deux, mesdames, se nomme le docteur Balordo? (*à Rosine, bas.*) Je suis Lindor.

BARTHOLO.

Bartholo!

ROSINE, *à part.*

Il parle de Lindor.

LE COMTE.

Balordo; Barque à l'eau; je m'en moque comme de ça. Il s'agit seulement de savoir laquelle des deux... (*à Rosine, lui montrant un papier.*) Prenez cette lettre.

BARTHOLO.

Laquelle! Vous voyez bien que c'est moi! Laquelle!

Rentrez donc, Rosine, cet homme paroît avoir du vin.

ROSINE.

C'est pour cela, monsieur; vous êtes seul. Une femme en impose quelquefois.

BARTHOLO.

Rentrez, rentrez; je ne suis pas timide.

SCENE XIII.

LE COMTE, BARTHOLO.

LE COMTE.

Oh! je vous ai reconnu d'abord à votre signalement.

BARTHOLO, *au Comte qui serre la lettre.*

Qu'est-ce que c'est donc que vous cachez là dans votre poche?

LE COMTE.

Je le cache dans ma poche, pour que vous ne sachiez pas ce que c'est.

BARTHOLO.

Mon signalement! Ces gens-là croient toujours parler à des soldats!

LE COMTE.

Pensez-vous que ce soit une chose si difficile à faire que votre signalement?

AIR : *Ici sont venus en personne.*

Le chef branlant, la tête chauve,
Les yeux vérons, le regard fauve,

L'air farouche d'un Algonquin,
La taille lourde et déjetée,
L'épaule droite surmontée,
Le teint grenu d'un Maroquin,
Le nez fait comme un baldaquin,
La jambe pote et circonflexe,
Le ton bourru, la voix perplexe,
Tous les appétits destructeurs,
Enfin la perle des docteurs *.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que cela veut dire! Êtes-vous ici pour m'insulter? Délogez à l'instant.

LE COMTE.

Déloger! Ah, fi! que c'est mal parler! Savez-vous lire, docteur... Barbe à l'eau?

BARTHOLO.

Autre question saugrenue.

LE COMTE.

Oh! que cela ne vous fasse point de peine; car moi qui suis pour le moins aussi docteur que vous...

BARTHOLO.

Comment cela?

LE COMTE.

Est-ce que je ne suis pas le médecin des chevaux du régiment? Voilà pourquoi l'on m'a exprès logé chez un confrere.

BARTHOLO.

Oser comparer un maréchal!...

* Bartholo coupe le signalement à l'endroit qu'il lui plaît.

LE COMTE.

AIR : *Vive le vin.*

sans chanter.
Non, docteur, je ne prétends pas
Que notre art obtienne le pas
Sur Hippocrate et sa brigade.

en chantant.
Votre savoir, mon camarade,
Est d'un succès plus général;
Car s'il n'emporte point le mal,
Il emporte au moins le malade.

C'est-il poli, ce que je vous dis là?

BARTHOLO.

Il vous sied bien, manipuleur ignorant, de ravaler ainsi le premier, le plus grand et le plus utile des arts!

LE COMTE.

Utile tout-à-fait, pour ceux qui l'exercent.

BARTHOLO.

Un art dont le soleil s'honore d'éclairer les succès.

LE COMTE.

Et dont la terre s'empresse de couvrir les bévues.

BARTHOLO.

On voit bien, mal appris, que vous n'êtes habitué de parler qu'a des chevaux.

LE COMTE.

Parler à des chevaux? Ah docteur! Pour un docteur d'esprit... N'est-il pas de notoriété que le maréchal guérit toujours ses malades sans leur parler; au lieu que le médecin parle beaucoup aux siens...

BARTHOLO.

Sans les guérir, n'est-ce pas?

LE COMTE.

C'est vous qui l'avez dit.

BARTHOLO.

Qui diable envoie ici ce maudit ivrogne?

LE COMTE.

Je crois que vous me lâchez des épigrammes, l'Amour!

BARTHOLO.

Enfin, que voulez-vous, que demandez-vous?

LE COMTE, *feignant une grande colere.*

Eh bien donc, il s'enflamme! Ce que je veux? Est-ce que vous ne le voyez pas?

SCENE XIV.

ROSINE, LE COMTE, BARTHOLO.

ROSINE, *accourant.*

Monsieur le soldat, ne vous emportez point, de grace. (*à Bartholo.*) Parlez-lui doucement, monsieur : un homme qui déraisonne...

LE COMTE.

Vous avez raison; il déraisonne, lui; mais nous sommes raisonnables, nous! Moi poli, et vous jolie... Enfin suffit. La vérité, c'est que je ne veux avoir affaire qu'à vous dans la maison.

ROSINE.

Que puis-je pour votre service, monsieur le soldat?

LE COMTE.

Une petite bagatelle, mon enfant. Mais s'il y a de l'obscurité dans mes phrases...

ROSINE.

J'en saisirai l'esprit.

LE COMTE, *lui montrant la lettre.*

Non, attachez-vous à la lettre, à la lettre. Il s'agit seulement... Mais je dis en tout bien, tout honneur, que vous me donniez à coucher ce soir.

BARTHOLO.

Rien que cela?

LE COMTE.

Pas davantage. Lisez le billet doux que notre maréchal-des-logis vous écrit.

BARTHOLO.

Voyons. (*le comte cache la lettre et lui donne un autre papier.*) (*Bartholo lit.*) « Le docteur Bar-« tholo recevra, nourrira, hébergera, couchera... »

LE COMTE, *appuyant.*

Couchera.

BARTHOLO.

« Pour une nuit seulement, le nommé Lindor, « dit l'Ecolier, cavalier au régiment... »

ROSINE.

C'est lui, c'est lui-même.

BARTHOLO, *vivement à Rosine.*

Qu'est-ce qu'il y a?

LE COMTE.

Eh bien, ai-je tort à présent, docteur Barbaro?

BARTHOLO.

On diroit que cet homme se fait un malin plaisir de m'estropier de toutes les manieres possibles; allez au diable, Barbaro, Barbe à l'eau! et dites à votre impertinent maréchal-des-logis que, depuis mon voyage à Madrid, je suis exempt de loger des gens de guerre.

LE COMTE, *à part.*

O ciel! fâcheux contre-temps!

BARTHOLO.

Ah, ah, notre ami, cela vous contrarie et vous dégrise un peu? Mais n'en décampez pas moins à l'instant.

LE COMTE, *à part.*

J'ai pensé me trahir; (*haut.*) Décamper! si vous êtes exempt de gens de guerre, vous n'êtes pas exempt de politesse peut-être? Décamper! Montrez-moi votre brevet d'exemption; quoique je ne sache pas lire, je verrai bientôt...

BARTHOLO.

Qu'à cela ne tienne. Il est dans ce bureau.

LE COMTE, *pendant qu'il y va, dit, sans quitter sa place.*

Ah! ma belle Rosine!

ROSINE.

Quoi, Lindor, c'est vous?

LE COMTE.

Recevez au moins cette lettre.

ROSINE.

Prenez garde, il a les yeux sur nous.

LE COMTE.

Tirez votre mouchoir, je la laisserai tomber.

(*il s'approche.*)

BARTHOLO.

Doucement, doucement, seigneur soldat, je n'aime point qu'on regarde ma femme de si près.

LE COMTE.

Elle est votre femme?

BARTHOLO.

Eh quoi donc?

LE COMTE.

Je vous ai pris pour son bisaïeul paternel, maternel, sempiternel; il y a au moins trois générations entre elle et vous.

BARTHOLO, *lit un parchemin.*

« Sur les bons et fideles témoignages qui nous « ont été rendus...

LE COMTE, *donne un coup de main sous les parchemins qui les envoie au plancher.*

Est-ce que j'ai besoin de tout ce verbiage?

BARTHOLO.

Savez-vous bien, soldat, que si j'appelle mes gens, je vous fais traiter sur-le-champ comme vous le méritez.

LE COMTE.

Bataille? Ah, volontiers, bataille! c'est mon métier, à moi; (*montrant son pistolet de ceinture.*) et voici de quoi leur jeter de la poudre aux yeux. Vous n'avez peut-être jamais vu de bataille, madame?

ROSINE.

Ni ne veux en voir.

LE COMTE.

Rien n'est pourtant aussi gai que bataille : figurez-vous (*poussant le docteur.*) d'abord que l'ennemi est d'un côté du ravin, et les amis de l'autre. (*à Rosine en lui montrant la lettre.*) Sortez le mouchoir. (*il crache à terre.*) Voilà le ravin, cela s'entend. (*Rosine tire son mouchoir ; le Comte laisse tomber sa lettre entre elle et lui.*)

BARTHOLO, *se baissant.*

Ah, ah!....

LE COMTE, *la reprend et dit:*

Tenez... moi qui allois vous apprendre ici les secrets de mon métier... Une femme bien discrete, en vérité! Ne voilà-t-il pas un billet doux qu'elle laisse tomber de sa poche?

BARTHOLO.

Donnez, donnez.

LE COMTE.

Dulciter, papa! chacun son affaire. Si une ordonnance de rhubarbe étoit tombée de la vôtre?...

ROSINE, *avance la main.*

Ah! je sais ce que c'est, monsieur le soldat. (*elle prend la lettre qu'elle cache dans la petite poche de son tablier.*)

BARTHOLO.

Sortez-vous enfin?

LE COMTE.

Eh bien, je sors : adieu, docteur; sans rancune.

Un petit compliment, mon cœur : priez la mort de m'oublier encore quelques campagnes ; la vie ne m'a jamais été si chère.

BARTHOLO.

Allez toujours, si j'avois ce crédit-là sur la mort...

LE COMTE.

Sur la mort ? N'êtes-vous pas médecin ? vous faites tant de choses pour elle qu'elle n'a rien à vous refuser.

(*Il sort.*)

SCENE XV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO *le regarde aller.*

Il est enfin parti. (*à part.*) Dissimulons.

ROSINE.

Convenez pourtant, monsieur, qu'il est bien gai, ce jeune soldat. A travers son ivresse, on voit qu'il ne manque ni d'esprit, ni d'une certaine éducation.

BARTHOLO.

Heureux, m'amour, d'avoir pu nous en délivrer ! Mais n'es-tu pas un peu curieuse de lire avec moi le papier qu'il t'a remis ?

ROSINE.

Quel papier ?

BARTHOLO.

Celui qu'il a feint de ramasser pour te le faire accepter.

ROSINE.

Bon! c'est la lettre de mon cousin l'officier, qui étoit tombée de ma poche.

BARTHOLO.

J'ai idée, moi, qu'il l'a tirée de la sienne.

ROSINE.

Je l'ai très bien reconnue.

BARTHOLO.

Qu'est-ce qu'il coûte d'y regarder?

ROSINE.

Je ne sais pas seulement ce que j'en ai fait.

BARTHOLO, *montrant la pochette.*

Tu l'as mise là.

ROSINE.

Ah, ah! par distraction.

BARTHOLO.

Ah, sûrement. Tu vas voir que ce sera quelque folie.

ROSINE, *à part.*

Si je ne le mets pas en colere, il n'y aura pas moyen de refuser.

BARTHOLO.

Donne donc, mon cœur.

ROSINE.

Mais quelle idée avez-vous en insistant, monsieur? est-ce encore quelque méfiance?

BARTHOLO.

Mais vous, quelle raison avez-vous de ne pas le montrer?

ROSINE.

Je vous répete, monsieur, que ce papier n'est autre que la lettre de mon cousin, que vous m'avez rendue hier toute décachetée; et, puisqu'il en est question, je vous dirai tout net que cette liberté me déplaît excessivement.

BARTHOLO.

Je ne vous entends pas.

ROSINE.

Vais-je examiner les papiers qui vous arrivent? Pourquoi vous donnez-vous les airs de toucher à ceux qui me sont adressés? Si c'est jalousie, elle m'insulte; s'il s'agit de l'abus d'une autorité usurpée, j'en suis plus révoltée encore.

BARTHOLO.

Comment révoltée! Vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

ROSINE.

Si je me suis modérée jusqu'à ce jour, ce n'étoit pas pour vous donner le droit de m'offenser impunément.

BARTHOLO.

De quelle offense me parlez-vous?

ROSINE.

C'est qu'il est inouï qu'on se permette d'ouvrir les lettres de quelqu'un.

BARTHOLO.

De sa femme?

ROSINE.

Je ne la suis pas encore. Mais pourquoi lui don-

neroit-on la préférence d'une indignité qu'on ne fait à personne?

BARTHOLO.

Vous voulez me faire prendre le change, et détourner mon attention du billet, qui sans doute est une missive de quelque amant; mais je le verrai, je vous assure.

ROSINE.

Vous ne le verrez pas. Si vous m'approchez, je m'enfuis de cette maison, et je demande retraite au premier venu.

BARTHOLO.

Qui ne vous recevra point.

ROSINE.

C'est ce qu'il faudra voir.

BARTHOLO.

Nous ne sommes pas ici en France, où l'on donne toujours raison aux femmes; mais pour vous en ôter la fantaisie, je vais fermer la porte.

ROSINE, *pendant qu'il y va.*

Ah, ciel! que faire?... Mettons vîte à la place la lettre de mon cousin, et donnons-lui beau jeu à la prendre.

(*elle fait l'échange, et met la lettre du cousin dans la pochette, de façon qu'elle sort un peu.*)

BARTHOLO, *revenant.*

Ah! j'espere maintenant la voir.

ROSINE.

De quel droit, s'il vous plaît?

BARTHOLO.

Du droit le plus universellement reconnu, celui du plus fort.

ROSINE.

On me tuera plutôt que de l'obtenir de moi.

BARTHOLO, *frappant du pied.*

Madame! madame!...

ROSINE *tombe sur un fauteuil et feint de se trouver mal.*

Ah! quelle indignité!

BARTHOLO.

Donnez cette lettre, ou craignez ma colere.

ROSINE, *renversée:*

Malheureuse Rosine!

BARTHOLO.

Qu'avez-vous donc?

ROSINE.

Quel avenir affreux!

BARTHOLO.

Rosine!

ROSINE.

J'étouffe de fureur.

BARTHOLO.

Elle se trouve mal.

ROSINE.

Je m'affoiblis, je meurs.

BARTHOLO, *lui tâte le pouls, et dit à part:*

Dieux! la lettre! Lisons-la sans qu'elle en soit instruite. (*il continue à lui tâter le pouls, et prend la lettre qu'il tâche de lire en se tournant un peu.*)

ROSINE, *toujours renversée.*

Infortunée! ah!...

BARTHOLO, *lui quitte le bras, et dit à part :*

Quelle rage a-t-on d'apprendre ce qu'on craint toujours de savoir!

ROSINE.

Ah! pauvre Rosine!

BARTHOLO.

L'usage des odeurs... produit ces affections spasmodiques. (*il lit par derriere le fauteuil en lui tâtant le pouls. Rosine se releve un peu, le regarde finement, fait un geste de tête et se remet sans parler.*) (*à part.*) O ciel! c'est la lettre de son cousin. Maudite inquiétude! Comment l'apaiser maintenant? Qu'elle ignore au moins que je l'ai lue! (*il fait semblant de la soutenir et remet la lettre dans la pochette.*)

ROSINE, *soupirant.*

Ah!...

BARTHOLO.

Eh bien! ce n'est rien, mon enfant; un petit mouvement de vapeurs, voilà tout; car ton pouls n'a seulement pas varié. (*il va prendre un flacon sur la console.*)

ROSINE, *à part.*

Il a remis la lettre! fort bien.

BARTHOLO.

Ma chere Rosine, un peu de cette eau spiritueuse.

ROSINE.

Je ne veux rien de vous : laissez-moi.

BARTHOLO.

Je conviens que j'ai montré trop de vivacité sur ce billet.

ROSINE.

Il s'agit bien du billet! C'est votre façon de demander les choses qui est révoltante.

BARTHOLO, *à genoux.*

Pardon : j'ai bientôt senti tous mes torts; et tu me vois à tes pieds, prêt à les réparer.

ROSINE.

Oui, pardon! lorsque vous croyez que cette lettre ne vient pas de mon cousin.

BARTHOLO.

Qu'elle soit d'un autre ou de lui, je ne veux aucun éclaircissement.

ROSINE, *lui présentant la lettre.*

Vous voyez qu'avec de bonnes façons on obtient tout de moi. Lisez-la.

BARTHOLO.

Cet honnête procédé dissiperoit mes soupçons, si j'étois assez malheureux pour en conserver.

ROSINE.

Lisez-la donc, monsieur.

BARTHOLO, *se retire.*

A Dieu ne plaise que je te fasse une pareille injure!

ROSINE.

Vous me contrariez de la refuser.

BARTHOLO.

Reçois en réparation cette marque de ma parfaite confiance. Je vais voir la pauvre Marceline, que ce

Figaro a, je ne sais pourquoi, saignée du pied; n'y viens-tu pas aussi?

ROSINE.

J'y monterai dans un moment.

BARTHOLO.

Puisque la paix est faite, mignonne, donne-moi ta main. Si tu pouvois m'aimer, ah! comme tu serois heureuse!

ROSINE, *baissant les yeux.*

Si vous pouviez me plaire, ah! comme je vous aimerois!

BARTHOLO.

Je te plairai, je te plairai; quand je te dis que je te plairai. (*Il sort.*)

SCENE XVI.

ROSINE, *le regardant aller.*

Ah! Lindor! il dit qu'il me plaira!... Lisons cette lettre qui a manqué de me causer tant de chagrin. (*elle lit et s'écrie.*) Ah!... j'ai lu trop tard; il me recommande de tenir une querelle ouverte avec mon tuteur; j'en avois une si bonne! et je l'ai laissée échapper. En recevant la lettre, j'ai senti que je rougissois jusqu'aux yeux. Ah! mon tuteur a raison. Je suis bien loin d'avoir cet usage du monde qui, me dit-il souvent, assure le maintien des femmes en toute occasion. Mais un homme injuste parviendroit à faire une rusée de l'innocence même.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BARTHOLO, *désolé.*

QUELLE humeur! quelle humeur! Elle paroissoit apaisée... Là, qu'on me dise qui diable lui a fourré dans la tête de ne plus vouloir prendre leçon de don Bazile! Elle sait qu'il se mêle de mon mariage... (*on heurte à la porte.*) Faites tout au monde pour plaire aux femmes; si vous omettez un seul petit point... je dis un seul... (*on heurte une seconde fois.*) Voyons qui c'est.

SCENE II.

BARTHOLO, LE COMTE, *en bachelier.*

LE COMTE.

Que la paix et la joie habitent toujours céans!

BARTHOLO, *brusquement.*

Jamais souhait ne vint plus à propos. Que voulez-vous?

LE COMTE.

Monsieur, je suis Alonzo, bachelier, licencié...

BARTHOLO.

Je n'ai pas besoin de précepteur.

LE COMTE.

Eleve de don Bazile, organiste du grand couvent, qui a l'honneur de montrer la musique à madame votre...

BARTHOLO.

Bazile! organiste! qui a l'honneur! Je le sais; au fait.

LE COMTE, *à part.*

Quel homme! (*haut.*) un mal subit qui le force à garder le lit...

BARTHOLO.

Garder le lit! Bazile! Il a bien fait d'envoyer; je vais le voir à l'instant.

LE COMTE, *à part.*

Oh diable! (*haut.*) Quand je dis le lit, monsieur, c'est... la chambre que j'entends.

BARTHOLO.

Ne fût-il qu'incommodé; marchez devant, je vous suis.

LE COMTE, *embarrassé.*

Monsieur, j'étois chargé... Personne ne peut-il nous entendre?

BARTHOLO, *à part.*

C'est quelque fripon. (*haut.*) Eh non, monsieur le mystérieux; parlez sans vous troubler si vous pouvez.

LE COMTE, *à part.*

Maudit vieillard! (*haut.*) Don Bazile m'avoit chargé de vous apprendre...

BARTHOLO.

Parlez haut, je suis sourd d'une oreille.

LE COMTE, *élevant la voix.*

Ah! volontiers. Que le comte Almaviva, qui restoit à la grande place...

BARTHOLO, *effrayé.*

Parlez bas, parlez bas.

LE COMTE, *plus haut.*

En est délogé ce matin. Comme c'est par moi qu'il a su que le comte Almaviva...

BARTHOLO.

Bas; parlez bas, je vous prie.

LE COMTE, *du même ton.*

Etoit en cette ville, et que j'ai découvert que la signora Rosine lui a écrit...

BARTHOLO.

Lui a écrit? Mon cher ami, parlez plus bas, je vous en conjure! tenez, asseyons-nous, et jasons d'amitié. Vous avez découvert, dites-vous, que Rosine...

LE COMTE, *fièrement.*

Assurément. Bazile, inquiet pour vous de cette correspondance, m'avoit prié de vous montrer sa lettre; mais la maniere dont vous prenez les choses...

BARTHOLO.

Eh mon Dieu! je les prends bien. Mais ne vous est-il donc pas possible de parler plus bas?

LE COMTE.

Vous êtes sourd d'une oreille, avez-vous dit!

BARTHOLO.

Pardon, pardon, seigneur Alonzo, si vous m'avez trouvé méfiant et dur; mais je suis tellement entouré d'intrigans, de pieges.... et puis votre tournure, votre âge, votre air... Pardon, pardon. Eh bien! vous avez la lettre?

LE COMTE.

A la bonne heure sur ce ton, monsieur. Mais je crains qu'on ne soit aux écoutes.

BARTHOLO.

Eh! qui voulez-vous? Tous mes valets sur les dents! Rosine enfermée de fureur! Le diable est entré chez moi. Je vais encore m'assurer...

(*il va ouvrir doucement la porte de Rosine.*)

LE COMTE, *à part.*

Je me suis enferré de dépit... Garder la lettre à présent! il faudra m'enfuir : autant vaudroit n'être pas venu... La lui montrer... Si je puis en prévenir Rosine, la montrer est un coup de maître.

BARTHOLO, *revient sur la pointe du pied.*

Elle est assise auprès de sa fenêtre, le dos tourné à la porte, occupée à relire une lettre de son cousin l'officier que j'avois décachetée... Voyons donc la sienne.

LE COMTE, *lui remet la lettre de Rosine.*

La voici. (*à part.*) C'est ma lettre qu'elle relit.

BARTHOLO, *lit.*

« Depuis que vous m'avez appris votre nom et

« votre état. » Ah! la perfide! c'est bien là sa main.

LE COMTE, *effrayé.*

Parlez donc bas à votre tour.

BARTHOLO.

Quelle obligation, mon cher!...

LE COMTE.

Quand tout sera fini, si vous croyez m'en devoir, vous serez le maître. D'après un travail que fait actuellement don Bazile avec un homme de loi...

BARTHOLO.

Avec un homme de loi, pour mon mariage?

LE COMTE.

Vous aurois-je arrêté sans cela? Il m'a chargé de vous dire que tout peut être prêt pour demain. Alors si elle résiste...

BARTHOLO.

Elle résistera.

LE COMTE, *veut reprendre la lettre, Bartholo la serre.*

Voilà l'instant où je puis vous servir : nous lui montrerons sa lettre, et s'il le faut, (*plus mystérieusement.*) j'irai jusqu'à lui dire que je la tiens d'une femme à qui le Comte l'a sacrifiée; vous sentez que le trouble, la honte, le dépit peuvent la porter sur-le-champ...

BARTHOLO, *riant.*

De la calomnie! mon cher ami, je vois bien maintenant que vous venez de la part de Bazile. Mais pour que ceci n'eût pas l'air concerté, ne seroit-il pas bon qu'elle vous connût d'avance?

LE COMTE, *réprime un grand mouvement de joie.*

C'étoit assez l'avis de don Bazile. Mais comment faire? il est tard... au peu de temps qui reste...

BARTHOLO.

Je dirai que vous venez en sa place. Ne lui donnerez-vous pas bien une leçon?

LE COMTE.

Il n'y a rien que je ne fasse pour vous plaire. Mais prenez garde que toutes ces histoires de maîtres supposés sont de vieilles finesses, des moyens de comédie : si elle va se douter?...

BARTHOLO.

Présenté par moi? Quelle apparence! Vous avez plus l'air d'un amant déguisé, que d'un ami officieux.

LE COMTE.

Oui? Vous croyez donc que mon air peut aider à la tromperie?

BARTHOLO.

Je le donne au plus fin à deviner. Elle est ce soir d'une humeur horrible. Mais quand elle ne feroit que vous voir... son clavecin est dans ce cabinet. Amusez-vous, en attendant : je vais faire l'impossible pour l'amener.

LE COMTE.

Gardez-vous bien de lui parler de la lettre.

BARTHOLO.

Avant l'instant décisif? elle perdroit tout son effet. Il ne faut pas me dire deux fois les choses : il ne faut pas me les dire deux fois. (*Il s'en va.*)

SCENE III.

LE COMTE.

Me voilà sauvé. Ouf! que ce diable d'homme est rude à manier! Figaro le connoît bien. Je me voyois mentir; cela me donnoit un air plat et gauche, et il a des yeux!... Ma foi sans l'inspiration subite de la lettre, il faut l'avouer, j'étois éconduit comme un sot. O ciel! on dispute là-dedans. Si elle alloit s'obstiner à ne pas venir! Ecoutons... Elle refuse de sortir de chez elle, et j'ai perdu le fruit de ma ruse. (*il retourne écouter.*) La voici; ne nous montrons pas d'abord. (*Il entre dans le cabinet.*)

SCENE IV.

LE COMTE, ROSINE, BARTHOLO.

ROSINE, *avec une colere simulée.*

Tout ce que vous direz est inutile, monsieur, j'ai pris mon parti; je ne veux plus entendre parler de musique.

BARTHOLO.

Ecoute donc, mon enfant; c'est le seigneur Alonzo, l'éleve et l'ami de don Bazile, choisi par lui pour être un de nos témoins. La musique te calmera, je t'assure.

ROSINE.

Oh! pour cela, vous pouvez vous en détacher; si

je chante ce soir!... Où donc est-il ce maître que vous craignez de renvoyer? Je vais, en deux mots, lui donner son compte, et celui de Bazile. (*elle aperçoit son amant : elle fait un cri.*) Ah!...

BARTHOLO.

Qu'avez-vous?

ROSINE, *les deux mains sur son cœur, avec un grand trouble.*

Ah! mon Dieu, monsieur.... Ah! mon Dieu, monsieur...

BARTHOLO.

Elle se trouve encore mal! seigneur Alonzo!

ROSINE.

Non, je ne me trouve pas mal... mais c'est qu'en me tournant... Ah!...

LE COMTE.

Le pied vous a tourné, madame?

ROSINE.

Ah! oui, le pied m'a tourné. Je me suis fait un mal horrible.

LE COMTE.

Je m'en suis bien aperçu.

ROSINE, *regardant le Comte.*

Le coup m'a porté au cœur.

BARTHOLO.

Un siege, un siege. Et pas un fauteuil ici?

(*il va le chercher.*)

LE COMTE.

Ah Rosine!

ROSINE.

Quelle imprudence!

LE COMTE.

J'ai mille choses essentielles à vous dire.

ROSINE.

Il ne nous quittera pas.

LE COMTE.

Figaro va venir nous aider.

BARTHOLO, *apporte un fauteuil.*

Tiens, mignonne, assieds-toi. Il n'y a pas d'apparence, bachelier, qu'elle prenne de leçon ce soir : ce sera pour un autre jour. Adieu.

ROSINE, *au Comte.*

Non, attendez, ma douleur est un peu apaisée. (*à Bartholo.*) Je sens que j'ai eu tort avec vous, monsieur : je veux vous imiter, en réparant sur-le-champ...

BARTHOLO.

Oh! le bon petit naturel de femme! Mais après une pareille émotion, mon enfant, je ne souffrirai pas que tu fasses le moindre effort. Adieu, adieu, bachelier.

ROSINE, *au Comte.*

Un moment, de grace! (*à Bartholo.*) Je croirai, monsieur, que vous n'aimez pas à m'obliger, si vous m'empêchez de vous prouver mes regrets, en prenant ma leçon.

LE COMTE, *à part à Bartholo.*

Ne la contrariez pas, si vous m'en croyez.

BARTHOLO.

Voilà qui est fini, mon amourcuse. Je suis si loin de chercher à te déplaire, que je veux rester là, tout le temps que tu vas étudier.

ROSINE.

Non, monsieur, je sais que la musique n'a nul attrait pour vous.

BARTHOLO.

Je t'assure que, ce soir, elle m'enchantera.

ROSINE, *au Comte, à part.*

Je suis au supplice.

LE COMTE, *prenant un papier de musique sur le pupitre.*

Est-ce là ce que vous voulez chanter, madame?

ROSINE.

Oui, c'est un morceau très agréable de la Précaution inutile.

BARTHOLO.

Toujours la Précaution inutile?

LE COMTE.

C'est ce qu'il y a de plus nouveau aujourd'hui. C'est une image du printemps d'un genre assez vif. Si madame veut l'essayer...

ROSINE, *regardant le Comte.*

Avec grand plaisir : un tableau du printemps me ravit ; c'est la jeunesse de la nature. Au sortir de l'hiver, il semble que le cœur acquiere un plus haut degré de sensibilité, comme un esclave enfermé depuis long-temps goûte, avec plus de plaisir, le charme de la liberté qui vient de lui être offerte.

BARTHOLO, *bas au Comte.*

Toujours des idées romanesques en tête.

LE COMTE, *bas.*

Et sentez-vous l'application?

BARTHOLO.

Parbleu! (*il va s'asseoir dans le fauteuil qu'a occupé Rosine.*)

ROSINE, *chante.*

* Quand, dans la plaine,
L'amour ramene
Le printemps,
Si chéri des amans,
Tout reprend l'être,
Son feu pénetre
Dans les fleurs
Et dans les jeunes cœurs.
On voit les troupeaux
Sortir des hameaux;
Dans tous les coteaux,
Les cris des agneaux

---

* Cette ariette, dans le goût espagnol, fut chantée le premier jour à Paris, malgré les huées, les rumeurs et le train usités au parterre en ces jours de crise et de combat. La timidité de l'actrice l'a depuis empêchée d'oser la redire, et les jeunes rigoristes du théâtre l'ont fort louée de cette réticence. Mais si la dignité de la comédie françoise y a gagné quelque chose, il faut convenir que le Barbier de Séville y a beaucoup perdu. C'est pourquoi, sur les théâtres où quelque peu de musique ne tirera pas tant à conséquence, nous invitons tous directeurs à la restituer, tous acteurs à la chanter, tous spectateurs à l'écouter, et tous critiques à nous la pardonner, en faveur du genre de la piece et du plaisir que leur fera le morceau.

Retentissent;
Ils bondissent;
Tout fermente,
Tout augmente :
Les brebis paissent
Les fleurs qui naissent;
Les chiens fideles
Veillent sur elles;
Mais Lindor enflammé,
Ne songe guere
Qu'au bonheur d'être aimé
De sa bergere.

MEME AIR.

Loin de sa mere,
Cette bergere
Va chantant,
Où son amant l'attend.
Par cette ruse,
L'amour l'abuse;
Mais chanter
Sauve-t-il du danger?
Les doux chalumeaux,
Les chants des oiseaux;
Ses charmes naissans,
Ses quinze ou seize ans,
Tout l'excite;
Tout l'agite;
La pauvrette
S'inquiete.
De sa retraite,
Lindor la guette :
Elle s'avance,
Lindor s'élance;
Il vient de l'embrasser :

Digitized by Google

Elle, bien aise,
Feint de se courroucer,
Pour qu'on l'apaise.

PETITE REPRISE.

Les soupirs,
Les soins, les promesses,
Les vives tendresses,
Les plaisirs,
Le fin badinage,
Sont mis en usage;
Et bientôt la bergere
Ne sent plus de colere.
Si quelque jaloux
Trouble un bien si doux,
Nos amans d'accord
Ont un soin extrême...
De voiler leur transport;
Mais quand on s'aime,
La gêne ajoute encor
Au plaisir même.

(*en l'écoutant, Bartholo s'est assoupi. Le Comte, pendant la petite reprise, se hasarde à prendre une main qu'il couvre de baisers. L'émotion ralentit le chant de Rosine, l'affoiblit et finit même par lui couper la voix au milieu de la cadence, au mot* extrême. *L'orchestre suit le mouvement de la chanteuse, affoiblit son jeu et se tait avec elle. L'absence du bruit qui avoit endormi Bartholo, le réveille. Le Comte se releve, Rosine et l'orchestre reprennent subitement la suite de l'air. Si la petite reprise se répete, le même jeu recommence, etc.*

LE COMTE.

En vérité, c'est un morceau charmant, et madame l'exécute avec une intelligence...

ROSINE.

Vous me flattez, seigneur; la gloire est toute entiere au maître.

BARTHOLO, *bâillant.*

Moi, je crois que j'ai un peu dormi, pendant le morceau charmant. J'ai mes malades. Je vas, je viens, je toupille, et sitôt que je m'assieds, mes pauvres jambes... (*il se leve et pousse le fauteuil.*)

ROSINE, *bas, au Comte.*

Figaro ne vient point.

LE COMTE.

Filons le temps.

BARTHOLO.

Mais Bachelier, je l'ai déja dit à ce vieux Bazile : est-ce qu'il n'y auroit pas moyen de lui faire étudier des choses plus gaies que toutes ces grandes Aria, qui vont en haut, en bas, en roulant, hi, ho, a, a, a, a, et qui me semblent autant d'enterremens? Là, de ces petits airs qu'on chantoit dans ma jeunesse, et que chacun retenoit facilement. J'en savois autrefois... Par exemple...

(*pendant la ritournelle, il cherche en se grattant la tête, et chante en faisant claquer ses pouces et en dansant des genoux comme les vieillards.*)

Veux-tu, ma Rosinette,
Faire emplette
Du roi des maris?

(*au Comte, en riant.*)

Il y a Fanchonnette dans la chanson; mais j'y ai substitué Rosinette pour la lui rendre plus agréable et la faire cadrer aux circonstances. Ah, ah, ah, ah! Fort bien? pas vrai?

LE COMTE, *riant.*

Ah, ah, ah! Oui, tout au mieux.

SCENE V.

FIGARO *dans le fond*, ROSINE, BARTHOLO, LE COMTE.

BARTHOLO, *chante.*

Veux-tu, ma Rosinette,
Faire emplette
Du roi des maris?
Je ne suis point Tircis;
Mais la nuit, dans l'ombre,
Je vaux encor mon prix;
Et quand il fait sombre,
Les plus beaux chats sont gris.

(*il répete la reprise en dansant.* FIGARO, *derriere lui, imite ses mouvemens.*)

Je ne suis point Tircis.

(*apercevant Figaro.*) Ah! entrez, monsieur le barbier; avancez, vous êtes charmant!

FIGARO, *salue.*

Monsieur, il est vrai que ma mere me l'a dit autrefois; mais je suis un peu déformé depuis ce temps-là. (*à part, au Comte.*) Bravo, monseigneur.

(*Pendant toute cette scene, le Comte fait ce qu'il peut pour parler à Rosine; mais l'œil inquiet et vigilant du tuteur l'en empêche toujours, ce qui forme un jeu muet de tous les acteurs, étranger au débat du docteur et de Figaro.*)

BARTHOLO.

Venez-vous purger encore, saigner, droguer, mettre sur le grabat toute ma maison?

FIGARO.

Monsieur, il n'est pas tous les jours fête; mais, sans compter les soins quotidiens, monsieur a pu voir que, lorsqu'ils en ont besoin, mon zele n'attend pas qu'on lui commande...

BARTHOLO.

Votre zele n'attend pas! Que direz-vous, monsieur le zélé, à ce malheureux qui bâille et dort tout éveillé? Et l'autre qui, depuis trois heures, éternue à se faire sauter le crâne et jaillir la cervelle! Que leur direz-vous?

FIGARO.

Ce que je leur dirai?

BARTHOLO.

Oui!

FIGARO.

Je leur dirai... Eh parbleu, je dirai à celui qui éternue, *Dieu vous bénisse*; et *va te coucher* à celui qui baille. Ce n'est pas cela, monsieur, qui grossira le mémoire.

BARTHOLO.

Vraiment non, mais c'est la saignée et les médi-

camens qui le grossiroient, si je voulois y entendre. Est-ce par zele aussi que vous avez empaqueté les yeux de ma mule? et votre cataplasme lui rendra-t-il la vue?

FIGARO.

S'il ne lui rend pas la vue, ce n'est pas cela non plus qui l'empêchera d'y voir.

BARTHOLO.

Que je le trouve sur le mémoire!... On n'est pas de cette extravagance-là!

FIGARO.

Ma foi, monsieur, les hommes n'ayant guere à choisir qu'entre la sottise et la folie, où je ne vois pas de profit, je veux au moins du plaisir; et vive la joie! Qui sait si le monde durera encore trois semaines!

BARTHOLO.

Vous feriez bien mieux, monsieur le raisonneur, de me payer mes cent écus et les intérêts, sans lanterner: je vous en avertis.

FIGARO.

Doutez-vous de ma probité, monsieur? Vos cent écus! j'aimerois mieux vous les devoir toute ma vie, que de les nier un seul instant.

BARTHOLO.

Et dites-moi un peu comment la petite Figaro a trouvé les bonbons que vous lui avez portés.

FIGARO.

Quels bonbons? Que voulez-vous dire?

BARTHOLO.

Oui, ces bonbons, dans ce cornet fait avec cette feuille de papier à lettre, ce matin.

FIGARO.

Diable emporte si...

ROSINE.

Avez-vous eu soin au moins de les lui donner de ma part, monsieur Figaro? Je vous l'avois recommandé.

FIGARO.

Ah, ah! les bonbons de ce matin? Que je suis bête, moi! j'avois perdu tout cela de vue... Oh! excellens, madame, admirables.

BARTHOLO.

Excellens! Admirables! Oui, sans doute, monsieur le barbier, revenez sur vos pas! Vous faites là un joli métier, monsieur!

FIGARO.

Qu'est-ce qu'il a donc, monsieur?

BARTHOLO.

Et qui vous fera une belle réputation, monsieur!

FIGARO.

Je la soutiendrai, monsieur.

BARTHOLO.

Dites que vous la supporterez, monsieur.

FIGARO.

Comme il vous plaira, monsieur.

BARTHOLO.

Vous le prenez bien haut, monsieur! Sachez que quand je dispute avec un fat, je ne lui cede jamais.

FIGARO *lui tourne le dos.*

Nous différons en cela, monsieur; moi, je lui cede toujours.

BARTHOLO.

Hein? qu'est-ce qu'il dit donc, bachelier?

FIGARO.

C'est que vous croyez avoir affaire à quelque barbier de village, et qui ne sait manier que le rasoir? Apprenez, monsieur, que j'ai travaillé de la plume à Madrid, et que sans les envieux...

BARTHOLO.

Eh! que n'y restiez-vous, sans venir ici changer de profession?

FIGARO.

On fait comme on peut; mettez-vous à ma place.

BARTHOLO.

Me mettre à votre place! Ah parbleu! je dirois de belles sottises!

FIGARO.

Monsieur, vous ne commencez pas trop mal; je m'en rapporte à votre confrere, qui est là rêvassant...

LE COMTE, *revenant à lui.*

Je... je ne suis pas le confrere de monsieur.

FIGARO.

Non? Vous voyant ici à consulter, j'ai pensé que vous poursuiviez le même objet.

BARTHOLO, *en colere.*

Enfin, quel sujet vous amene? Y a-t-il quelque lettre à remettre encore ce soir à madame? Parlez, faut-il que je me retire?

FIGARO.

Comme vous rudoyez le pauvre monde! Eh parbleu! monsieur, je viens vous raser : voilà tout; n'est-ce pas aujourd'hui votre jour?

BARTHOLO.

Vous reviendrez tantôt.

FIGARO.

Ah! oui, revenir! toute la garnison prend médecine demain matin; j'en ai obtenu l'entreprise par mes protections. Jugez donc comme j'ai du temps à perdre. Monsieur passe-t-il chez lui?

BARTHOLO.

Non, monsieur ne passe point chez lui. Et mais... qui empêche qu'on ne me rase ici?

ROSINE, *avec dédain.*

Vous êtes honnête! Et pourquoi pas dans mon appartement?

BARTHOLO.

Tu te fâches? Pardon, mon enfant; tu vas achever de prendre ta leçon; c'est pour ne pas perdre un instant le plaisir de t'entendre.

FIGARO, *bas au Comte.*

On ne le tirera pas d'ici! (*haut.*) Allons l'Eveillé? la Jeunesse? le bassin, de l'eau, tout ce qu'il faut à monsieur.

BARTHOLO.

Sans doute, appelez-les! Fatigués, harassés, moulus de votre façon, n'a-t-il pas fallu les faire coucher?

FIGARO.

Eh bien! j'irai tout chercher : n'est-ce pas dans votre chambre? (*bas au Comte.*) Je vais l'attirer dehors.

BARTHOLO *détache son trousseau de clefs, et dit par réflexion :*

Non, non, j'y vais moi-même. (*bas au Comte, en s'en allant.*) Ayez les yeux sur eux, je vous prie.

SCENE VI.

FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

FIGARO.

Ah! que nous l'avons manqué belle! il alloit me donner le trousseau. La clef de la jalousie n'y est-elle pas?

ROSINE.

C'est la plus neuve de toutes.

SCENE VII.

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, *revenant, à part.*

Bon! je ne sais ce que je fais de laisser ici ce maudit barbier. (*à Figaro.*) Tenez. (*il lui donne le trousseau.*) Dans mon cabinet, sous mon bureau; mais ne touchez à rien.

FIGARO.

La peste! il y feroit bon, méfiant comme vous êtes. (*à part, en s'en allant.*) Voyez comme le Ciel protege l'innocence.

SCENE VIII.

BARTHOLO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, *bas au Comte.*

C'est le drôle qui a porté la lettre au Comte.

LE COMTE, *bas.*

Il m'a l'air d'un fripon.

BARTHOLO.

Il ne m'attrapera plus.

LE COMTE.

Je crois qu'à cet égard le plus fort est fait.

BARTHOLO.

Tout considéré, j'ai pensé qu'il étoit plus prudent de l'envoyer dans ma chambre, que de le laisser avec elle.

LE COMTE.

Ils n'auroient pas dit un mot que je n'eusse été en tiers.

ROSINE.

Il est bien poli, messieurs, de parler bas sans cesse! Et ma leçon?

(*Ici l'on entend un bruit comme de la vaisselle renversée.*)

BARTHOLO, *criant.*

Qu'est-ce que j'entends donc? Le cruel barbier

aura tout laissé tomber par l'escalier, et les plus belles pieces de mon nécessaire!... (*Il court dehors.*)

SCENE IX.

LE COMTE, ROSINE.

LE COMTE.

Profitons du moment que l'intelligence de Figaro nous ménage. Accordez-moi, ce soir, je vous en conjure, madame, un moment d'entretien indispensable pour vous soustraire à l'esclavage où vous alliez tomber.

ROSINE.

Ah Lindor!

LE COMTE.

Je puis monter à votre jalousie; et quant à la lettre que j'ai reçue de vous ce matin, je me suis vu forcé...

SCENE X.

ROSINE, BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO.

Je ne m'étois pas trompé; tout est brisé, fracassé.

FIGARO.

Voyez le grand malheur pour tant de train! On ne voit goutte sur l'escalier. (*il montre la clef au comte.*) Moi, en montant, j'ai accroché une clef...

BARTHOLO.

On prend garde à ce qu'on fait. Accrocher une clef! L'habile homme!

FIGARO.

Ma foi, monsieur, cherchez-en un plus subtil.

SCENE XI.

BARTHOLO, ROSINE, LE COMTE, FIGARO, DON BAZILE.

ROSINE, *effrayée, à part.*

Don Bazile!...

LE COMTE, *à part.*

Juste ciel!

FIGARO, *à part.*

C'est le diable!

BARTHOLO, *va au-devant de lui.*

Ah! Bazile, mon ami, soyez le bien rétabli. Votre accident n'a donc point eu de suites? En vérité le seigneur Alonzo m'avoit fort effrayé sur votre état; demandez-lui; je partois pour vous aller voir, et s'il ne m'avoit point retenu...

BAZILE, *étonné.*

Le seigneur Alonzo?...

FIGARO, *frappe du pied.*

Eh quoi! toujours des accroes? Deux heures pour une méchante barbe... Chienne de pratique!

BAZILE, *regardant tout le monde.*

Me ferez-vous bien le plaisir de me dire, messieurs...

FIGARO.

Vous lui parlerez quand je serai parti.

BAZILE.

Mais encore faudroit-il...

LE COMTE.

Il faudroit vous taire, Bazile. Croyez-vous apprendre à monsieur quelque chose qu'il ignore? Je lui ai raconté que vous m'aviez chargé de venir donner une leçon de musique à votre place.

BAZILE, *plus étonné.*

La leçon de musique!... Alonzo!...

ROSINE, *à part à Bazile.*

Eh! taisez-vous.

BAZILE.

Elle aussi!

LE COMTE, *bas à Bartholo.*

Dites-lui donc tout bas que nous en sommes convenus.

BARTHOLO, *à Bazile à part.*

N'allez pas nous démentir, Bazile, en disant qu'il n'est pas votre éleve, vous gâteriez tout.

BAZILE.

Ah! ah!

BARTHOLO, *haut.*

En vérité, Bazile, on n'a pas plus de talent que votre éleve.

BAZILE, *stupéfait.*

Que mon éleve!... (*bas.*) Je venois pour vous dire que le Comte est déménagé.

BARTHOLO, *bas.*

Je le sais, taisez-vous.

BAZILE, *bas.*

Qui vous l'a dit?

BARTHOLO, *bas.*

Lui, apparemment!

LE COMTE, *bas.*

Moi, sans doute : écoutez seulement.

ROSINE, *bas à Bazile.*

Est-il si difficile de vous taire?

FIGARO, *bas à Bazile.*

Hum! Grand escogriffe! Il est sourd!

BAZILE, *à part.*

Qui diable est-ce donc qu'on trompe ici? Tout le monde est dans le secret.

BARTHOLO, *haut.*

Eh bien, Bazile, votre homme de loi?...

FIGARO.

Vous avez toute la soirée pour parler de l'homme de loi.

BARTHOLO, *à Bazile.*

Un mot; dites-moi seulement si vous êtes content de l'homme de loi?

BAZILE, *effaré.*

De l'homme de loi?

LE COMTE, *souriant.*

Vous ne l'avez pas vu, l'homme de loi?

BAZILE, *impatienté.*

Eh! non, je ne l'ai pas vu, l'homme de loi.

LE COMTE, *à Bartholo à part.*

Voulez-vous donc qu'il s'explique ici devant elle? Renvoyez-le.

BARTHOLO, *bas au Comte.*

Vous avez raison. (*à Bazile.*) Mais quel mal vous a donc pris si subitement?

BAZILE, *en colere.*

Je ne vous entends pas.

LE COMTE, *lui met, à part, une bourse dans la main.*

Oui. Monsieur vous demande ce que vous venez faire ici, dans l'état d'indisposition où vous êtes.

FIGARO.

Il est pâle comme un mort!

BAZILE.

Ah! je comprends...

LE COMTE.

Allez vous coucher, mon cher Bazile : vous n'êtes pas bien, et vous nous faites mourir de frayeur. Allez vous coucher.

FIGARO.

Il a la physionomie toute renversée. Allez vous coucher.

BARTHOLO.

D'honneur, il sent la fievre d'une lieue. Allez vous coucher.

ROSINE.

Pourquoi donc êtes-vous sorti? On dit que cela se gagne. Allez vous coucher.

BAZILE, *au dernier étonnement.*

Que j'aille me coucher!

TOUS ENSEMBLE.

Eh! sans doute.

BAZILE, *les regardant tous.*

En effet, messieurs, je crois que je ne ferai pas mal de me retirer; je sens que je ne suis pas ici dans mon assiette ordinaire.

BARTHOLO.

A demain, toujours, si vous êtes mieux.

LE COMTE.

Bazile, je serai chez vous de très bonne heure.

FIGARO.

Croyez-moi, tenez-vous bien chaudement dans votre lit.

ROSINE.

Bon soir, monsieur Bazile.

BAZILE, *à part.*

Diable emporte si j'y comprends rien; et sans cette bourse...

TOUS.

Bon soir, Bazile, bon soir.

BAZILE, *en s'en allant.*

Eh bien! bon soir donc, bon soir.

(*Ils l'accompagnent tous en riant.*)

SCENE XII.

BARTHOLO, ROSINE, LE COMTE, FIGARO.

BARTHOLO, *d'un ton important.*

Cet homme-là n'est pas bien du tout.

ROSINE.

Il a les yeux égarés.

Digitized by Google

LE COMTE.

Le grand air l'aura saisi.

FIGARO.

Avez-vous vu comme il parloit tout seul? Ce que c'est que de nous! (*à Bartholo.*) Ah çà, vous décidez-vous, cette fois? (*il lui pousse un fauteuil très loin du comte et lui présente le linge.*)

LE COMTE.

Avant de finir, madame, je dois vous dire un mot essentiel au progrès de l'art que j'ai l'honneur de vous enseigner. (*il s'approche et lui parle bas à l'oreille.*)

BARTHOLO, *à Figaro.*

Eh mais! il semble que vous le fassiez exprès de vous approcher, et de vous mettre devant moi pour m'empêcher de voir...

LE COMTE, *bas à Rosine.*

Nous avons la clef de la jalousie, et nous serons ici à minuit.

FIGARO, *passe le linge au cou de Bartholo.*

Quoi voir? si c'étoit une leçon de danse, on vous passeroit d'y regarder; mais du chant!... ahi, ahi.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que c'est?

FIGARO.

Je ne sais ce qui m'est entré dans l'œil.

(*il rapproche sa tête.*)

BARTHOLO.

Ne frottez donc pas.

FIGARO.

C'est le gauche. Voudriez-vous me faire le plaisir d'y souffler un peu fort?

BARTHOLO, *prend la tête de Figaro, regarde par dessus, le pousse violemment, et va derriere les amans écouter leur conversation.*

LE COMTE, *bas à Rosine.*

Et quant à votre lettre, je me suis trouvé tantôt dans un tel embarras pour rester ici...

FIGARO, *de loin pour avertir.*

Hem!... hem!...

LE COMTE.

Désolé de voir encore mon déguisement inutile...

BARTHOLO, *passant entre deux.*

Votre déguisement inutile!

ROSINE, *effrayée.*

Ah!...

BARTHOLO.

Fort bien, madame, ne vous gênez pas. Comment! sous mes yeux mêmes, en ma présence, on m'ose outrager de la sorte!

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc, seigneur?

BARTHOLO.

Perfide Alonzo!

LE COMTE.

Seigneur Bartholo, si vous avez souvent des lubies comme celle dont le hasard me rend témoin, je ne suis plus étonné de l'éloignement que mademoiselle a pour devenir votre femme.

ROSINE.

Sa femme! Moi! Passer mes jours auprès d'un vieux jaloux, qui, pour tout bonheur, offre à ma jeunesse un esclavage abominable!

BARTHOLO.

Ah! qu'est-ce que j'entends!

ROSINE.

Oui, je le dis tout haut; je donnerai mon cœur et ma main à celui qui pourra m'arracher de cette horrible prison, où ma personne et mon bien sont retenus contre toute justice.

(*Rosine sort.*)

SCENE XIII.

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO.

La colere me suffoque.

LE COMTE.

En effet, seigneur, il est difficile qu'une jeune femme...

FIGARO.

Oui, une jeune femme et un grand âge; voilà ce qui trouble la tête d'un vieillard.

BARTHOLO.

Comment! lorsque je les prends sur le fait! maudit barbier! Il me prend des envies!...

FIGARO.

Je me retire, il est fou.

LE COMTE.

Et moi aussi; d'honneur, il est fou.

FIGARO.

Il est fou, il est fou... (*Ils sortent.*)

SCENE XIV.

BARTHOLO, *les poursuit.*

Je suis fou! Infâmes suborneurs! émissaires du diable, dont vous faites ici l'office, et qui puisse vous emporter tous... Je suis fou!... Je les ai vus comme je vois ce pupitre... et me soutenir effrontément!... Ah! il n'y a que Bazile qui puisse m'expliquer ceci. Oui, envoyons-le chercher. Hola! quelqu'un... Ah! j'oublie que je n'ai personne... Un voisin, le premier venu, n'importe. Il y a de quoi perdre l'esprit! il y a de quoi perdre l'esprit!

FIN DU TROISIEME ACTE.

Pendant l'entracte, le théâtre s'obscurcit : on entend un bruit d'orage, et l'orchestre joue celui qui est gravé dans le recueil de la musique du Barbier. (N.° 5.)

ACTE IV.

Le théâtre est obscur.

SCENE PREMIERE.

BARTHOLO, DON BAZILE, *une lanterne de papier à la main.*

BARTHOLO.

COMMENT, Bazile, vous ne le connoissez pas ? ce que vous dites est-il possible ?

BAZILE.

Vous m'interrogeriez cent fois que je vous ferois toujours la même réponse. S'il vous a remis la lettre de Rosine, c'est sans doute un des émissaires du Comte. Mais, à la magnificence du présent qu'il m'a fait, il se pourroit que ce fût le Comte lui-même.

BARTHOLO.

Quelle apparence? Mais à propos de ce présent ; eh! pourquoi l'avez-vous reçu ?

BAZILE.

Vous aviez l'air d'accord; je n'y entendois rien ; et dans les cas difficiles à juger, une bourse d'or me

paroît toujours un argument sans réplique. Et puis, comme dit le proverbe: ce qui est bon à prendre...

BARTHOLO.

J'entends, est bon...

BAZILE.

A garder.

BARTHOLO, *surpris.*

Ah, ah!

BAZILE.

Oui, j'ai arrangé comme cela plusieurs petits proverbes avec des variations. Mais, allons au fait, à quoi vous arrêtez-vous?

BARTHOLO.

En ma place, Bazile, ne feriez-vous pas les derniers efforts pour la posséder?

BAZILE.

Ma foi non, docteur. En toute espece de biens, posséder est peu de chose; c'est jouir qui rend heureux: mon avis est, qu'épouser une femme dont on n'est point aimé, c'est s'exposer...

BARTHOLO.

Vous craindriez les accidens?

BAZILE.

Hé, hé, monsieur... on en voit beaucoup cette année. Je ne ferois point violence à son cœur.

BARTHOLO.

Votre valet, Bazile. Il vaut mieux qu'elle pleure de m'avoir, que moi je meure de ne l'avoir pas.

BAZILE.

Il y va de la vie? Epousez, docteur, épousez.

BARTHOLO.

Aussi ferai-je, et cette nuit même.

BAZILE.

Adieu donc. Souvenez-vous, en parlant à la pupille, de les rendre tous plus noirs que l'enfer.

BARTHOLO.

Vous avez raison.

BAZILE.

La calomnie, docteur, la calomnie. Il faut toujours en venir là.

BARTHOLO.

Voici la lettre de Rosine que cet Alonzo m'a remise, et il m'a montré, sans le vouloir, l'usage que j'en dois faire auprès d'elle.

BAZILE.

Adieu : nous serons tous ici à quatre heures.

BARTHOLO.

Pourquoi pas plutôt ?

BAZILE.

Impossible; le notaire est retenu.

BARTHOLO.

Pour un mariage?

BAZILE.

Oui, chez le Barbier Figaro; c'est sa niece qu'il marie.

BARTHOLO.

Sa niece ? il n'en a pas.

BAZILE.

Voilà ce qu'ils ont dit au notaire.

BARTHOLO.

Ce drôle est du complot; que diable!...

BAZILE.

Est-ce que vous penseriez?...

BARTHOLO.

Ma foi ces gens-là sont si alertes! Tenez, mon ami, je ne suis pas tranquille. Retournez chez le notaire. Qu'il vienne ici sur-le-champ avec vous.

BAZILE.

Il pleut, il fait un temps du diable; mais rien ne m'arrête pour vous servir. Que faites-vous donc?

BARTHOLO.

Je vous reconduis; n'ont-ils pas fait estropier tout mon monde, par ce Figaro! Je suis seul ici.

BAZILE.

J'ai ma lanterne.

BARTHOLO.

Tenez, Bazile, voilà mon passe-par-tout, je vous attends, je veille; et vienne qui voudra, hors le notaire et vous, personne n'entrera de la nuit.

BAZILE.

Avec ces précautions, vous êtes sûr de votre fait.

SCENE II.

ROSINE, *sortant de sa chambre.*

Il me sembloit avoir entendu parler. Il est minuit sonné; Lindor ne vient point! Ce mauvais temps même étoit propre à le favoriser. Sûr de ne rencon-

trer personne... Ah! Lindor! si vous m'aviez trompée!... Quel bruit entends-je?... Dieux! c'est mon tuteur. Rentrons.

SCENE III.

ROSINE, BARTHOLO.

BARTHOLO, *tenant de la lumiere.*

Ah! Rosine, puisque vous n'êtes pas encore rentrée dans votre appartement...

ROSINE.

Je vais me retirer.

BARTHOLO.

Par le temps affreux qu'il fait, vous ne reposerez pas, et j'ai des choses très pressées à vous dire.

ROSINE.

Que me voulez-vous, monsieur? N'est-ce donc pas assez d'être tourmentée le jour?

BARTHOLO.

Rosine, écoutez-moi.

ROSINE.

Demain je vous entendrai.

BARTHOLO.

Un moment, de grace.

ROSINE, *à part.*

S'il alloit venir!

BARTHOLO, *lui montre sa lettre.*

Connoissez-vous cette lettre?

ROSINE, *la reconnoît.*

Ah! grands dieux!...

BARTHOLO.

Mon intention, Rosine, n'est point de vous faire de reproches : à votre âge on peut s'égarer; mais je suis votre ami, écoutez-moi.

ROSINE.

Je n'en puis plus.

BARTHOLO.

Cette lettre que vous avez écrite au comte Almaviva...

ROSINE, *étonnée.*

Au comte Almaviva!

BARTHOLO.

Voyez quel homme affreux est ce Comte : aussitôt qu'il l'a reçue, il en a fait trophée; je la tiens d'une femme à qui il l'a sacrifiée.

ROSINE.

Le comte Almaviva!...

BARTHOLO.

Vous avez peine à vous persuader cette horreur. L'inexpérience, Rosine, rend votre sexe confiant et crédule; mais apprenez dans quel piege on vous attiroit. Cette femme m'a fait donner avis de tout, apparemment pour écarter une rivale aussi dangereuse que vous. J'en frémis! le plus abominable complot, entre Almaviva, Figaro et cet Alonzo, cet éleve supposé de Bazile qui porte un autre nom, et n'est que le vil agent du Comte, alloit vous entraîner dans un abîme, dont rien n'eût pu vous tirer.

Digitized by Google

ROSINE, *accablée.*

Quelle horreur!... Quoi Lindor!... Quoi ce jeune homme!...

BARTHOLO, *à part.*

Ah! c'est Lindor.

ROSINE.

C'est pour le comte Almaviva... C'est pour un autre...

BARTHOLO.

Voilà ce qu'on m'a dit, en me remettant votre lettre.

ROSINE, *outrée.*

Ah, quelle indignité!... Il en sera puni. Monsieur, vous avez desiré de m'épouser?

BARTHOLO.

Tu connois la vivacité de mes sentimens.

ROSINE.

S'il peut vous en rester encore, je suis à vous.

BARTHOLO.

Eh bien! le notaire viendra cette nuit même.

ROSINE.

Ce n'est pas tout; ô ciel! suis-je assez humiliée!... Apprenez que dans peu le perfide ose entrer par cette jalousie, dont ils ont en l'art de vous dérober la clef.

BARTHOLO, *regardant au trousseau.*

Ah, les scélérats! Mon enfant, je ne te quitte plus.

ROSINE, *avec effroi.*

Ah, monsieur, et s'ils sont armés?

BARTHOLO.

Tu as raison; je perdrois ma vengeance. Monte

chez Marceline : enferme-toi chez elle à double tour. Je vais chercher main-forte, et l'attendre auprès de la maison. Arrêté comme voleur, nous aurons le plaisir d'en être à la fois vengés et délivrés! Et compte que mon amour te dédommagera...

ROSINE, *au désespoir.*

Oubliez seulement mon erreur. (*à part.*) Ah! je m'en punis assez.

BARTHOLO, *s'en allant.*

Allons nous embusquer. A la fin je la tiens.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

ROSINE.

Son amour me dédommagera... Malheureuse!... (*elle tire son mouchoir et s'abandonne aux larmes.*) Que faire?... Il va venir. Je veux rester et feindre avec lui, pour le contempler un moment dans toute sa noirceur. La bassesse de son procédé sera mon préservatif.... Ah! j'en ai grand besoin. Figure noble! air doux! une voix si tendre!... et ce n'est que le vil agent d'un corrupteur! Ah, malheureuse! malheureuse!... Ciel, on ouvre la jalousie!

(*Elle se sauve.*)

SCENE V.

LE COMTE, FIGARO, *enveloppé d'un manteau, paroît à la fenêtre.*

FIGARO, *parle en dehors.*

Quelqu'un s'enfuit; entrerai-je?

LE COMTE, *en dehors.*

Un homme?

FIGARO.

Non.

LE COMTE.

C'est Rosine, que ta figure atroce aura mise en fuite.

FIGARO, *saute dans la chambre.*

Ma foi, je le crois... Nous voici enfin arrivés, malgré la pluie, la foudre et les éclairs.

LE COMTE, *enveloppé d'un long manteau.*

Donne-moi la main. (*il saute à son tour.*) A nous la victoire.

FIGARO, *jette son manteau.*

Nous sommes tout percés. Charmant temps, pour aller en bonne fortune! Monseigneur, comment trouvez-vous cette nuit?

LE COMTE.

Superbe pour un amant.

FIGARO.

Oui, mais pour un confident?... Et si quelqu'un alloit nous surprendre ici?

LE COMTE.

N'es-tu pas avec moi? J'ai bien une autre inquiétude : c'est de la déterminer à quitter sur-le-champ la maison du tuteur.

FIGARO.

Vous avez pour vous trois passions toutes puissantes sur le beau sexe; l'amour, la haine et la crainte.

LE COMTE, *regarde dans l'obscurité.*

Comment lui annoncer brusquement que le no-

taire l'attend chez toi, pour nous unir? Elle trouvera mon projet bien hardi; elle va me nommer audacieux.

FIGARO.

Si elle vous nomme audacieux, vous l'appellerez cruelle: les femmes aiment beaucoup qu'on les appelle cruelles. Au surplus si son amour est tel que vous le desirez, vous lui direz qui vous êtes; elle ne doutera plus de vos sentimens.

SCENE VI.

LE COMTE, ROSINE, FIGARO.

(*Figaro allume toutes les bougies qui sont sur la table.*)

LE COMTE.

La voici. Ma belle Rosine!...

ROSINE, *d'un ton très composé.*

Je commençois, monsieur, à craindre que vous ne vinssiez pas.

LE COMTE.

Charmante inquiétude!... Mademoiselle, il ne me convient point d'abuser des circonstances pour vous proposer de partager le sort d'un infortuné; mais quelque asyle que vous choisissiez, je jure mon honneur...

ROSINE.

Monsieur, si le don de ma main n'avoit pas dû suivre à l'instant celui de mon cœur, vous ne seriez pas ici. Que la nécessité justifie à vos yeux ce que cette entrevue a d'irrégulier.

LE COMTE.

Vous, Rosine! la compagne d'un malheureux! sans fortune, sans naissance!...

ROSINE.

La naissance, la fortune! Laissons là les jeux du hasard, et si vous m'assurez que vos intentions sont pures...

LE COMTE, *à ses pieds.*

Ah! Rosine! je vous adore!...

ROSINE, *indignée.*

Arrêtez, malheureux!... Vous osez profaner!... Tu m'adores! Va! tu n'es plus dangereux pour moi; j'attendois ce mot pour te détester. Mais avant de t'abandonner au remords qui t'attend, (*en pleurant.*) apprends que je t'aimois; apprends que je faisois mon bonheur de partager ton mauvais sort. Misérable Lindor! j'allois tout quitter pour te suivre. Mais le lâche abus que tu as fait de mes bontés, et l'indignité de cet affreux Comte Almaviva, à qui tu me vendois, ont fait rentrer dans mes mains ce témoignage de ma foiblesse. Connois-tu cette lettre?

LE COMTE, *vivement.*

Que votre tuteur vous a remise?

ROSINE, *fièrement.*

Oui, je lui en ai l'obligation.

LE COMTE.

Dieux, que je suis heureux! Il la tient de moi. Dans mon embarras, hier, je m'en suis servi pour arracher sa confiance; et je n'ai pu trouver l'instant de vous en informer. Ah, Rosine! il est donc vrai que vous m'aimez véritablement!

FIGARO.

Monseigneur, vous cherchiez une femme qui vous aimât pour vous-même....

ROSINE.

Monseigneur! Que dit-il?

LE COMTE, *jetant son large manteau, paroît en habit magnifique.*

O la plus aimée des femmes! il n'est plus temps de vous abuser : l'heureux homme que vous voyez à vos pieds, n'est point Lindor; je suis le comte Almaviva, qui meurt d'amour, et vous cherche en vain depuis six mois.

ROSINE, *tombe dans les bras du Comte.*

Ah!...

LE COMTE, *effrayé.*

Figaro?

FIGARO.

Point d'inquiétude, monseigneur; la douce émotion de la joie n'a jamais de suites fâcheuses; la voilà, la voilà qui reprend ses sens; morbleu qu'elle est belle!

ROSINE.

Ah, Lindor!... Ah, monsieur! que je suis coupable! j'allois me donner cette nuit même à mon tuteur.

LE COMTE.

Vous, Rosine!

ROSINE.

Ne voyez que ma punition. J'aurois passé ma vie à vous détester. Ah, Lindor! le plus affreux supplice n'est-il pas de haïr, quand on sent qu'on est faite pour aimer?

Digitized by Google

FIGARO, *regarde à la fenêtre.*

Monseigneur, le retour est fermé; l'échelle est enlevée.

LE COMTE.

Enlevée!

ROSINE, *troublée.*

Oui, c'est moi... c'est le docteur. Voilà le fruit de ma crédulité. Il m'a trompée. J'ai tout avoué, tout trahi : il sait que vous êtes ici, et va venir avec main-forte.

FIGARO, *regarde encore.*

Monseigneur! on ouvre la porte de la rue.

ROSINE, *courant dans les bras du Comte avec frayeur.*

Ah, Lindor!...

LE COMTE, *avec fermeté.*

Rosine, vous m'aimez! je ne crains personne; et vous serez ma femme. J'aurai donc le plaisir de punir à mon gré l'odieux vieillard....

ROSINE.

Non, non, graces pour lui, cher Lindor! mon cœur est si plein, que la vengeance ne peut y trouver place.

SCENE VII.

LE COMTE, ROSINE, LE NOTAIRE, DON BAZILE, FIGARO.

FIGARO.

Monseigneur, c'est notre notaire.

LE COMTE.

Et l'ami Bazile avec lui!

BAZILE.

Ah! qu'est-ce que j'aperçois?

FIGARO.

Eh! par quel hasard, notre ami?...

BAZILE.

Par quel accident, messieurs?...

LE NOTAIRE.

Sont-ce là les futurs conjoints?

LE COMTE.

Oui, monsieur. Vous deviez unir la signora Rosine et moi cette nuit, chez le barbier Figaro; mais nous avons préféré cette maison, pour des raisons que vous saurez. Avez-vous notre contrat?

LE NOTAIRE.

J'ai donc l'honneur de parler à son excellence monsieur le comte Almaviva?

FIGARO.

Précisément.

BAZILE, *à part.*

Si c'est pour cela qu'il m'a donné le passe-par-tout...

LE NOTAIRE.

C'est que j'ai deux contrats de mariage, monseigneur; ne confondons point: voici le vôtre; et c'est ici celui du seigneur Bartholo, avec la signora... Rosine aussi? Les demoiselles apparemment sont deux sœurs qui portent le même nom.

LE COMTE.

Signons toujours. Don Bazile voudra bien nous servir de second témoin. (*ils signent.*)

BAZILE.

Mais, votre Excellence... je ne comprends pas...

LE COMTE.

Mon maître Bazile, un rien vous embarrasse, et tout vous étonne.

BAZILE.

Monseigneur... Mais si le docteur...

LE COMTE, *lui jetant une bourse.*

Vous faites l'enfant! Signez donc vîte.

BAZILE, *étonné.*

Ah! ah!...

FIGARO.

Où donc est la difficulté de signer?

BAZILE, *pesant la bourse.*

Il n'y en a plus; mais c'est que moi, quand j'ai donné ma parole une fois, il faut des motifs d'un grand poids... (*il signe.*)

SCENE VIII.

BARTHOLO, LE COMTE, ROSINE, FIGARO, DON BAZILE, LE NOTAIRE, UN ALCADE, DES ALGUASILS, DES VALETS, *avec des flambeaux.*

BARTHOLO, *voit le Comte baiser la main de Rosine, et Figaro qui embrasse grotesquement don Bazile : il crie en prenant le notaire à la gorge.*

Rosine avec ces fripons! arrêtez tout le monde. J'en tiens un au collet.

LE NOTAIRE.

C'est votre notaire.

BAZILE.

C'est votre notaire. Vous moquez-vous?

BARTHOLO.

Ah! don Bazile, eh! comment êtes-vous ici?

BAZILE.

Mais plutôt vous, comment n'y êtes-vous pas?

L'ALCADE, *montrant Figaro.*

Un moment; je connois celui-ci. Que viens-tu faire en cette maison, à des heures indues?

FIGARO.

Heure indue? Monsieur voit bien qu'il est aussi près du matin que du soir. D'ailleurs je suis de la compagnie de son excellence monseigneur le Comte Almaviva.

BARTHOLO.

Almaviva!

L'ALCADE.

Ce ne sont donc pas des voleurs?

BARTHOLO.

Laissons cela. Par-tout ailleurs, monsieur le Comte, je suis le serviteur de votre Excellence; mais vous sentez que la supériorité du rang est ici sans force. Ayez, s'il vous plaît, la bonté de vous retirer.

LE COMTE.

Oui, le rang doit être ici sans force; mais ce qui en a beaucoup, est la préférence que mademoiselle vient de m'accorder sur vous, en se donnant à moi volontairement.

BARTHOLO.

Que dit-il, Rosine?

ROSINE.

Il dit vrai. D'où naît votre étonnement? Ne devois-je pas cette nuit même être vengée d'un trompeur? Je le suis.

BAZILE.

Quand je vous disois que c'étoit le Comte lui-même, docteur?

BARTHOLO.

Que m'importe à moi? Plaisant mariage! Où sont les témoins?

LE NOTAIRE.

Il n'y manque rien. Je suis assisté de ces deux messieurs.

BARTHOLO.

Comment, Bazile! vous avez signé?

BAZILE.

Que voulez-vous? Ce diable d'homme a toujours ses poches pleines d'argumens irrésistibles.

BARTHOLO.

Je me moque de ses argumens. J'userai de mon autorité.

LE COMTE.

Vous l'avez perdue en en abusant.

BARTHOLO.

La demoiselle est mineure.

FIGARO.

Elle vient de s'émanciper.

BARTHOLO.

Qui te parle à toi, maître fripon?

LE COMTE.

Mademoiselle est noble et belle; je suis homme de qualité, jeune et riche; elle est ma femme: à ce titre qui nous honore également, prétend-on me la disputer?

BARTHOLO.

Jamais on ne l'ôtera de mes mains.

LE COMTE.

Elle n'est plus en votre pouvoir. Je la mets sous l'autorité des lois; et monsieur que vous avez amené vous-même, la protègera contre la violence que vous voulez lui faire. Les vrais magistrats sont les soutiens de tous ceux qu'on opprime.

L'ALCADE.

Certainement; et cette inutile résistance au plus honorable mariage indique assez sa frayeur sur la mauvaise administration des biens de sa pupille, dont il faudra qu'il rende compte.

LE COMTE.

Ah! qu'il consente à tout; et je ne lui demande rien.

FIGARO.

Que la quittance de mes cent écus: ne perdons pas la tête.

BARTHOLO, *irrité.*

Ils étoient tous contre moi; je me suis fourré la tête dans un guêpier.

BAZILE.

Quel guêpier? Ne pouvant avoir la femme, calculez, docteur, que l'argent vous reste; et oui, vous reste.

BARTHOLO.

Eh! laissez-moi donc en repos, Bazile; vous ne songez qu'à l'argent. Je me soucie bien de l'argent, moi! A la bonne heure, je le garde; mais croyez-vous que ce soit le motif qui me détermine? (*il signe.*)

FIGARO, *riant.*

Ah, ah, ah, monseigneur; ils sont de la même famille.

LE NOTAIRE.

Mais, messieurs, je n'y comprends plus rien. Est-ce qu'elles ne sont pas deux demoiselles qui portent le même nom?

FIGARO.

Non, monsieur, elles ne sont qu'une.

BARTHOLO, *se désolant.*

Et moi qui leur ai enlevé l'échelle pour que le mariage fût plus sûr! Ah! je me suis perdu faute de soins.

FIGARO.

Faute de sens. Mais soyons vrais, docteur: quand la jeunesse et l'amour sont d'accord pour tromper un vieillard, tout ce qu'il fait pour l'empêcher peut s'appeler à bon droit *la Précaution inutile.*

FIN DU BARBIER DE SÉVILLE.

EXAMEN

DU BARBIER DE SÉVILLE.

La fatuité se montre à découvert dans la préface de cette piece. Beaumarchais ne se défendit jamais de ce défaut; et, profitant de l'esprit de son siecle, il s'en fit presque un mérite. On l'accusoit de crimes affreux; et sa justification qui imposa silence aux calomniateurs, en les couvrant de ridicule, se renferma dans cette seule réponse : *Parce que je suis un fat, s'ensuit-il que je sois un ogre?*

L'idée la plus heureuse de cette préface n'appartient pas à Beaumarchais : elle consiste à dire au lecteur que, pour qu'il s'occupe avec plaisir d'une comédie, il faut qu'il ne soit ni malade, ni chagrin, ni jaloux. Cette idée se trouve dans le prologue de l'Ecole des Bourgeois *; et Dalainval l'a rendue peut-être d'une maniere plus piquante que Beaumarchais.

Dans cette préface, Beaumarchais en veut sur-tout au journaliste de Bouillon, qu'il traite comme il avoit autrefois traité Marin et Baculard; mais ses plaisanteries sont beaucoup moins heureuses, parce que le journaliste n'avoit eu d'autre tort que de critiquer le Barbier de Séville. Il lui reproche d'être *établi dans Bouillon avec approbation et privilege*, il dit qu'il lui a fait *l'honneur encyclopédique* de ne pas trouver sa piece bonne; et il revient

* *Voyez* la notice sur Dalainval.

jusqu'à la satiété sur cette mauvaise plaisanterie. Des gravelures, du persifflage, un amour-propre qui ne cherche nullement à se cacher, tels sont les traits caractéristiques de cette préface, que les admirateurs de Beaumarchais mettoient bien au-dessus de sa piece, tant ils se connoissoient en bon comique.

Beaumarchais cherchoit dans les recueils de bons mots des quolibets qui pussent, comme il le dit lui-même, avoir l'air d'une pensée. Il s'inquiétoit peu de la maniere de les placer : en effet, le goût du public étoit tel alors, que plus ils avoient de bizarrerie, plus ils produisoient d'effet. Dès la seconde scene du Barbier de Séville, lorsque Figaro décrit au Comte sa vie errante, et qu'un grand seigneur amoureux a, contre toute vraisemblance, la patience d'entendre un si long récit, le Barbier, après s'être plaint d'un ministre, observe *qu'il se crut trop heureux d'en être oublié, persuadé qu'un grand vous fait assez de bien quand il ne vous fait pas de mal*, trait qui se trouve mot pour mot dans un recueil intitulé : l'Art de désopiler la rate. Ces sortes de traits, joints à des antitheses forcées, forment presque tout le comique du Barbier de Séville et du Mariage de Figaro.

La premiere de ces pieces a un avantage incontestable sur presque toutes les comédies d'intrigue. Le tuteur n'est pas aisé à tromper, et il lutte quelquefois avec avantage contre les deux amans : il y a de l'invraisemblance, mais de la nouveauté dans les moyens ; et ce dernier avantage suffit ordinairement pour le succès.

La maniere dont la correspondance se lie entre le comte et Rosine, le billet que celle-ci laisse tomber, la romance chantée sous ses fenêtres, quelques traits de jalousie bien exprimés par le tuteur, donnent à l'exposition un attrait

de curiosité. Figaro, chargé des messages du Comte, obtient une entrevue avec Rosine, où la jeune personne, par des mots à double entente, et par des réticences pleines de malice, va plus loin qu'Isabelle de l'Ecole des Maris, et Agnès de l'Ecole des Femmes, qui s'expriment en apparence plus clairement, mais qui, par cela même, ont une naïveté plus aimable et plus décente. Les trois mensonges de Rosine, qui n'empêchent pas qu'elle soit convaincue d'avoir écrit à son amant, annoncent trop d'expérience dans la pupille; mais ils prouvent dans l'auteur une connoissance peu commune du cœur humain, et une grande habitude du théâtre : c'est peut-être la plus jolie scene de la piece. Le déguisement du Comte en soldat appartient plus à la farce qu'à la bonne comédie : les calembourgs sur le nom de Bartholo sont de mauvais ton. Il paroît fort singulier que, dans cette scene, Rosine ne reconnoisse pas son amant, qu'elle veuille rester avec un soldat ivre, et qu'elle dise que, dans cette occasion, *une femme en impose quelquefois.*

La plaisanterie sur les médecins, dont le Comte dit que la terre s'empresse de couvrir les bévues, est empruntée de Cervantes. *Leurs bévues*, dit le licencié *Vidriera* dans la Nouvelle de ce nom, *ne se découvrent jamais, parce qu'au moment même la terre les couvre et les fait oublier* *.

Le travestissement du Comte en bachelier donne lieu à une situation qui ne fut pas accueillie aux premieres représentations, parce qu'on n'étoit pas habitué à voir sur le théâtre françois des scenes d'opéra-comique; mais cette

* Y no hay descubrirse sus delictos, porque a momento los meten debaxo de la tierra.

scene étant agréable par elle-même, et offrant un tableau très voluptueux, contribua ensuite beaucoup au succès de la piece. On peut trouver singulier que le Comte confie à Bartholo la lettre de Rosine, et lui fournisse par là le moyen de faire croire à sa pupille que son amant a sacrifié cette lettre à une autre femme; mais, dans une piece d'intrigue, on n'est pas difficile sur les ressorts, parce qu'on est convaincu que, quelle que soit l'imprudence des personnages auxquels on s'intéresse, l'auteur saura par la suite les tirer bien ou mal de l'embarras où ils se sont mis. La scene où tout le monde s'accorde pour dire à Bazile d'aller se coucher est très comique : elle peut seule excuser l'auteur d'avoir introduit un tel personnage. Le dénouement n'a rien de neuf ni de piquant : Rosine, se croyant trompée, fait de la sensibilité comme une héroïne de roman, son amant escalade sa fenêtre, et profite de l'absence de son tuteur pour l'épouser. On doit observer que Bartholo ne soutient pas ici son caractere : sachant qu'on doit s'introduire la nuit dans sa maison, il en sort sans avoir pris aucune précaution, laisse Rosine maîtresse de faire ce qu'elle voudra, et ne prévoit pas que si les amans se voient un seul moment, ils s'expliqueront et seront aussitôt réconciliés.

L'agrément de cette piece tient sur-tout à un dialogue vif et pressé qui, sans être naturel, est souvent piquant; l'esprit de l'auteur s'y développe beaucoup plus que les caracteres des personnages; mais comme cet esprit est original et mordant, il plaît et il amuse, positivement parce qu'il a une physionomie à laquelle on n'est pas habitué au théâtre.

La présomption imperturbable de Figaro donne aux trois pieces où il paroît un mouvement et une vie que

n'avoient pas les autres drames de l'auteur. Il sembloit que, pour réussir dans l'art dramatique, il falloit que Beaumarchais prît une route absolument opposée à celle des grands maîtres : ceux-ci s'oublient toujours lorsqu'ils peignent des caracteres; et c'est en quoi leurs ouvrages sont pleins de naturel et de charme; Beaumarchais, au contraire, ne pense qu'à lui, ne peint que lui, et ce n'est qu'en suivant ce systême, qui ne convenoit qu'à lui seul, qu'il est parvenu à obtenir des succès au théâtre.

Il est évident que Beaumarchais a placé toute sa doctrine et tous ses principes de conduite dans le rôle de Figaro. Cette présomption qui, dans un siecle de corruption et de mollesse, mit Beaumarchais au niveau de ce qu'il y avoit de plus grand, en fit un personnage public, un diplomate et presque un seigneur, se développe avec une franchise rare dans le personnage du Barbier. La foiblesse des supérieurs et l'insolence des inférieurs y sont portés à tel point que Figaro ose demander au Comte *s'il connoît beaucoup de maîtres qui soient dignes d'être valets*, et que le grand seigneur, insulté en face, se contente de lui répondre en riant, et comme s'il l'approuvoit : *Pas mal, pas mal.* En racontant les *voyages philosophiques* de Figaro accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, il n'oublie pas de s'identifier en quelque sorte avec son Barbier ; il met dans sa bouche un mauvais calembourg sur l'un de ses principaux adversaires dans l'affaire Goëzman, et il désigne spirituellement le censeur *Marin* par le sobriquet de *maringoin*. Il y a peu de scenes dans les trois pieces qui n'offrent de semblables allusions.

Les principaux personnages du Barbier de Séville se retrouvent dans le Mariage de Figaro et dans la Mere Coupable. Ces pieces réunies présentent la jeunesse, l'âge

mûr et la vieillesse du Comte, de la Comtesse et de Figaro. Ces personnages peints avec complaisance par Beaumarchais, et retraçant en quelque sorte tout ce qu'il y a de plus séduisant dans l'esprit et les doctrines du dix-huitieme siecle, méritent d'être étudiés dans les diverses vicissitudes de leur vie. Il est curieux d'examiner comment ils se trouvent de leur goût effréné pour les plaisirs, favorisé par la philosophie dont ils ont adopté les principes. L'auteur, au dénouement de la Mere Coupable, cherche, il est vrai, à leur assurer, après la plus affreuse explication, un bonheur solide et constant; mais qui ne voit qu'après un rapprochement produit par un attendrissement momentané les deux époux ne pourront jamais ni s'estimer ni s'aimer? Qui ne voit que le premier fourbe qui se présentera pourra s'emparer de leur ame flétrie, et consommer l'œuvre si maladroitement entreprise par Bégearss?

Dans le Barbier de Séville, le rôle du Comte n'est qu'esquissé. N'ayant fait qu'entrevoir une jeune personne très belle, il veut l'épouser sans connoître son caractere, sa conduite antérieure, et sans être arrêté dans sa poursuite par l'inconcevable facilité qu'il trouve à se mettre en rapport avec elle. Au moins, dans l'Ecole des Maris, Isabelle est connue depuis quatre mois par Valere : il la suit par-tout, leurs familles sont égales; il a pu, sans lui parler, la connoître parfaitement. Dans l'Ecole des Femmes, Horace a profité de l'absence d'Arnolphe pour voir fréquemment Agnès : il a pu étudier son caractere, et il n'y a aucune disproportion dans leurs états. Rosine n'a ni la franchise pleine d'esprit d'Isabelle, ni la simplicité feinte d'Agnès; elle se jette en quelque sorte à la tête du premier homme qui fait attention à elle : les ruses

qu'elle emploie sont piquantes et neuves; mais ces ruses même annoncent que son goût pour Lindor s'évanouira bientôt. L'amour de celui-ci est de même plutôt une fantaisie du moment qu'un attachement durable. Ces deux personnages doivent nécessairement s'abandonner à un homme tel que Figaro. Dans le Barbier, ils ne sont que les instrumens de l'intrigant qui les sert; dans les deux pieces suivantes, ils se développent davantage, mais pour ne montrer que la foiblesse de deux personnes d'un rang élevé, que leurs vices mettent à la disposition de tous ceux qui les entourent.

Il est impossible à ceux qui n'ont pas vécu avant la révolution de bien comprendre le caractere de Bazile. Beaumarchais, qui ne travailloit que pour les circonstances, et qui s'identifioit, comme je l'ai dit, avec ses pieces, figure en Bazile tous ceux qui l'avoient attaqué dans le procès Goësman. Il réunit en lui l'abjection, la cupidité, la sottise et l'esprit de calomnie qu'il s'étoit plu à leur attribuer. Ce personnage, qui joue un rôle encore plus méprisable dans le Mariage de Figaro, ne seroit pas supporté s'il n'étoit lié à une action qui marche rapidement, et s'il ne donnoit lieu à une scene très piquante dont j'ai eu déja l'occasion de parler.

Beaumarchais, en traçant le caractere de Bartholo, a voulu jeter du ridicule sur les hommes qu'on accusoit alors de s'opposer aux progrès des connoissances du siecle, parce qu'ils prévoyoient une épouvantable révolution, et s'efforçoient, mais en vain, d'opposer quelque digue au torrent des idées nouvelles. Il le présente comme un ennemi aussi ardent que peu éclairé de la liberté de la presse, du tolérantisme et de l'encyclopédie. La liberté de la presse avoit alors beaucoup d'at-

trait pour Beaumarchais, parce qu'il venoit d'obtenir un triomphe sans exemple dans un procès où la licence extrême qu'il s'étoit permise lui avoit concilié bien plus de partisans que la solidité de ses raisons.

Cette liberté indéfinie cessa cependant de lui plaire peu d'années après, lorsque, dans un autre procès, on se crut autorisé à employer contre lui, quoique avec beaucoup plus de ménagement, les mêmes armes avec lesquelles il avoit accablé les Goësman, les Baculard et les Marin. Ayant affaire à un adversaire plus fort que lui, il ne veut plus de liberté de la presse; il s'indigne contre un peuple de la malignité duquel il avoit eu autrefois tant à se louer; et il lui reproche amèrement de n'aimer plus que deux choses: *du pain et des libelles, des libelles et du pain*, juste peine qu'éprouvent presque toujours ceux qui flattent les passions de la multitude! S'ils ont violé les convenances, on les viole à leur égard; s'ils ont abusé de la malice, on les écrase par la méchanceté; s'ils ont exagéré les torts des autres, on exagere les leurs : ils périssent par suite des exemples qu'ils ont donnés, et par les mêmes armes auxquelles ils ont dû leurs triomphes passagers. La révolution nous a donné des exemples bien plus sérieux de cette succession inévitable d'hommes devenus victimes de la conséquence rigoureuse de leurs principes, et d'oppresseurs changés tout-à-coup en opprimés.

Bartholo, étant en quelque sorte le représentant de l'opposition aux idées nouvelles, Beaumarchais met dans sa bouche des axiômes très absurdes sur la puissance que doivent avoir les supérieurs; et ces axiômes, commentés suivant l'esprit du temps, conduisent nécessairement à la haine et au mépris de l'autorité. Un valet parle de justice : *De la justice!* s'écrie son maître, *c'est bon pour vous*

autres, misérables, la justice! Je suis votre maître, moi, pour avoir toujours raison. Quand une chose est vraie, si je ne veux pas qu'elle soit vraie, je prétends bien qu'elle ne soit pas vraie. Il n'y auroit qu'à permettre à ces faquins-là d'avoir toujours raison, vous verriez bientôt ce que deviendroit l'autorité.

Certainement jamais un maître ne s'étoit exprimé de la sorte avec son valet; mais Beaumarchais ne cherchoit pas la vraisemblance : il vouloit flatter l'indépendance des gouvernés, et couvrir de ridicule l'autorité des gouvernans, en faisant entendre à l'une que ses plaintes étoient fondées, et en montrant à l'autre qu'elle n'étoit qu'un aveugle despotisme.

Nous continuerons ces réflexions, et nous leur donnerons de nouveaux développemens dans les examens du Mariage de Figaro et de la Mere Coupable.

FIN DE L'EXAMEN DU BARBIER DE SÉVILLE.

Digitized by Google

LA FOLLE JOURNÉE,

OU

LE MARIAGE DE FIGARO,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR DE BEAUMARCHAIS,

Représentée, pour la premiere fois, le 27 avril 1784.

En faveur du badinage,
Faites grace à la raison.
Vaud. de la piece.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

En écrivant cette préface, mon but n'est pas de rechercher oiseusement si j'ai mis au théâtre une piece bonne ou mauvaise, il n'est plus temps pour moi; mais d'examiner scrupuleusement, et je le dois toujours, si j'ai fait une œuvre blâmable.

Personne n'étant tenu de faire une comédie qui ressemble aux autres, si je me suis écarté d'un chemin trop battu, pour des raisons qui m'ont paru solides, ira-t-on me juger comme l'ont fait MM. tels, sur des regles qui ne sont pas les miennes? imprimer puérilement que je reporte l'art à son enfance, parce que j'entreprends de frayer un nouveau sentier à cet art, dont la loi premiere, et peut-être la seule, est d'amuser en instruisant? Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Il y a souvent très loin du mal que l'on dit d'un ouvrage à celui qu'on en pense. Le trait qui nous poursuit, le mot qui importune reste enseveli dans le cœur, pendant que la bouche se venge en blâmant presque tout le reste. De sorte qu'on peut regarder comme un point établi au théâtre, qu'en fait de reproche à l'auteur, ce qui nous affecte le plus est ce dont on parle le moins.

Il est peut-être utile de dévoiler, aux yeux de tous, ce double aspect des comédies, et j'aurai fait encore un bon usage de la mienne, si je parviens, en la scrutant, à fixer l'opinion publique sur ce qu'on doit en-

tendre par ces mots : Qu'est-ce que la décence théâtrale?

A force de nous montrer délicats, fins connoisseurs, et d'affecter, comme j'ai dit autre part, l'hypocrisie de la décence auprès du relâchement des mœurs, nous devenons des êtres nuls, incapables de s'amuser et de juger de ce qui leur convient; faut-il le dire enfin? des bégueules rassasiées qui ne savent plus ce qu'elles veulent, ni ce qu'elles doivent aimer ou rejeter. Déja ces mots si rebattus, *bon ton, bonne compagnie*, toujours ajustés au niveau de chaque insipide coterie, et dont la latitude est si grande qu'on ne sait où ils commencent et finissent, ont détruit la franche et vraie gaieté qui distinguoit de tout autre le comique de notre nation.

Ajoutez-y le pédantesque abus de ces autres grands mots *décence* et *bonnes mœurs*, qui donnent un air si important, si supérieur, que nos jugeurs de comédies seroient désolés de n'avoir pas à les prononcer sur toutes les pieces de théâtre, et vous connoîtrez à-peu-près ce qui garotte le génie, intimide tous les auteurs, et porte un coup mortel à la vigueur de l'intrigue, sans laquelle il n'y a pourtant que du bel esprit à la glace, et des comédies de quatre jours.

Enfin, pour dernier mal, tous les états de la société sont parvenus à se soustraire à la censure dramatique : on ne pourroit mettre au théâtre les Plaideurs de Racine, sans entendre aujourd'hui les Dandins et les Brid'oisons, même des gens plus

éclairés, s'écrier qu'il n'y a plus ni mœurs, ni respect pour les magistrats.

On ne feroit point le *Turcaret* sans avoir à l'instant sur les bras, fermes, sous-fermes, traites et gabelles, droits-réunis, tailles, taillons, le trop-plein, le trop-bu, tous les impositeurs royaux. Il est vrai qu'aujourd'hui *Turcaret* n'a plus de modeles. On l'offriroit sous d'autres traits, l'obstacle resteroit le même.

On ne joueroit point *les fâcheux*, *les marquis*, *les emprunteurs* de Moliere, sans révolter à la fois la haute, la moyenne, la moderne et l'antique noblesse. Ses *Femmes savantes* irriteroient nos féminins bureaux d'esprit; mais quel calculateur peut évaluer la force et la longueur du levier qu'il faudroit, de nos jours, pour élever jusqu'au théâtre l'œuvre sublime du *Tartuffe*? Aussi l'auteur qui se compromet avec le public pour l'amuser, ou pour l'instruire, au lieu d'intriguer à son choix son ouvrage, est-il obligé de tourniller dans des incidens impossibles, de persifler au lieu de rire, et de prendre ses modeles hors de la société, crainte de se trouver mille ennemis, dont il ne connoissoit aucun en composant son triste drame.

J'ai donc réfléchi que si quelque homme courageux ne secouoit pas toute cette poussiere, bientôt l'ennui des pieces françoises porteroit la nation au frivole opéra-comique, et plus loin encore, aux boulevards, à ce ramas infect de tréteaux élevés à notre honte, où la décente liberté, bannie du théâtre françois, se

change en une licence effrénée; où la jeunesse va se nourrir de grossieres inepties, et perdre, avec ses mœurs, le goût de la décence et des chefs-d'œuvre de nos maîtres. J'ai tenté d'être cet homme; et si je n'ai pas mis plus de talent à mes ouvrages, au moins mon intention s'est-elle manifestée dans tous.

J'ai pensé, je pense encore, qu'on n'obtient ni grand pathétique, ni profonde moralité, ni bon et vrai comique au théâtre, sans des situations fortes, et qui naissent toujours d'une disconvenance sociale, dans le sujet qu'on veut traiter. L'auteur tragique, hardi dans ses moyens, ose admettre le crime atroce, les conspirations, l'usurpation du trône, le meurtre, l'empoisonnement, l'inceste dans *Œdipe* et *Phedre*; le fratricide dans *Vendôme*; le parricide dans *Mahomet;* le régicide dans *Macbeth*, etc. etc. La comédie, moins audacieuse, n'excede pas les disconvenances, parce que ses tableaux sont tirés de nos mœurs, ses sujets, de la société. Mais comment frapper sur l'avarice, à moins de mettre en scene un méprisable avare? démasquer l'hypocrisie, sans montrer, comme Orgon dans le Tartuffe, un abominable hypocrite, épousant sa fille et convoitant sa femme? un homme à bonnes fortunes, sans le faire parcourir un cercle entier de femmes galantes? un joueur effréné, sans l'envelopper de fripons, s'il ne l'est pas déja lui-même?

Tous ces gens-là sont loin d'être vertueux; l'auteur ne les donne pas pour tels: il n'est le patron d'aucun d'eux; il est le peintre de leurs vices. Et

parce que le lion est féroce, le loup vorace et glouton, le renard rusé, cauteleux, la fable est-elle sans moralité? Quand l'auteur la dirige contre un sot que la louange enivre, il fait choir du bec du corbeau le fromage dans la gueule du renard, sa moralité est remplie : s'il la tournoit contre le bas flatteur, il finiroit son apologue ainsi : *le renard s'en saisit, le dévore; mais le fromage étoit empoisonné.* La fable est une comédie légere, et toute comédie n'est qu'un long apologue : leur différence est que, dans la fable, les animaux ont de l'esprit, et que, dans notre comédie, les hommes sont souvent des bêtes, et, qui pis est, des bêtes méchantes.

Ainsi, lorsque Moliere, qui fut si tourmenté par les sots, donne à l'Avare un fils prodigue et vicieux qui lui vole sa cassette, et l'injurie en face, est-ce des vertus ou des vices qu'il tire sa moralité? Que lui importent ses fantômes? c'est vous qu'il entend corriger. Il est vrai que les afficheurs et balayeurs littéraires de son temps ne manquerent pas d'apprendre au bon public combien tout cela étoit horrible. Il est aussi prouvé que des envieux, très importans, ou des importans très envieux se déchaînerent contre lui. Voyez le sévere Boileau, dans son épître au grand Racine, venger son ami qui n'est plus, en rappelant ainsi les faits :

L'Ignorance et l'Erreur à ses naissantes pieces,
En habits de marquis, en robes de comtesses,
Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,

Et secouoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la scene plus exacte;
Le Vicomte, indigné, sortoit au second acte :
L'un, défenseur zélé des dévots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots, le condamnoit au feu;
L'autre, *fougueux marquis*, lui déclarant la guerre,
Vouloit venger la cour immolée au parterre.

On voit même, dans un placet de Moliere à Louis XIV, qui fut si grand en protégeant les arts, et sans le goût éclairé duquel notre théâtre n'auroit pas un seul chef-d'œuvre de Moliere; on voit ce philosophe auteur se plaindre amèrement au roi, que pour avoir démasqué les hypocrites, ils imprimoient partout qu'il étoit *un libertin, un impie, un athée, un démon vêtu de chair, habillé en homme;* et cela s'imprimoit avec approbation et privilege de ce roi qui le protégeoit : rien là-dessus n'est empiré.

Mais parce que les personnages d'une piece s'y montrent sous des mœurs vicieuses, faut-il les bannir de la scene? Que poursuivroit-on au théâtre? les travers et les ridicules? cela vaut bien la peine d'écrire! ils sont chez nous comme les modes : on ne s'en corrige point, on en change.

Les vices, les abus, voilà ce qui ne change point, mais se déguise en mille formes sous le masque des mœurs dominantes : leur arracher ce masque et les montrer à découvert, telle est la noble tâche de l'homme qui se voue au théâtre. Soit qu'il moralise en riant, soit qu'il pleure en moralisant ; Héraclite ou Democrite, il n'a pas un autre devoir ; malheur à

lui, s'il s'en écarte. On ne peut corriger les hommes qu'en les faisant voir tels qu'ils sont. La comédie utile et véridique n'est point un éloge menteur, un vain discours d'académie.

Mais gardons-nous bien de confondre cette critique générale, un des plus nobles buts de l'art, avec la satire odieuse et personnelle : l'avantage de la premiere est de corriger sans blesser. Faites prononcer au théâtre par l'homme juste, aigri de l'horrible abus des bienfaits, *tous les hommes sont des ingrats :* quoique chacun soit bien prés de penser comme lui, personne ne s'offensera. Ne pouvant y avoir un ingrat, sans qu'il existe un bienfaiteur, ce reproche même établit une balance égale entre les bons et mauvais cœurs : on le sent, et cela console. Que si l'humoriste répond qu'*un bienfaiteur fait cent ingrats*, on répliquera justement, qu'*il n'y a peut-être pas un ingrat qui n'ait été plusieurs fois bienfaiteur :* cela console encore. Et c'est ainsi qu'en généralisant, la critique la plus amere porte du fruit, sans nous blesser, quand la satire personnelle, aussi stérile que funeste, blesse toujours et ne produit jamais. Je hais par-tout cette derniere, et je la crois un si punissable abus, que j'ai plusieurs fois d'office invoqué la vigilance du magistrat pour empêcher que le théâtre ne devînt une arêne de gladiateurs où le puissant se crût en droit de faire exercer ses vengeances par les plumes vénales, et malheureusement trop communes, qui mettent leur bassesse à l'enchere.

N'ont-ils donc pas assez, ces grands, des mille et

un feuillistes, faiseurs de bulletins, afficheurs, pour y trier les plus mauvais, en choisir un bien lâche, et dénigrer qui les offusque ? On tolere un si léger mal, parce qu'il est sans conséquence, et que la vermine éphémere démange un instant et périt ; mais le théâtre est un géant qui blesse à mort tout ce qu'il frappe. On doit réserver ses grands coups pour les abus et pour les maux publics.

Ce n'est donc ni le vice ni les incidens qu'il amene qui font l'indécence théâtrale, mais le défaut de leçons et de moralité. Si l'auteur, ou foible ou timide, n'ose en tirer de son sujet, voilà ce qui rend sa piece équivoque ou vicieuse.

Lorsque je mis Eugénie au théâtre (et il faut bien que je me cite, puisque c'est toujours moi qu'on attaque) lorsque je mis Eugénie au théâtre, tous nos jurés-crieurs à la décence jetoient des flammes dans les foyers sur ce que j'avois osé montrer un seigneur libertin, habillant ses valets en prêtres, et feignant d'épouser une jeune personne qui paroît enceinte au théâtre sans avoir été mariée.

Malgré leurs cris, la piece a été jugée, sinon le meilleur, au moins le plus moral des drames, constamment jouée sur tous les théâtres, et traduite dans toutes les langues. Les bons esprits ont vu que la moralité, que l'intérêt y naissoient entièrement de l'abus qu'un homme puissant et vicieux fait de son nom, de son crédit, pour tourmenter une foible fille, sans appui, trompée, vertueuse et délaissée. Ainsi tout ce que l'ouvrage a d'utile et de bon, naît du

courage qu'eut l'auteur d'oser porter la disconvenance sociale au plus haut point de liberté.

Depuis, j'ai fait les Deux Amis, piece dans laquelle un pere avoue à sa prétendue niece qu'elle est sa fille illégitime : ce drame est aussi très moral, parce qu'à travers les sacrifices de la plus parfaite amitié, l'auteur s'attache à y montrer les devoirs qu'impose la nature sur les fruits d'un ancien amour, que la rigoureuse dureté des convenances sociales, ou plutôt leur abus, laisse trop souvent sans appui.

Entre autres critiques de la piece, j'entendis dans une loge, auprès de celle que j'occupois, un jeune important de la cour, qui disoit gaiement à des dames : « L'auteur, sans doute, est un garçon fri-« pier, qui ne voit rien de plus élevé que des com-« mis des Fermes, et des marchands d'étoffes; et c'est « au fond d'un magasin qu'il va chercher les nobles « amis qu'il traduit à la scene françoise! » Hélas! monsieur, lui dis-je en m'avançant, il a fallu du moins les prendre où il n'est pas impossible de les supposer. Vous ririez bien plus de l'auteur, s'il eût tiré deux vrais amis de l'Œil de bœuf ou des Carrosses. Il faut un peu de vraisemblance, même dans les actes vertueux.

Me livrant à mon gai caractere, j'ai depuis tenté, dans le Barbier de Séville, de ramener au théâtre l'ancienne et franche gaieté, en l'alliant avec le ton léger de notre plaisanterie actuelle; mais comme cela même étoit une espece de nouveauté, la piece fut vivement poursuivie. Il sembloit que j'eusse ébranlé

l'Etat ; l'excès des précautions qu'on prit et des cris qu'on fit contre moi, décelait sur-tout la frayeur que certains vicieux de ce temps avoient de s'y voir démasqués. La piece fut censurée quatre fois, cartonnée trois fois sur l'affiche, à l'instant d'être jouée, dénoncée même au Parlement d'alors ; et moi, frappé de ce tumulte, je persistois à demander que le public restât le juge de ce que j'avois destiné à l'amusement du public.

Je l'obtins au bout de trois ans. Après les clameurs, les éloges; et chacun me disoit tout bas : faites-nous donc des pieces de ce genre, puisqu'il n'y a plus que vous qui osiez rire en face.

Un auteur désolé par la cabale et les criards, mais qui voit sa piece marcher, reprend courage, et c'est ce que j'ai fait. Feu M. le prince de Conti, de patriotique mémoire (car en frappant l'air de son nom, l'on sent vibrer le vieux mot patrie) feu M. le prince de Conti, donc, me porta le défi public de mettre au théâtre ma préface du Barbier, plus gaie, disoit-il, que la piece, et d'y montrer la famille de Figaro, que j'indiquois dans cette préface. Monseigneur, lui répondis-je, si je mettois une seconde fois ce caractere sur la scene, comme je le montrerois plus âgé, qu'il en sauroit quelque peu davantage, ce seroit bien un autre bruit, et qui sait s'il verroit le jour! Cependant, par respect, j'acceptai le défi ; je composai cette Folle Journée qui cause aujourd'hui la rumeur. Il daigna la voir le premier. C'étoit un homme

d'un grand caractere, un prince auguste, un esprit noble et fier : le dirai-je? il en fut content.

Mais quel piege, hélas! j'ai tendu au jugement de nos critiques en appelant ma comédie du vain nom de Folle Journée! Mon objet étoit bien de lui ôter quelque importance; mais je ne savois pas encore à quel point un changement d'annonce peut égarer tous les esprits. En lui laissant son véritable titre, on eût lu l'Epoux Suborneur. C'étoit pour eux une autre piste; on me couroit différemment. Mais ce nom de Folle Journée les a mis à cent lieues de moi : ils n'ont plus rien vu dans l'ouvrage, que ce qui n'y sera jamais; et cette remarque un peu sévere sur la facilité de prendre le change, a plus d'étendue qu'on ne croit. Au lieu du nom de Georges Dandin, si Moliere eût appelé son drame la Sottise des Alliances, il eût porté bien plus de fruit : si Regnard eût nommé son Légataire, la Punition du Célibat, la piece nous eût fait frémir. Ce à quoi il ne songea pas, je l'ai fait avec réflexion. Mais, qu'on feroit un beau chapitre sur tous les jugemens des hommes, et la morale du théâtre, et qu'on pourroit intituler : *de l'Influence de l'Affiche*.

Quoi qu'il en soit, la Folle Journée resta cinq ans au portefeuille; les comédiens ont su que je l'avois, ils me l'ont enfin arrachée. S'ils ont bien ou mal fait pour eux, c'est ce qu'on a pu voir depuis. Soit que la difficulté de la rendre excitât leur émulation; soit qu'ils sentissent, avec le public, que pour lui plaire en comédie, il falloit de nouveaux efforts; ja-

mais piece aussi difficile n'a été jouée avec autant d'ensemble; et si l'auteur (comme on le dit) est resté au-dessous de lui-même, il n'y a pas un seul acteur dont cet ouvrage n'ait établi, augmenté ou confirmé la réputation. Mais revenons à sa lecture, à l'adoption des comédiens.

Sur l'éloge outré qu'ils en firent, toutes les sociétés voulurent le connoître, et dès lors il fallut me faire des querelles de toute espece, ou céder aux instances universelles. Dès lors aussi les grands ennemis de l'auteur ne manquerent pas de répandre à la cour qu'il blessoit dans cet ouvrage, d'ailleurs un *tissu de bêtises*, la religion, le Gouvernement, tous les états de la société, les bonnes mœurs, et qu'enfin la vertu y étoit opprimée, et le vice triomphant, *comme de raison*, ajoutoit-on. Si les graves messieurs qui l'ont tant répété, me font l'honneur de lire cette préface, ils y verront au moins que j'ai cité bien juste; et la bourgeoise intégrité que je mets à mes citations n'en fera que mieux ressortir la noble infidélité des leurs.

Ainsi dans le Barbier de Séville je n'avois qu'ébranlé l'Etat; dans ce nouvel essai, plus infâme et plus séditieux, je le renversois de fond en comble. Il n'y avoit plus rien de sacré si l'on permettoit cet ouvrage. On abusoit l'autorité par les plus insidieux rapports; on cabaloit auprès des corps puissans; on alarmoit les dames timorées, on me faisoit des ennemis sur le prie-Dieu des oratoires : et moi, selon les hommes et les lieux, je repoussois la basse intrigue

par mon excessive patience, par la roideur de mon respect, l'obstination de ma docilité, par la raison, quand on vouloit l'entendre.

Ce combat a duré quatre ans. Ajoutez-les aux cinq du portefeuille : que reste-il des allusions qu'on s'efforce à voir dans l'ouvrage ? Hélas! quand il fut composé, tout ce qui fleurit aujourd'hui n'avoit pas même encore germé : c'étoit toût un autre univers.

Pendant ces quatre ans de débats je ne demandois qu'un censeur ; on m'en accorda cinq ou six. Que virent-ils dans l'ouvrage, objet d'un tel déchaînement ? la plus badine des intrigues. Un grand seigneur espagnol, amoureux d'une jeune fille qu'il veut séduire, et les efforts que cette fiancée, celui qu'elle doit épouser, et la femme du seigneur, réunissent pour faire échouer dans son dessein un maître absolu, que son rang, sa fortune et sa prodigalité rendent tout puissant pour l'accomplir. Voilà tout, rien de plus. La piece est sous vos yeux.

D'où naissoient donc ces cris perçans ? De ce qu'au lieu de poursuivre un seul caractere vicieux, comme le Joueur, l'Ambitieux, l'Avare, ou l'Hypocrite, ce qui ne lui eût mis sur les bras qu'une seule classe d'ennemis, l'Auteur a profité d'une composition légere, ou plutôt a formé son plan de façon à y faire entrer la critique d'une foule d'abus qui désolent la société. Mais comme ce n'est pas là ce qui gâte un ouvrage aux yeux du censeur éclairé, tous, en l'approuvant, l'ont réclamé pour le théâtre. Il a donc fallu l'y souf-

frir : alors les grands du monde ont vu jouer avec scandale

> Cette piece où l'on peint un insolent valet,
> Disputant sans pudeur son épouse à son maître.
> M. Gudin.

Oh! que j'ai de regret de n'avoir pas fait de ce sujet moral une tragédie bien sanguinaire! Mettant un poignard à la main de l'époux outragé, que je n'aurois pas nommé Figaro, dans sa jalouse fureur je lui aurois fait noblement poignarder le puissant vicieux; et comme il auroit vengé son honneur dans des vers quarrés, bien ronflans, et que mon jaloux, tout au moins général d'armée, auroit eu pour rival quelque tyran bien horrible et régnant au plus mal sur un peuple désolé, tout cela, très loin de nos mœurs, n'auroit, je crois, blessé personne; on eût crié *bravo ; ouvrage bien moral*. Nous étions sauvés, moi et mon Figaro sauvage.

Mais ne voulant qu'amuser nos François, et non faire ruisseler les larmes de leurs épouses, de mon coupable amant j'ai fait un jeune seigneur de ce temps-là, prodigue, assez galant, même un peu libertin, à peu près comme les autres seigneurs de ce temps-là. Mais qu'oseroit-on dire au théâtre d'un seigneur sans les offenser tous, sinon de lui reprocher son trop de galanterie? N'est-ce pas là le défaut le moins contesté par eux-mêmes? J'en vois beaucoup d'ici, rougir modestement, (et c'est un noble effort) en convenant que j'ai raison.

Voulant donc faire le mien coupable, j'ai eu le respect généreux de ne lui prêter aucun des vices du peuple. Direz-vous que je ne le pouvois pas, que c'eût été blesser toutes les vraisemblances? Concluez donc en faveur de ma piece, puisqu'enfin je ne l'ai pas fait.

Le défaut même dont je l'accuse n'auroit produit aucun mouvement comique, si je ne lui avois gaiement opposé l'homme le plus dégourdi de sa nation, le véritable Figaro, qui, tout en défendant Suzanne, sa propriété, se moque des projets de son maître, et s'indigne très plaisamment qu'il ose joûter de ruse avec lui, maître passé dans ce genre d'escrime.

Ainsi, d'une lutte assez vive entre l'abus de la puissance, l'oubli des principes, la prodigalité, l'occasion, tout ce que la séduction a de plus entraînant, et le feu, l'esprit, les ressources que l'infériorité piquée au jeu, peut opposer à cette attaque, il naît dans ma piece un jeu plaisant d'intrigue, où l'*époux suborneur*, contrarié, lassé, harrassé, toujours arrêté dans ses vues, est obligé trois fois dans cette journée de tomber aux pieds de sa femme, qui, bonne, indulgente et sensible, finit par lui pardonner : c'est ce qu'elles font toujours. Qu'a donc cette moralité de blâmable, Messieurs?

La trouvez-vous un peu badine pour le ton grave que je prends? accueillez-en une plus sévere qui blesse vos yeux dans l'ouvrage, quoique vous ne l'y cherchiez pas : c'est qu'un seigneur assez vicieux pour vouloir prostituer à ses caprices tout ce qui lui est

subordonné, pour se jouer dans ses domaines, de la pudicité de toutes ses jeunes vassales, doit finir comme celui-ci, par être la risée de ses valets. Et c'est ce que l'auteur a très fortement prononcé, lorsqu'en fureur au cinquieme acte, Almaviva, croyant confondre une femme infidele, montre à son jardinier un cabinet, en lui criant : *Entres-y toi, Antonio ; conduis devant son juge l'infâme qui m'a déshonoré ;* et que celui-ci lui répond : *Il y a, parguenne, une bonne Providence! Vous en avez tant fait dans le pays, qu'il faut bien aussi qu'à votre tour ! ...*

Cette profonde moralité se fait sentir dans tout l'ouvrage ; et s'il convenoit à l'auteur de démontrer aux adversaires qu'à travers sa forte leçon il a porté la considération pour la dignité du coupable, plus loin qu'on ne devoit l'attendre de la fermeté de son pinceau, je leur ferois remarquer que, croisé dans tous ses projets, le comte Almaviva se voit toujours humilié, sans être jamais avili.

En effet, si la comtesse usoit de ruse pour aveugler sa jalousie dans le dessein de le trahir, devenue coupable elle-même, elle ne pourroit mettre à ses pieds son époux, sans le dégrader à nos yeux. La vicieuse intention de l'épouse, brisant un lien respecté, l'on reprocheroit justement à l'auteur d'avoir tracé des mœurs blâmables : car nos jugemens sur les mœurs se rapportent toujours aux femmes ; on n'estime pas assez les hommes pour tant exiger d'eux sur ce point délicat. Mais, loin qu'elle ait ce vil pro-

et, ce qu'il y a de mieux établi dans l'ouvrage, est que nul ne veut faire une tromperie au comte, mais seulement l'empêcher d'en faire à tout le monde. C'est la pureté des motifs qui sauve ici les moyens, du reproche; et de cela seul que la Comtesse ne veut que ramener son mari, toutes les confusions qu'il éprouve sont certainement très morales; aucune n'est avilissante.

Pour que cette vérité vous frappe davantage, l'auteur oppose à ce mari peu délicat la plus vertueuse des femmes par goût et par principes.

Abandonnée d'un époux trop aimé, quand l'expose-t-on à vos regards? dans le moment critique où sa bienveillance pour un aimable enfant, son filleul, peut devenir un goût dangereux, si elle permet au ressentiment qui l'appuie de prendre trop d'empire sur elle. C'est pour faire mieux ressortir l'amour vrai du devoir, que l'auteur la met un moment aux prises avec un goût naissant qui le combat. Oh! combien on s'est étayé de ce léger mouvement dramatique, pour nous accuser d'indécence! On accorde à la tragédie, que toutes les reines, les princesses aient des passions bien allumées qu'elles combattent plus ou moins; et l'on ne souffre pas que, dans la comédie, une femme ordinaire puisse lutter contre la moindre foiblesse! O grande influence de l'affiche! jugement sûr et conséquent! avec la différence du genre, on blâme ici ce qu'on approuvoit là. Et cependant en ces deux cas c'est toujours le même principe: point de vertu sans sacrifice.

J'ose en appeler à vous, jeunes infortunées, que votre malheur attache à des Almaviva! Distingueriez-vous toujours votre vertu de vos chagrins, si quelque intérêt importun tendant trop à les dissiper, ne vous avertissoit enfin qu'il est temps de combattre pour elle? Le chagrin de perdre un mari n'est pas ici ce qui nous touche; un regret aussi personnel est trop loin d'être une vertu. Ce qui nous plaît dans la Comtesse, c'est de la voir lutter franchement contre un goût naissant qu'elle blâme, et des ressentimens légitimes. Les efforts qu'elle fait alors pour ramener son infidele époux, mettant dans le plus heureux jour les deux sacrifices pénibles de son goût et de sa colere, on n'a nul besoin d'y penser pour applaudir à son triomphe; elle est un modele de vertu, l'exemple de son sexe et l'amour du nôtre.

Si cette métaphysique de l'honnêteté des scenes, si ce principe avoué, de toute décence théâtrale, n'a point frappé nos juges à la représentation, c'est vainement que j'en étendrois ici le développement, et les conséquences : un tribunal d'iniquité n'écoute point les défenses de l'accusé qu'il est chargé de perdre; et ma Comtesse n'est point traduite au parlement de la nation : c'est une commission qui la juge.

On a vu la légere esquisse de son aimable caractere, dans la charmante piece d'*Heureusement*. Le goût naissant que la jeune femme éprouve pour son petit cousin l'officier, n'y parut blâmable à personne; quoique la tournure des scenes pût laisser à penser que la soirée eût fini d'autre maniere, si l'époux ne

fût pas rentré, comme dit l'auteur, *heureusement.* Heureusement aussi l'on n'avoit pas le projet de calomnier cet auteur : chacun se livra de bonne foi à ce doux intérêt qu'inspire une jeune femme honnête et sensible, qui réprime ses premiers goûts ; et notez que dans cette piece, l'époux ne paroît qu'un peu sot ; dans la mienne, il est infidele : ma Comtesse a plus de mérite.

Aussi, dans l'ouvrage que je défends, le plus véritable intérêt se porte-t-il sur la Comtesse. Le reste est dans le même esprit.

Pourquoi Suzanne la camariste, spirituelle, adroite et rieuse, a-t-elle aussi le droit de nous intéresser? C'est qu'attaquée par un séducteur puissant, avec plus d'avantage qu'il n'en faudroit pour vaincre une fille de son état, elle n'hésite pas à confier les intentions du Comte aux deux personnes les plus intéressées à bien surveiller sa conduite, sa maîtresse et son fiancé. C'est que, dans tout son rôle, presque le plus long de la piece, il n'y a pas une phrase, un mot, qui ne respire la sagesse et l'attachement à ses devoirs : la seule ruse qu'elle se permette est en faveur de sa maîtresse, à qui son dévouement est cher, et dont tous les vœux sont honnêtes.

Pourquoi, dans ses libertés sur son maître, Figaro m'amuse-t-il au lieu de m'indigner ? C'est que, l'opposé des valets, il n'est pas, et vous le savez, le malhonnête homme de la piece : en le voyant forcé par son état de repousser l'insulte avec adresse, on lui pardonne tout, dès qu'on sait qu'il ne ruse avec

son seigneur, que pour garantir ce qu'il aime, et sauver sa propriété.

Donc, hors le Comte et ses agens, chacun fait dans la piece à peu près ce qu'il doit. Si vous les croyez malhonnêtes, parce qu'ils disent du mal les uns des autres, c'est une regle très fautive. Voyez nos honnêtes gens du siecle : on passe la vie à ne faire autre chose. Il est même tellement reçu de déchirer sans pitié les absens, que moi, qui les défends toujours, j'entends murmurer très souvent : quel diable d'homme, et qu'il est contrariant! il dit du bien de tout le monde!

Est-ce mon Page enfin qui vous scandalise? et l'immoralité qu'on reproche au fond de l'ouvrage seroit-elle dans l'accessoire? O censeurs délicats! beaux esprits sans fatigue! inquisiteurs pour la morale, qui condamnez en un clin d'œil les réflexions de cinq années, soyez justes une fois, sans tirer à conséquence. Un enfant de treize ans, aux premiers battemens du cœur, cherchant tout sans rien démêler, idolâtre, ainsi qu'on l'est à cet âge heureux, d'un objet céleste pour lui, dont le hasard fit sa marraine, est-il un sujet de scandale? Aimé de tout le monde au château ; vif, espiegle et brûlant comme tous les enfans spirituels, par son agitation extrême, il dérange dix fois, sans le vouloir, les coupables projets du Comte. Jeune adepte de la nature, tout ce qu'il voit a droit de l'agiter : peut-être il n'est plus un enfant, mais il n'est pas encore un homme; et c'est le moment que j'ai choisi pour qu'il obtînt de l'intérêt

sans forcer personne à rougir. Ce qu'il éprouve innocemment, il l'inspire par-tout de même. Direz-vous qu'on l'aime d'amour? Censeurs! ce n'est pas là le mot : vous êtes trop éclairés pour ignorer que l'amour, même le plus pur, a un motif intéressé : on ne l'aime donc pas encore; on sent qu'un jour on l'aimera. Et c'est ce que l'auteur a mis avec gaieté dans la bouche de Suzanne, quand elle dit à cet enfant : *Oh! dans trois ou quatre ans, je prédis que vous serez le plus grand petit vaurien!...*

Pour lui imprimer plus fortement le caractere de l'enfance, nous le faisons exprès tutoyer par Figaro. Supposez-lui deux ans de plus, quel valet dans le château prendroit ces libertés? Voyez-le à la fin de son rôle : à peine a-t-il un habit d'officier, qu'il porte la main à l'épée aux premieres railleries du Comte sur le quiproquo d'un soufflet. Il sera fier, notre étourdi; mais c'est un enfant, rien de plus. N'ai-je pas vu nos dames dans les loges aimer mon Page à la folie? Que lui vouloient-elles? Hélas! rien : c'étoit de l'intérêt aussi; mais, comme celui de la Comtesse, un pur et naïf intérêt... un intérêt... sans intérêt.

Mais est-ce la personne du Page ou la conscience du seigneur qui fait le tourment du dernier, toutes les fois que l'auteur les condamne à se rencontrer dans la piece? Fixez ce léger aperçu, il peut vous mettre sur sa voie; ou plutôt apprenez de lui que cet enfant n'est amené que pour ajouter à la moralité de l'ouvrage, en vous montrant que l'homme le plus absolu chez lui, dès qu'il suit un projet coupable,

peut être mis au désespoir par l'être le moins important, par celui qui redoute le plus de se rencontrer sur sa route.

Quand mon Page aura dix-huit ans, avec le caractere vif et bouillant que je lui ai donné, je serai coupable à mon tour si je le montre sur la scene. Mais à treize ans qu'inspire-t-il? quelque chose de sensible et doux, qui n'est amitié ni amour, et qui tient un peu de tous deux.

J'aurois de la peine à faire croire à l'innocence de ces impressions si nous vivions dans un siecle moins chaste, dans un de ces siecles de calcul, où, voulant tout prématuré comme les fruits de leurs serres chaudes, les grands marioient leurs enfans à douze ans, et faisoient plier la nature, la décence et le goût aux plus sordides convenances, en se hâtant sur-tout d'arracher de ces êtres non formés des enfans encore moins formables, dont le bonheur n'occupoit personne, et qui n'étoient que le prétexte d'un certain trafic d'avantages qui n'avoit nul rapport à eux, mais uniquement à leur nom. Heureusement nous en sommes bien loin; et le caractere de mon page, sans conséquence pour lui-même, en a une relative au Comte, que le moraliste aperçoit, mais qui n'a pas encore frappé le grand commun de nos jugeurs.

Ainsi, dans cet ouvrage, chaque rôle important a quelque but moral. Le seul qui semble y déroger est le rôle de Marceline.

Coupable d'un ancien égarement, dont son Figaro fut le fruit, elle devroit, dit-on, se voir au moins

punie par la confusion de sa faute, lorsqu'elle reconnoît son fils. L'auteur eût pu même en tirer une moralité plus profonde : dans les mœurs qu'il veut corriger, la faute d'une jeune fille séduite est celle des hommes et non la sienne. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait ?

Il l'a fait, censeurs raisonnables! étudiez la scene suivante, qui faisoit le nerf du troisieme acte, et que les comédiens m'ont prié de retrancher, craignant qu'un morceau si sévere n'obscurcît la gaieté de l'action.

Quand Moliere a bien humilié la coquette, ou coquine du Misanthrope, par la lecture publique de ses lettres à tous ses amans, il la laisse avilie sous les coups qu'il lui a portés; il a raison : qu'en feroit-il ? Vicieuse par goût et par choix, veuve aguerrie, femme de cour, sans aucune excuse d'erreur, et fléau d'un fort honnête homme, il l'abandonne à nos mépris, et telle est sa moralité. Quant à moi, saisissant l'aveu naïf de Marceline au moment de la reconnoissance, je montrois cette femme humiliée, et Bartholo qui la refuse, et Figaro, leur fils commun, dirigeant l'attention publique sur les vrais fauteurs du désordre où l'on entraîne sans pitié toutes les jeunes filles du peuple, douées d'une jolie figure.

Telle est la marche de la scene :

BRID'OISON.

(parlant de Figaro, qui vient de reconnoître sa mere en Marceline.)

C'est clair : i-il ne l'épousera pas.

BARTHOLO.

Ni moi non plus.

MARCELINE.

Ni vous! Et votre fils? Vous m'aviez juré...

BARTHOLO.

J'étois fou. Si pareils souvenirs engageoient, on seroit tenu d'épouser tout le monde.

BRID'OISON.

E-et si l'on y regardoit de si près, pè-ersonne n'épouseroit personne.

BARTHOLO.

Des fautes si connues! une jeunesse déplorable!

MARCELINE, *s'échauffant par degrés.*

Oui, déplorable, et plus qu'on ne croit! Je n'entends pas nier mes fautes; ce jour les a trop bien prouvées! mais qu'il est dur de les expier après trente ans d'une vie modeste! J'étois née, moi, pour être sage, et je le suis devenue sitôt qu'on m'a permis d'user de ma raison. Mais dans l'âge des illusions, de l'inexpérience et des besoins, où les séducteurs nous assiegent, pendant que la misere nous poignarde, que peut opposer une enfant à tant d'ennemis rassemblés? Tel nous juge ici sévèrement, qui peut-être en sa vie a perdu dix infortunées.

FIGARO.

Les plus coupables sont les moins généreux : c'est la regle.

MARCELINE, *vivement.*

Hommes plus qu'ingrats, qui flétrissez par le mépris les jouets de vos passions, vos victimes, c'est

vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse; vous, et vos magistrats si vains du droit de nous juger, et qui nous laissent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de subsister. Est-il un seul état pour les malheureuses filles? elles avoient un droit naturel à toute la parure des femmes; on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe.

FIGARO.

Ils font broder jusqu'aux soldats!

MARCELINE, *exaltée.*

Dans les rangs même plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire. Leurrées de respects apparens, dans une servitude réelle; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes; ah! sous tous les aspects, votre conduite avec nous fait horreur ou pitié.

FIGARO.

Elle a raison.

LE COMTE, *à part.*

Que trop raison.

BRID'OISON.

Elle a, mon-on Dieu! raison.

MARCELINE.

Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme injuste? Ne regarde pas d'où tu viens; vois où tu vas: cela seul importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même; elle t'acceptera, j'en réponds: vis entre une épouse, une mère tendres, qui te chériront à qui mieux mieux. Sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon

fils; gai, libre et bon pour tout le monde, il ne manquera rien à ta mere.

FIGARO.

Tu parles d'or, maman, et je me tiens à ton avis. Qu'on est sot, en effet! il y a des mille mille ans que le monde roule, et dans cet océan de durée, où j'ai par hasard attrapé quelques chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irois me tourmenter pour savoir à qui je les dois! tant pis pour qui s'en inquiete. Passer ainsi la vie à chamailler, c'est peser sur le collier sans relâche, comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne reposent pas, même quand ils s'arrêtent, et qui tirent toujours quoiqu'ils cessent de marcher. Nous attendrons.

J'ai bien regretté ce morceau; et maintenant que la piece est connue, si les comédiens avoient le courage de le restituer à ma priere, je pense que le public leur en sauroit beaucoup de gré. Ils n'auroient plus même à répondre, comme je fus forcé de le faire, à certains censeurs du beau monde, qui me reprochoient à la lecture de les intéresser pour une femme de mauvaises mœurs. — Non, messieurs, je n'en parle pas pour excuser ses mœurs, mais pour vous faire rougir des vôtres sur le point le plus destructeur de toute honnêteté publique, *la corruption des jeunes personnes;* et j'avois raison de le dire, que vous trouvez ma piece trop gaie parce qu'elle est souvent trop sévere. Il n'y a que façon de s'entendre. — Mais votre Figaro est un soleil tournant, qui brûle

en jaillissant les manchettes de tout le monde. — Tout le monde est exagéré. Qu'on me sache gré du moins s'il ne brûle pas aussi les doigts de ceux qui croient s'y reconnoître : au temps qui court on a beau jeu sur cette matiere au théâtre. M'est-il permis de composer en auteur qui sort du college? de toujours faire rire des enfans sans jamais rien dire à des hommes? Et ne devez-vous pas me passer un peu de morale en faveur de ma gaieté, comme on passe aux François un peu de folie, en faveur de leur raison?

Si je n'ai versé sur nos sottises qu'un peu de critique badine, ce n'est pas que je ne sache en former de plus séveres : quiconque a dit tout ce qu'il sait dans son ouvrage, y a mis plus que moi dans le mien. Mais je garde une foule d'idées qui me pressent pour un des sujets les plus moraux du théâtre, aujourd'hui sur mon chantier, *la Mere Coupable*; et, si le dégoût dont on m'abreuve me permet jamais de l'achever, mon projet étant d'y faire verser des larmes à toutes les femmes sensibles, j'éleverai mon langage à la hauteur de mes situations, j'y prodiguerai les traits de la plus austere morale, et je tonnerai fortement sur les vices que j'ai trop ménagés. Apprêtez-vous donc bien, messieurs, à me tourmenter de nouveau; ma poitrine a déja grondé; j'ai noirci beaucoup de papier au service de votre colere.

Et vous, honnêtes indifférens, qui jouissez de tout sans prendre parti sur rien; jeunes personnes modestes et timides, qui vous plaisez à ma Folle Jour-

née (et je n'entreprends sa défense que pour justifier votre goût), lorsque vous verrez dans le monde un de ces hommes tranchans critiquer vaguement la piece, tout blâmer sans rien désigner, sur-tout la trouver indécente, examinez bien cet homme-là ; sachez son rang, son état, son caractere ; et vous connoîtrez sur-le-champ le mot qui l'a blessé dans l'ouvrage.

On sent bien que je ne parle pas de ces écumeurs littéraires qui vendent leurs bulletins ou leurs affiches à tant de liards le paragraphe. Ceux-là, comme l'abbé Bazile, peuvent calomnier : *ils médiroient qu'on ne les croiroit pas.*

Je parle moins encore de ces libellistes honteux qui n'ont trouvé d'autre moyen de satisfaire leur rage, l'assassinat étant trop dangereux, que de lancer du cintre de nos salles des vers infâmes contre l'auteur, pendant que l'on jouoit sa piece. Ils savent que je les connois : si j'avois eu dessein de les nommer, c'auroit été au ministere public ; leur supplice est de l'avoir craint, il suffit à mon ressentiment. Mais on n'imaginera jamais jusqu'où ils ont osé élever les soupçons du public sur une aussi lâche épigramme : semblables à ces vils charlatans du Pont-Neuf, qui, pour accréditer leurs drogues, farcissent d'ordres, de cordons, le tableau qui leur sert d'enseigne.

Non, je cite nos importans, qui, blessés, on ne sait pourquoi, des critiques semées dans l'ouvrage, se chargent d'en dire du mal sans cesser de venir aux noces.

C'est un plaisir assez piquant de les voir d'en bas au spectacle, dans le très plaisant embarras de n'oser montrer ni satisfaction ni colere, s'avançant sur le bord des loges, prêts à se moquer de l'auteur, et se retirant aussitôt pour celer un peu de grimace; emportés par un mot de la scene, et soudainement rembrunis par le pinceau du moraliste: au plus léger trait de gaieté, jouer tristement les étonnés, prendre un air gauche en faisant les pudiques, et regardant les femmes dans les yeux comme pour leur reprocher de soutenir un tel scandale; puis, aux grands applaudissemens, lancer sur le public un regard méprisant dont il est écrasé; toujours prêts à lui dire, comme ce courtisan dont parle Moliere, lequel, outré du succès de l'Ecole des Femmes, crioit des balcons au public: *Ris donc, public, ris donc!* En vérité, c'est un plaisir, et j'en ai joui bien des fois.

Celui-là m'en rappelle un autre. Le premier jour de la Folle Journée, on s'échauffoit dans le foyer (même d'honnêtes plébéïens) sur ce qu'ils nommoient spirituellement *mon audace*. Un petit vieillard sec et brusque, impatienté de tous ces cris, frappe le plancher de sa canne, et dit en s'en allant : *Nos François sont comme des enfans qui braillent quand on les éberne.* Il avoit du sens, ce vieillard. Peut-être on pouvoit mieux parler; mais pour mieux penser, j'en défie.

Avec cette intention de tout blâmer, on conçoit que les traits les plus sensés ont été pris en mauvaise part. N'ai-je pas entendu vingt fois un murmure

descendre des loges à cette réponse de Figaro?

LE COMTE.

Une réputation détestable!

FIGARO.

Et si je vaux mieux qu'elle: y a-t-il beaucoup de seigneurs qui puissent en dire autant?

Je dis, moi, qu'il n'y en a point; qu'il ne sauroit y en avoir, à moins d'une exception bien rare. Un homme obscur ou peu connu peut valoir mieux que sa réputation, qui n'est que l'opinion d'autrui. Mais de même qu'un sot en place en paroît une fois plus sot, parce qu'il ne peut plus rien cacher; de même un grand seigneur, l'homme élevé en dignités, que la fortune et sa naissance ont placé sur le grand théâtre, et qui, en entrant dans le monde, eut toutes les préventions pour lui, vaut presque toujours moins que sa réputation s'il parvient à la rendre mauvaise. Une assertion si simple et si loin du sarcasme, devoit-elle exciter le murmure? si son application paroît fâcheuse aux grands peu soigneux de leur gloire, en quel sens fait-elle épigramme sur ceux qui méritent nos respects? et quelle maxime plus juste au théâtre peut servir de frein aux puissans, et tenir lieu de leçon à ceux qui n'en reçoivent point d'autres?

Non qu'il faille oublier (a dit un écrivain sévere, et je me plais à le citer, parce que je suis de son avis) « non qu'il faille oublier, dit-il, ce qu'on « doit aux rangs élevés; il est juste au contraire que « l'avantage de la naissance soit le moins contesté de

« tous; parce que ce bienfait gratuit de l'hérédité,
« relatif aux exploits, vertus, ou qualités des aïeux
« de qui le reçut, ne peut aucunement blesser l'a-
« mour-propre de ceux auxquels il fut refusé ; parce
« que dans une monarchie si l'on ôtoit les rangs inter-
« médiaires, il y auroit trop loin du monarque aux
« sujets; bientôt on n'y verroit qu'un despote et des
« esclaves : le maintien d'une échelle graduée du la-
« boureur au potentat, intéresse également les hom-
« mes de tous les rangs, et peut-être est le plus ferme
« appui de la constitution monarchique. »

Mais quel auteur parloit ainsi? qui faisoit cette profession de foi sur la noblesse, dont on me suppose si loin? C'étoit Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais, plaidant par écrit au parlement d'Aix en 1778, une grande et sévere question, qui décida bientôt de l'honneur d'un noble et du sien. Dans l'ouvrage que je défends on n'attaque point les états, mais les abus de chaque état : les gens seuls qui s'en rendent coupables ont intérêt à le trouver mauvais; voilà les rumeurs expliquées : mais quoi donc! les abus sont-ils devenus si sacrés, qu'on n'en puisse attaquer aucun sans lui trouver vingt défenseurs?

Un avocat célebre, un magistrat respectable, iront-ils donc s'approprier le plaidoyer d'un Bartholo, le jugement d'un Brid'oison? Ce mot de Figaro sur l'indigne abus des plaidoieries de nos jours, *c'est dégrader le plus noble institut*, a bien montré le cas que je fais du noble métier d'avocat; et mon respect pour la magistrature ne sera pas plus suspecté,

quand on saura dans quelle école j'en ai recherché la leçon, quand on lira le morceau suivant, aussi tiré d'un moraliste, lequel, parlant des magistrats, s'exprime en ces termes formels :

« Quel homme aisé voudroit, pour le plus mo-
« dique honoraire, faire le métier cruel de se lever à
« quatre heures, pour aller au palais tous les jours
« s'occuper, sons des formes prescrites, d'intérêts
« qui ne sont jamais les siens; d'éprouver sans cesse
« l'ennui de l'importunité, le dégoût des sollicita-
« tions, le bavardage des plaideurs, la monotonie
« des audiences, la fatigue des délibérations, et la
« contention d'esprit nécessaire aux prononcés des
« arrêts, s'il ne se croyoit pas payé de cette vie labo-
« rieuse et pénible, par l'estime et la considération
« publique? et cette estime est-elle autre chose qu'un
« jugement, qui n'est même aussi flatteur pour les
« bons magistrats, qu'en raison de sa rigueur exces-
« sive contre les mauvais? »

Mais quel écrivain m'instruisoit ainsi par ses leçons? Vous allez croire encore que c'est Pierre-Augustin; vous l'avez dit : c'est lui, en 1773, dans son quatrieme mémoire en défendant jusqu'à la mort sa triste existence attaquée par un soi-disant magistrat. Je respecte donc hautement ce que chacun doit honorer; et je blâme ce qui peut nuire.

—Mais dans cette Folle Journée, au lieu de saper les abus, vous vous donnez des libertés très répréhensibles au théâtre : votre monologue sur-tout contient, sur les gens disgraciés, des traits qui pas-

sent la licence. — Eh! croyez-vous, messieurs, que j'eusse un talisman pour tromper, séduire, enchaîner la censure et l'autorité, quand je leur soumis mon ouvrage? que je n'aie pas dû justifier ce que j'avois osé écrire? Que fais-je dire à Figaro, parlant à l'homme déplacé? Que *les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours*. Est-ce donc là une vérité d'une conséquence dangereuse? Au lieu de ces inquisitions puériles et fatigantes, et qui seules donnent de l'importance à ce qui n'en auroit jamais, si, comme en Angleterre, on étoit assez sage ici pour traiter les sottises avec ce mépris qui les tue, loin de sortir du vil fumier qui les enfante, elles y pourriroient en germant, et ne se propageroient point. Ce qui multiplie les libelles, est la foiblesse de les craindre; ce qui fait vendre les sottises, est la sottise de les défendre.

Et comment conclut Figaro? Que *sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur; et* qu'*il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits*. Sont-ce là des hardiesses coupables, ou bien des aiguillons de gloire? des moralités insidieuses, ou des maximes réfléchies, aussi justes qu'encourageantes?

Supposez-les le fruit des souvenirs. Lorsque satisfait du présent, l'auteur veille pour l'avenir dans la critique du passé, qui peut avoir droit de s'en plaindre? et si, ne désignant ni temps, ni lieu, ni personnes, il ouvre la voie au théâtre, à des réformes désirables, n'est-ce pas aller à son but?

La Folle Journée explique donc comment, dans un temps prospere, sous un roi juste, et des ministres modérés, l'écrivain peut tonner sur les oppresseurs, sans craindre de blesser personne. C'est pendant le regne d'un bon prince qu'on écrit sans danger l'histoire des méchans rois; et plus le gouvernement est sage, est éclairé, moins la liberté de dire est en presse : chacun y faisant son devoir, on n'y craint pas les allusions : nul homme en place ne redoutant ce qu'il est forcé d'estimer, on n'affecte point alors d'opprimer chez nous cette même littérature, qui fait notre gloire au dehors, et nous y donne une sorte de primauté que nous ne pouvons tirer d'ailleurs.

En effet, à quel titre y prétendrions-nous? Chaque peuple tient à son culte, et chérit son gouvernement. Nous ne sommes pas restés plus braves que ceux qui nous ont battus à leur tour. Nos mœurs plus douces, mais non meilleures, n'ont rien qui nous éleve au-dessus d'eux. Notre littérature seule, estimée de toutes les nations, étend l'empire de la langue françoise et nous obtient de l'Europe entiere une prédilection avouée qui justifie en l'honorant la protection que le gouvernement lui accorde.

Et comme chacun cherche toujours le seul avantage qui lui manque, c'est alors qu'on peut voir dans nos académies l'homme de la cour siéger avec les gens de lettres; les talens personnels, et la considération héritée, se disputer ce noble objet, et les archives académiques se remplir presque également de papiers et de parchemins.

Revenons à la Folle Journée.

Un monsieur de beaucoup d'esprit, mais qui l'économise un peu trop, me disoit un soir au spectacle : expliquez-moi donc, je vous prie, pourquoi, dans votre piece, on trouve autant de phrases négligées qui ne sont pas de votre style? — De mon style, monsieur? Si par malheur j'en avois un, je m'efforcerois de l'oublier quand je fais une comédie : ne connoissant rien d'insipide au théâtre comme ces fades camaïeux où tout est bleu, où tout est rose, où tout est l'auteur, quel qu'il soit.

Lorsque mon sujet me saisit, j'évoque tous mes personnages et les mets en situation : Songe à toi, Figaro, ton maître va te deviner.... Sauvez-vous vîte, Chérubin ; c'est le Comte que vous touchez.... Ah ! Comtesse, quelle imprudence avec un époux si violent!—Ce qu'ils diront, je n'en sais rien ; c'est ce qu'ils feront qui m'occupe. Puis, quand ils sont bien animés, j'écris sous leur dictée rapide, sûr qu'ils ne me tromperont pas, que je reconnoîtrai Bazile, lequel n'a pas l'esprit de Figaro, qui n'a pas le ton noble du Comte, qui n'a pas la sensibilité de la Comtesse, qui n'a pas la gaîté de Suzanne, qui n'a pas l'espièglerie du page, et sur-tout aucun d'eux la sublimité de Brid'oison. Chacun y parle son langage : eh! que le dieu du naturel les préserve d'en parler d'autre! Ne nous attachons donc qu'à l'examen de leurs idées, et non à rechercher si j'ai dû leur prêter mon style.

Quelques malveillans ont voulu jeter de la défa-

veur sur cette phrase de Figaro : *Sommes-nous des soldats qui tuent et se font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent? Je veux savoir, moi, pourquoi je me fâche!* A travers le nuage d'une conception indigeste ils ont feint d'apercevoir que *je répands une lumiere décourageante sur l'état pénible du soldat: et il y a des choses qu'il ne faut jamais dire.* Voilà dans toute sa force l'argument de la méchanceté; reste à en prouver la bêtise.

Si, comparant la dureté du service à la modicité de la paie, ou discutant tel autre inconvénient de la guerre, et comptant la gloire pour rien, je versois de la défaveur sur ce plus noble des affreux métiers, on me demanderoit justement compte d'un mot indiscrètement échappé. Mais du soldat au colonel, au général exclusivement, quel imbécille homme de guerre a jamais eu la prétention qu'il dût pénétrer les secrets du cabinet pour lesquels il fait la campagne? C'est de cela seul qu'il s'agit dans la phrase de Figaro. Que ce fou là se montre, s'il existe; nous l'enverrons étudier sous le philosophe Babouc, lequel éclairoit disertement ce point de discipline militaire.

En raisonnant sur l'usage que l'homme fait de sa liberté dans les occasions difficiles, Figaro pouvait également opposer à sa situation tout état qui exige une obéissance implicite, et le cénobite zélé, dont le devoir est de tout croire sans jamais rien examiner, comme le guerrier valeureux, dont la gloire est de tout affronter sur des ordres non motivés, *de*

tuer et se faire tuer pour des intérêts qu'il ignore. Le mot de Figaro ne dit donc rien, sinon qu'un homme libre de ses actions doit agir sur d'autres principes que ceux dont le devoir est d'obéir aveuglément.

Qu'auroit-ce été, bon Dieu! si j'avois fait usage d'un mot qu'on attribue au grand Condé, et que j'entends louer à outrance par ces mêmes logiciens qui déraisonnent sur ma phrase? A les croire, le grand Condé montra la plus noble présence d'esprit; lorsque arrêtant Louis XIV prêt à pousser son cheval dans le Rhin, il dit à ce monarque: *Sire, avez-vous besoin du bâton de Maréchal?*

Heureusement on ne prouve nulle part que ce grand homme ait dit cette grande sottise. C'eût été dire au roi devant toute son armée: vous moquez-vous donc, sire, de vous exposer dans un fleuve? pour courir de pareils dangers, il faut avoir besoin d'avancement ou de fortune.

Ainsi l'homme le plus vaillant, le plus grand général du siecle auroit compté pour rien l'honneur, le patriotisme et la gloire! un misérable calcul d'intérêt eût été, selon lui, le seul principe de la bravoure! il eût dit là un affreux mot! et si j'en avois pris le sens pour l'enfermer dans quelque trait, je mériterois le reproche qu'on fait gratuitement au mien.

Laissons donc les cerveaux fumeux louer ou blâmer au hasard, sans se rendre compte de rien, s'extasier sur une sottise, qui n'a pu jamais être dite, et

proscrire un mot juste et simple, qui ne montre que du bon sens.

Un autre reproche assez fort, mais dont je n'ai pu me laver, est d'avoir assigné pour retraite à la Comtesse un certain couvent d'Ursulines. Ursulines! a dit un seigneur joignant les mains avec éclat. Ursulines! a dit une dame en se renversant de surprise sur un jeune Anglois de sa loge. Ursulines! ah milord, si vous entendiez le françois!.... Je sens, je sens beaucoup, madame, dit le jeune homme en rougissant. — C'est qu'on n'a jamais mis au théâtre aucune femme aux Ursulines. Abbé, parlez-nous donc! L'abbé, (toujours appuyée sur l'Anglois) comment trouvez-vous Ursulines? Fort indécent, répond l'abbé, sans cesser de lorgner Suzanne; et tout le beau monde a répété: Ursulines est fort indécent. Pauvre auteur! on te croit jugé, quand chacun songe à son affaire. En vain j'essayois d'établir que, dans l'évènement de la scene, moins la Comtesse a dessein de se cloître, plus elle doit le feindre et faire croire à son époux que sa retraite est bien choisie: ils ont proscrit mes Ursulines!

Dans le plus fort de la rumeur, moi bon homme, j'avois été jusqu'à prier une des actrices qui font le charme de ma piece, de demander aux mécontens à quel autre couvent de filles ils estimoient qu'il fût décent que l'on fît entrer la Comtesse? A moi, cela m'étoit égal; je l'aurois mise où l'on auroit voulu: aux Augustines, aux Célestines, aux Clairettes, aux Visitandines, même aux Petites Cordelieres, tant je

tiens peu aux Ursulines! Mais on agit si durement!

Enfin, le bruit croissant toujours, pour arranger l'affaire avec douceur, j'ai laissé le mot Ursulines à la place où je l'avois mis: chacun alors, content de soi, de tout l'esprit qu'il avoit montré s'est apaisé sur Ursulines; et l'on a parlé d'autre chose.

Je ne suis point, comme l'on voit, l'ennemi de mes ennemis. En disant bien du mal de moi ils n'en ont point fait à ma piece; et s'ils sentoient seulement autant de joie à la déchirer, que j'eus de plaisir à la faire, il n'y auroit personne d'affligé. Le malheur est qu'ils ne rient point; et ils ne rient point à ma piece, parce qu'on ne rit point à la leur. Je connois plusieurs amateurs, qui sont même beaucoup maigris depuis le succès du Mariage: excusons donc l'effet de leur colere.

A des moralités d'ensemble et de détail, répandues dans les flots d'une inaltérable gaieté; à un dialogue assez vif, dont la facilité nous cache le travail, si l'auteur a joint une intrigue aisément filée, où l'art se dérobe sous l'art, qui se noue et se dénoue sans cesse, à travers une foule de situations comiques, de tableaux piquans et variés qui soutiennent, sans la fatiguer, l'attention du public pendant les trois heures et demie que dure le même spectacle (essai que nul homme de lettres n'avoit encore osé tenter!), que restoit-il à faire à de pauvres méchans, que tout cela irrite? attaquer, poursuivre l'auteur par des injures verbales, manuscrites, imprimées: c'est ce qu'on a fait sans relâche. Ils ont même épuisé jusqu'à la

calomnie, pour tâcher de me perdre dans l'esprit de tout ce qui influe en France sur le repos d'un citoyen. Heureusement que mon ouvrage est sous les yeux de la nation, qui, depuis dix grands mois, le voit, le juge et l'apprécie. Le laisser jouer tant qu'il fera plaisir, est la seule vengeance que je me sois permise. Je n'écris point ceci pour les lecteurs actuels; le récit d'un mal trop connu touche peu; mais dans quatre-vingts ans il portera son fruit. Les auteurs de ce temps-là compareront leur sort au nôtre, et nos enfans sauront à quel prix on pouvoit amuser leurs peres.

Allons au fait; ce n'est pas tout cela qui blesse. Le vrai motif qui se cache, et qui dans les replis du cœur produit tous les autres reproches, est renfermé dans ce quatrain :

Pourquoi ce Figaro, qu'on va tant écouter,
Est-il avec fureur déchiré par les sots,
Recevoir, prendre et demander,
Voilà le secret en trois mots.

En effet, Figaro parlant du métier de courtisan, le définit dans ces termes séveres. Je ne puis le nier, je l'ai dit. Mais reviendrai-je sur ce point? Si c'est un mal, le remede seroit pire : il faudroit poser méthodiquement ce que je n'ai fait qu'indiquer; revenir à montrer qu'il n'y a point de synonymie en françois, entre l'homme de la cour, l'homme de cour, et le courtisan par métier.

Il faudroit répéter qu'homme de la cour peint seu-

lement un noble état ; qu'il s'entend de l'homme de qualité, vivant avec la noblesse et l'éclat que son rang lui impose : que si cet homme de la cour aime le bien par goût, sans intérêt; si, loin de jamais nuire à personne, il se fait estimer de ses maîtres, aimer de ses égaux, et respecter des autres, alors cette acception reçoit un nouveau lustre, et j'en connois plus d'un que je nommerois avec plaisir, s'il en étoit question.

Il faudroit montrer qu'homme de cour, en bon françois, est moins l'énoncé d'un état, que le résumé d'un caractere adroit, liant, mais réservé; pressant la main de tout le monde en glissant chemin à travers; menant finement son intrigue avec l'air de toujours servir; ne se faisant point d'ennemis, mais donnant près d'un fossé, dans l'occasion, de l'épaule au meilleur ami, pour assurer sa chute et le remplacer sur la crête; laissant à part tout préjugé qui pourroit ralentir sa marche; souriant à ce qui lui déplaît, et critiquant ce qu'il approuve, selon les hommes qui l'écoutent, dans les liaisons utiles de sa femme, ou de sa maîtresse, ne voyant que ce qu'il doit voir : enfin.....

Prenant tout, pour faire le court,
En véritable *homme de cour*.

LA FONTAINE.

Cette acception n'est pas aussi défavorable que celle du courtisan par métier, et c'est l'homme dont parle Figaro.

Mais quand j'étendrois la définition de ce dernier;

quand, parcourant tous les possibles, je le montrerois avec son maintien équivoque, haut et bas à la fois, rampant avec orgueil; ayant toutes les prétentions sans en justifier une; se donnant l'air du *protègement* pour se faire chef de parti; dénigrant tous les concurrens qui balanceroient son crédit; faisant un métier lucratif de ce qui ne devroit qu'honorer; vendant ses maîtresses à son maître, lui faisant payer ses plaisirs, etc. etc. et quatre pages d'etc., il faudroit toujours revenir au distique de Figaro : *Recevoir, prendre et demander; voilà le secret en trois mots.*

Pour ceux-ci, je n'en connois point; il y en eut, dit-on, sous Henri III, sous d'autres rois encore: mais c'est l'affaire de l'historien; et quant à moi, je suis d'avis que les vicieux du siecle en sont comme les saints: qu'il faut cent ans pour les canoniser. Mais puisque j'ai promis la critique de ma piece, il faut enfin que je la donne.

En général son grand défaut est que *je ne l'ai point faite en observant le monde ;* qu'*elle ne peint rien de ce qui existe, et ne rappelle jamais l'image de la société où l'on vit ;* que *ses mœurs basses et corrompues, n'ont pas même le mérite d'être vraies.* Et c'est ce qu'on lisoit dernièrement dans un beau discours imprimé, composé par un homme de bien, auquel il n'a manqué qu'un peu d'esprit pour être un écrivain médiocre. Mais, médiocre ou non, moi qui ne fis jamais usage de cette allure oblique et torse avec laquelle un sbire, qui n'a pas l'air de vous regarder, vous donne un stylet au flanc, je suis de l'a-

vis de celui-ci. Je conviens qu'à la vérité la génération passée ressembloit beaucoup à ma piece; que la génération future lui ressemblera beaucoup aussi; mais que pour la génération présente, elle ne lui ressemble aucunement; que je n'ai jamais rencontré ni mari suborneur, ni seigneur libertin, ni courtisan avide, ni juge ignorant ou passionné, ni avocat injuriant, ni gens médiocres avancés, ni traducteur bassement jaloux. Et que si des ames pures, qui ne s'y reconnoissent point du tout, s'irritent contre ma piece et la déchirent sans relâche, c'est uniquement par respect pour leurs grands-peres, et sensibilité pour leurs petits-enfans. J'espere, après cette déclaration, qu'on me laissera bien tranquille; ET J'AI FINI.

CARACTERES ET HABILLEMENS

DE LA PIECE.

Le comte Almaviva doit être joué très noblement, avec grace et liberté. La corruption du cœur ne doit rien ôter au bon ton de ses manieres. Dans les mœurs de ce temps-là les grands traitoient en badinant toute entreprise sur les femmes. Ce rôle est d'autant plus pénible à bien rendre, que le personnage est toujours sacrifié. Mais joué par un comédien excellent (M. Molé), il a fait ressortir tous les rôles, et assuré le succès de la piece.

Son vêtement du premier et second acte est un habit de chasse avec des bottines à mi-jambe, de l'ancien costume espagnol; du troisieme acte jusqu'à la fin, un habit superbe de ce costume.

La Comtesse, agitée de deux sentimens contraires, ne doit montrer qu'une sensibilité réprimée, ou une colere très modérée; rien sur-tout qui dégrade aux yeux du spectateur son caractere aimable et vertueux. Ce rôle, un des plus difficiles de la piece, a fait infiniment d'honneur au grand talent de mademoiselle Sainval, cadette.

Son vêtement du premier, second et quatrieme acte est une lévite commode, et nul ornement sur la tête : elle est chez elle et censée incommodée. Au

cinquieme acte, elle a l'habillement et la haute coiffure de Suzanne.

FIGARO. L'on ne peut trop recommander à l'acteur qui jouera ce rôle, de bien se pénétrer de son esprit, comme l'a fait M. d'Azincourt. S'il y voyoit autre chose que de la raison assaisonnée de gaieté et de saillies, sur-tout s'il y mettoit la moindre charge, il aviliroit un rôle que le premier comique du théâtre, M. Préville, a jugé devoir honorer le talent de tout comédien qui sauroit en saisir les nuances multipliées, et pourroit s'élever à son entiere conception.

Son vêtement comme dans le Barbier de Séville.

SUZANNE. Jeune personne adroite, spirituelle et rieuse, mais non de cette gaieté presque effrontée de nos soubrettes corruptrices; son joli caractere est dessiné dans la préface, et c'est là que l'actrice, qui n'a point vu mademoiselle Contat, doit l'étudier pour le bien rendre.

Son vêtement des quatre premiers actes est un juste blanc à basquines, très élégant, la jupe de même, avec une toque, appelée depuis, par nos marchandes, à la Suzanne. Dans la fête du quatrieme acte, le Comte lui pose sur la tête une toque à long voile, à hautes plumes, et à rubans blancs. Elle porte au cinquieme acte la lévite de sa maîtresse, et nul ornement sur la tête.

MARCELINE est une femme d'esprit, née un

peu vive, mais dont les fautes et l'expérience ont réformé le caractere. Si l'actrice qui le joue s'éleve, avec une fierté bien placée, à la hauteur très morale qui suit la reconnoissance du troisieme acte, elle ajoutera beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage.

Son vêtement est celui des duegnes espagnoles, d'une couleur modeste, un bonnet noir sur la tête.

Antonio ne doit montrer qu'une demi-ivresse, qui se dissipe par degrés ; de sorte qu'au cinquieme acte on n'en aperçoive presque plus.

Son vêtement est celui d'un paysan espagnol, où les manches pendent par derriere; un chapeau et des souliers blancs.

Fanchette est une enfant de douze ans, très naïve. Son petit habit est un juste brun avec des gances et des boutons d'argent, la jupe de couleur tranchante; et une toque noire à plumes sur la tête. Il sera celui des autres paysannes de la noce.

Chérubin. Ce rôle ne peut être joué, comme il l'a été, que par une jeune et très jolie femme; nous n'avons point à nos théâtres de très jeune homme assez formé pour en bien sentir les finesses. Timide à l'excès devant la Comtesse, ailleurs un charmant polisson ; un desir inquiet et vague est le fond de son caractere. Il s'élance à la puberté, mais sans projet, sans connoissances, et tout entier à chaque évènement ; enfin il est ce que toute mere, au fond du

cœur, voudroit peut-être que fût son fils, quoiqu'elle dût beaucoup en souffrir.

Son riche vêtement, au premier et second acte, est celui d'un page de cour espagnol, blanc et brodé d'argent; le léger manteau bleu sur l'épaule, et un chapeau chargé de plumes. Au quatrieme acte il a le corset, la jupe et la toque des jeunes paysannes qui l'amenent. Au cinquieme acte, un habit uniforme d'officier, une cocarde et une épée.

Bartholo. Le caractere et l'habit comme dans le Barbier de Séville; il n'est ici qu'un rôle secondaire.

Bazile. Caractere et vêtement comme dans le Barbier de Séville. Il n'est aussi qu'un rôle secondaire.

Brid'oison doit avoir cette bonne et franche assurance des bêtes qui n'ont plus leur timidité. Son bégaiement n'est qu'une grâce de plus, qui doit être à peine sentie, et l'acteur se tromperoit lourdement et joueroit à contre-sens, s'il y cherchoit le plaisant de son rôle. Il est tout entier dans l'opposition de la gravité de son état au ridicule du caractere; et moins l'acteur le chargera, plus il montrera de vrai talent.

Son habit est une robe de juge espagnol, moins ample que celle de nos procureurs, presque une soutanne; une grosse perruque, une gonille, ou rabat

espagnol au col, et une longue baguette blanche à la main.

Doublemain. Vêtu comme le juge : mais la baguette blanche plus courte.

L'Huissier ou Alguazil. Habit, manteau, épée de Crispin, mais portée à son côté sans ceinture de cuir; point de bottines; une chaussure noire, une perruque blanche naissante et longue à mille boucles, une courte baguette blanche.

Gripe-Soleil. Habit de paysan, les manches pendantes, veste de couleur tranchée, chapeau blanc.

Une jeune Bergere. Son vêtement comme celui de Fanchette.

Pédrille. En veste, gilet, ceinture, fouet et bottes de poste, une rescille sur la tête, chapeau de courrier.

Personnages muets, les uns en habits de juges, d'autres en habits de paysans, les autres en habits de livrée.

Placement des acteurs.

Pour faciliter les jeux du théâtre, on a eu l'attention d'écrire, au commencement de chaque scene, le

nom des personnages dans l'ordre où le spectateur les voit. S'ils font quelque mouvement grave dans la scene, il est désigné par un nouvel ordre de noms, écrit en marge à l'instant qu'il arrive. * Il est important de conserver les bonnes positions théâtrales; le relâchement dans la tradition donnée par les premiers acteurs, en produit bientôt un total dans le jeu des pieces, qui finit par assimiler les troupes négligentes aux plus foibles comédiens de société.

---

* Dans la présente édition du Répertoire, ces changemens de position des acteurs, sont imprimés en petit caractère, entre parenthèses, et placés dans le corps des pages.

ACTEURS.

LE COMTE ALMAVIVA, grand corrégidor d'Andalousie.

LA COMTESSE, sa femme.

FIGARO, valet-de-chambre du Comte, et concierge du château.

SUZANNE, premiere camariste de la Comtesse, et fiancée de Figaro.

MARCELINE, femme de charge.

ANTONIO, jardinier du château, oncle de Suzanne, et pere de Fanchette.

FANCHETTE, fille d'Antonio.

CHÉRUBIN, premier page du Comte.

BARTHOLO, médecin de Séville.

BAZILE, maître de clavecin de la Comtesse.

DON GUSMAN BRID'OISON, lieutenant du siege.

DOUBLEMAIN, greffier, secrétaire de don Gusman.

UN HUISSIER-AUDIENCIER.

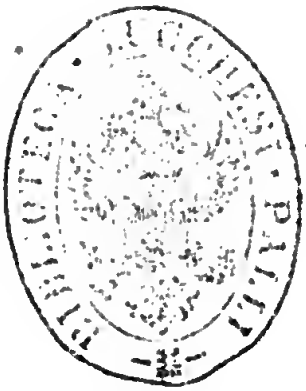
GRIPE-SOLEIL, jeune pâtoureau.

UNE JEUNE BERGERE.

PEDRILLE, piqueur du Comte.

TROUPE DE VALETS,
TROUPE DE PAYSANNES, } personnages muets.
TROUPE DE PAYSANS,

La scene est au château d'Aguas-Frescas, à trois lieues de Séville.



Digitized by Google

LE MARIAGE DE FIGARO.

Mon coursier hors d'haleine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine!

Acte II. Sce. IV.

BIBLIOTECA NACIONAL T. III

LE MARIAGE DE FIGARO,

COMEDIE

EN

ACTE ET EN PROSE.

PAR

M. DE BEAUMARCHAIS.

Dis-moi, Figaro, quand tu te mêles de penser, crois-tu
être un homme ?

Il.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE MARIAGE DE FIGARO, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre à demi-démeublée, un grand fauteuil de malade est au milieu. Figaro, avec une toise, mesure le plancher. Suzanne attache à sa tête, devant une glace, le petit bouquet de fleur d'orange, appelé chapeau de la mariée.

SCENE PREMIERE.

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO.

Dix-neuf pieds sur vingt-six.

SUZANNE.

Tiens, Figaro, voilà mon petit chapeau : le trouves-tu mieux ainsi?

LUCCHESI PALLI

FIGARO, *lui prend les mains.*

Sans comparaison, ma charmante. O! que ce joli bouquet virginal, élevé sur la tête d'une belle fille, est doux, le matin des noces, à l'œil amoureux d'un époux!...

SUZANNE, *se retire.*

Que mesures-tu donc là, mon fils?

FIGARO.

Je regarde, ma petite Suzanne, si ce beau lit que monseigneur nous donne, aura bonne grace ici.

SUZANNE.

Dans cette chambre?

FIGARO.

Il nous la cede.

SUZANNE.

Et moi je n'en veux point.

FIGARO.

Pourquoi?

SUZANNE.

Je n'en veux point.

FIGARO.

Mais encore?

SUZANNE.

Elle me déplaît.

FIGARO.

On dit une raison.

SUZANNE.

Si je n'en veux pas dire?

FIGARO.

Oh! quand elles sont sûres de nous!

SUZANNE.

Prouver que j'ai raison, seroit accorder que je puis avoir tort. Es-tu mon serviteur ou non?

FIGARO.

Tu prends de l'humeur contre la chambre du château la plus commode, qui tient le milieu des deux appartemens. La nuit, si madame est incommodée elle sonnera de son côté; zeste, en deux pas, tu es chez elle. Monseigneur veut-il quelque chose? il n'a qu'à tinter du sien; crac, en trois sauts me voilà rendu.

SUZANNE.

Fort bien! mais quand il aura tinté le matin pour te donner quelque bonne et longue commission; zeste en deux pas il est à ma porte, et crac, en trois sauts...

FIGARO.

Qu'entendez-vous par ces paroles?

SUZANNE.

Il faudroit m'écouter tranquillement.

FIGARO.

Eh qu'est-ce qu'il y a? bon Dieu!

SUZANNE.

Il y a, mon ami, que, las de courtiser les beautés des environs, monsieur le comte Almaviva veut rentrer au château, mais non pas chez sa femme; c'est sur la tienne, entends-tu, qu'il a jeté ses vues, auxquelles il espere que ce logement ne nuira pas. Et c'est ce que le loyal Bazile, honnête agent de ses plaisirs et mon noble maître à chanter, me répete chaque jour, en me donnant leçon.

FIGARO.

Bazile! O mon mignon! si jamais volée de bois vert, appliquée sur une échine, a duement redressé la moële épiniere à quelqu'un...

SUZANNE.

Tu croyois, bon garçon, que cette dot qu'on me donne étoit pour les beaux yeux de ton mérite?

FIGARO.

J'avois assez fait pour l'espérer.

SUZANNE.

Que les gens d'esprit sont bêtes!

FIGARO.

On le dit.

SUZANNE.

Mais c'est qu'on ne veut pas le croire.

FIGARO.

On a tort.

SUZANNE.

Apprends qu'il la destine à obtenir de moi, secrètement, certain quart-d'heure, seul à seule, qu'un ancien droit du seigneur... Tu sais s'il étoit triste!

FIGARO.

Je le sais tellement que, si monsieur le comte, en se mariant, n'eût pas aboli ce droit honteux, jamais je ne t'eusse épousée dans ses domaines.

SUZANNE.

Hé bien! s'il l'a détruit, il s'en repent; et c'est de ta fiancée qu'il veut le racheter en secret aujourd'hui.

FIGARO, *se frottant la tête.*

Ma tête s'amollit de surprise; et mon front fertilisé...

Digitized by Google

SUZANNE.

Ne le frotte donc pas!

FIGARO.

Quel danger?

SUZANNE, *riant.*

S'il y venoit un petit bouton, des gens superstitieux...

FIGARO.

Tu ris, friponne! Ah! s'il y avoit moyen d'attraper ce grand trompeur, de le faire donner dans un bon piege, et d'empocher son or!

SUZANNE.

De l'intrigue, et de l'argent : te voilà dans ta sphere.

FIGARO.

Ce n'est pas la honte qui me retient.

SUZANNE.

La crainte?

FIGARO.

Ce n'est rien d'entreprendre une chose dangereuse; mais d'échapper au péril en la menant à bien : car, d'entrer chez quelqu'un la nuit, de lui souffler sa femme, et d'y recevoir cent coups de fouet pour la peine, il n'est rien plus aisé; mille sots coquins l'ont fait. Mais... (*on sonne de l'intérieur.*)

SUZANNE.

Voilà madame éveillée; elle m'a bien recommandé d'être la premiere à lui parler le matin de mes noces.

FIGARO.

Y a-t-il encore quelque chose là-dessous?

SUZANNE.

Le berger dit que cela porte bonheur aux épouses délaissées. Adieu, mon petit fi, fi; Figaro, rêve à notre affaire.

FIGARO.

Pour m'ouvrir l'esprit donne un petit baiser.

SUZANNE.

A mon amant aujourd'hui? Je t'en souhaite! Et qu'en diroit demain mon mari?

(*Figaro l'embrasse.*)

SUZANNE.

Hé bien! hé bien!

FIGARO.

C'est que tu n'as pas d'idée de mon amour.

SUZANNE, *se défrippant.*

Quand cesserez-vous, importun, de m'en parler du matin au soir?

FIGARO, *mystérieusement.*

Quand je pourrai te le prouver, du soir jusqu'au matin. (*on sonne une seconde fois.*)

SUZANNE, *de loin, les doigts unis sur sa bouche.*

Voilà votre baiser, monsieur; je n'ai plus rien à vous.

FIGARO, *court après elle.*

Oh! mais ce n'est pas ainsi que vous l'avez reçu.

SCENE II.

FIGARO.

La charmante fille! toujours riante, verdissante, pleine de gaieté, d'esprit, d'amour et de délices! mais sage!... (*il marche vivement en se frottant les mains.*) Ah, monseigneur! mon cher monseigneur! vous voulez m'en donner... à garder? Je cherchois aussi pourquoi m'ayant nommé concierge, il m'emmene à son ambassade, et m'établit courrier de dépêches. J'entends, monsieur le Comte : trois promotions à la fois; vous, compagnon ministre; moi, casse-cou politique, et Suzon, dame du lieu, l'ambassadrice de poche, et puis fouette, courrier! Pendant que je galoperois d'un côté, vous feriez faire de l'autre à ma belle un joli chemin! Me crottant, m'échinant pour la gloire de votre famille; vous, daignant concourir à l'accroissement de la mienne : quelle douce réciprocité! Mais, monseigneur, il y a de l'abus. Faire à Londres, en même temps, les affaires de votre maître, et celles de votre valet! représenter à la fois le roi et moi, dans une cour étrangere, c'est trop de moitié, c'est trop. Pour toi, Bazile! fripon mon cadet! je veux t'apprendre à clocher devant les boiteux; je veux... non, dissimulons avec eux, pour les enferrer l'un par l'autre. Attention sur la journée, monsieur Figaro! D'abord avancer l'heure de votre petite fête, pour épouser plus sûrement; écarter une

Marceline, qui de vous est friande en diable; empocher l'or et les présens, donner le change aux petites passions de monsieur le Comte; étriller rondement monsieur du Bazile, et...

SCENE III.

MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO.

FIGARO.

Héééé voilà le gros docteur, la fête sera complette. Hé, bonjour, cher docteur de mon cœur. Est-ce ma noce avec Suzon qui vous attire au château ?

BARTHOLO, *avec dédain.*

Ah, mon cher monsieur, point du tout.

FIGARO.

Cela seroit bien généreux!

BARTHOLO.

Certainement, et par trop sot.

FIGARO.

Moi qui eus le malheur de troubler la vôtre!

BARTHOLO.

Avez-vous autre chose à nous dire?

FIGARO.

On n'aura pas pris soin de votre mule!

BARTHOLO, *en colere.*

Bavard enragé! laissez-nous.

FIGARO.

Vous vous fâchez, docteur? les gens de votre état sont bien durs! pas plus de pitié des pauvres ani-

maux..... en vérité..... que si c'étoit des hommes! Adieu, Marceline; avez-vous toujours envie de plaider contre moi?

Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse?

Je m'en rapporte au docteur.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que c'est?

FIGARO.

Elle vous le contera de reste. (*Il sort.*)

SCENE IV.

MARCELINE, BARTHOLO.

BARTHOLO, *le regarde aller.*

Ce drôle est toujours le même! et à moins qu'on ne l'écorche vif, je prédis qu'il mourra dans la peau du plus fier insolent.....

MARCELINE, *le retourne.*

Enfin vous voilà donc, éternel docteur! toujours si grave et compassé, qu'on pourroit mourir en attendant vos secours, comme on s'est marié jadis, malgré vos précautions.

BARTHOLO.

Toujours amere et provoquante! Hé bien, qui rend donc ma présence au château si nécessaire? monsieur le Comte a-t-il eu quelque accident?

MARCELINE.

Non, docteur.

BARTHOLO.

La Rosine, sa trompeuse Comtesse, est-elle incommodée, dieu merci?

MARCELINE.

Elle languit.

BARTHOLO.

Et de quoi?

MARCELINE.

Son mari la néglige.

BARTHOLO, *avec joie.*

Ah, le digne époux qui me venge!

MARCELINE.

On ne sait comment définir le Comte: il est jaloux et libertin.

BARTHOLO.

Libertin par ennui, jaloux par vanité: cela va sans dire.

MARCELINE.

Aujourd'hui, par exemple, il marie notre Suzanne à son Figaro, qu'il comble en faveur de cette union...

BARTHOLO.

Que son Excellence a rendue nécessaire!

MARCELINE.

Pas tout-à-fait; mais dont son Excellence voudroit égayer en secret l'évènement avec l'épousée...

BARTHOLO.

De monsieur Figaro? c'est un marché qu'on peut conclure avec lui.

MARCELINE.

Bazile assure que non.

BARTHOLO.

Cet autre maraud loge ici? C'est une caverne! Et qu'y fait-il?

MARCELINE.

Tout le mal dont il est capable. Mais le pis que j'y trouve, est cette ennuyeuse passion qu'il a pour moi, depuis si long-temps.

BARTHOLO.

Je me serois débarrassé vingt fois de sa poursuite.

MARCELINE.

De quelle maniere?

BARTHOLO.

En l'épousant.

MARCELINE.

Railleur fade et cruel, que ne vous débarrassez-vous de la mienne à ce prix? ne le devez-vous pas? où est le souvenir de vos engagemens? qu'est devenu celui de notre petit Emanuel, ce fruit d'un amour oublié, qui devoit nous conduire à des noces?

BARTHOLO, *ôtant son chapeau.*

Est-ce pour écouter ces sornettes que vous m'avez fait venir de Séville? et cet accès d'hymen qui vous reprend si vif...

MARCELINE.

Eh bien! n'en parlons plus. Mais si rien n'a pu vous porter à la justice de m'épouser, aidez-moi donc du moins à en épouser un autre.

BARTHOLO.

Ah! volontiers : parlons. Mais quel mortel abandonné du ciel et des femmes?..

MARCELINE.

Eh! qui pourroit-ce être, docteur, sinon le beau, le gai, l'aimable Figaro?

BARTHOLO.

Ce fripon-là?

MARCELINE.

Jamais fâché; toujours en belle humeur; donnant le présent à la joie, et s'inquiétant de l'avenir tout aussi peu que du passé; sémillant, généreux! généreux...

BARTHOLO.

Comme un voleur.

MARCELINE.

Comme un seigneur : charmant enfin; mais c'est le plus grand monstre!

BARTHOLO.

Et sa Suzanne?

MARCELINE.

Elle ne l'auroit pas, la rusée, si vous vouliez m'aider, mon petit docteur, à faire valoir un engagement que j'ai de lui.

BARTHOLO.

Le jour de son mariage?

MARCELINE.

On en rompt de plus avancés: et si je ne craignois d'éventer un petit secret des femmes...

BARTHOLO.

En ont-elles pour le médecin du corps?

MARCELINE.

Ah! vous savez que je n'en ai pas pour vous. Mon

sexe est ardent, mais timide: un certain charme a beau nous attirer vers le plaisir, la femme la plus aventurée sent en elle une voix qui lui dit : Sois belle si tu peux, sage si tu veux, mais sois considérée, il le faut. Or, puisqu'il faut être au moins considérée; que toute femme en sent l'importance; effrayons d'abord la Suzanne sur la divulgation des offres qu'on lui fait.

BARTHOLO.

Où cela menera-t-il?

MARCELINE.

Que la honte la prenant au collet, elle continuera de refuser le Comte, lequel pour se venger appuira l'opposition que j'ai faite à son mariage: alors le mien devient certain.

BARTHOLO.

Elle a raison. Parbleu! c'est un bon tour que de faire épouser ma vieille gouvernante au coquin qui fit enlever ma jeune maîtresse.

MARCELINE, *vîte.*

Et qui croit ajouter à ses plaisirs en trompant mes espérances.

BARTHOLO, *vîte.*

Et qui m'a volé dans le temps cent écus que j'ai sur le cœur.

MARCELINE.

Ah! quelle volupté!...

BARTHOLO.

De punir un scélérat...

MARCELINE.

De l'épouser, docteur, de l'épouser.

SCENE V.

MARCELINE, BARTHOLO, SUZANNE.

SUZANNE, *un bonnet de femme avec un large ruban dans la main, une robe de femme sur le bras.*

L'épouser! l'épouser! qui donc? mon Figaro?

MARCELINE, *aigrement.*

Pourquoi non? Vous l'épousez bien!

BARTHOLO, *riant.*

Le bon argument de femme en colere! nous parlions, belle Suzon, du bonheur qu'il aura de vous posséder.

MARCELINE.

Sans compter monseigneur, dont on ne parle pas.

SUZANNE, *une révérence.*

Votre servante, madame; il y a toujours quelque chose d'amer dans vos propos.

MARCELINE, *une révérence.*

Bien la vôtre, madame; où est donc l'amertume? n'est-il pas juste qu'un libéral seigneur partage un peu la joie qu'il procure à ses gens?

SUZANNE.

Qu'il procure?

MARCELINE.

Oui, madame.

SUZANNE.

Heureusement la jalousie de madame est aussi connue que ses droits sur Figaro sont légers.

MARCELINE.

On eût pu les rendre plus forts en les cimentant à la façon de madame.

SUZANNE.

Oh! cette façon, madame, est celle des dames savantes.

MARCELINE.

Et l'enfant ne l'est pas du tout! Innocente comme un vieux juge!

BARTHOLO, *attirant Marceline.*

Adieu, jolie fiancée de notre Figaro.

MARCELINE, *une révérence.*

L'accordée secrete de monseigneur.

SUZANNE, *une révérence.*

Qui vous estime beaucoup, madame.

MARCELINE, *une révérence.*

Me fera-t-elle aussi l'honneur de me chérir un peu, madame?

SUZANNE, *une révérence.*

A cet égard, madame n'a rien à desirer.

MARCELINE, *une révérence.*

C'est une si jolie personne que madame!

SUZANNE, *une révérence.*

Eh, mais assez pour désoler madame.

MARCELINE, *une révérence.*

Sur-tout bien respectable!

SUZANNE, *une révérence.*

C'est aux duegnes à l'être.

MARCELINE, *outrée.*

Aux duegnes! aux duegnes!

BARTHOLO, *l'arrêtant.*

Marceline!

MARCELINE.

Allons, docteur; car je n'y tiendrois pas. Bonjour, madame. (*Une révérence.*)

SCENE VI.

SUZANNE.

Allez, madame! allez, pédante! je crains aussi peu vos efforts que je méprise vos outrages. Voyez cette vieille Sibylle! parce qu'elle a fait quelques études et tourmenté la jeunesse de madame, elle veut tout dominer au château! (*elle jette la robe qu'elle tient sur une chaise.*) Je ne sais plus ce que je venois prendre.

SCENE VII.

SUZANNE, CHERUBIN.

CHÉRUBIN, *accourant.*

Ah! Suzon, depuis deux heures j'épie le moment de te trouver seule. Hélas! tu te maries, et moi je vais partir.

SUZANNE.

Comment! mon mariage éloigne-t-il du château le premier page de monseigneur?

CHÉRUBIN, *piteusement.*

Suzanne, il me renvoie.

SUZANNE, *le contrefait.*

Chérubin, quelque sottise.

CHÉRUBIN.

Il m'a trouvé hier au soir chez ta cousine Fanchette, à qui je faisois répéter son petit rôle d'innocente, pour la fête de ce soir : il s'est mis dans une fureur, en me voyant! Sortez, m'a-t-il dit, petit.... Je n'ose pas prononcer devant une femme le gros mot qu'il a dit : « Sortez; et demain vous ne coucherez « pas au château. » Si madame, si ma belle marraine ne parvient pas à l'apaiser, c'est fait, Suzon, je suis à jamais privé du bonheur de te voir.

SUZANNE.

De me voir! moi? c'est mon tour! ce n'est donc plus pour ma maîtresse que vous soupirez en secret?

CHÉRUBIN.

Ah! Suzon, qu'elle est noble et belle! mais qu'elle est imposante!

SUZANNE.

C'est-à-dire que je ne le suis pas, et qu'on peut oser avec moi....

CHÉRUBIN.

Tu sais trop bien, méchante, que je n'ose pas oser. Mais que tu es heureuse! à tous momens la voir, lui parler, l'habiller le matin et la déshabiller le soir, épingle à épingle... ah, Suzon! je donnerois... Qu'est-ce que tu tiens donc là?

SUZANNE, *raillant.*

Hélas, l'heureux bonnet, et le fortuné ruban qui

renferment la nuit les cheveux de cette belle marraine...

CHÉRUBIN, *vivement.*

Son ruban de nuit! donne-le-moi, mon cœur.

SUZANNE, *le retirant.*

Eh que non pas : Son cœur! Comme il est familier donc! Si ce n'étoit pas un morveux sans conséquence, (*Chérubin arrache le ruban.*) Ah! le ruban!

CHÉRUBIN, *tourne autour du grand fauteuil.*

Tu diras qu'il est égaré, gâté; qu'il est perdu. Tu diras tout ce que tu voudras.

SUZANNE, *tourne après lui.*

Oh! dans trois ou quatre ans, je prédis que vous serez le plus grand petit vaurien!... Rendez-vous le ruban? (*elle veut le reprendre.*)

CHÉRUBIN, *tire une romance de sa poche.*

Laisse, ah, laisse-le-moi, Suzon; je te donnerai ma romance; et pendant que le souvenir de ta belle maîtresse attristera tous mes momens, le tien y versera le seul rayon de joie qui puisse encore amuser mon cœur.

SUZANNE, *arrache la romance.*

Amuser votre cœur, petit scélérat! vous croyez parler à votre Fanchette; on vous surprend chez elle, et vous soupirez pour madame, et vous m'en contez à moi, par-dessus le marché!

CHÉRUBIN, *exalté.*

Cela est vrai, d'honneur! je ne sais plus ce que je suis; mais depuis quelque temps je sens ma poitrine

agitée; mon cœur palpite au seul aspect d'une femme; les mots *amour* et *volupté* le font tressaillir et le troublent. Enfin le besoin de dire à quelqu'un *je vous aime*, est devenu pour moi si pressant, que je le dis tout seul, en courant dans le parc, à ta maîtresse, à toi, aux arbres, aux nuages, au vent qui les emporte avec mes paroles perdues. Hier je rencontrai Marceline...

SUZANNE, *riant.*

Ah, ah, ah, ah!

CHÉRUBIN.

Pourquoi non? elle est femme, elle est fille. Une fille! une femme! ah! que ces noms sont doux! qu'ils sont intéressans!

SUZANNE.

Il devient fou!

CHÉRUBIN.

Fanchette est douce; elle m'écoute au moins: tu ne l'es pas, toi.

SUZANNE.

C'est bien dommage; écoutez donc, monsieur!

(*elle veut arracher le ruban.*)

CHÉRUBIN, *tourne en fuyant.*

Ah! ouiche! on ne l'aura, vois-tu, qu'avec ma vie. Mais, si tu n'es pas contente du prix, j'y joindrai mille baisers.

(*il lui donne chasse à son tour.*)

SUZANNE, *tourne en fuyant.*

Mille soufflets, si vous approchez. Je vais m'en plaindre à ma maîtresse; et, loin de supplier pour

vous, je dirai moi-même à monseigneur : C'est bien fait, monseigneur; chassez-nous ce petit voleur; renvoyez à ses parens un petit mauvais sujet qui se donne les airs d'aimer madame, et qui veut toujours m'embrasser par contre-coup.

CHÉRUBIN, *voit le Comte entrer; il se jette derriere le fauteuil avec effroi.*

Je suis perdu!

SUZANNE.

Quelle frayeur?

SCENE VIII.

SUZANNE, LE COMTE, CHERUBIN, *caché.*

SUZANNE, *aperçoit le Comte.*

Ah!... (*elle s'approche du fauteuil pour masquer Chérubin.*

LE COMTE, *s'avance.*

Tu es émue, Suzon! tu parlois seule, et ton petit cœur paroît dans une agitation... bien pardonnable, au reste, un jour comme celui-ci.

SUZANNE, *troublée.*

Monseigneur, que me voulez-vous? Si l'on vous trouvoit avec moi...

LE COMTE.

Je serois désolé qu'on m'y surprît; mais tu sais tout l'intérêt que je prends à toi. Bazile ne t'a pas laissé ignorer mon amour. Je n'ai qu'un instant pour t'expliquer mes vues; écoute. (*il s'assied dans le fauteuil.*)

SUZANNE, *vivement.*

Je n'écoute rien.

LE COMTE, *lui prend la main.*

Un seul mot. Tu sais que le roi m'a nommé son ambassadeur à Londres. J'emmene avec moi Figaro : je lui donne un excellent poste; et comme le devoir d'une femme est de suivre son mari...

SUZANNE.

Ah, si j'osois parler!

LE COMTE, *la rapproche de lui.*

Parle, parle, ma chere, use aujourd'hui d'un droit que tu prends sur moi pour la vie.

SUZANNE, *effrayée.*

Je n'en veux point, monseigneur, je n'en veux point. Quittez-moi, je vous prie.

LE COMTE.

Mais dis auparavant.

SUZANNE, *en colere.*

Je ne sais plus ce que je disois.

LE COMTE.

Sur le devoir des femmes.

SUZANNE.

Eh bien! lorsque monseigneur enleva la sienne de chez le docteur, et qu'il l'épousa par amour, lorsqu'il abolit pour elle un certain affreux droit du seigneur...

LE COMTE, *gaiement.*

Qui faisoit bien de la peine aux filles! Ah, Suzette! ce droit charmant! si tu venois en jaser sur la brune au jardin, je mettrois un tel prix à cette légere faveur...

BAZILE, *parle en dehors.*

Il n'est pas chez lui, monseigneur.

LE COMTE, *se leve.*

Quelle est cette voix?

SUZANNE.

Que je suis malheureuse!

LE COMTE.

Sors, pour qu'on n'entre pas.

SUZANNE, *troublée.*

Que je vous laisse ici?

BAZILE *crie en dehors.*

Monseigneur étoit chez madame, il en est sorti; je vais voir.

LE COMTE.

Et pas un lieu pour se cacher! Ah! derriere ce fauteuil... assez mal; mais renvoie-le bien vîte.

(*Suzanne lui barre le chemin: il la pousse doucement, elle recule, et se met ainsi entre lui et le petit page; mais pendant que le Comte s'abaisse et prend sa place, Chérubin tourne et se jette effrayé sur le fauteuil à genoux, et s'y blottit. Suzanne prend la robe qu'elle apportoit, en couvre le page, et se met devant le fauteuil.*)

SCENE IX.

LE COMTE, CHERUBIN, *cachés;* SUZANNE, BAZILE.

BAZILE.

N'auriez-vous pas vu monseigneur, mademoiselle?

SUZANNE, *brusquement.*

Hé! pourquoi l'aurois-je vu? Laissez-moi.

BAZILE, *s'approche.*

Si vous étiez plus raisonnable, il n'y auroit rien d'étonnant à ma question. C'est Figaro qui le cherche.

SUZANNE.

Il cherche donc l'homme qui lui veut le plus de mal après vous?

LE COMTE, *à part.*

Voyons un peu comme il me sert.

BAZILE.

Désirer du bien à une femme, est-ce vouloir du mal à son mari?

SUZANNE.

Non, dans vos affreux principes, agent de corruption.

BAZILE.

Que vous demande-t-on ici que vous n'alliez prodiguer à un autre? Grace à la douce cérémonie, ce qu'on vous défendoit hier, on vous le prescrira demain.

SUZANNE.

Indigne!

BAZILE.

De toutes les choses sérieuses, le mariage étant la plus bouffonne, j'avois pensé....

SUZANNE, *outrée.*

Des horreurs. Qui vous permet d'entrer ici?

BAZILE.

Là, là, mauvaise! Dieu vous apaise! Il n'en sera

que ce que vous voulez; mais ne croyez pas non plus que je regarde monsieur Figaro comme l'obstacle qui nuit à monseigneur : et sans le petit page...

SUZANNE, *timidement.*

Don Chérubin?

BAZILE, *la contrefait.*

Cherubino di amore, qui tourne autour de vous sans cesse, et qui, ce matin encore, rôdait ici pour y entrer, quand je vous ai quittée; dites que cela n'est pas vrai?

SUZANNE.

Quelle imposture! allez-vous-en, méchant homme!

BAZILE.

On est un méchant homme, parce qu'on y voit clair. N'est-ce pas pour vous aussi cette romance dont il fait mystere?

SUZANNE, *en colere.*

Ah! oui, pour moi!...

BAZILE.

A moins qu'il ne l'ait composée pour madame! En effet, quand il sert à table on dit qu'il la regarde avec des yeux!... mais peste, qu'il ne s'y joue pas; monseigneur est brutal sur l'article.

SUZANNE, *outrée.*

Et vous bien scélérat, d'aller semant de pareils bruits pour perdre un malheureux enfant tombé dans la disgrace de son maître.

BAZILE.

L'ai-je inventé? Je le dis, parce que tout le monde en parle.

LE COMTE, *se leve.*

Comment tout le monde en parle!

(Chérubin, *dans le fauteuil*; le Comte, Suzanne, Bazile.)

SUZANNE.

Ah ciel!

BAZILE.

Ha, ha!

LE COMTE.

Courez Bazile, et qu'on le chasse.

BAZILE.

Ah, que je suis fâché d'être entré!

SUZANNE, *troublée.*

Mon Dieu! mon Dieu!

LE COMTE, *à Bazile.*

Elle est saisie. Asseyons-la dans ce fauteuil.

SUZANNE *le repousse vivement.*

Je ne veux pas m'asseoir. Entrer ainsi librement, c'est indigne!

LE COMTE.

Nous sommes deux avec toi, ma chere. Il n'y a plus le moindre danger.

BAZILE.

Moi, je suis désolé de m'être égayé sur le page, puisque vous l'entendiez; je n'en usois ainsi que pour pénétrer ses sentimens; car au fond....

LE COMTE.

Cinquante pistoles, un cheval, et qu'on le renvoie à ses parens.

BAZILE.

Monseigneur, pour un badinage?

LE COMTE.

Un petit libertin, que j'ai surpris encore hier avec la fille du jardinier.

BAZILE.

Avec Fanchette?

LE COMTE.

Et dans sa chambre.

SUZANNE, *outrée.*

Où monseigneur avoit sans doute affaire aussi!

LE COMTE, *gaiement.*

J'en aime assez la remarque.

BAZILE.

Elle est d'un bon augure.

LE COMTE, *gaiement.*

Mais non; j'allois chercher ton oncle Antonio, mon ivrogne de jardinier, pour lui donner des ordres. Je frappe, on est long-temps à m'ouvrir; ta cousine a l'air empêtrée, je prends un soupçon, je lui parle, et, tout en causant, j'examine. Il y avoit derriere la porte une espece de rideau, de porte-manteau, de je ne sais quoi, qui couvroit des hardes; sans faire semblant de rien, je vais doucement, doucement lever ce rideau, (*pour imiter le geste il leve la robe du fauteuil,*) et je vois... (*Il aperçoit le page.*) Ah!...

(Suzanne; Chérubin, *dans le fauteuil;* le Comte, Bazile.)

BAZILE.

Ha, ha!

LE COMTE.

Ce tour-ci vaut l'autre.

BAZILE.

Encore mieux.

LE COMTE, *à Suzanne.*

A merveilles, mademoiselle : à peine fiancée vous faites de ces apprêts? C'étoit pour recevoir mon page que vous désiriez d'être seule? Et vous, monsieur, qui ne changez point de conduite, il vous manquoit de vous adresser sans respect pour votre marraine, à sa premiere camariste, à la femme de votre ami! Mais je ne souffrirai pas que Figaro, qu'un homme que j'estime, et que j'aime, soit victime d'une pareille tromperie : Etoit-il avec vous, Bazile?

SUZANNE, *outrée.*

Il n'y a tromperie, ni victime ; il étoit là lorsque vous me parliez.

LE COMTE, *emporté.*

Puisses-tu mentir en le disant! Son plus cruel ennemi n'oseroit lui souhaiter ce malheur.

SUZANNE.

Il me prioit d'engager madame à vous demander sa grace. Votre arrivée l'a si fort troublé, qu'il s'est masqué de ce fauteuil.

LE COMTE, *en colere.*

Ruse d'enfer ! je m'y suis assis en entrant.

CHÉRUBIN.

Hélas, monseigneur, j'étois tremblant derriere.

LE COMTE.

Autre fourberie! je viens de m'y placer moi-même.

CHÉRUBIN.

Pardon, mais c'est alors que je me suis blotti dedans.

LE COMTE, *plus outré.*

C'est donc une couleuvre, que ce petit... serpent-là! il nous écoutoit!

CHÉRUBIN.

Au contraire, monseigneur, j'ai fait ce que j'ai pu pour ne rien entendre.

LE COMTE.

O perfidie! (*à Suzanne.*) Tu n'épouseras pas Figaro.

BAZILE.

Contenez-vous, on vient.

LE COMTE, *tirant Chérubin du fauteuil et le mettant sur ses pieds.*

Il resteroit là devant toute la terre!

SCENE X.

CHERUBIN, SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE, FANCHETTE, BAZILE, BEAUCOUP DE VALETS, PAYSANNES, PAYSANS VÊTUS DE BLANC.

FIGARO, *tenant une toque de femme, garnie de plumes blanches et de rubans blancs, parle à la Comtesse.*

Il n'y a que vous, madame, qui puissiez nous obtenir cette faveur.

LA COMTESSE.

Vous les voyez, monsieur le Comte; ils me supposent un crédit que je n'ai point; mais comme leur demande n'est pas déraisonnable...

LE COMTE, *embarrassé.*

Il faudroit qu'elle le fût beaucoup...

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Soutiens bien mes efforts.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Qui ne meneront à rien.

FIGARO, *bas.*

Va toujours.

LE COMTE, *à Figaro.*

Que voulez-vous?

FIGARO.

Monseigneur, vos vassaux touchés de l'abolition d'un certain droit fâcheux, que votre amour pour madame...

LE COMTE.

Hé bien, ce droit n'existe plus: que veux-tu dire?

FIGARO, *malignement.*

Qu'il est bien temps que la vertu d'un si bon maître éclate; elle m'est d'un tel avantage aujourd'hui, que je desire être le premier à la célébrer à mes noces.

LE COMTE, *plus embarrassé.*

Tu te moques, ami! l'abolition d'un droit honteux n'est que l'acquit d'une dette envers l'honnêteté. Un Espagnol peut vouloir conquérir la beauté par des soins; mais en exiger le premier, le plus doux emploi, comme une servile redevance, ah! c'est la ty-

rannie d'un Vandale, et non le droit avoué d'un noble Castillan.

FIGARO, *tenant Suzanne par la main.*

Permettez donc que cette jeune créature, de qui votre sagesse a préservé l'honneur, reçoive de votre main, publiquement, la toque virginale, ornée de plumes et de rubans blancs, symbole de la pureté de vos intentions: adoptez-en la cérémonie pour tous les mariages, et qu'un quatrain, chanté en chœur, rappelle à jamais le souvenir...

LE COMTE, *embarrassé.*

Si je ne savois pas qu'amoureux, poëte et musicien sont trois titres d'indulgence pour toutes les folies...

FIGARO.

Joignez-vous à moi, mes amis.

TOUS ENSEMBLE.

Monseigneur! Monseigneur!

SUZANNE, *au Comte.*

Pourquoi fuir un éloge que vous méritez si bien?

LE COMTE, *à part.*

La perfide!

FIGARO.

Regardez-la donc, monseigneur; jamais plus jolie fiancée ne montrera mieux la grandeur de votre sacrifice.

SUZANNE.

Laisse là ma figure, et ne vantons que sa vertu.

LE COMTE, *à part.*

C'est un jeu que tout ceci.

LA COMTESSE.

Je me joins à eux, monsieur le Comte; et cette cérémonie me sera toujours chere, puisqu'elle doit son motif à l'amour charmant que vous aviez pour moi.

LE COMTE.

Que j'ai toujours, madame; et c'est à ce titre que je me rends.

TOUS ENSEMBLE.

Vivat.

LE COMTE, *à part.*

Je suis pris; (*haut.*) Pour que la cérémonie eût un peu plus d'éclat, je voudrois seulement qu'on la remît à tantôt. (*à part.*) Faisons vîte chercher Marceline.

FIGARO, *à Chérubin.*

Eh bien, espiegle! vous n'applaudissez pas?

SUZANNE.

Il est au désespoir; monseigneur le renvoie.

LA COMTESSE.

Ah! monsieur, je demande sa grace.

LE COMTE.

Il ne la mérite point.

LA COMTESSE.

Hélas! il est si jeune!

LE COMTE.

Pas tant que vous le croyez.

CHÉRUBIN, *tremblant.*

Pardonner généreusement n'est pas le droit du seigneur auquel vous avez renoncé en épousant madame.

LA COMTESSE.

Il n'a renoncé qu'à celui qui vous affligeoit tous.

SUZANNE.

Si monseigneur avoit cédé le droit de pardonner, ce seroit sûrement le premier qu'il voudroit racheter en secret.

LE COMTE, *embarrassé.*

Sans doute.

LA COMTESSE.

Eh pourquoi le racheter?

CHÉRUBIN, *au Comte.*

Je fus léger dans ma conduite, il est vrai, monseigneur; mais jamais la moindre indiscrétion dans mes paroles.

LE COMTE, *embarrassé.*

Eh bien, c'est assez...

FIGARO.

Qu'entend-il?

LE COMTE, *vivement.*

C'est assez, c'est assez; tout le monde exige son pardon, je l'accorde, et j'irai plus loin. Je lui donne une compagnie dans ma légion.

TOUS ENSEMBLE.

Vivat.

LE COMTE.

Mais c'est à condition qu'il partira sur-le-champ, pour joindre en Catalogne.

FIGARO.

Ah! monseigneur, demain.

LE COMTE, *insiste.*

Je le veux.

CHÉRUBIN.

J'obéis.

LE COMTE.

Saluez votre marraine, et demandez sa protection.

CHÉRUBIN, *met un genou en terre, devant la Comtesse, et ne peut parler.*

LA COMTESSE, *émue.*

Puisqu'on ne peut vous garder seulement aujourd'hui, partez, jeune homme. Un nouvel état vous appelle; allez le remplir dignement. Honorez votre bienfaiteur. Souvenez-vous de cette maison, où votre jeunesse a trouvé tant d'indulgence. Soyez soumis, honnête et brave; nous prendrons part à vos succès. (*Chérubin se releve et retourne à sa place.*)

LE COMTE.

Vous êtes bien émue, madame!

LA COMTESSE.

Je ne m'en défends pas. Qui sait le sort d'un enfant jeté dans une carriere aussi dangereuse! il est allié de mes parens; et de plus, il est mon filleul.

LE COMTE, *à part.*

Je vois que Bazile avoit raison. (*haut.*) Jeune homme, embrassez Suzanne... pour la derniere fois.

FIGARO.

Pourquoi cela, monseigneur? il viendra passer ses hivers. Baise-moi donc aussi, capitaine! (*il l'embrasse.*) Adieu, mon petit Chérubin. Tu vas mener un train de vie bien différent, mon enfant: dame!

tu ne rôderas plus tout le jour au quartier des femmes : plus d'échaudés, de goûtés à la crême; plus de main chaude, ou de colin-maillard. De bons soldats, morbleu! basanés, mal vêtus; un grand fusil bien lourd; tourne à droite, tourne à gauche, en avant, marche à la gloire; et ne va pas broncher en chemin, à moins qu'un bon coup de feu...

SUZANNE.

Fi donc, l'horreur!

LA COMTESSE.

Quel pronostic!

LE COMTE.

Où donc est Marceline? Il est bien singulier qu'elle ne soit pas des vôtres.

FANCHETTE.

Monseigneur, elle a pris le chemin du bourg, par le petit sentier de la ferme.

LE COMTE.

Et elle en reviendra?

BAZILE.

Quand il plaira à Dieu.

FIGARO.

S'il lui plaisoit qu'il ne lui plût jamais...

FANCHETTE.

Monsieur le docteur lui donnoit le bras.

LE COMTE, *vivement.*

Le docteur est ici?

BAZILE.

Elle s'en est d'abord emparée...

LE COMTE, *à part.*

Il ne pouvoit venir plus à propos.

FANCHETTE.

Elle avoit l'air bien échauffé, elle parloit haut en marchant, puis elle s'arrêtoit, et faisoit comme çà, de grands bras... et monsieur le docteur lui faisoit comme ça, de la main, en l'apaisant : elle paroissoit si courroucée! elle nommoit mon cousin Figaro.

LE COMTE, *lui prend le menton.*

Cousin... futur.

FANCHETTE, *montrant Chérubin.*

Monseigneur, nous avez-vous pardonné d'hier?...

LE COMTE.

Bonjour, bonjour, petite.

FIGARO.

C'est son chien d'amour qui la berce; elle auroit troublé notre fête.

LE COMTE, *à part.*

Elle la troublera, je t'en réponds. (*haut.*) Allons, madame, entrons. Bazile, vous passerez chez moi.

SUZANNE, *à Figaro.*

Tu me rejoindras, mon fils?

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Est-il bien enfilé?

SUZANNE, *bas.*

Charmant garçon!

(*Ils sortent tous.*)

SCENE XI.

CHÉRUBIN, FIGARO, BAZILE.

(*Pendant qu'on sort, Figaro les arrête tous deux et les ramene.*)

FIGARO.

Ah çà, vous autres, la cérémonie adoptée, ma fête de ce soir en est la suite; il faut bravement nous recorder: ne faisons point comme ces acteurs qui ne jouent jamais si mal que le jour où la critique est le plus éveillée. Nous n'avons point de lendemain qui nous excuse, nous. Sachons bien nos rôles aujourd'hui.

BAZILE, *malignement.*

Le mien est plus difficile que tu ne crois.

FIGARO, *faisant, sans qu'il le voie, le geste de le rosser.*

Tu es loin aussi de savoir tout le succès qu'il te vaudra.

CHÉRUBIN.

Mon ami, tu oublies que je pars.

FIGARO.

Et toi, tu voudrois bien rester!

CHÉRUBIN.

Ah! si je le voudrois!

BAZILE.

Il faut ruser. Point de murmure à ton départ. Le

manteau de voyage à l'épaule; arrange ouvertement ta trousse, et qu'on voie ton cheval à la grille; un temps de galop jusqu'à la ferme; reviens à pied par les derrieres; monseigneur te croira parti; tiens-toi seulement hors de sa vue; je me charge de l'apaiser après la fête.

CHÉRUBIN.

Mais Fanchette qui ne sait pas son rôle!

BAZILE.

Que diable lui apprenez-vous donc, depuis huit jours, que vous ne la quittez pas?

FIGARO.

Tu n'as rien à faire aujourd'hui, donne-lui par grace une leçon.

BAZILE.

Prenez garde, jeune homme, prenez garde! le pere n'est pas satisfait; la fille a été soufflettée; elle n'étudie pas avec vous: Chérubin! Chérubin! vous lui causerez des chagrins! tant va la cruche à l'eau!...

FIGARO.

Ah! voilà notre imbécile, avec ses vieux proverbes! Hé bien, pédant, que dit la sagesse des nations? tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin...

BAZILE.

Elle s'emplit.

FIGARO, *en s'en allant.*

Pas si bête, pourtant, pas si bête!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre à coucher superbe, un grand lit en alcôve, une estrade au-devant. La porte pour entrer s'ouvre et se ferme à la troisieme coulisse à droite, celle d'un cabinet, à la premiere coulisse à gauche. Une porte, dans le fond, va chez les femmes : une fenêtre s'ouvre de l'autre côté.

SCENE PREMIERE.

SUZANNE, LA COMTESSE, *entrent par la porte à droite.*

LA COMTESSE, *se jette dans une bergere.*

FERME la porte, Suzanne, et conte-moi tout, dans le plus grand détail.

SUZANNE.

Je n'ai rien caché à madame.

LA COMTESSE.

Quoi ! Suzon, il vouloit te séduire?

SUZANNE.

Oh que non; monseigneur n'y met pas tant de façon avec sa servante : il vouloit m'acheter.

LA COMTESSE.

Et le petit page étoit présent?

SUZANNE.

C'est-à-dire caché derriere le grand fauteuil. Il venoit me prier de vous demander sa grace.

LA COMTESSE.

Hé pourquoi ne pas s'adresser à moi-même? est-ce que je l'aurois refusé, Suzon?

SUZANNE.

C'est ce que j'ai dit: mais ses regrets de partir, et sur-tout de quitter madame! « Ah, Suzon, qu'elle est noble et belle! mais qu'elle est imposante! »

LA COMTESSE.

Est-ce que j'ai cet air-là, Suzon? moi qui l'ai toujours protégé.

SUZANNE.

Puis il a vu votre ruban de nuit que je tenois, il s'est jeté dessus....

LA COMTESSE, *souriant.*

Mon ruban?... quelle enfance!

SUZANNE.

J'ai voulu le lui ôter; madame, c'étoit un lion; ses yeux brilloient... Tu ne l'auras qu'avec ma vie, disoit-il, en forçant sa petite voix douce et grêle.

LA COMTESSE, *rêvant.*

Eh bien, Suzon?

SUZANNE.

Eh bien, madame, est-ce qu'on peut faire finir ce petit démon-là? Ma marraine par-ci; je voudrois bien par l'autre; et parce qu'il n'oseroit seulement baiser la robe de madame, il voudroit toujours m'embrasser, moi.

LA COMTESSE, *rêvant.*

Laissons... laissons ces folies... Enfin, ma pauvre Suzanne, mon époux a fini par te dire?...

SUZANNE.

Que si je ne voulois pas l'entendre il alloit protéger Marceline.

LA COMTESSE, *se leve et se promene, en se servant fortement de l'éventail.*

Il ne m'aime plus du tout.

SUZANNE.

Pourquoi tant de jalousie?

LA COMTESSE.

Comme tous les maris, ma chere! uniquement par orgueil. Ah! je l'ai trop aimé! je l'ai lassé de mes tendresses, et fatigué de mon amour; voilà mon seul tort avec lui: mais je n'entends pas que cet honnête aveu te nuise, et tu épouseras Figaro. Lui seul peut nous y aider: viendra-t-il?

SUZANNE.

Dès qu'il verra partir la chasse.

LA COMTESSE, *se servant de l'éventail.*

Ouvre un peu la croisée sur le jardin. Il fait une chaleur ici!...

SUZANNE.

C'est que madame parle et marche avec action. (*Elle va ouvrir la croisée du fond.*)

LA COMTESSE, *rêvant long-temps.*

Sans cette constance à me fuir... les hommes sont bien coupables!

SUZANNE, *crie de la fenêtre.*

Ah! voilà monseigneur qui traverse à cheval le grand potager, suivi de Pédrille, avec deux, trois, quatre levriers.

LA COMTESSE.

Nous avons du temps devant nous. (*elle s'assied.*) On frappe, Suzon?

SUZANNE, *court ouvrir en chantant.*

Ah, c'est mon Figaro! ah, c'est mon Figaro!

SCENE II.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE *assise.*

SUZANNE.

Mon cher ami! viens donc. Madame est dans une impatience!...

FIGARO.

Et toi, ma petite Suzanne? Madame n'en doit prendre aucune. Au fait, de quoi s'agit-il? d'une misere. Monsieur le Comte trouve notre jeune femme aimable, il voudroit en faire sa maîtresse, et c'est bien naturel.

SUZANNE.

Naturel?

FIGARO.

Puis il m'a nommé courrier de dépêches, et Suzon conseiller d'ambassade. Il n'y a pas là d'étourderie.

SUZANNE.

Tu finiras?

FIGARO.

Et parce que Suzanne ma fiancée n'accepte pas le diplôme, il va favoriser les vues de Marceline : quoi de plus simple encore? Se venger de ceux qui nuisent à nos projets en renversant les leurs, c'est ce que chacun fait; ce que nous allons faire nous-mêmes. Hé bien, voilà tout pourtant.

LA COMTESSE.

Pouvez-vous, Figaro, traiter si légèrement un dessein qui nous coûte à tous le bonheur?

FIGARO.

Qui dit cela, madame?

SUZANNE.

Au lieu de t'affliger de nos chagrins...

FIGARO.

N'est-ce pas assez que je m'en occupe? Or, pour agir aussi méthodiquement que lui, tempérons d'abord son ardeur de nos possessions, en l'inquiétant sur les siennes.

LA COMTESSE.

C'est bien dit : mais comment?

FIGARO.

C'est déja fait, madame; un faux avis donné sur vous...

LA COMTESSE.

Sur moi! la tête vous tourne!

FIGARO.

Oh! c'est à lui qu'elle doit tourner.

LA COMTESSE.

Un homme aussi jaloux!...

FIGARO.

Tant mieux : pour tirer parti des gens de ce caractere, il ne faut qu'un peu leur fouetter le sang : c'est ce que les femmes entendent si bien ! Puis les tient-on fâchés tout rouge, avec un brin d'intrigue on les mene où l'on veut, par le nez, dans le Guadalquivir. Je vous ai fait rendre à Bazile un billet inconnu, lequel avertit monseigneur qu'un galant doit chercher à vous voir aujourd'hui pendant le bal.

LA COMTESSE.

Et vous vous jouez ainsi de la vérité sur le compte d'une femme d'honneur!...

FIGARO.

Il y en a peu, madame, avec qui je l'eusse osé, crainte de rencontrer juste.

LA COMTESSE.

Il faudra que je l'en remercie!

FIGARO.

Mais dites-moi s'il n'est pas charmant de lui avoir taillé ses morceaux de la journée, de façon qu'il passe à rôder, à jurer après sa dame, le temps qu'il destinoit à se complaire avec la nôtre! Il est déja tout dérouté : galopera-t-il celle-ci? surveillera-t-il celle-là? dans son trouble d'esprit, tenez, tenez, le voilà qui court la plaine, et force un lievre qui n'en peut mais. L'heure du mariage arrive en poste; il n'aura pas pris de parti contre, et jamais il n'osera s'y opposer devant madame.

SUZANNE.

Non; mais Marceline, le bel esprit, osera le faire, elle.

FIGARO.

Brrrr. Cela m'inquiete bien, ma foi! Tu feras dire à monseigneur que tu te rendras sur la brune au jardin.

SUZANNE.

Tu comptes sur celui-là?

FIGARO.

Oh dame! écoutez donc; les gens qui ne veulent rien faire de rien, n'avancent rien, et ne sont bons à rien. Voilà mon mot.

SUZANNE.

Il est joli!

LA COMTESSE.

Comme son idée : vous consentiriez qu'elle s'y rendît?

FIGARO.

Point du tout. Je fais endosser un habit de Suzanne à quelqu'un : surpris par nous au rendez-vous, le Comte pourra-t-il s'en dédire?

SUZANNE.

A qui, mes habits?

FIGARO.

Chérubin.

LA COMTESSE.

Il est parti.

FIGARO.

Non pas pour moi : veut-on me laisser faire?

SUZANNE.

On peut s'en fier à lui pour mener une intrigue.

FIGARO.

Deux, trois, quatre à la fois, bien embrouillées, qui se croisent. J'étois né pour être courtisan.

SUZANNE.

On dit que c'est un métier si difficile!

FIGARO.

Recevoir, prendre et demander: voilà le secret en trois mots.

LA COMTESSE.

Il a tant d'assurance, qu'il finit par m'en inspirer.

FIGARO.

C'est mon dessein.

SUZANNE.

Tu disois donc?

FIGARO.

Que, pendant l'absence de monseigneur, je vais vous envoyer le Chérubin : coiffez-le, habillez-le; je le renferme et l'endoctrine; et puis, dansez, monseigneur. (*Il sort.*)

SCENE III.

SUZANNE, LA COMTESSE, *assise.*

LA COMTESSE, *tenant sa boîte à mouches.*

Mon Dieu, Suzon; comme je suis faite!... ce jeune homme qui va venir!...

SUZANNE.

Madame ne veut donc pas qu'il en réchappe?

LA COMTESSE, *rêve devant sa petite glace.*

Moi?... tu verras comme je vais le gronder.

SUZANNE.

Faisons-lui chanter sa romance. (*elle la met sur la Comtesse.*)

LA COMTESSE.

Mais, c'est qu'en vérité mes cheveux sont dans un désordre...

SUZANNE, *riant.*

Je n'ai qu'à reprendre ces deux boucles, madame le grondera bien mieux.

LA COMTESSE, *revenant à elle.*

Qu'est-ce que vous dites donc, mademoiselle?

SCENE IV.

CHERUBIN, *l'air honteux*, SUZANNE, LA COMTESSE, *assise.*

SUZANNE.

Entrez, monsieur l'officier; on est visible.

CHÉRUBIN, *avance en tremblant.*

Ah, que ce nom m'afflige, madame! il m'apprend qu'il faut quitter des lieux.... une marraine si.... bonne!...

SUZANNE.

Et si belle!

CHÉRUBIN, *avec un soupir.*

Ah! oui.

SUZANNE *le contrefait.*

Ah ! oui. Le bon jeune homme! avec ses longues paupieres hypocrites. Allons, bel oiseau bleu, chantez la romance à madame.

LA COMTESSE, *la déplie.*

De qui... dit-on qu'elle est?

SUZANNE.

Voyez la rougeur du coupable : en a-t-il un pied sur les joues!

CHÉRUBIN.

Est-ce qu'il est défendu... de chérir...

SUZANNE, *lui met le poing sous le nez.*

Je dirai tout, vaurien!

LA COMTESSE.

Là... chante-t-il?

CHÉRUBIN.

Oh! madame, je suis si tremblant!...

SUZANNE, *en riant.*

Et gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian; dès que madame le veut, modeste auteur! je vais l'accompagner.

LA COMTESSE.

Prends ma guitare. (*La Comtesse, assise, tient le papier pour suivre. Suzanne est derriere son fauteuil, et prélude en regardant la musique par-dessus sa maîtresse. Le petit page est devant elle, les yeux baissés. Ce tableau est juste la belle estampe d'après Vanloo, appelée* la Conversation espagnole.

(Chérubin, la Comtesse, Suzanne.)

ROMANCE.

AIR : *Marlbroug s'en vat-en guerre.*

PREMIER COUPLET.

Mon coursier hors d'haleine,

(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
J'errois de plaine en plaine
Au gré du destrier.

DEUXIEME COUPLET.

Au gré du destrier;
Sans varlet, n'écuyer;
* Là près d'une fontaine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Songeant à ma marraine,
Sentois mes pleurs couler.

TROISIEME COUPLET.

Sentois mes pleurs couler,
Prêt à me désoler;
Je gravois sur un frêne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Sa lettre dans la mienne;
Le roi vint à passer.

QUATRIEME COUPLET.

Le roi vint à passer;
Ses barons, son clergier.
Beau page, dit la reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Qui vous met à la gêne?
Qui vous fait tant plorer?

CINQUIEME COUPLET.

Qui vous fait tant plorer?
Nous faut le déclarer.
Madame et souveraine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!

---

* Au spectacle, on a commencé la romance à ce vers, en disant : *Auprès d'une fontaine.*

J'avois une marraine,
Que toujours adorai *.

SIXIEME COUPLET.

Que toujours adorai;
Je sens que j'en mourrai.
Beau page, dit la reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
N'est-il qu'une marraine?
Je vous en servirai.

SEPTIEME COUPLET.

Je vous en servirai;
Mon page vous ferai;
Puis à ma jeune Hélene,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Fille d'un capitaine,
Un jour vous marierai.

HUITIEME COUPLET.

Un jour vous marierai. —
Nenni n'en faut parler;
Je veux, traînant ma chaîne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Mourir de cette peine;
Mais non m'en consoler.

LA COMTESSE.

Il y a de la naïveté... du sentiment même.

(Chérubin, Suzanne, la Comtesse.)

SUZANNE *va poser la guitare sur un fauteuil.*

Oh! pour du sentiment, c'est un jeune homme qui... Ah çà, monsieur l'officier, vous a-t-on dit que

* Ici la Comtesse arrête le page en fermant le papier. Le reste ne se chante pas au théâtre.

pour égayer la soirée, nous voulons savoir d'avance si un de mes habits vous ira passablement?

LA COMTESSE.

J'ai peur que non.

SUZANNE *se mesure avec lui.*

Il est de ma grandeur. Otons d'abord le manteau. (*elle le détache.*)

LA COMTESSE.

Et si quelqu'un entroit?

SUZANNE.

Est-ce que nous faisons du mal donc? je vais fermer la porte: (*elle court.*) mais c'est la coiffure que je veux voir.

LA COMTESSE.

Sur ma toilette, une baigneuse à moi. (*Suzanne entre dans le cabinet dont la porte est au bord du théâtre.*)

SCENE V.

CHERUBIN, LA COMTESSE, *assise.*

LA COMTESSE.

Jusqu'à l'instant du bal, le Comte ignorera que vous soyez au château. Nous lui dirons après que le temps d'expédier votre brevet nous a fait naître l'idée...

CHÉRUBIN, *le lui montre.*

Hélas, madame, le voici; Bazile me l'a remis de sa part.

LA COMTESSE.

Déja? l'on a craint d'y perdre une minute. (*elle lit.*) Ils se sont tant pressés qu'ils ont oublié d'y mettre son cachet. (*Elle le lui rend.*)

SCENE VI.

CHERUBIN, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE, *entre avec un grand bonnet.*

Le cachet à quoi?

LA COMTESSE.

A son brevet.

SUZANNE.

Déja?

LA COMTESSE.

C'est ce que je disois. Est-ce là ma baigneuse?

(Chérubin, Suzanne, la Comtesse.)

SUZANNE, *s'assied près de la Comtesse.*

Et la plus belle de toutes. (*elle chante avec des épingles dans sa bouche.*)

Tournez-vous donc envers ici,
Jean de Lyra, mon bel ami.

(*Chérubin se met à genoux; elle le coiffe.*)

Madame, il est charmant.

LA COMTESSE.

Arrange son collet d'un air un peu plus féminin.

SUZANNE, *l'arrange.*

Là... mais voyez donc ce morveux, comme il est

joli en fille! j'en suis jalouse, moi! (*elle lui prend le menton.*) Voulez-vous bien n'être pas joli comme ça?

LA COMTESSE.

Qu'elle est folle! Il faut relever la manche, afin que l'amadis prenne mieux... (*elle le retrousse.*) Qu'est-ce qu'il a donc au bras? un ruban!

SUZANNE.

Et un ruban à vous. Je suis bien aise que madame l'ait vu. Je lui avois dit que je le dirois, déja! Oh! si monseigneur n'étoit pas venu, j'aurois bien repris le ruban; car je suis presque aussi forte que lui.

LA COMTESSE.

Il y a du sang! (*elle détache le ruban.*)

CHÉRUBIN, *honteux.*

Ce matin, comptant partir, j'arrangeois la gourmette de mon cheval; il a donné de la tête, et la bossette m'a effleuré le bras.

LA COMTESSE.

On n'a jamais mis un ruban...

SUZANNE.

Et sur-tout un ruban volé. Voyons donc ce que la bossette... la courbette!... la cornette du cheval!... Je n'entends rien à tous ces noms-là. Ah! qu'il a le bras blanc! c'est comme une femme! plus blanc que le mien! regardez donc, madame. (*elle les compare.*)

LA COMTESSE, *d'un ton glacé.*

Occupez-vous plutôt de m'avoir du taffetas gommé, dans ma toilette. (*Suzanne lui pousse la tête, en riant; il tombe sur les deux mains. Elle entre dans le cabinet au bord du théâtre.*)

SCENE VII.

CHERUBIN, *à genoux,* LA COMTESSE, *assise.*

LA COMTESSE *reste un moment sans parler, les yeux sur son ruban. Chérubin la dévore de ses regards.*

Pour mon ruban, monsieur... comme c'est celui dont la couleur m'agrée le plus... j'étois fort en colere de l'avoir perdu.

SCENE VIII.

CHERUBIN, *à genoux,* LA COMTESSE, *assise,* SUZANNE.

SUZANNE, *revenant.*

Et la ligature à son bras? (*elle remet à la Comtesse du taffetas gommé et des ciseaux.*)

LA COMTESSE.

En allant lui chercher tes hardes, prends le ruban d'un autre bonnet.

(*Suzanne sort par la porte du fond, en emportant le manteau du page.*)

SCENE IX.

CHERUBIN, *à genoux*, LA COMTESSE, *assise*.

CHÉRUBIN, *les yeux baissés*.

Celui qui m'est ôté m'auroit guéri en moins de rien.

LA COMTESSE.

Par quelle vertu? (*lui montrant le taffetas.*) ceci vaut mieux.

CHÉRUBIN, *hésitant*.

Quand un ruban... a serré la tête... ou touché la peau d'une personne...

LA COMTESSE, *coupant la phrase*.

Etrangere, il devient bon pour les blessures? J'ignorois cette propriété. Pour l'éprouver, je garde celui-ci qui vous a serré le bras. A la premiere égratignure... de mes femmes, j'en ferai l'essai.

CHÉRUBIN, *pénétré*.

Vous le gardez, et moi je pars.

LA COMTESSE.

Non pour toujours.

CHÉRUBIN.

Je suis si malheureux!

LA COMTESSE, *émue*.

Il pleure à présent! c'est ce vilain Figaro avec son pronostic!

CHÉRUBIN, *exalté*.

Ah! je voudrois toucher au terme qu'il m'a pré-

dit! sûr de mourir à l'instant, peut-être ma bouche oseroit...

LA COMTESSE, *lui essuyant les yeux avec son mouchoir.*

Taisez-vous, taisez-vous, enfant. Il n'y a pas un brin de raison dans tout ce que vous dites. (*on frappe à la porte, elle éleve la voix.*) Qui frappe ainsi chez moi?

SCENE X.

CHERUBIN, LA COMTESSE, LE COMTE *en dehors.*

LE COMTE *en dehors.*

Pourquoi donc enfermée?

LA COMTESSE, *troublée se leve.*

C'est mon époux! grands Dieux !... (*à Chérubin qui s'est levé aussi.*) vous sans manteau, le col et les bras nus! seul avec moi! cet air de désordre, un billet reçu, sa jalousie!...

LE COMTE, *en dehors.*

Vous n'ouvrez pas?

LA COMTESSE.

C'est que... je suis seule.

LE COMTE, *en dehors.*

Seule! avec qui parlez-vous donc?

LA COMTESSE, *cherchant.*

Avec vous sans doute.

CHÉRUBIN, *à part.*

Après les scenes d'hier et de ce matin, il me

tueroit sur la place! (*Il court au cabinet de toilette, y entre, et tire la porte sur lui.*)

SCENE XI.

LA COMTESSE, *ôte la clef du cabinet, et court ouvrir au Comte.*

Ah quelle faute! quelle faute!

SCENE XII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *un peu sévere.*

Vous n'êtes pas dans l'usage de vous enfermer!

LA COMTESSE, *troublée.*

Je... je chiffonnois... oui je chiffonnois avec Suzanne; elle est passée un moment chez elle.

LE COMTE, *l'examine.*

Vous avez l'air et le ton bien altérés!

LA COMTESSE.

Cela n'est pas étonnant... pas étonnant du tout... je vous assure... nous parlions de vous... elle est passée, comme je vous dis.

LE COMTE.

Vous parliez de moi!... Je suis ramené par l'inquiétude; en montant à cheval, un billet qu'on m'a remis, mais auquel je n'ajoute aucune foi, m'a... pourtant agité.

LA COMTESSE.

Comment, monsieur?... quel billet?

LE COMTE.

Il faut avouer, madame, que vous ou moi, sommes entourés d'êtres... bien méchans! On me donne avis que, dans la journée, quelqu'un que je crois absent, doit chercher à vous entretenir.

LA COMTESSE.

Quel que soit cet audacieux, il faudra qu'il pénetre ici; car mon projet est de ne pas quitter ma chambre de tout le jour.

LE COMTE.

Ce soir pour la noce de Suzanne?

LA COMTESSE.

Pour rien au monde; je suis très incommodée.

LE COMTE.

Heureusement le docteur est ici. (*le page fait tomber une chaise dans le cabinet.*) Quel bruit entends-je?

LA COMTESSE, *plus troublée.*

Du bruit?

LE COMTE.

On a fait tomber un meuble.

LA COMTESSE.

Je... je n'ai rien entendu, pour moi.

LE COMTE.

Il faut que vous soyez furieusement préoccupée!

LA COMTESSE.

Préoccupée! de quoi?

LE COMTE.

Il y a quelqu'un dans ce cabinet, madame.

LA COMTESSE.

Hé... qui voulez-vous qu'il y ait, monsieur?

LE COMTE.

C'est moi qui vous le demande; j'arrive.

LA COMTESSE.

Hé mais... Suzanne, apparemment, qui range.

LE COMTE.

Vous avez dit qu'elle étoit passée chez elle.

LA COMTESSE.

Passée... ou entrée là; je ne sais lequel.

LE COMTE.

Si c'est Suzanne, d'où vient le trouble où je vous vois?

LA COMTESSE.

Du trouble pour ma camariste?

LE COMTE.

Pour votre camariste, je ne sais; mais pour du trouble, assurément.

LA COMTESSE.

Assurément, monsieur, cette fille vous trouble, et vous occupe beaucoup plus que moi.

LE COMTE, *en colere.*

Elle m'occupe à tel point, madame, que je veux la voir à l'instant.

LA COMTESSE.

Je crois, en effet, que vous le voulez souvent; mais voilà bien les soupçons les moins fondés...

SCENE XIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE, *entre avec des hardes, et pousse la porte du fond.*

LE COMTE.

Ils en seront plus aisés à détruire. (*il parle au cabinet.*) Sortez, Suzon ; je vous l'ordonne. (*Suzanne s'arrête auprès de l'alcôve, dans le fond.*

LA COMTESSE.

Elle est presque nue, monsieur : vient-on troubler ainsi des femmes dans leur retraite? Elle essayoit des hardes que je lui donne en la mariant; elle s'est enfuie quand elle vous a entendu.

LE COMTE.

Si elle craint tant de se montrer, au moins elle peut parler. (*il se tourne vers la porte du cabinet.*) Répondez-moi, Suzanne ; êtes-vous dans ce cabinet? (*Suzanne, restée au fond, se jette dans l'alcôve, et s'y cache.*)

LA COMTESSE, *vivement, parlant au cabinet.*

Suzon, je vous défends de répondre. (*au Comte.*) On n'a jamais poussé si loin la tyrannie.

LE COMTE, *s'avance au cabinet.*

Oh bien! puisqu'elle ne parle pas, vêtue ou non, je la verrai.

LA COMTESSE, *se met au-devant.*

Par-tout ailleurs je ne puis l'empêcher; mais j'espere aussi que chez moi...

LE COMTE.

Et moi j'espere savoir dans un moment quelle est cette Suzanne mystérieuse. Vous demander la clef, seroit, je le vois, inutile; mais il est un moyen sûr de jeter en dedans cette légere porte. Holà! quelqu'un.

LA COMTESSE.

Attirer vos gens, et faire un scandale public d'un soupçon qui nous rendroit la fable du château?

LE COMTE.

Fort bien, madame; en effet j'y suffirai; je vais à l'instant prendre chez moi ce qu'il faut... (*il marche pour sortir, et revient.*) Mais pour que tout reste au même état, voudrez-vous bien m'accompagner sans scandale et sans bruit, puisqu'il vous déplaît tant?... Une chose aussi simple, apparemment, ne me sera pas refusée.

LA COMTESSE, *troublée.*

Eh! monsieur, qui songe à vous contrarier?

LE COMTE.

Ah! j'oubliois la porte qui va chez vos femmes; il faut que je la ferme aussi, pour que vous soyez pleinement justifiée. (*il va fermer la porte du fond, et en ôte la clef.*)

LA COMTESSE, *à part.*

Oh ciel! étourderie funeste!

LE COMTE, *revenant à elle.*

Maintenant que cette chambre est close, acceptez mon bras, je vous prie; (*il éleve la voix.*) et quant à la Suzanne du cabinet, il faudra qu'elle ait la bonté

de m'attendre, et le moindre mal qui puisse lui arriver à mon retour...

LA COMTESSE.

En vérité, monsieur, voilà bien la plus odieuse aventure... (*Le Comte l'emmene et ferme la porte à la clef.*)

SCENE XIV.

SUZANNE, CHERUBIN.

SUZANNE, *sort de l'alcôve, accourt au cabinet et parle à la serrure.*

Ouvrez, Chérubin; ouvrez vîte : c'est Suzanne; ouvrez et sortez.

(Chérubin, Suzanne.)

CHÉRUBIN, *sort.*

Ah, Suzon, quelle horrible scene!

SUZANNE.

Sortez, vous n'avez pas une minute.

CHÉRUBIN, *effrayé.*

Eh, par où sortir?

SUZANNE.

Je n'en sais rien, mais sortez.

CHÉRUBIN.

S'il n'y a pas d'issue?

SUZANNE.

Après la rencontre de tantôt, il vous écraseroit! et nous serions perdus. Courez conter à Figaro...

CHÉRUBIN.

La fenêtre du jardin n'est peut-être pas bien haute. (*il court y regarder.*)

SUZANNE, *avec effroi.*

Un grand étage! Impossible! Ah, ma pauvre maîtresse! et mon mariage, ô ciel!

CHÉRUBIN, *revient.*

Elle donne sur la melonniere; quitte à gâter une couche ou deux.

SUZANNE, *le retient et s'écrie :*

Il va se tuer.

CHÉRUBIN, *exalté.*

Dans un goufre allumé, Suzon! oui, je m'y jetterois, plutôt que de lui nuire... Et ce baiser va me porter bonheur. (*Il l'embrasse et court sauter par la fenêtre.*)

SCENE XV.

SUZANNE, *un cri de frayeur.*

Ah!... (*elle tombe assise un moment; puis elle va péniblement regarder à la fenêtre et revient.*) Il est déja bien loin. Oh, le petit garnement! aussi leste que joli! Si celui-là manque de femmes... Prenons sa place au plutôt. (*en entrant dans le cabinet.*) Vous pouvez à présent, monsieur le Comte, rompre la cloison, si cela vous amuse; au diantre qui répond un mot. (*Elle s'y enferme.*)

SCENE XVI.

LE COMTE, LA COMTESSE, *rentrent dans la chambre.*

LE COMTE, *une pince à la main, qu'il jette sur le fauteuil.*

Tout est bien comme je l'ai laissé. Madame, en m'exposant à briser cette porte, réfléchissez aux suites : encore une fois voulez-vous l'ouvrir?

LA COMTESSE.

Eh, monsieur! quelle horrible humeur peut altérer ainsi les égards entre deux époux? Si l'amour vous dominoit au point de vous inspirer ces fureurs, malgré leur déraison, je les excuserois; j'oublierois, peut-être, en faveur du motif, ce qu'elles ont d'offensant pour moi. Mais la seule vanité peut-elle jeter dans cet excès un galant homme?

LE COMTE.

Amour ou vanité, vous ouvrirez la porte, ou je vais à l'instant...

LA COMTESSE, *au-devant.*

Arrêtez, monsieur, je vous prie. Me croyez-vous capable de manquer à ce que je me dois?

LE COMTE.

Tout ce qu'il vous plaira, madame; mais je verrai qui est dans ce cabinet.

LA COMTESSE, *effrayée.*

Hé bien, monsieur, vous le verrez. Ecoutez-moi... tranquillement.

LE COMTE.

Ce n'est donc pas Suzanne?

LA COMTESSE, *timidement.*

Au moins n'est-ce pas non plus une personne... dont vous deviez rien redouter... Nous disposions une plaisanterie... bien innocente en vérité, pour ce soir... et je vous jure...

LE COMTE.

Et vous me jurez?

LA COMTESSE.

Que nous n'avions pas plus de dessein de vous offenser, l'un que l'autre.

LE COMTE, *vîte.*

L'un que l'autre? C'est un homme.

LA COMTESSE.

Un enfant, monsieur.

LE COMTE.

Hé, qui donc?

LA COMTESSE.

A peine osé-je le nommer!

LE COMTE, *furieux.*

Je le tuerai.

LA COMTESSE.

Grands dieux!

LE COMTE.

Parlez donc.

LA COMTESSE.

Ce jeune... Chérubin...

LE COMTE.

Chérubin! l'insolent! Voilà mes soupçons et le billet expliqués.

LA COMTESSE, *joignant les mains.*

Ah! monsieur, gardez de penser...

LE COMTE, *frappant du pied, à part.*

Je trouverai par-tout ce maudit page! (*haut.*) Allons, madame, ouvrez; je sais tout maintenant. Vous n'auriez pas été si émue, en le congédiant ce matin; il seroit parti quand je l'ai ordonné; vous n'auriez pas mis tant de fausseté dans votre conte de Suzanne; il ne se seroit point si soigneusement caché, s'il n'y avoit rien de criminel.

LA COMTESSE.

Il a craint de vous irriter en se montrant.

LE COMTE, *hors de lui, crie au cabinet:*

Sors donc, petit malheureux!

LA COMTESSE, *le prend à bras le corps, en l'éloignant.*

Ah! monsieur, monsieur, votre colere me fait trembler pour lui. N'en croyez pas un injuste soupçon, de grace; et que le désordre où vous l'allez trouver...

LE COMTE.

Du désordre!

LA COMTESSE.

Hélas! oui; prêt à s'habiller en femme, une coiffure à moi sur la tête, en veste et sans manteau, le col ouvert, les bras nus; il alloit essayer...

LE COMTE.

Et vous vouliez garder votre chambre! Indigne épouse! Ah, vous la garderez... long-temps; mais il

faut, avant, que j'en chasse un insolent, de maniere à ne plus le rencontrer nulle part.

LA COMTESSE, *se jette à genoux, les bras élevés.*

Monsieur le Comte, épargnez un enfant; je ne me consolerois pas d'avoir causé...

LE COMTE.

Vos frayeurs aggravent son crime.

LA COMTESSE.

Il n'est pas coupable, il partoit : c'est moi qui l'ai fait appeler.

LE COMTE, *furieux.*

Levez-vous. Otez-vous... Tu es bien audacieuse d'oser me parler pour un autre !

LA COMTESSE.

Eh bien, je m'ôterai, monsieur, je me leverai; je vous remettrai même la clef du cabinet: mais, au nom de votre amour....

LE COMTE.

De mon amour, perfide!

LA COMTESSE, *se leve et lui présente la clef.*

Promettez-moi que vous laisserez aller cet enfant, sans lui faire aucun mal; et puisse après tout votre courroux tomber sur moi, si je ne vous convaincs pas...

LE COMTE, *prenant la clef.*

Je n'écoute plus rien.

LA COMTESSE, *se jette sur une bergere, un mouchoir sur les yeux.*

Oh, ciel! il va périr.

LE COMTE, *ouvre la porte, et recule.*

C'est Suzanne!

SCENE XVII.

LA COMTESSE, LE COMTE, SUZANNE.

SUZANNE, *sort en riant.*

Je le tuerai, je le tuerai. Tuez-le donc, ce méchant Page!

LE COMTE, *à part.*

Ah, quelle école! (*regardant la Comtesse qui est restée stupéfaite.*) Et vous aussi, vous jouez l'étonnement?... Mais peut-être elle n'y est pas seule.

(*Il entre.*)

SCENE XVIII.

LA COMTESSE, *assise*, SUZANNE.

SUZANNE, *accourt à sa maîtresse.*

Remettez-vous, madame: il est bien loin; il a fait un saut...

LA COMTESSE.

Ah, Suzon, je suis morte.

SCENE XIX.

LA COMTESSE, *assise*, SUZANNE, LE COMTE.

LE COMTE, *sort du cabinet d'un air confus. Après un court silence.*

Il n'y a personne, et pour le coup j'ai tort. Madame?... Vous jouez fort bien la comédie.

SUZANNE, *gaiement.*

Et moi, Monseigneur?

(*La Comtesse, son mouchoir sur sa bouche pour se remettre, ne parle pas.*

(Suzanne; la Comtesse, *assise;* le Comte.)

LE COMTE, *s'approche.*

Quoi, madame, vous plaisantez?

LA COMTESSE, *se remettant un peu.*

Et pourquoi non, monsieur?

LE COMTE.

Quel affreux badinage! et par quel motif, je vous prie?...

LA COMTESSE.

Vos folies méritent-elles de la pitié?

LE COMTE.

Nommer folies ce qui touche à l'honneur!

LA COMTESSE, *assurant son ton par degrés.*

Me suis-je unie à vous pour être éternellement dévouée à l'abandon et à la jalousie, que vous seul osez concilier?

LE COMTE.

Ah! madame, c'est sans ménagement.

SUZANNE.

Madame n'avoit qu'à vous laisser appeler les gens.

LE COMTE.

Tu as raison, et c'est à moi de m'humilier... Pardon, je suis d'une confusion!...

SUZANNE.

Avouez, monseigneur, que vous la méritez un peu.

LE COMTE.

Pourquoi donc ne sortois-tu pas, lorsque je t'appelois? mauvaise!

SUZANNE.

Je me rhabillois de mon mieux, à grand renfort d'épingles; et madame, qui me le défendoit, avoit bien ses raisons pour le faire.

LE COMTE.

Au lieu de rappeler mes torts, aide-moi plutôt à l'appaiser.

LA COMTESSE.

Non, monsieur; un pareil outrage ne se couvre point. Je vais me retirer aux Ursulines, et je vois trop qu'il en est temps.

LE COMTE.

Le pourriez-vous sans quelques regrets?

SUZANNE.

Je suis sûre, moi, que le jour du départ seroit la veille des larmes.

LA COMTESSE.

Eh! quand cela seroit, Suzon, j'aime mieux le regretter que d'avoir la bassesse de lui pardonner: il m'a trop offensée.

LE COMTE.

Rosine!...

LA COMTESSE.

Je ne la suis plus, cette Rosine que vous avez tant poursuivie! je suis la pauvre comtesse Almaviva; la triste femme délaissée, que vous n'aimez plus.

SUZANNE.

Madame.

LE COMTE, *suppliant.*

Par pitié.

LA COMTESSE.

Vous n'en aviez aucune pour moi.

LE COMTE.

Mais aussi ce billet... Il m'a tourné le sang!

LA COMTESSE.

Je n'avois pas consenti qu'on l'écrivît.

LE COMTE.

Vous le saviez?

LA COMTESSE.

C'est cet étourdi de Figaro...

LE COMTE.

Il en étoit?

LA COMTESSE.

Qui l'a remis à Bazile.

LE COMTE.

Qui m'a dit le tenir d'un paysan. O perfide chanteur! lame à deux tranchans! c'est toi qui payeras pour tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous demandez pour vous un pardon que vous refusez aux autres: voilà bien les hommes! Ah! si jamais je consentois à pardonner en faveur de l'erreur où vous a jeté ce billet, j'exigerois que l'amnistie fût générale.

LE COMTE.

Hé bien, de tout mon cœur, Comtesse. Mais comment réparer une faute aussi humiliante?

LA COMTESSE, *se leve.*

Elle l'étoit pour tous deux.

LE COMTE.

Ah! dites pour moi seul. Mais je suis encore à concevoir comment les femmes prennent, si vîte et si juste, l'air et le ton des circonstances. Vous rougissiez, vous pleuriez, votre visage étoit défait... D'honneur, il l'est encore.

LA COMTESSE, *s'efforçant de sourire.*

Je rougissois... du ressentiment de vos soupçons. Mais les hommes sont-ils assez délicats pour distinguer l'indignation d'une ame honnête outragée, d'avec la confusion qui naît d'une accusation méritée?

LE COMTE, *souriant.*

Et ce page en désordre, en veste et presque nu...

LA COMTESSE, *montrant Suzanne.*

Vous le voyez devant vous. N'aimez-vous pas mieux l'avoir trouvé que l'autre? en général, vous ne haïssez pas de rencontrer celui-ci.

LE COMTE, *riant plus fort.*

Et ces prieres, ces larmes feintes...

LA COMTESSE.

Vous me faites rire, et j'en ai peu d'envie.

LE COMTE.

Nous croyons valoir quelque chose en politique, et nous ne sommes que des enfans. C'est vous, c'est vous, madame, que le roi devroit envoyer en ambassade à Londres! Il faut que votre sexe ait fait une étude bien réfléchie de l'art de se composer pour réussir à ce point!

LA COMTESSE.

C'est toujours vous qui nous y forcez.

SUZANNE.

Laissez-nous prisonniers sur parole, et vous verrez si nous sommes gens d'honneur.

LA COMTESSE.

Brisons là, monsieur le Comte. J'ai peut-être été trop loin; mais mon indulgence, en un cas aussi grave, doit au moins m'obtenir la vôtre.

LE COMTE.

Mais vous répéterez que vous me pardonnez.

LA COMTESSE.

Est-ce que je l'ai dit, Suzon?

SUZANNE.

Je ne l'ai pas entendu, madame.

LE COMTE.

Eh bien, que ce mot vous échappe.

LA COMTESSE.

Le méritez-vous donc, ingrat?

LE COMTE.

Oui, par mon repentir.

SUZANNE.

Soupçonner un homme dans le cabinet de madame!

LE COMTE.

Elle m'en a sévèrement puni.

SUZANNE.

Ne pas s'en fier à elle, quand elle dit que c'est sa camariste!

LE COMTE.

Rosine, êtes-vous donc implacable?

LA COMTESSE.

Ah, Suzon! que je suis foible! quel exemple je te donne! (*tendant la main au Comte.*) On ne croira plus à la colere des femmes.

SUZANNE.

Bon! madame, avec eux, ne faut-il pas toujours en venir là?

(*Le Comte baise ardemment la main de sa femme.*)

SCENE XX.

SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE.

FIGARO, *arrivant tout essoufflé.*

On disoit madame incommodée. Je suis vîte accouru... Je vois avec joie qu'il n'en est rien.

LE COMTE, *sèchement.*

Vous êtes fort attentif.

FIGARO.

Et c'est mon devoir. Mais puisqu'il n'en est rien, monseigneur, tous vos jeunes vassaux des deux sexes sont en bas avec les violons et les cornemuses, attendant, pour m'accompagner, l'instant où vous permettrez que je mene ma fiancée...

LE COMTE.

Et qui surveillera la Comtesse au château?

FIGARO.

La veiller! elle n'est pas malade.

LE COMTE.

Non; mais cet homme absent qui doit l'entretenir?

FIGARO.

Quel homme absent?

LE COMTE.

L'homme du billet que vous avez remis à Bazile.

FIGARO.

Qui dit cela?

LE COMTE.

Quand je ne le saurois pas d'ailleurs, fripon! ta physionomie qui t'accuse, me prouveroit déja que tu mens.

FIGARO.

S'il est ainsi, ce n'est pas moi qui mens, c'est ma physionomie.

SUZANNE.

Va, mon pauvre Figaro! n'use pas ton éloquence en défaites; nous avons tout dit.

FIGARO.

Et quoi dit? vous me traitez comme un Bazile!

SUZANNE.

Que tu avois écrit le billet de tantôt pour faire accroire à monseigneur, quand il entreroit, que le petit page étoit dans ce cabinet où je me suis enfermée.

LE COMTE.

Qu'as-tu à répondre?

LA COMTESSE.

Il n'y a plus rien à cacher, Figaro; le badinage est consommé.

FIGARO, *cherchant à deviner.*

Le badinage... est consommé?

LE COMTE.

Oui, consommé. Que dis-tu là-dessus?

FIGARO.

Moi! je dis... que je voudrois bien qu'on en pût dire autant de mon mariage, et si vous l'ordonnez...

LE COMTE.

Tu conviens donc enfin du billet?

FIGARO.

Puisque madame le veut, que Suzanne le veut, que vous le voulez vous-même, il faut bien que je le veuille aussi : mais à votre place, en vérité, monseigneur, je ne croirois pas un mot de tout ce que nous vous disons.

LE COMTE.

Toujours mentir contre l'évidence! à la fin, cela m'irrite.

LA COMTESSE, *en riant.*

Eh, ce pauvre garçon! pourquoi voulez-vous, monsieur, qu'il dise une fois la vérité?

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Je l'avertis de son danger: c'est tout ce qu'un honnête homme peut faire.

SUZANNE, *bas.*

As-tu vu le petit page?

FIGARO, *bas.*

Encore tout froissé.

SUZANNE, *bas.*

Ah, pécaïre!

LA COMTESSE.

Allons, monsieur le Comte, ils brûlent de s'unir: leur impatience est naturelle. Entrons pour la cérémonie.

LE COMTE, *à part.*

Et Marceline, Marceline... (*haut.*) Je voudrois être... au moins vêtu.

LA COMTESSE.

Pour nos gens! est-ce que je le suis?

SCENE XXI.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE, LE COMTE, ANTONIO.

ANTONIO, *demi-gris, tenant un pot de giroflées écrasées.*

Monseigneur, monseigneur!

LE COMTE.

Que me veux-tu, Antonio?

ANTONIO.

Faites donc une fois griller les croisées qui donnent sur mes couches. On jette toutes sortes de choses par ces fenêtres; et tout-à-l'heure encore on vient d'en jeter un homme.

LE COMTE.

Par ces fenêtres?

ANTONIO.

Regardez comme on arrange mes giroflées!

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Alerte, Figaro! alerte.

FIGARO.

Monseigneur, il est gris dès le matin.

ANTONIO.

Vous n'y êtes pas. C'est un petit reste d'hier. Voilà comme on fait des jugemens... ténébreux.

LE COMTE, *avec feu.*

Cet homme! cet homme! où est-il?

ANTONIO.

Où il est?

LE COMTE.

Oui.

ANTONIO.

C'est ce que je dis. Il faut me le trouver déja. Je suis votre domestique; il n'y a que moi qui prends soin de votre jardin; il y tombe un homme, et vous sentez... que ma réputation en est effleurée.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Détourne, détourne.

FIGARO.

Tu boiras donc toujours?

ANTONIO.

Et si je ne buvois pas, je deviendrois enragé.

LA COMTESSE.

Mais en prendre ainsi sans besoin...

ANTONIO.

Boire sans soif et faire l'amour en tout temps, madame: il n'y a que ça qui nous distingue des autres bêtes.

LE COMTE, *vivement.*

Réponds-moi donc, ou je vais te chasser.

ANTONIO.

Est-ce que je m'en irois ?

LE COMTE.

Comment donc?

ANTONIO, *se touchant le front.*

Si vous n'avez pas assez de ça pour garder un bon domestique, je ne suis pas assez bête, moi, pour renvoyer un si bon maître.

LE COMTE, *le secoue avec colere.*

On a, dis-tu, jeté un homme par cette fenêtre?

ANTONIO.

Oui, mon Excellence; tout-à-l'heure, en veste blanche, et qui s'est enfui, jarni, courant...

LE COMTE, *impatienté.*

Après.

ANTONIO.

J'ai bien voulu courir après : mais je me suis donné contre la grille une si fiere gourde à la main, que je ne peux plus remuer ni pied ni pate de ce doigt-là. (*levant le doigt.*)

LE COMTE.

Au moins tu reconnoîtrois l'homme?

ANTONIO.

Oh! que oui-da!... si je l'avois vu, pourtant!

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Il ne l'a pas vu.

FIGARO.

Voilà bien du train pour un pot de fleurs! Combien te faut-il, pleurard! avec ta giroflée? Il est inutile de chercher, monseigneur : c'est moi qui ai sauté.

LE COMTE.

Comment c'est vous?

ANTONIO.

Combien te faut-il, pleurard? Votre corps a donc bien grandi depuis ce temps-là? car je vous ai trouvé beaucoup moindre et plus fluet!

FIGARO.

Certainement; quand on saute, on se pelotonne...

ANTONIO.

M'est avis que c'étoit plutôt... qui diroit, le gringalet de page.

LE COMTE.

Chérubin, tu veux dire?

FIGARO.

Oui, revenu tout exprès avec son cheval de la porte de Séville, où peut-être il est déja.

ANTONIO.

Oh! non, je ne dis pas ça, je ne dis pas ça; je n'ai pas vu sauter de cheval, car je le dirois de même.

LE COMTE.

Quelle patience!

FIGARO.

J'étois dans la chambre des femmes en veste blanche : il fait un chaud!... J'attendois là ma Suzanette, quand j'ai ouï tout-à-coup la voix de monseigneur et le grand bruit qui se faisoit : je ne sais quelle crainte m'a saisi à l'occasion de ce billet; et, s'il faut avouer ma bêtise, j'ai sauté sans réflexion sur les couches, où je me suis même un peu foulé le pied droit. (*il frotte son pied.*)

ANTONIO.

Puisque c'est vous, il est juste de vous rendre ce brimborion de papier qui a coulé de votre veste en tombant.

LE COMTE, *se jetant dessus.*

Donne-le-moi. (*il ouvre le papier et le referme.*)

FIGARO, *à part.*

Je suis pris.

LE COMTE, *à Figaro.*

La frayeur ne vous aura pas fait oublier ce que contient ce papier, ni comment il se trouvoit dans votre poche?

FIGARO, *embarrassé, fouille dans ses poches et en tire des papiers.*

Non sûrement... Mais c'est que j'en ai tant. Il faut répondre à tout... (*il regarde un des papiers.*) Ceci? ah! c'est une lettre de Marceline, en quatre pages: elle est belle!... Ne seroit-ce point la requête de ce pauvre braconnier en prison?... non; la voici... J'avois l'état des meubles du petit château dans l'autre poche... (*le Comte rouvre le papier qu'il tient.*)

LA COMTESSE, *bas, à Suzanne.*

Ah, dieux! Suzon. C'est le brevet d'officier.

SUZANNE, *bas, à Figaro.*

Tout est perdu, c'est le brevet.

LE COMTE, *replie le papier.*

Eh bien! l'homme aux expédiens, vous ne devinez pas?

ANTONIO, *s'approchant de Figaro.*

Monseigneur dit si vous ne devinez pas.

(Antonio, Figaro, Suzanne, la Comtesse, le Comte.)

FIGARO, *le repousse.*

Fi donc! vilain qui me parle dans le nez!

LE COMTE.

Vous ne vous rappelez pas ce que ce peut être?

FIGARO.

A, a, a, ah! *Povero!* ce sera le brevet de ce malheureux enfant, qu'il m'avoit remis, et que j'ai oublié de lui rendre. O, o, o, oh! étourdi que je suis! Que fera-t-il sans son brevet? Il faut courir...

LE COMTE.

Pourquoi vous l'auroit-il remis?

FIGARO, *embarrassé.*

Il... desiroit qu'on y fît quelque chose.

LE COMTE, *regarde son papier.*

Il n'y manque rien.

LA COMTESSE, *bas, à Suzanne.*

Le cachet.

SUZANNE, *bas, à Figaro.*

Le cachet manque.

LE COMTE *à Figaro.*

Vous ne répondez pas?

FIGARO.

C'est... qu'en effet, il y manque peu de chose. Il dit que c'est l'usage.

LE COMTE.

L'usage! l'usage! l'usage de quoi?

FIGARO.

D'y apposer le sceau de vos armes. Peut-être aussi, que cela ne valoit pas la peine.

LE COMTE, *rouvre le papier et le chiffonne de colere.*

Allons, il est écrit que je ne saurai rien. (*à part.*) C'est ce Figaro qui les mene, et je ne m'en vengerois pas! (*il veut sortir avec dépit.*)

FIGARO, *l'arrêtant.*

Vous sortez sans ordonner mon mariage?

SCENE XXII.

BAZILE, BARTHOLO, MARCELINE, FIGARO, LE COMTE, GRIPE-SOLEIL, LA COMTESSE, SUZANNE, ANTONIO, VALETS DU COMTE, SES VASSAUX.

MARCELINE, *au Comte.*

Ne l'ordonnez pas, monseigneur; avant de lui faire grace, vous nous devez justice. Il a des engagemens avec moi.

LE COMTE, *à part.*

Voilà ma vengeance arrivée.

FIGARO.

Des engagemens? de quelle nature? Expliquez-vous.

MARCELINE.

Oui; je m'expliquerai, malhonnête!

(*la Comtesse s'assied sur une bergere. Suzanne est derriere elle.*)

LE COMTE.

De quoi s'agit-il, Marceline?

MARCELINE.

D'une obligation de mariage.

FIGARO.

Un billet, voilà tout, pour de l'argent prêté.

MARCELINE, *au Comte.*

Sous condition de m'épouser. Vous êtes un grand seigneur, le premier juge de la province...

LE COMTE.

Présentez-vous au tribunal; j'y rendrai justice à tout le monde.

BAZILE, *montrant Marceline.*

En ce cas, votre grandeur permet que je fasse aussi valoir mes droits sur Marceline?

LE COMTE, *à part.*

Ah! voilà mon fripon du billet.

FIGARO.

Autre fou de la même espece!

LE COMTE, *en colere, à Bazile.*

Vos droits! vos droits! Il vous convient bien de parler devant moi, maître sot!

ANTONIO, *frappant dans sa main.*

Il ne l'a, ma foi, pas manqué du premier coup: c'est son nom.

LE COMTE.

Marceline, on suspendra tout jusqu'à l'examen de vos titres, qui se fera publiquement dans la grande salle d'audience. Honnête Bazile, agent fidele et sûr, allez au bourg chercher les gens du siege.

BAZILE.

Pour son affaire?

tu ne reviendrois jamais... Tu n'as pas l'air en train de chanter; veux-tu que je commence? Allons gai! haut la-mi-la, pour ma fiancée. (*il se met en marche à reculons, danse en chantant la séguedille suivante, Bazile accompagne, et tout le monde le suit.*)

SEGUEDILLE.

AIR *noté.*

Je préfere à richesse
La sagesse
De ma Suzon;
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon.
Aussi sa gentillesse
Est maîtresse
De ma raison;
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon.

(*Le bruit s'éloigne, on n'entend pas le reste.*)

SCENE XXIV.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *dans sa bergere.*

Vous voyez, Suzanne, la jolie scene que votre étourdi m'a value avec son billet.

SUZANNE.

Ah, madame! quand je suis rentrée du cabinet, si vous aviez vu votre visage! il s'est terni tout à coup: mais ce n'a été qu'un nuage; et par degrés, vous êtes devenue rouge, rouge, rouge!

LA COMTESSE.

Il a donc sauté par la fenêtre?

SUZANNE.

Sans hésiter, le charmant enfant! léger... comme une abeille.

LA COMTESSE.

Ah, ce fatal jardinier! Tout cela m'a remuée au point... que je ne pouvois rassembler deux idées.

SUZANNE.

Ah, madame, au contraire; et c'est là que j'ai vu combien l'usage du grand monde donne d'aisance aux dames comme il faut, pour mentir sans qu'il y paroisse.

LA COMTESSE.

Crois-tu que le Comte en soit la dupe? et s'il trouvoit cet enfant au château!

SUZANNE.

Je vais recommander de le cacher si bien...

LA COMTESSE.

Il faut qu'il parte. Après ce qui vient d'arriver, vous croyez bien que je ne suis pas tentée de l'envoyer au jardin à votre place.

SUZANNE.

Il est certain que je n'irai pas non plus. Voilà donc mon mariage encore une fois...

LA COMTESSE, *se leve.*

Attends... Au lieu d'un autre, ou de toi, si j'y allois moi-même?

SUZANNE.

Vous, madame?

LA COMTESSE.

Il n'y auroit personne d'exposé... le Comte alors ne pourroit nier... Avoir puni sa jalousie, et lui prouver son infidélité! cela seroit... Allons : le bonheur d'un premier hasard m'enhardit à tenter le second. Fais-lui savoir promptement que tu te rendras au jardin. Mais sur-tout que personne...

SUZANNE.

Ah! Figaro.

LA COMTESSE.

Non, non. Il voudroit mettre ici du sien... Mon masque de velours, et ma canne; que j'aille y rêver sur la terrasse. (*Suzanne entre dans le cabinet de toilette.*)

SCENE XXV.

LA COMTESSE.

Il est assez effronté mon petit projet! (*elle se retourne.*) Ah, le ruban! mon joli ruban! je t'oubliois! (*elle le prend sur sa bergere et le roule.*). Tu ne me quitteras plus... Tu me rappelleras la scene où ce malheureux enfant... Ah! monsieur le Comte! qu'avez-vous fait?... Et moi! que fais-je en ce moment?

SCENE XXVI.

LA COMTESSE, SUZANNE.

(*La Comtesse, met furtivement le ruban dans son sein.*)

SUZANNE.

Voici la canne et votre loup.

LA COMTESSE.

Souviens-toi que je t'ai défendu d'en dire un mot à Figaro.

SUZANNE, *avec joie.*

Madame, il est charmant votre projet. Je viens d'y réfléchir. Il rapproche tout, termine tout, embrasse tout; et quelque chose qui arrive, mon mariage est maintenant certain. (*Elle baise la main de sa maîtresse, puis elle sort avec la Comtesse.*)

FIN DU SECOND ACTE.

Pendant l'entre acte, des valets arrangent la salle d'audience : on apporte les deux banquettes à dossier des avocats, que l'on place aux deux côtés du théâtre, de façon que le passage soit libre par derriere. On pose une estrade à deux marches dans le milieu du théâtre vers le fond, sur laquelle on place le fauteuil du Comte. On met la table du greffier et son tabouret de côté sur le devant, et des sieges pour Brid'oison et d'autres juges des deux côtés de l'estrade du Comte.

ACTE III.

Le théâtre représente une salle du château, appelée salle du trône, et servant de salle d'audience, ayant sur le côté une impériale en dais, et dessous le portrait du roi.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, PÉDRILLE, *en veste et botté, tenant un paquet cacheté.*

LE COMTE, *vite.*

M'AS-TU bien entendu?

PÉDRILLE.

Excellence, oui. (*Il sort.*)

SCENE II.

LE COMTE, *criant.*

Pédrille?

Digitized by Google

SCENE III.

LE COMTE, PEDRILLE *revient.*

PÉDRILLE.

Excellence.

LE COMTE.

On ne t'a pas vu?

PÉDRILLE.

Ame qui vive.

LE COMTE.

Prenez le cheval barbe.

PÉDRILLE.

Il est à la grille du potager, tout sellé.

LE COMTE.

Ferme, d'un trait, jusqu'à Séville.

PÉDRILLE.

Il n'y a que trois lieues, elles sont bonnes.

LE COMTE.

En descendant, sachez si le page est arrivé.

PÉDRILLE.

Dans l'hôtel?

LE COMTE.

Oui, sur-tout depuis quel temps.

PÉDRILLE.

J'entends.

LE COMTE.

Remets-lui son brevet, et reviens vîte.

PÉDRILLE.

Et s'il n'y étoit pas?

LE COMTE.

Revenez plus vîte, et m'en rendez compte : allez.

SCENE IV.

LE COMTE, *marche en rêvant.*

J'ai fait une gaucherie en éloignant Bazile!... la colere n'est bonne à rien. Ce billet remis par lui, qui m'avertit d'une entreprise sur la Comtesse; la camariste enfermée quand j'arrive; la maîtresse affectée d'une terreur fausse ou vraie ; un homme qui saute par la fenêtre, et l'autre après qui avoue... ou qui prétend que c'est lui... Le fil m'échappe. Il y a là-dedans une obscurité... Des libertés chez mes vassaux, qu'importe à gens de cette étoffe? Mais la Comtesse! si quelque insolent attentoit... Où m'égaré-je? En vérité, quand la tête se monte, l'imagination la mieux réglée devient folle comme un rêve. Elle s'amusoit; ces ris étouffés, cette joie mal éteinte! Elle se respecte; et mon honneur... où diable on l'a placé! De l'autre part, où suis-je? cette friponne de Suzanne a-t-elle trahi mon secret? comme il n'est pas encore le sien!... Qui donc m'enchaîne à cette fantaisie? j'ai voulu vingt fois y renoncer... Etrange effet de l'irrésolution! si je la voulois sans débat, je la desirerois mille fois moins. Ce Figaro se fait bien attendre! il faut le sonder adroitement, (*Figaro paroît dans le fond : il s'arrête.*) et tâcher, dans la conversation que je vais avoir avec lui, de démêler d'une maniere dé-

tournée, s'il est instruit ou non de mon amour pour Suzanne.

SCENE V.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO, *à part.*

Nous y voilà.

LE COMTE.

S'il en sait par elle un seul mot...

FIGARO, *à part.*

Je m'en suis douté.

LE COMTE.

Je lui fais épouser la vieille.

FIGARO, *à part.*

Les amours de monsieur Bazile?

LE COMTE.

Et voyons ce que nous ferons de la jeune.

FIGARO, *à part.*

Ah! ma femme, s'il vous plaît.

LE COMTE, *se retourne.*

Hein? quoi? qu'est-ce que c'est?

FIGARO, *s'avance.*

Moi, qui me rends à vos ordres.

LE COMTE.

Et pourquoi ces mots?

FIGARO.

Je n'ai rien dit.

LE COMTE, *répete.*

Ma femme, s'il vous plaît?

FIGARO.

C'est... la fin d'une réponse que je faisois : Allez le dire à ma femme, s'il vous plaît.

LE COMTE, *se promene.*

Sa femme!... Je voudrois bien savoir quelle affaire peut arrêter monsieur, quand je le fais appeler?

FIGARO, *feignant d'assurer son habillement.*

Je m'étois sali sur ces couches en tombant; je me changeois.

LE COMTE.

Faut-il une heure?

FIGARO.

Il faut le temps.

LE COMTE.

Les domestiques ici... sont plus longs à s'habiller que les maîtres!

FIGARO.

C'est qu'ils n'ont point de valets pour les y aider.

LE COMTE.

Je n'ai pas trop compris ce qui vous avoit forcé tantôt de courir un danger inutile, en vous jetant...

FIGARO.

Un danger! on diroit que je me suis engouffré tout vivant...

LE COMTE.

Essayez de me donner le change en feignant de le prendre, insidieux valet! vous entendez fort bien que ce n'est pas le danger qui m'inquiete, mais le motif.

FIGARO.

Sur un faux avis, vous arrivez furieux, renversant tout, comme le torrent de la Morena; vous cherchez un homme: il vous le faut, ou vous allez briser les portes, enfoncer les cloisons! Je me trouve là par hasard: qui sait dans votre emportement si...

LE COMTE.

Vous pouviez fuir par l'escalier.

FIGARO.

Et vous, me prendre au corridor.

LE COMTE, *en colere.*

Au corridor! (*à part.*) Je m'emporte, et nuis à ce que je veux savoir.

FIGARO, *à part.*

Voyons-le venir, et jouons serré.

LE COMTE, *radouci.*

Ce n'est pas ce que je voulois dire, laissons cela. J'avois... oui, j'avois quelque envie de t'emmener à Londres, courrier de dépêches... mais, toutes réflexions faites...

FIGARO.

Monseigneur a changé d'avis?

LE COMTE.

Premièrement, tu ne sais pas l'anglois.

FIGARO.

Je sais *God-dam.*

LE COMTE.

Je n'entends pas.

FIGARO.

Je dis que je sais *God-dam.*

LE COMTE.

Hé bien ?

FIGARO.

Diable! c'est une belle langue que l'anglois, il en faut peu pour aller loin. Avec *God-dam*, en Angleterre, on ne manque de rien nulle part. Voulez-vous tâter d'un bon poulet gras? entrez dans une taverne, et faites seulement ce geste au garçon. (*il tourne la broche.*) *God-dam!* on vous apporte un pied de bœuf salé sans pain. C'est admirable! Aimez-vous à boire un coup d'excellent Bourgogne ou de clairet? Rien que celui-ci. (*il débouche une bouteille.*) *God-dam!* on vous sert un pot de bierre, en bel étain, la mousse aux bords. Quelle satisfaction! Rencontrez-vous une de ces jolies personnes, qui vont trottant menu les yeux baissés, coudes en arriere, et tortillant un peu des hanches? Mettez mignardement tous les doigts unis sur la bouche. Ah, *God-dam!* elle vous sangle un soufflet de crocheteur : preuve qu'elle entend. Les Anglois, à la vérité, ajoutent par-ci, par-là, quelques autres mots en conversant; mais il est bien aisé de voir que *God-dam* est le fond de la langue; et si monseigneur n'a pas d'autre motif de me laisser en Espagne...

LE COMTE, *à part.*

Il veut venir à Londres; elle n'a pas parlé.

FIGARO, *à part.*

Il croit que je ne sais rien; travaillons-le un peu, dans son genre.

LE COMTE.

Quel motif avoit la Comtesse pour me jouer un pareil tour?

FIGARO.

Ma foi, monseigneur, vous le savez mieux que moi.

LE COMTE.

Je la préviens sur tout, et la comble de présens.

FIGARO.

Vous lui donnez, mais vous êtes infidele. Sait-on gré du superflu à qui nous prive du nécessaire?

LE COMTE.

Autrefois tu me disois tout.

FIGARO.

Et maintenant je ne vous cache rien.

LE COMTE.

Combien la Comtesse t'a-t-elle donné pour cette belle association?

FIGARO.

Combien me donnâtes-vous, pour la tirer des mains du docteur? Tenez, monseigneur, n'humilions pas l'homme qui nous sert bien, crainte d'en faire un mauvais valet.

LE COMTE.

Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours du louche en ce que tu fais?

FIGARO.

C'est qu'on en voit par-tout quand on cherche des torts.

LE COMTE.

Une réputation détestable!

FIGARO.

Et si je vaux mieux qu'elle? y a-t-il beaucoup de seigneurs qui puissent en dire autant?

LE COMTE.

Cent fois je t'ai vu marcher à la fortune, et jamais aller droit.

FIGARO.

Comment voulez-vous? La foule est là, chacun veut courir : on se presse, on pousse, on coudoye, on renverse: arrive qui peut, le reste est écrasé. Aussi c'est fait; pour moi, j'y renonce.

LE COMTE.

A la fortune? (*à part.*) Voici du neuf.

FIGARO, *à part.*

A mon tour maintenant. (*haut.*) Votre Excellence m'a gratifié de la conciergerie du château; c'est un fort joli sort : à la vérité, je ne serai pas le courrier étrenné des nouvelles intéressantes; mais en revanche, heureux avec ma femme au fond de l'Andalousie...

LE COMTE.

Qui t'empêcheroit de l'emmener à Londres?

FIGARO.

Il faudroit la quitter si souvent, que j'aurois bientôt du mariage par-dessus la tête.

LE COMTE.

Avec du caractere et de l'esprit, tu pourrois un jour t'avancer dans les bureaux.

FIGARO.

De l'esprit pour s'avancer? Monseigneur se rit du mien. Médiocre et rampant; et l'on arrive à tout.

LE COMTE.

Il ne faudroit qu'étudier un peu sous moi la politique.

FIGARO.

Je la sais.

LE COMTE.

Comme l'anglois, le fond de la langue!

FIGARO.

Oui, s'il y avoit ici de quoi se vanter. Mais, feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore, d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouïr ce qu'on entend; sur-tout de pouvoir au-delà de ses forces; avoir souvent pour grand secret de cacher qu'il n'y en a point; s'enfermer pour tailler des plumes, et paroître profond quand on n'est, comme on dit, que vide et creux; jouer bien ou mal un personnage; répandre des espions et pensionner des traîtres; amollir des cachets, intercepter des lettres, et tâcher d'ennoblir la pauvreté des moyens par l'importance des objets : voilà toute la politique, ou je meure!

LE COMTE.

Eh! c'est l'intrigue que tu définis!

FIGARO.

La politique, l'intrigue, volontiers; mais, comme je les crois un peu germaines, en fasse qui voudra.

« J'aime mieux ma mie, au gué, » comme dit la chanson du bon roi.

LE COMTE, *à part.*

Il veut rester. J'entends... Suzanne m'a trahi.

FIGARO, *à part.*

Je l'enfile et le paye en sa monnoie.

LE COMTE.

Ainsi tu esperes gagner ton procès contre Marceline?

FIGARO.

Me feriez-vous un crime de refuser une vieille fille, quand votre Excellence se permet de nous souffler toutes les jeunes?

LE COMTE, *raillant.*

Au tribunal, le magistrat s'oublie, et ne voit plus que l'ordonnance.

FIGARO.

Indulgente aux grands, dure aux petits...

LE COMTE.

Crois-tu donc que je plaisante?

FIGARO.

Eh! qui le sait, monseigneur? *Tempo e galant'uomo*, dit l'Italien; il dit toujours la vérité : c'est lui qui m'apprendra qui me veut du mal ou du bien.

LE COMTE, *à part.*

Je vois qu'on lui a tout dit : il épousera la duegne.

FIGARO, *à part.*

Il a joué au fin avec moi; qu'a-t-il appris?

SCENE VI.

LE COMTE, UN LAQUAIS, FIGARO.

LE LAQUAIS, *annonçant.*

Don Gusman Brid'oison.

LE COMTE.

Brid'oison?

FIGARO.

Eh! sans doute. C'est le juge ordinaire, le lieutenant du siege, votre prud'homme.

LE COMTE.

Qu'il attende. (*Le laquais sort.*)

SCENE VII.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO, *reste un moment à regarder le Comte qui rêve.*

Est-ce là ce que monseigneur vouloit?

LE COMTE, *revenant à lui.*

Moi?... Je disois d'arranger ce salon pour l'audience publique..

FIGARO.

Eh, qu'est-ce qu'il manque? Le grand fauteuil pour vous, de bonnes chaises aux prud'hommes, le tabouret du greffier, deux banquettes aux avocats, le plancher pour le beau monde, et la canaille derriere. Je vais renvoyer les frotteurs. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

LE COMTE.

Le maraud m'embarrassoit! En disputant, il prend son avantage, il vous serre, vous enveloppe... Ah, friponne et fripon! vous vous entendez pour me jouer? Soyez amis, soyez amans, soyez ce qu'il vous plaira, j'y consens; mais, parbleu, pour époux...

SCENE IX.

SUZANNE, LE COMTE.

SUZANNE, *essoufflée.*

Monseigneur!... pardon, monseigneur.

LE COMTE, *avec humeur.*

Qu'est-ce qu'il y a, mademoiselle?

SUZANNE.

Vous êtes en colere!

LE COMTE.

Vous voulez quelque chose apparemment?

SUZANNE, *timidement.*

C'est que ma maîtresse a ses vapeurs. J'accourois vous prier de nous prêter votre flacon d'éther. Je l'aurois rapporté dans l'instant.

LE COMTE, *le lui donne.*

Non, non, gardez-le pour vous-même. Il ne tardera pas à vous être utile.

SUZANNE.

Est-ce que les femmes de mon état ont des vapeurs, donc? c'est un mal de condition, qu'on ne prend que dans les boudoirs.

LE COMTE.

Une fiancée bien éprise, et qui perd son futur...

SUZANNE.

En payant Marceline, avec la dot que vous m'avez promise....

LE COMTE.

Que je vous ai promise, moi?

SUZANNE, *baissant les yeux.*

Monseigneur, j'avois cru l'entendre.

LE COMTE.

Oui, si vous consentiez à m'entendre vous-même.

SUZANNE, *les yeux baissés.*

Et n'est-ce pas mon devoir d'écouter son Excellence?

LE COMTE.

Pourquoi donc, cruelle fille! ne me l'avoir pas dit plutôt?

SUZANNE.

Est-il jamais trop tard pour dire la vérité?

LE COMTE.

Tu te rendrois sur la brune au jardin?

SUZANNE.

Est-ce que je ne m'y promene pas tous les soirs?

LE COMTE.

Tu m'as traité ce matin si durement!

SUZANNE.

Ce matin? et le page derriere le fauteuil?

LE COMTE.

Elle a raison, je l'oubliois. Mais pourquoi ce refus obstiné, quand Bazile, de ma part?...

SUZANNE.

Quelle nécessité qu'un Bazile?...

LE COMTE.

Elle a toujours raison. Cependant il y a un certain Figaro à qui je crains bien que vous n'ayez tout dit!

SUZANNE.

Dame! oui, je lui dis tout... hors ce qu'il faut lui taire.

LE COMTE, *en riant.*

Ah, charmante! Et tu me le promets? Si tu manquois à ta parole, entendons-nous, mon cœur; point de rendez-vous, point de dot, point de mariage.

SUZANNE, *faisant la révérence.*

Mais aussi, point de mariage: point de droit du seigneur, monseigneur.

LE COMTE.

Où prend-elle ce qu'elle dit? d'honneur j'en raffollerai! Mais ta maîtresse attend le flacon...

SUZANNE, *riant et rendant le flacon.*

Aurois-je pu vous parler sans un prétexte?

LE COMTE, *veut l'embrasser.*

Délicieuse créature!

SUZANNE, *s'échappe.*

Voilà du monde.

LE COMTE, *à part.*

Elle est à moi. (*Il s'enfuit.*)

SUZANNE.

Allons vîte rendre compte à madame.

SCENE X.

SUZANNE, FIGARO.

FIGARO.

Suzanne, Suzanne! où cours-tu donc si vîte, en quittant monseigneur?

SUZANNE.

Plaide à présent, si tu le veux; tu viens de gagner ton procès. (*elle s'enfuit.*)

FIGARO, *la suit.*

Ah! mais, dis donc...

SCENE XI.

LE COMTE.

Tu viens de gagner ton procès! Je donnois là dans un bon piege! O mes chers insolens! je vous punirai de façon... Un bon arrêt, bien juste... Mais s'il alloit payer la duegne... Avec quoi?... S'il payoit... Ee e eh! n'ai-je pas le fier Antonio, dont le noble orgueil dédaigne, en Figaro, un inconnu pour sa niece? En caressant cette manie... Pourquoi non? Dans le vaste champ de l'intrigue, il faut savoir tout cultiver, jusqu'à la vanité d'un sot. (*il appelle.*) Anto... (*il voit entrer Marceline, etc.*) (*Il sort.*)

SCENE XII.

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON.

MARCELINE, *à Brid'oison.*

Monsieur, écoutez mon affaire.

BRID'OISON, *en robe, et bégayant un peu.*

Eh bien! pa-arlons-en verbalement.

BARTHOLO.

C'est une promesse de mariage.

MARCELINE.

Accompagnée d'un prêt d'argent.

BRID'OISON.

J'en-entends, et cœtera, le reste.

MARCELINE.

Non, monsieur, point d'*et cœtera.*

BRID'OISON.

J'en-entends : vous avez la somme?

MARCELINE.

Non, monsieur : c'est moi qui l'ai prêtée.

BRID'OISON.

J'en-entends bien, vou-ous redemandez l'argent?

MARCELINE.

Non, monsieur; je demande qu'il m'épouse.

BRID'OISON.

Eh, mais, j'en-entends fort bien; et lui, veu-eut-il vous épouser?

MARCELINE.

Non, monsieur; voilà tout le procès.

BRID'OISON.

Croyez-vous que je ne l'en-entende pas, le procès?

MARCELINE.

Non, monsieur. (*à Bartholo.*) Où sommes-nous? (*à Brid'oison.*) Quoi! c'est vous qui nous jugerez?

BRID'OISON.

Est-ce que j'ai a-acheté ma charge pour autre chose?

MARCELINE, *en soupirant.*

C'est un grand abus que de la vendre!

BRID'OISON.

Oui, l'on-on feroit mieux de nous les donner pour rien. Contre qui plai-aidez-vous?

SCENE XIII.

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON, FIGARO, *rentre en se frottant les mains.*

MARCELINE, *montrant Figaro.*

Monsieur, contre ce malhonnête homme.

FIGARO, *très gaiement à Marceline.*

Je vous gêne peut-être. Monseigneur revient dans l'instant, monsieur le conseiller.

BRID'OISON.

J'ai vu ce ga-arçon-là quelque part.

FIGARO.

Chez madame votre femme à Séville, pour la servir, monsieur le conseiller.

BRID'OISON.

Dan-ans quel temps?

FIGARO.

Un peu moins d'un an avant la naissance de monsieur votre fils le cadet, qui est un bien joli enfant, je m'en vante.

BRID'OISON.

Oui, c'est le plus jo-oli de tous. On dit que tu-u fais ici des tiennes?

FIGARO.

Monsieur est bien bon. Ce n'est là qu'une misere.

BRID'OISON.

Une promesse de mariage! A-ah, le pauvre benêt!

FIGARO.

Monsieur...

BRID'OISON.

A-t-il vu mon-on secrétaire, ce bon garçon?

FIGARO.

N'est-ce pas Doublemain, le greffier?

BRID'OISON.

Oui, c'ê-est qu'il mange à deux rateliers.

FIGARO.

Manger! je suis garant qu'il dévore. Oh, que oui, je l'ai vu, pour l'extrait, et pour le supplément d'extrait; comme cela se pratique, au reste.

BRID'OISON.

On-on doit remplir les formes.

FIGARO.

Assurément, monsieur: si le fonds des procès appartient aux plaideurs, on sait bien que la forme est le patrimoine des tribunaux.

BRID'OISON.

Ce garçon-là n'ê-est pas si niais que je l'avois cru d'abord. Hé bien, l'ami, puisque tu en sais tant, nou-ous aurons soin de ton affaire.

FIGARO.

Monsieur, je m'en rapporte à votre équité, quoique vous soyez de notre justice.

BRID'OISON.

Hein?... Oui, je suis de la-a justice. Mais si tu dois, et que tu-u ne paies pas?...

FIGARO.

Alors monsieur voit bien que c'est comme si je ne devois pas.

BRID'OISON.

San-ans doute. Hé mais, qu'est-ce donc qu'il dit?

SCENE XIV.

BARTHOLO, MARCELINE, LE COMTE, BRID'OISON, FIGARO, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, *précédant le Comte, crie:*

Monseigneur, messieurs.

LE COMTE.

En robe ici, seigneur Brid'oison! ce n'est qu'une affaire domestique. L'habit de ville étoit trop bon.

BRID'OISON.

C'ê-est vous qui l'êtes, monsieur le Comte. Mais je ne vais jamais san-ans elle, parce que la forme, voyez-vous; la forme! Tel rit d'un juge en habit

court, qui-i tremble au seul aspect d'un procureur en robe. La forme, la-a forme!

LE COMTE, *à l'huissier.*

Faites entrer l'audience.

L'HUISSIER, *va ouvrir en glapissant.*

L'audience!

SCENE XV.

BARTHOLO, MARCELINE, LE COMTE, BRID'OISON, FIGARO, DOUBLEMAIN, DES JUGES, DES AVOCATS, UN HUISSIER, ANTONIO, LES VALETS DU CHATEAU, LES PAYSANS ET PAYSANNES *en habit de fêtes.*

(*Le Comte s'assied sur le grand fauteuil, Bri-d'oison sur une chaise à côté; le Greffier sur le tabouret derriere sa table; les Juges, les Avocats sur les banquettes; Marceline à côté de Bartholo; Figaro sur l'autre banquette; les Paysans et Valets debout derriere.*)

BRID'OISON *à Doublemain.*

Doublemain, a-appelez les causes.

DOUBLEMAIN, *lit un papier.*

« Noble, très noble, infiniment noble don Pedro « George, hidalgo, baron de Los Altos, y montes « fieros, y otros montes; contre Alonzo Calderon, « jeune auteur dramatique. Il est question d'une « comédie mort-née que chacun désavoue et rejette « sur l'autre. »

LE COMTE.

Ils ont raison tous deux. Hors de cour. S'ils font ensemble un autre ouvrage, pour qu'il marque un peu dans le grand monde, ordonné que le noble y mettra son nom, le poëte son talent.

DOUBLEMAIN, *lit un autre papier.*

« André Pétrutchio, laboureur, contre le rece-« veur de la province. Il s'agit d'un forcement ar-« bitraire. »

LE COMTE.

L'affaire n'est pas de mon ressort. Je servirai mieux mes vassaux en les protégeant près du roi. Passez.

DOUBLEMAIN, *en prend un troisieme. Bartholo et Figaro se levent.*

« Barbe, Agar, Raab, Madeleine, Nicole, Mar-« celine de Verte-Allure, fille majeure; (*Marceline « se leve et salue.*) contre Figaro... » nom de baptême en blanc.

FIGARO.

Anonyme.

BRID'OISON.

A-anonyme! Què-el patron est-ce là?

FIGARO.

C'est le mien.

DOUBLEMAIN, *écrit.*

Contre anonyme Figaro. Qualités?

FIGARO.

Gentilhomme.

LE COMTE.

Vous êtes gentilhomme? (*le greffier écrit.*)

FIGARO.

Si le ciel l'eût voulu je serois fils d'un prince.

LE COMTE, *au greffier.*

Allez.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence, messieurs.

DOUBLEMAIN, *lit.*

« Pour cause d'opposition faite au mariage dudit « Figaro, par ladite de Verte-Allure. Le docteur « Bartholo plaidant pour la demanderesse, et ledit « Figaro pour lui-même, si la cour le permet, con- « tre le vœu de l'usage, et la jurisprudence du siege. »

FIGARO.

L'usage, maître Doublemain, est souvent un abus; le client un peu instruit sait toujours mieux sa cause, que certains avocats qui, suant à froid, criant à tue-tête, et connoissant tout, hors le fait, s'embarrassent aussi peu de ruiner le plaideur, que d'ennuyer l'auditoire, et d'endormir messieurs : plus boursouflés après, que s'ils eussent composé l'*oratio pro Murena;* moi je dirai le fait en peu de mots. Messieurs...

DOUBLEMAIN.

En voilà beaucoup d'inutiles, car vous n'êtes pas demandeur, et n'avez que la défense : avancez, docteur, et lisez la promesse.

FIGARO.

Oui, promesse !

BARTHOLO, *mettant ses lunettes.*

Elle est précise.

BRID'OISON.

I-il faut la voir.

DOUBLEMAIN.

Silence donc, messieurs.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence.

BARTHOLO, *lit.*

« Je soussigné reconnois avoir reçu de damoiselle, « etc... Marceline de Verte-allure, dans le château « d'Aguas-Frescas, la somme de deux mille piastres « fortes cordonnées ; laquelle somme je lui rendrai « à sa réquisition, dans ce château ; et je l'épouserai, « par forme de reconnoissance, etc. Signé Figaro, » tout court. Mes conclusions sont au payement du billet, et à l'exécution de la promesse, avec dépens. (*il plaide.*) Messieurs... jamais cause plus intéressante ne fut soumise au jugement de la Cour ; et depuis Alexandre le Grand, qui promit mariage à la belle Thalestris...

LE COMTE.

Avant d'aller plus loin, avocat, convient-on de la validité du titre ?

BRID'OISON, *à Figaro.*

Qu'oppo... qu'oppo-sez-vous à cette lecture?

FIGARO.

Qu'il y a, messieurs, malice, erreur, ou distraction dans la maniere dont on a lu la piece; car il n'est pas dit dans l'écrit : « laquelle somme je lui « rendrai *et* je l'épouserai ; mais, laquelle somme

« je lui rendrai, *ou* je l'épouserai; » ce qui est bien différent.

LE COMTE.

Y a-t-il *et* dans l'acte, ou bien *ou*?

BARTHOLO.

Il y a *et*.

FIGARO.

Il y a *ou*.

BRID'OISON.

Dou-oublemain, lisez vous-même.

DOUBLEMAIN, *prenant le papier*.

Et c'est le plus sûr; car souvent les parties déguisent en lisant. (*il lit*) « E. e. e. damoiselle e. e. e. « de Verte-Allure e. e. e. Ha! laquelle somme je lui « rendrai à sa réquisition, dans ce château... *et*... « *ou*... *et*... *ou*... Le mot est si mal écrit... il y a « un pâté. »

BRID'OISON.

Un pâ-âté? je sais ce que c'est.

BARTHOLO, *plaidant*.

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction copulative *et* qui lie les membres co-relatifs de la phrase; je payerai la demoiselle *et* je l'épouserai.

FIGARO, *plaidant*.

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction alternative *ou*, qui sépare lesdits membres; je payerai la douzelle, *ou* je l'épouserai : à pédant, pédant et demi; qu'il s'avise de parler latin, j'y suis grec; je l'extermine.

LE COMTE.

Comment juger pareille question?

BARTHOLO.

Pour la trancher, messieurs, et ne plus chicaner sur un mot, nous passons qu'il y ait *ou*.

FIGARO.

J'en demande acte.

BARTHOLO.

Et nous y adhérons. Un si mauvais refuge ne sauvera pas le coupable : examinons le titre en ce sens. (*il lit.*) « Laquelle somme je lui rendrai dans ce « château *où* je l'épouserai. » C'est ainsi qu'on diroit, messieurs : vous vous ferez saigner dans ce lit *où* vous resterez bien chaudement; c'est dans lequel. Il prendra deux gros de rhubarbe *où* vous mêlerez un peu de tamarin ; dans lesquels on mêlera. Ainsi château *où* je l'épouserai, messieurs, c'est château dans lequel...

FIGARO.

Point du tout : la phrase est dans le sens de celle-ci : *ou* la maladie vous tuera, *ou* ce sera le médecin ; ou bien le médecin ; c'est incontestable. Autre exemple : *ou* vous n'écrirez rien qui plaise, *ou* les sots vous dénigreront; ou bien les sots; le sens est clair; car, audit cas, sots ou méchans, sont le substantif qui gouverne. Maître Bartholo croit-il donc que j'aye oublié ma syntaxe? Ainsi, je la payerai dans ce château, virgule, *ou* je l'épouserai.

BARTHOLO, *vite.*

Sans virgule.

FIGARO, *vîte.*

Elle y est. C'est, *virgule*, messieurs, ou bien je l'épouserai.

BARTHOLO, *regardant le papier : vîte.*

Sans virgule, messieurs.

FIGARO, *vîte.*

Elle y étoit, messieurs. D'ailleurs, l'homme qui épouse est-il tenu de rembourser?

BARTHOLO, *vîte.*

Oui; nous nous marions séparés de biens.

FIGARO, *vîte.*

Et non de corps, dès que mariage n'est pas quittance. (*les juges se levent et opinent tout bas.*)

BARTHOLO.

Plaisant acquittement!

DOUBLEMAIN.

Silence, messieurs.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence.

BARTHOLO.

Un pareil fripon appelle cela payer ses dettes!

FIGARO.

Est-ce votre cause, avocat, que vous plaidez?

BARTHOLO.

Je défends cette demoiselle.

FIGARO.

Continuez à déraisonner, mais cessez d'injurier. Lorsque, craignant l'emportement des plaideurs, les tribunaux ont toléré qu'on appelât des tiers, ils n'ont pas entendu que ces défenseurs modérés devien-

droient impunément des insolens privilégiés. C'est dégrader le plus noble institut. (*les juges continuent d'opiner bas.*)

ANTONIO, *à Marceline, montrant les juges.*

Qu'ont-ils tant à babulcifier?

MARCELINE.

On a corrompu le grand juge, il corrompt l'autre, et je perds mon procès.

BARTHOLO, *bas, d'un ton sombre.*

J'en ai peur.

FIGARO, *gaiement.*

Courage, Marceline!

DOUBLEMAIN, *se leve; à Marceline.*

Ah, c'est trop fort! je vous dénonce, et, pour l'honneur du tribunal, je demande qu'avant faire droit sur l'autre affaire, il soit prononcé sur celle-ci.

LE COMTE, *s'assied.*

Non, greffier, je ne prononcerai point sur mon injure personnelle: un juge espagnol n'aura point à rougir d'un excès digne au plus des tribunaux asiatiques: c'est assez des autres abus. J'en vais corriger un second en vous motivant mon arrêt: tout juge qui s'y refuse est un grand ennemi des lois. Que peut requérir la demanderesse? mariage à défaut de payement; les deux ensemble impliqueroient.

DOUBLEMAIN.

Silence, messieurs.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence.

LE COMTE.

Que nous répond le défendeur? qu'il veut garder sa personne; à lui permis.

FIGARO, *avec joie.*

J'ai gagné.

LE COMTE.

Mais comme le texte dit : « laquelle somme je « payerai à la premiere réquisition, ou bien j'épouserai, etc. » La cour condamne le défendeur à payer deux mille piastres fortes à la demanderesse, ou bien à l'épouser dans le jour. (*il se leve.*)

FIGARO, *stupéfait.*

J'ai perdu.

ANTONIO, *avec joie.*

Superbe arrêt.

FIGARO.

En quoi superbe?

ANTONIO.

En ce que tu n'es plus mon neveu. Grand-merci, monseigneur.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Passez, messieurs. (*le peuple sort.*)

ANTONIO.

Je m'en vas tout conter à ma niece. (*Il sort.*)

SCENE XVI.

LE COMTE, *allant de côté et d'autre;* MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO, BRID'OISON.

MARCELINE, *s'assied.*

Ah! je respire.

FIGARO.

Et moi, j'étouffe.

LE COMTE, *à part.*

Au moins je suis vengé : cela soulage.

FIGARO, *à part.*

Et ce Bazile qui devoit s'opposer au mariage de Marceline; voyez comme il revient! (*au Comte qui sort.*) Monseigneur, vous nous quittez?

LE COMTE.

Tout est jugé.

FIGARO, *à Brid'oison.*

C'est ce gros enflé de conseiller...

BRID'OISON.

Moi, gro-os enflé!

FIGARO.

Sans doute. Et je ne l'épouserai pas : je suis gentilhomme une fois. (*le Comte s'arrête.*)

BARTHOLO.

Vous l'épouserez.

FIGARO.

Sans l'aveu de mes nobles parens?

BARTHOLO.

Nommez-les, montrez-les.

FIGARO.

Qu'on me donne un peu de temps : je suis bien près de les revoir; il y a quinze ans que je les cherche.

BARTHOLO.

Le fat! c'est quelque enfant trouvé.

FIGARO.

Enfant perdu, docteur; ou plutôt enfant volé.

LE COMTE, *revient.*

Volé, perdu : la preuve? Il crieroit qu'on lui fait injure.

FIGARO.

Monseigneur, quand les langes à dentelles, tapis brodés et joyaux d'or, trouvés sur moi par les brigands, n'indiqueroient pas ma haute naissance, la précaution qu'on avoit prise de me faire des marques distinctives témoigneroit assez combien j'étois un fils précieux; et cet hiéroglyphe à mon bras.... (*il veut se dépouiller le bras droit.*)

MARCELINE, *se levant vivement.*

Une spatule à ton bras droit?

FIGARO.

D'où savez-vous que je dois l'avoir?

MARCELINE.

Dieux! c'est lui!

FIGARO.

Oui, c'est moi.

BARTHOLO, *à Marceline.*

Et qui? lui!

MARCELINE, *vivement.*

C'est Emanuel.

BARTHOLO, *à Figaro.*

Tu fus enlevé par des Bohémiens?

FIGARO, *exalté.*

Tout près d'un château. Bon docteur, si vous me rendez à ma noble famille, mettez un prix à ce service : des monceaux d'or n'arrêteront pas mes illustres parens.

BARTHOLO, *montrant Marceline.*

Voilà ta mere.

FIGARO.

Nourrice?

BARTHOLO.

Ta propre mere.

LE COMTE.

Sa mere!

FIGARO.

Expliquez-vous.

MARCELINE, *montrant Bartholo.*

Voilà ton pere.

FIGARO, *désolé.*

O, o, oh! aye de moi.

MARCELINE.

Est-ce que la nature ne te l'a pas dit mille fois?

FIGARO.

Jamais.

LE COMTE, *à part.*

Sa mere?

BRID'OISON.

C'est clair, i-il ne l'épousera pas.

☞ BARTHOLO.

Ni moi non plus.

MARCELINE.

Ni vous! Et votre fils? Vous m'aviez juré...

BARTHOLO.

J'étois fou. Si pareils souvenirs engageoient, on seroit tenu d'épouser tout le monde.

BRID'OISON.

E-et si l'on y regardoit de si près, pe-ersonne n'épouseroit personne.

BARTHOLO.

Des fautes si connues! une jeunesse déplorable!

MARCELINE, *s'échauffant par degrés.*

Oui, déplorable, et plus qu'on ne croit! Je n'entends pas nier mes fautes : ce jour les a trop bien prouvées! mais qu'il est dur de les expier après trente ans d'une vie modeste! J'étois née, moi, pour être sage, et je le suis devenue sitôt qu'on m'a permis d'user de ma raison. Mais dans l'âge des illusions, de l'inexpérience et des besoins, où les séducteurs nous assiegent, pendant que la misere nous poignarde, que peut opposer une enfant à tant d'enne-

☞ Ce qui suit, enfermé entre ces deux index, a été retranché par les comédiens françois aux représentations de Paris.

mis rassemblés ? Tel nous juge ici sévèrement, qui peut-être en sa vie a perdu dix infortunées.

FIGARO.

Les plus coupables sont les moins généreux : c'est la regle.

MARCELINE, *vivement.*

Hommes plus qu'ingrats, qui flétrissez par le mépris les jouets de vos passions, vos victimes, c'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse; vous, et vos magistrats si vains du droit de nous juger, et qui nous laissent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de subsister. Est-il un seul état pour les malheureuses filles ? elles avoient un droit naturel à toute la parure des femmes; on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe.

FIGARO.

Ils font broder jusqu'aux soldats.

MARCELINE, *exaltée.*

Dans les rangs même plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire. Leurrées de respects apparens, dans une servitude réelle; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes ! ah, sous tous les aspects, votre conduite avec nous fait horreur ou pitié !

FIGARO.

Elle a raison.

LE COMTE, *à part.*

Que trop raison.

BRID'OISON.

Elle a, mon-on Dieu, raison.

MARCELINE.

Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme injuste? Ne regarde pas d'où tu viens; vois où tu vas: cela seul importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même; elle t'acceptera, j'en réponds : vis entre une épouse, une mere tendres, qui te chériront à qui mieux mieux. Sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon fils; gai, libre et bon pour tout le monde: il ne manquera rien à ta mere.

FIGARO.

Tu parles d'or, maman, et je me tiens à ton avis. Qu'on est sot, en effet! il y a des mille mille ans que le monde roule, et dans cet océan de durée, où j'ai par hasard attrapé quelques chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irois me tourmenter pour savoir à qui je les dois! tant pis pour qui s'en inquiete. Passer ainsi la vie à chamailler, c'est peser sur le collier sans relâche, comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne reposent pas, même quand ils s'arrêtent, et qui tirent toujours quoiqu'ils cessent de marcher. Nous attendrons.

LE COMTE.

Sot évènement qui me dérange!

BRID'OISON, *à Figaro.*

Et la noblesse et le château? Vous impo-osez à la justice?

FIGARO.

Elle alloit me faire faire une belle sottise, la justice! après que j'ai manqué, pour ces maudits cent

écus, d'assommer vingt fois monsieur, qui se trouve aujourd'hui mon pere! Mais, puisque le ciel a sauvé ma vertu de ces dangers, mon pere, agréez mes excuses... Et vous, ma mere, embrassez-moi... le plus maternellement que vous pourrez.

(*Marceline lui saute au cou.*)

SCENE XVII.

BARTHOLO, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON, SUZANNE, ANTONIO, LE COMTE.

SUZANNE, *accourant, une bourse à la main.*

Monseigneur, arrêtez; qu'on ne les marie pas: je viens payer madame avec la dot que ma maîtresse me donne.

LE COMTE, *à part.*

Au diable la maîtresse! Il semble que tout conspire... (*Il sort.*)

SCENE XVIII.

BARTHOLO, ANTONIO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

ANTONIO, *voyant Figaro embrasser sa mere, dit à Suzanne:*

Ah, oui payer! Tiens, tiens.

SUZANNE, *se retourne.*

J'en vois assez; sortons, mon oncle.

FIGARO, *l'arrêtant.*

Non, s'il vous plaît. Que vois-tu donc?

SUZANNE.

Ma bêtise et ta lâcheté.

FIGARO.

Pas plus de l'une que l'autre.

SUZANNE, *en colere.*

Et que tu l'épouses à gré puisque tu la caresses.

FIGARO, *gaiement.*

Je la caresse; mais je ne l'épouse pas.

(*Suzanne veut sortir, Figaro la retient.*)

SUZANNE, *lui donne un soufflet.*

Vous êtes bien insolent d'oser me retenir!

FIGARO, *à la compagnie.*

C'est-il ça de l'amour? Avant de nous quitter, je t'en supplie, envisage bien cette chere femme-là.

SUZANNE.

Je la regarde.

FIGARO.

Et tu la trouves?

SUZANNE.

Affreuse.

FIGARO.

Et vive la jalousie! elle ne vous marchande pas.

MARCELINE, *les bras ouverts.*

Embrasse ta mere, ma jolie Suzanette. Le méchant qui te tourmente est mon fils.

SUZANNE, *court à elle.*

Vous, sa mere! (*elles restent dans les bras l'une de l'autre.*)

ANTONIO.

C'est donc de tout à l'heure?

FIGARO.

Que je le sais.

MARCELINE, *exaltée.*

Non, mon cœur entraîné vers lui ne se trompoit que de motif: c'étoit le sang qui me parloit.

FIGARO.

Et moi, le bon sens, ma mere, qui me servoit d'instinct quand je vous refusois; car j'étois loin de vous haïr, témoin l'argent...

MARCELINE, *lui remet un papier.*

Il est à toi : reprends ton billet, c'est ta dot.

SUZANNE, *lui jette la bourse.*

Prends encore celle-ci.

FIGARO.

Grand-merci.

MARCELINE, *exaltée.*

Fille assez malheureuse, j'allois devenir la plus misérable des femmes, et je suis la plus fortunée des meres! Embrassez-moi, mes deux enfans; j'unis dans vous toutes mes tendresses. Heureuse autant que je puis l'être, ah, mes enfans, combien je vais aimer!

FIGARO, *attendri, avec vivacité.*

Arrête donc, chere mere! Arrête donc! voudrois-tu voir se fondre en eau mes yeux noyés des premieres larmes que je connoisse? elles sont de joie, au moins. Mais quelle stupidité! j'ai manqué d'en être honteux : je les sentois couler entre mes doigts, re-

garde ; (*il montre ses doigts écartés.*) et je les retenois bêtement! Va te promener la honte! je veux rire et pleurer en même temps; on ne sent pas deux fois ce que j'éprouve. (*il embrasse sa mere d'un côté, Suzanne de l'autre.*)

(Bartholo, Antonio, Suzanne, Figaro, Marceline, Brid'oison.)

MARCELINE.

O mon ami!

SUZANNE.

Mon cher ami!

BRID'OISON, *s'essuyant les yeux d'un mouchoir.*

Eh bien! moi! je suis donc bê-ête aussi!

FIGARO, *exalté.*

Chagrin, c'est maintenant que je puis te défier : atteins-moi, si tu l'oses, entre ces deux femmes chéries.

ANTONIO, *à Figaro.*

Pas tant de cajoleries, s'il vous plaît. En fait de mariage dans les familles, celui des parens va devant, savez. Les vôtres se baillent-ils la main?

BARTHOLO.

Ma main! Puisse-t-elle se dessécher et tomber, si jamais je la donne à la mere d'un tel drôle!

ANTONIO, *à Bartholo.*

Vous n'êtes donc qu'un pere marâtre? (*à Figaro.*) En ce cas, not'galant, plus de parole.

SUZANNE.

Ah! mon oncle...

ANTONIO.

Irai-je donner l'enfant de not'sœur à sti qui n'est l'enfant de personne?

BRID'OISON.

Est-ce que cela-a se peut, imbécille? on-on est toujours l'enfant de quelqu'un.

ANTONIO.

Tarare!... il ne l'aura jamais. (*Il sort.*)

SCENE XIX.

BARTHOLO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

BARTHOLO, *à Figaro.*

Et cherche à présent qui t'adopte. (*il veut sortir.*)

MARCELINE, *courant prendre Bartholo à bras le corps, le ramene.*

Arrêtez, docteur, ne sortez pas.

FIGARO, *à part.*

Non, tous les sots d'Andalousie sont, je crois, déchaînés contre mon pauvre mariage!

SUZANNE, *à Bartholo.*

Bon petit papa, c'est votre fils.

(Suzanne, Bartholo, Marceline, Figaro, Brid'oison.)

MARCELINE, *à Bartholo.*

De l'esprit, des talens, de la figure.

FIGARO, *à Bartholo.*

Et qui ne vous a pas coûté une obole.

BARTHOLO.

Et les cent écus qu'il m'a pris?

MARCELINE, *le caressant.*

Nous aurons tant de soin de vous, papa!

SUZANNE, *le caressant.*

Nous vous aimerons tant, petit papa!

BARTHOLO, *attendri.*

Papa, bon papa, petit papa! voilà que je suis plus bête encore que monsieur, moi (*montrant Brid'oison.*) Je me laisse aller comme un enfant. (*Marceline et Suzanne l'embrassent.*) Oh! non, je n'ai pas dit oui. (*Il se retourne.*) Qu'est donc devenu monseigneur?

FIGARO.

Courons le joindre; arrachons-lui son dernier mot. S'il machinoit quelque autre intrigue, il faudroit tout recommencer.

TOUS ENSEMBLE.

Courons, courons.

(*Ils entraînent Bartholo dehors.*)

SCENE XX.

BRID'OISON.

Plus bê-ête encore que monsieur! on peut se dire à soi-même ces-es sortes de choses-là; mais... i-ils ne sont pas polis du tout dan-ans cet endroit-ci.

(*Il sort.*)

FIN DU TROISIEME ACTE.

Digitized by Google

ACTE IV.

Le théâtre représente une galerie ornée de candelabres, de lustres allumés, de fleurs, de guirlandes, en un mot, préparée pour donner une fête. Sur le devant, à droite, est une table avec une écritoire, un fauteuil derriere.

SCENE PREMIERE.

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO, *la tenant à bras le corps.*

Eh bien, amour, es-tu contente? elle a converti son docteur, cette fine langue dorée de ma mere! Malgré sa répugnance, il l'épouse, et ton bourru d'oncle est bridé : il n'y a que monseigneur qui enrage; car enfin notre hymen va devenir le prix du leur. Ris donc un peu de ce bon résultat.

SUZANNE.

As-tu rien vu de plus étrange?

FIGARO.

Ou plutôt d'aussi gai. Nous ne voulions qu'une dot arrachée à l'Excellence; en voilà deux dans nos mains, qui ne sortent pas des siennes. Une rivale

acharnée te poursuivoit ; j'étois tourmenté par une furie! tout cela s'est changé, pour nous, dans la *plus bonne* des meres. Hier, j'étois comme seul au monde, et voilà que j'ai tous mes parens : pas si magnifiques, il est vrai, que je me les étois galonnés, mais assez bien pour nous, qui n'avons pas la vanité des riches.

SUZANNE.

Aucune des choses que tu avois disposées, que nous attendions, mon ami, n'est pourtant arrivée!

FIGARO.

Le hasard a mieux fait que nous tous, ma petite : ainsi va le monde; on travaille, on projette, on arrange d'un côté, la fortune accomplit de l'autre ; et depuis l'affamé conquérant qui voudroit avaler la terre, jusqu'au paisible aveugle qui se laisse mener par son chien, tous sont le jouet de ses caprices : encore l'aveugle au chien est-il souvent mieux conduit, moins trompé dans ses vues, que l'autre aveugle avec son entourage. Pour cet aimable aveugle, qu'on nomme Amour... (*il la reprend tendrement à bras le corps.*)

SUZANNE.

Ah! c'est le seul qui m'intéresse!

FIGARO.

Permets donc que, prenant l'emploi de la folie, je sois le bon chien qui le mene à ta jolie mignonne porte; et nous voilà logés pour la vie.

SUZANNE, *riant.*

L'Amour et toi?

FIGARO.

Moi et l'Amour.

SUZANNE.

Et vous ne chercherez pas d'autre gîte?

FIGARO.

Si tu m'y prends, je veux bien que mille millions de galans...

SUZANNE.

Tu vas exagérer : dis ta bonne vérité.

FIGARO.

Ma vérité la plus vraie?

SUZANNE.

Fi donc, vilain! en a-t-on plusieurs?

FIGARO.

Oh! que oui. Depuis qu'on a remarqué qu'avec le temps vieilles folies deviennent sagesse, et qu'anciens petits mensonges assez mal plantés ont produit de grosses, grosses vérités, on en a de mille especes : et celles qu'on sait sans oser les divulguer, car toute vérité n'est pas bonne à dire; et celles qu'on vante sans y ajouter foi, car toute vérité n'est pas bonne à croire; et les sermens passionnés, les menaces des meres, les protestations des buveurs, les promesses des gens en place, le dernier mot de nos marchands : cela ne finit pas. Il n'y a que mon amour pour Suzon qui soit une vérité d'un bon aloi.

SUZANNE.

J'aime ta joie, parce qu'elle est folle; elle annonce que tu es heureux. Parlons du rendez-vous du Comte.

FIGARO.

Ou plutôt n'en parlons jamais : il a failli me coûter Suzanne.

SUZANNE.

Tu ne veux donc plus qu'il ait lieu?

FIGARO.

Si vous m'aimez, Suzon, votre parole d'honneur sur ce point : qu'il s'y morfonde; et c'est sa punition.

SUZANNE.

Il m'en a plus coûté de l'accorder, que je n'ai de peine à le rompre : il n'en sera plus question.

FIGARO.

Ta bonne vérité!

SUZANNE.

Je ne suis pas comme vous autres savans; moi, je n'en ai qu'une.

FIGARO.

Et tu m'aimeras un peu?

SUZANNE.

Beaucoup.

FIGARO.

Ce n'est guere.

SUZANNE.

Et comment?

FIGARO.

En fait d'amour, vois-tu, trop n'est pas même assez.

SUZANNE.

Je n'entends pas toutes ces finesses; mais je n'aimerai que mon mari.

FIGARO.

Tiens parole, et tu feras une belle exception à l'usage. (*il veut l'embrasser.*)

SCENE II.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah! j'avois raison de le dire: en quelque endroit qu'ils soient, croyez qu'ils sont ensemble. Allons donc, Figaro, c'est voler l'avenir, le mariage et vous-même, que d'usurper un tête-à-tête. On vous attend; on s'impatiente.

FIGARO.

Il est vrai, madame; je m'oublie. Je vais leur montrer mon excuse. (*il veut emmener Suzanne.*)

LA COMTESSE *la retient.*

Elle vous suit.

SCENE III.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

As-tu ce qu'il nous faut pour troquer de vêtement?

SUZANNE.

Il ne faut rien, madame; le rendez-vous ne tiendra pas.

LA COMTESSE.

Ah! vous changez d'avis ?

SUZANNE.

C'est Figaro.

LA COMTESSE.

Vous me trompez.

SUZANNE.

Bonté divine!

LA COMTESSE.

Figaro n'est pas homme à laisser échapper une dot.

SUZANNE.

Madame! eh que croyez-vous donc ?

LA COMTESSE.

Qu'enfin, d'accord avec le Comte, il vous fâche à présent de m'avoir confié ses projets. Je vous sais par cœur. Laissez-moi. (*elle veut sortir.*)

SUZANNE, *se jette à genoux.*

Au nom du Ciel, espoir de tous, vous ne savez pas, madame, le mal que vous faites à Suzanne ! après vos bontés continuelles, et la dot que vous me donnez!...

LA COMTESSE, *la releve.*

Hé mais... je ne sais ce que je dis! en me cédant ta place au jardin, tu n'y vas pas, mon cœur: tu tiens parole à ton mari ; tu m'aides à ramener le mien.

SUZANNE.

Comme vous m'avez affligée!

LA COMTESSE.

C'est que je ne suis qu'une étourdie. (*elle la baise au front.*) Où est ton rendez-vous?

SUZANNE, *lui baise la main.*

Le mot de jardin m'a seul frappé.

LA COMTESSE, *montrant la table.*

Prends cette plume, et fixons un endroit.

SUZANNE.

Lui écrire!

LA COMTESSE.

Il le faut.

SUZANNE.

Madame! au moins, c'est vous...

LA COMTESSE.

Je mets tout sur mon compte. (*Suzanne s'assied, la Comtesse dicte.*)

« Chanson nouvelle, sur l'air... Qu'il fera beau, « ce soir, sous les grands marroniers... Qu'il fera « beau ce soir... »

SUZANNE, *écrit.*

Sous les grands marroniers... Après?

LA COMTESSE.

Crains-tu qu'il ne t'entende pas?

SUZANNE, *relit.*

C'est juste. (*elle plie le billet.*) Avec quoi cacheter?

LA COMTESSE.

Une épingle, dépêche : elle servira de réponse. Ecris sur le revers : renvoyez-moi le cachet.

SUZANNE, *écrit en riant.*

Ah! le cachet?... celui-ci, madame, est plus gai que celui du brevet.

LA COMTESSE, *avec un souvenir douloureux.*

Ah!

SUZANNE, *cherche sur elle.*

Je n'ai pas d'épingle à présent.

LA COMTESSE, *détache sa lévite.*

Prends celle-ci. (*le ruban du page tombe de son sein à terre.*) Ah, mon ruban!

SUZANNE, *le ramasse.*

C'est celui du petit voleur! vous avez eu la cruauté?...

LA COMTESSE.

Falloit-il le laisser à son bras? c'eût été joli! donnez donc.

SUZANNE.

Madame ne le portera plus, taché du sang de ce jeune homme.

LA COMTESSE, *le reprend.*

Excellent pour Fanchette... le premier bouquet qu'elle m'apportera.

SCENE IV.

UNE JEUNE BERGERE, CHÉRUBIN, *en fille*; FANCHETTE, ET BEAUCOUP DE JEUNES FILLES *habillées comme elle, et tenant des bouquets;* LA COMTESSE, SUZANNE.

FANCHETTE.

Madame, ce sont les filles du bourg qui viennent vous présenter des fleurs.

LA COMTESSE, *serrant vite son ruban.*

Elles sont charmantes : je me reproche, mes belles petites, de ne pas vous connoître toutes. (*montrant Chérubin.*) Quelle est cette aimable enfant qui a l'air si modeste ?

UNE BERGERE.

C'est une cousine à moi, madame, qui n'est ici que pour la noce.

LA COMTESSE.

Elle est jolie. Ne pouvant porter vingt bouquets, faisons honneur à l'étrangere. (*elle prend le bouquet de Chérubin et le baise au front.*) Elle en rougit! (*à Suzanne.*) ne trouves-tu pas Suzon... qu'elle ressemble à quelqu'un?

SUZANNE.

A s'y méprendre, en vérité.

CHÉRUBIN, *à part, les mains sur son cœur.*

Ah! ce baiser-là m'a été bien loin!

SCENE V.

LES JEUNES FILLES, CHÉRUBIN *au milieu d'elles,* FANCHETTE, ANTONIO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

ANTONIO.

Moi je vous dis, monseigneur, qu'il y est; elles l'ont habillé chez ma fille; toutes ses hardes y sont encore, et voilà son chapeau d'ordonnance que j'ai retiré du paquet. (*Il s'avance, et regardant toutes*

les filles il reconnoît Chérubin, lui enleve son bonnet de femme, ce qui fait retomber ses longs cheveux en cadenette. Il lui met sur la tête le chapeau d'ordonnance, et dit :) Eh parguenne, v'là notre officier.

LA COMTESSE, *recule.*

Ah, ciel!

SUZANNE.

Ce friponneau!

ANTONIO.

Quand je disois là haut que c'étoit lui!...

LE COMTE, *en colere.*

Hé bien, madame?

LA COMTESSE.

Hé bien, monsieur! vous me voyez plus surprise que vous, et, pour le moins, aussi fâchée.

LE COMTE.

Oui; mais tantôt, ce matin?

LA COMTESSE.

Je serois coupable en effet, si je dissimulois encore. Il étoit descendu chez moi. Nous entamions le badinage que ces enfans viennent d'achever; vous nous avez surprises l'habillant: votre premier mouvement est si vif! il s'est sauvé, je me suis troublée; l'effroi général a fait le reste.

LE COMTE, *avec dépit à Chérubin.*

Pourquoi n'êtes-vous pas parti?

CHÉRUBIN, *ôtant son chapeau brusquement.*

Monseigneur...

LE COMTE.

Je punirai ta désobéissance.

FANCHETTE, *étourdiment.*

Ah, monseigneur, entendez-moi. Toutes les fois que vous venez m'embrasser, vous savez bien que vous dites toujours : « Si tu veux m'aimer, petite « Fanchette, je te donnerai ce que tu voudras. »

LE COMTE, *rougissant.*

Moi! j'ai dit cela?

FANCHETTE.

Oui, monseigneur. Au lieu de punir Chérubin, donnez-le moi en mariage, et je vous aimerai à la folie.

LE COMTE, *à part.*

Etre ensorcelé par un page !

LA COMTESSE.

Hé bien, monsieur, à votre tour ; l'aveu de cette enfant, aussi naïf que le mien, atteste enfin deux vérités : que c'est toujours sans le vouloir, si je vous cause des inquiétudes, pendant que vous épuisez tout, pour augmenter et justifier les miennes.

ANTONIO.

Vous aussi, monseigneur? Dame! je vous la redresserai comme feu sa mere, qui est morte... Ce n'est pas pour la conséquence; mais c'est que madame sait bien que les petites filles, quand elles sont grandes...

LE COMTE, *déconcerté, à part.*

Il y a un mauvais génie, qui tourne tout ici contre moi!

SCENE VI.

LES JEUNES FILLES, CHERUBIN, ANTONIO, FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

FIGARO.

Monseigneur, si vous retenez nos filles, on ne pourra commencer ni la fête, ni la danse.

LE COMTE.

Vous, danser! vous n'y pensez pas. Après votre chûte de ce matin, qui vous a foulé le pied droit!

FIGARO, *remuant la jambe.*

Je souffre encore un peu; ce n'est rien. (*Aux jeunes filles.*) Allons, mes belles, allons.

LE COMTE, *le retourne.*

Vous avez été fort heureux que ces couches ne fussent que du terreau bien doux!

FIGARO.

Très heureux, sans doute : autrement...

ANTONIO, *le retourne.*

Puis il s'est pelotonné en tombant jusqu'en bas.

FIGARO.

Un plus adroit, n'est-ce pas, seroit resté en l'air! (*aux jeunes filles.*) Venez-vous, mesdemoiselles?

ANTONIO, *le retourne.*

Et pendant ce temps, le petit page galopoit sur son cheval à Séville?

FIGARO.

Galopoit, ou marchoit au pas...

LE COMTE, *le retourne.*

Et vous aviez son brevet dans la poche ?

FIGARO, *un peu étonné.*

Assurément : mais quelle enquête? (*aux jeunes filles.*) Allons donc, jeunes filles!

ANTONIO, *attirant Chérubin par le bras.*

En voici une qui prétend que mon neveu futur n'est qu'un menteur.

FIGARO, *surpris.*

Chérubin!... (*à part.*) peste du petit fat!

ANTONIO.

Y es-tu, maintenant?

FIGARO, *cherchant.*

J'y suis... j'y suis... Hé qu'est-ce qu'il chante?

LE COMTE, *sèchement.*

Il ne chante pas; il dit que c'est lui qui a sauté sur les giroflées.

FIGARO, *rêvant.*

Ah, s'il le dit... cela se peut! je ne dispute pas de ce que j'ignore.

LE COMTE.

Ainsi vous et lui?...

FIGARO.

Pourquoi non? la rage de sauter peut gagner : voyez les moutons de Panurge ; et quand vous êtes en colere, il n'y a personne qui n'aime mieux risquer...

LE COMTE.

Comment, deux à la fois!...

FIGARO.

On auroit sauté deux douzaines; et qu'est-ce que cela fait, Monseigneur, dès qu'il n'y a personne de blessé? (*aux jeunes filles.*) Ah ça, voulez-vous venir, ou non?

LE COMTE, *outré.*

Jouons-nous une comédie? (*on entend un prélude de fanfare.*)

FIGARO.

Voilà le signal de la marche. A vos postes, les belles, à vos postes. Allons, Suzanne, donne-moi le bras. (*Tous s'enfuient, Chérubin reste seul la tête baissée.*)

SCENE VII.

CHERUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *regardant aller Figaro.*

En voit-on de plus audacieux? (*au page.*) Pour vous, monsieur le sournois, qui faites le honteux, allez vous rhabiller bien vîte; et que je ne vous rencontre nulle part de la soirée.

LA COMTESSE.

Il va bien s'ennuyer.

CHÉRUBIN, *étourdiment.*

M'ennuyer! j'emporte à mon front du bonheur pour plus de cent années de prison. (*Il met son chapeau et s'enfuit.*)

SCENE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

(*La Comtesse s'évente fortement sans parler.*)

LE COMTE.

Qu'a-t-il au front de si heureux?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Son... premier chapeau d'officier, sans doute; aux enfans, tout sert de hochet. (*elle veut sortir.*)

LE COMTE.

Vous ne nous restez pas, Comtesse?

LA COMTESSE.

Vous savez que je ne me porte pas bien.

LE COMTE.

Un instant pour votre protégée, ou je vous croirois en colere.

LA COMTESSE.

Voici les deux noces, asseyons-nous donc pour les recevoir.

LE COMTE, *à part.*

La noce! il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

(*Le Comte et la Comtesse s'asseyent vers un des côtés de la galerie.*)

SCENE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE, *assis.*

(*L'on joue les Folies d'Espagne d'un mouvement de marche.* Symphonie notée.)

MARCHE.

LES GARDES-CHASSE, *fusil sur l'épaule.*
L'ALGUAZIL. LES PRUD'HOMMES. BRID'OISON.
LES PAYSANS ET PAYSANNES, *en habits de fête.*
DEUX JEUNES FILLES, *portant la toque virginale à plumes blanches.*
DEUX AUTRES, *le voile blanc.*
DEUX AUTRES, *les gants et le bouquet de côté.*
ANTONIO, *donne la main à Suzanne, comme étant celui qui la marie à Figaro.*
D'AUTRES JEUNES FILLES, *portent une autre toque, un autre voile, un autre bouquet blanc, semblables aux premiers, pour Marceline.*
FIGARO, *donne la main à Marceline, comme celui qui doit la remettre au docteur, lequel ferme la marche, un gros bouquet au côté. Les jeunes filles, en passant devant le Comte, remettent à ses valets tous les ajustemens destinés à Suzanne et à Marceline.*
LES PAYSANS ET PAYSANNES, *s'étant rangés sur deux colonnes à chaque côté du salon, on danse une reprise du fandango* (air noté.) *avec des castagnettes : puis on joue la ritournelle du duo,*

pendant laquelle Antonio conduit Suzanne au Comte ; elle se met à genoux devant lui.

(*Pendant que le Comte lui pose la toque, le voile, et lui donne le bouquet, deux jeunes filles chantent le duo suivant.* Air noté.)

Jeune épouse, chantez les bienfaits et la gloire
D'un maître qui renonce aux droits qu'il eut sur vous :
Préférant au plaisir la plus noble victoire,
Il vous rend chaste et pure aux mains de votre époux.

Suzanne est à genoux, et, pendant les derniers vers du duo, elle tire le Comte par son manteau et lui montre le billet qu'elle tient : puis elle porte la main qu'elle a du côté des spectateurs, à sa tête, où le Comte a l'air d'ajuster sa toque, elle lui donne le billet. Le Comte le met furtivement dans son sein ; on acheve de chanter le duo ; la fiancée se releve, et lui fait une grande révérence. Figaro vient la recevoir des mains du Comte et se retire avec elle, à l'autre côté du salon, près de Marceline. (*On danse une autre reprise du fandango, pendant ce temps.*) *Le Comte pressé de lire ce qu'il a reçu, s'avance au bord du théâtre et tire le papier de son sein ; mais en le sortant il fait le geste d'un homme qui s'est cruellement piqué le doigt ; il le secoue, le presse, le suce, et regarde le papier cacheté d'une épingle.*

LE COMTE.

(*Pendant qu'il parle, ainsi que* Figaro, *l'orchestre joue pianissimo.*)

Diantre soit des femmes qui fourrent des épingles

par-tout! (*Il la jette à terre, puis il lit le billet et le baise.*)

FIGARO, *qui a tout vu, dit à sa mere et à Suzanne :*

C'est un billet doux, qu'une fillette aura glissé dans sa main en passant. Il étoit cacheté d'une épingle, qui l'a outrageusement piqué. (*la danse reprend : le Comte qui a lu le billet, le retourne, il y voit l'invitation de renvoyer le cachet pour réponse ; il cherche à terre, et retrouve enfin l'épingle qu'il attache à sa manche.*)

FIGARO, *à Suzanne et à Marceline.*

D'un objet aimé tout est cher. Le voilà qui ramasse l'épingle. Ah, c'est une drôle de tête. (*Pendant ce temps, Suzanne a des signes d'intelligence avec la Comtesse. La danse finit, la ritournelle du duo recommence. Figaro conduit Marceline au Comte, ainsi qu'on a conduit Suzanne ; à l'instant où le Comte prend la toque, et où l'on va chanter le duo, on est interrompu par les cris suivans :*)

L'HUISSIER, *criant à la porte.*

Arrêtez donc, messieurs, vous ne pouvez entrer tous... Ici les gardes, les gardes ! (*les gardes vont vîte à cette porte.*)

LE COMTE, *se levant.*

Qu'est-ce qu'il y a ?

L'HUISSIER.

Monseigneur, c'est monsieur Bazile entouré d'un village entier, parce qu'il chante en marchant.

LE COMTE.

Qu'il entre seul.

LA COMTESSE.

Ordonnez-moi de me retirer.

LE COMTE.

Je n'oublie pas votre complaisance.

LA COMTESSE.

Suzanne?... Elle reviendra. (*à part à Suzanne.*)
Allons changer d'habits. (*elle sort avec Suzanne.*)

MARCELINE.

Il n'arrive jamais que pour nuire.

FIGARO.

Ah! je m'en vais vous le faire déchanter.

SCENE X.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *excepté la Comtesse et Suzanne;* BAZILE, *tenant sa guitare;* GRIPE-SOLEIL.

BAZILE, *entre en chantant sur l'air du vaudeville de la fin.* (Air noté.)

Cœurs sensibles, cœurs fideles,
Qui blâmez l'amour léger,
Cessez vos plaintes cruelles,
Est-ce un crime de changer?
Si l'amour porte des ailes,
N'est-ce pas pour voltiger?
N'est-ce pas pour voltiger?
N'est-ce pas pour voltiger?

FIGARO, *s'avance à lui.*

Oui, c'est pour cela justement qu'il a des ailes au dos; notre ami, qu'entendez-vous par cette musique?

BAZILE, *montrant Gripe-Soleil.*

Qu'après avoir prouvé mon obéissance à monseigneur, en amusant monsieur, qui est de sa compagnie, je pourrai à mon tour réclamer sa justice.

GRIPE-SOLEIL.

Bah! monsigneu! il ne m'a pas amusé du tout: avec leux guenilles d'ariettes...

LE COMTE.

Enfin, que demandez-vous, Bazile?

BAZILE.

Ce qui m'appartient, monseigneur, la main de Marceline; et je viens m'opposer...

FIGARO, *s'approche.*

Y a-t-il long-temps que monsieur n'a vu la figure d'un fou?

BAZILE.

Monsieur, en ce moment même.

FIGARO.

Puisque mes yeux vous servent si bien de miroir, étudiez-y l'effet de ma prédiction. Si vous faites mine seulement d'approximer madame...

BARTHOLO, *en riant.*

Et pourquoi? Laisse-le parler.

BRID'OISON, *s'avance entre deux.*

Fau-aut-il que deux amis?...

FIGARO.

Nous, amis!

BAZILE.

Quelle erreur!

FIGARO, *vite.*

Parce qu'il fait de plats airs de chapelle?

BAZILE, *vite.*

Et lui, des vers comme un journal?

FIGARO, *vite.*

Un musicien de guinguette!

BAZILE, *vite.*

Un postillon de gazette!

FIGARO, *vite.*

Cuistre d'oratorio!

BAZILE, *vite.*

Jockey diplomatique!

LE COMTE, *assis.*

Insolens tous les deux!

BAZILE.

Il me manque en toute occasion.

FIGARO.

C'est bien dit, si cela se pouvoit!

BAZILE.

Disant par-tout que je ne suis qu'un sot.

FIGARO.

Vous me prenez donc pour un écho?

BAZILE.

Tandis qu'il n'est pas un chanteur que mon talent n'ait fait briller.

FIGARO.

Brailler.

BAZILE.

Il le répete!

FIGARO.

Et pourquoi non, si cela est vrai? Es-tu un prince pour qu'on te flagorne? Souffre la vérité, coquin! puisque tu n'a pas de quoi gratifier un menteur; ou si tu la crains de notre part, pourquoi viens-tu troubler nos noces?

BAZILE, *à Marceline.*

M'avez-vous promis, oui, ou non, si dans quatre ans vous n'étiez pas pourvue, de me donner la préférence?

MARCELINE.

A quelle condition l'ai-je promis?

BAZILE.

Que si vous retrouviez un certain fils perdu, je l'adopterois par complaisance.

TOUS ENSEMBLE.

Il est trouvé.

BAZILE.

Qu'à cela ne tienne?

TOUS ENSEMBLE, *montrant Figaro.*

Et le voici.

BAZILE, *reculant de frayeur.*

J'ai vu le diable!

BRID'OISON, *à Bazile.*

Et vou-ous renoncez à sa chere mere!

BAZILE.

Qu'y auroit-il de plus fâcheux que d'être cru le pere d'un garnement?

FIGARO.

D'en être cru le fils: tu te moques de moi!

BAZILE, *montrant Figaro.*

Dès que monsieur est de quelque chose ici, je déclare, moi, que je n'y suis plus de rien. (*Il sort.*)

SCENE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *excepté Bazile.*

BARTHOLO, *riant.*

Ah, ah, ah, ah!

FIGARO, *sautant de joie.*

Donc à la fin j'aurai ma femme!

LE COMTE, *à part.*

Moi, ma maîtresse. (*il se leve.*)

BRID'OISON, *à Marceline.*

Et tou-out le monde est satisfait.

LE COMTE.

Qu'on dresse les deux contrats; j'y signerai.

TOUS ENSEMBLE.

Vivat. (*ils sortent.*)

LE COMTE.

J'ai besoin d'une heure de retraite.

(*Il veut sortir avec les autres.*)

SCENE XII.

GRIPE-SOLEIL, FIGARO, MARCELINE, LE COMTE.

GRIPE-SOLEIL, *à Figaro.*

Et moi je vas aider à ranger le feu d'artifice sous les grands marroniers, comme on l'a dit.

LE COMTE, *revient en courant.*

Quel sot a donné un tel ordre?

FIGARO.

Où est le mal?

LE COMTE, *vivement.*

Et la Comtesse qui est incommodée, d'où le verra-t-elle l'artifice? c'est sur la terrasse qu'il le faut, vis-à-vis son appartement.

FIGARO.

Tu l'entends, Gripe-Soleil? la terrasse.

LE COMTE.

Sous les grands marroniers! belle idée! (*en s'en allant, à part.*) Ils alloient incendier mon rendez-vous!

SCENE XIII.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

Quel excès d'attention pour sa femme!

(*il veut sortir.*)

MARCELINE, *l'arrête.*

Deux mots, mon fils. Je veux m'acquitter avec toi : un sentiment mal dirigé m'avoit rendu injuste envers ta charmante femme: je la supposois d'accord avec le Comte, quoique j'eusse appris de Bazile qu'elle l'avoit toujours rebuté.

FIGARO.

Vous connoissiez mal votre fils, de le croire ébranlé par ces impulsions féminines. Je puis défier la plus rusée de m'en faire accroire.

MARCELINE.

Il est toujours heureux de le penser, mon fils: la jalousie...

FIGARO.

N'est qu'un sot enfant de l'orgueil, ou c'est la maladie d'un fou. Oh! j'ai là-dessus, ma mere, une philosophie... imperturbable; et si Suzanne doit me tromper un jour, je le lui pardonne d'avance: elle aura long-temps travaillé... (*Il se retourne et aperçoit Fanchette qui cherche de côté et d'autre.*)

SCENE XIV.

FIGARO, FANCHETTE, MARCELINE.

FIGARO.

Eeeh... ma petite cousine qui nous écoute!

FANCHETTE.

Oh! pour ça non : on dit que c'est malhonnête.

FIGARO.

Il est vrai; mais comme cela est utile, on fait aller souvent l'un pour l'autre.

FANCHETTE.

Je regardois si quelqu'un étoit là.

FIGARO.

Déja dissimulée, friponne! vous savez bien qu'il n'y peut être.

FANCHETTE.

Et qui donc?

FIGARO.

Chérubin.

FANCHETTE.

Ce n'est pas lui que je cherche, car je sais fort bien où il est: c'est ma cousine Suzanne.

FIGARO.

Et que lui veut ma petite cousine?

FANCHETTE.

A vous, petit cousin, je le dirai. C'est... ce n'est qu'une épingle que je veux lui remettre.

FIGARO, *vivement.*

Une épingle! une épingle!... et de quelle part, coquine? à votre âge vous faites déja un mét... (*il se reprend et dit d'un ton doux.*) Vous faites déja très bien tout ce que vous entreprenez, Fanchette; et ma jolie cousine est si obligeante...

FANCHETTE.

A qui donc en a-t-il de se fâcher? je m'en vais.

FIGARO, *l'arrêtant.*

Non non, je badine; tiens, ta petite épingle est

celle que monseigneur t'a dit de remettre à Suzanne, et qui servoit à cacheter un petit papier qu'il tenoit; tu vois que je suis au fait.

FANCHETTE.

Pourquoi donc le demander, quand vous le savez si bien ?

FIGARO, *cherchant.*

C'est qu'il est assez gai de savoir comment monseigneur s'y est pris pour t'en donner la commission.

FANCHETTE, *naïvement.*

Pas autrement que vous le dites: « tiens, petite « Fanchette, rends cette épingle à ta belle cousine, « et dis-lui seulement que c'est le cachet des grands « marroniers. »

FIGARO.

Des grands ?

FANCHETTE.

Marroniers. Il est vrai qu'il a ajouté : « prends « garde que personne ne te voie. »

FIGARO.

Il faut obéir, ma cousine: heureusement personne ne vous a vue. Faites donc joliment votre commission; et n'en dites pas plus à Suzanne que monseigneur n'a ordonné.

FANCHETTE.

Et pourquoi lui en dirois-je? il me prend pour un enfant, mon cousin. (*Elle sort en sautant.*)

Digitized by Google

SCENE XV.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

Hé bien, ma mere?

MARCELINE.

Hé bien, mon fils.

FIGARO, *comme étouffé.*

Pour celui-ci!... il y a réellement des choses!...

MARCELINE.

Il y a des choses! hé, qu'est-ce qu'il y a?

FIGARO, *les mains sur la poitrine.*

Ce que je viens d'entendre, ma mere, je l'ai là comme un plomb.

MARCELINE, *riant.*

Ce cœur plein d'assurance n'étoit donc qu'un ballon gonflé? une épingle a tout fait partir.

FIGARO, *furieux.*

Mais cette épingle, ma mere, est celle qu'il a ramassée!...

MARCELINE, *rappelant ce qu'il a dit.*

« La jalousie! Oh! j'ai là-dessus, ma mere, une « philosophie... imperturbable; et si Suzanne m'at- « trape un jour, je le lui pardonne... »

FIGARO, *vivement.*

Oh, ma mere! on parle comme on sent : mettez le plus glacé des juges à plaider dans sa propre cause, et voyez-le expliquer la loi! Je ne m'étonne plus s'il avoit tant d'humeur sur ce feu! Pour la mignonne aux fines épingles, elle n'en est pas où elle le croit,

ma mere, avec ses marroniers! Si mon mariage est assez fait pour légitimer ma colere, en revanche il ne l'est pas assez pour que je n'en puisse épouser une autre, et l'abandonner...

MARCELINE.

Bien conclu! abymons tout sur un soupçon. Qui t'a prouvé, dis-moi, que c'est toi qu'elle joue, et non le Comte? L'as-tu étudiée de nouveau pour la condamner sans appel? sais-tu si elle se rendra sous les arbres? à quelle intention elle y va? ce qu'elle y dira, ce qu'elle y fera? Je te croyois plus fort en jugement.

FIGARO, *lui baisant la main avec respect.*

Elle a raison, ma mere, elle a raison, raison, toujours raison! Mais accordons, maman, quelque chose à la nature : on en vaut mieux après. Examinons en effet avant d'accuser et d'agir. Je sais où est le rendez-vous. Adieu, ma mere. (*Il sort.*)

SCENE XVI.

MARCELINE.

Adieu; et moi aussi, je le sais. Après l'avoir arrêté, veillons sur les voies de Suzanne, ou plutôt avertissons-la : elle est si jolie créature! Ah, quand l'intérêt personnel ne nous arme pas les unes contre les autres, nous sommes toutes portées à soutenir notre pauvre sexe opprimé contre ce fier, ce terrible... (*en riant.*) et pourtant un peu nigaud de sexe masculin.

(*Elle sort.*)

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente une salle de marroniers, dans un parc; deux pavillons, kiosques ou temples de jardins, sont à droite et à gauche; le fond est une clairiere ornée, un siege de gazon sur le devant. Le théâtre est obscur.

SCENE PREMIERE.

FANCHETTE, *seule, tenant d'une main deux biscuits et une orange, et de l'autre une lanterne de papier, allumée.*

DANS le pavillon à gauche, a-t-il dit : c'est celui-ci. S'il alloit ne pas venir à présent! mon petit rôle... Ces vilaines gens de l'office qui ne vouloient pas seulement me donner une orange et deux biscuits!—Pour qui, mademoiselle?—Eh bien! monsieur, c'est pour quelqu'un.—Oh! nous savons.—Et quand ça seroit; parce que monseigneur ne veut pas le voir, faut-il qu'il meure de faim?... Tout ça pourtant m'a coûté un fier baiser sur la joue!... Que sait-on? il me le rendra peut-être. (*elle voit Figaro qui vient l'examiner; elle fait un cri.*) Ah!... (*elle s'enfuit, et elle entre dans le pavillon à sa gauche.*)

SCENE II.

FIGARO, *un grand manteau sur les épaules, un large chapeau rabattu ;* BAZILE, ANTONIO, BARTHOLO, BRID'OISON, GRIPE-SOLEIL, TROUPE DE VALETS ET DE TRAVAILLEURS.

FIGARO, *d'abord seul.*

C'est Fanchette! (*il parcourt des yeux les autres à mesure qu'ils arrivent, et dit d'un ton farouche :*) Bonjour, messieurs ; bon soir : êtes-vous tous ici?

BAZILE.

Ceux que tu as pressés d'y venir.

FIGARO.

Quelle heure est-il bien à peu près ?

ANTONIO, *regarde en l'air.*

La lune devroit être levée.

BARTHOLO.

Eh quels noirs apprêts fais-tu donc? Il a l'air d'un conspirateur.

FIGARO, *s'agitant.*

N'est-ce pas pour une noce, je vous prie, que vous êtes rassemblés au château?

BRID'OISON.

Cè-ertainement.

ANTONIO.

Nous allions là-bas, dans le parc, attendre un signal pour ta fête.

FIGARO.

Vous n'irez pas plus loin, messieurs; c'est ici, sous les marroniers, que nous devons tous célébrer l'honnête fiancée que j'épouse, et le loyal seigneur qui se l'est destinée.

BAZILE, *se rappelant la journée.*

Ah! vraiment je sais ce que c'est. Retirons-nous, si vous m'en croyez : il est question d'un rendez-vous; je vous conterai cela près d'ici.

BRID'OISON, *à Figaro.*

Nou-ous reviendrons.

FIGARO.

Quand vous m'entendrez appeler ne manquez pas d'accourir tous, et dites du mal de Figaro s'il ne vous fait voir une belle chose.

BARTHOLO.

Souviens-toi qu'un homme sage ne se fait point d'affaire avec les grands.

FIGARO.

Je m'en souviens.

BARTHOLO.

Qu'ils ont quinze et bisque sur nous par leur état.

FIGARO.

Sans leur industrie, que vous oubliez. Mais souvenez-vous aussi que l'homme qu'on sait timide est dans la dépendance de tous les fripons.

BARTHOLO.

Fort bien.

FIGARO.

Et que j'ai nom de Verte-Allure, du chef honoré de ma mere.

BARTHOLO.

Il a le diable au corps.

BRID'OISON.

I-il l'a.

BAZILE, *à part.*

Le Comte et sa Suzanne se sont arrangés sans moi? Je ne suis pas fâché de l'algarade.

FIGARO, *aux valets.*

Pour vous autres, coquins, à qui j'ai donné l'ordre, illuminez moi ces entours; ou, par la mort que je voudrois tenir aux dents, si j'en saisis un par le bras... (*il secoue le bras de Gripe-Soleil.*)

GRIPE-SOLEIL, *s'en va en criant et pleurant.*

A, a, o, oh! damné brutal!

BAZILE, *en s'en allant.*

Le ciel vous tienne en joie, monsieur du marié!

(*Ils sortent.*)

SCENE III.

FIGARO, *se promenant dans l'obscurité, du ton le plus sombre.*

O femme! femme! créature foible et décevante!... nul animal créé ne peut manquer à son instinct, le tien est-il donc de tromper?... Après m'avoir obstinément refusé quand je l'en pressois devant sa maîtresse; à l'instant qu'elle me donne sa parole; au milieu même de la cérémonie... Il rioit en lisant, le perfide! et moi comme un benêt!... Non, monsieur le

Comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie!... Noblesse, fortune, un rang, des places : tout cela rend si fier! Qu'avez-vous fait pour tant de biens? vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus. Du reste homme assez ordinaire! tandis que moi, morbleu! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes; et vous voulez jouter... On vient... c'est elle... ce n'est personne. La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié! (*il s'assied sur un banc.*) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée! fils de je ne sais pas qui; volé par des bandits! élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carriere honnête; et par-tout je suis repoussé! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie; et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire! Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre : me fussé-je mis une pierre au cou! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail : auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet, sans scrupule; à l'instant, un envoyé... de je ne sais où, se plaint que j'offense dans mes vers la sublime Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Egypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger

et de Maroc : et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant : *chiens de Chrétiens !* Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. Mes joues creusoient ; mon terme étoit échu ; je voyois de loin arriver l'affreux recors, la plume fichée dans sa perruque ; en frémissant je m'évertue. Il s'éleve une question sur la nature des richesses ; et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent, et sur son produit net. Sitôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. (*il se leve.*) Que je voudrois bien tenir un de ces puissans de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrace a cuvé son orgueil ! je lui dirois... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur ; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. (*il se rassied.*) Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue ; et comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume, et demande à chacun de quoi il est question : on me dit que, pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un systême de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse ; et que, pourvu

que je ne parle en mes écrits, ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile.* Pou-ou! je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille; on me supprime; et me voilà de rechef sans emploi! Le désespoir m'alloit saisir: on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étois propre: il falloit un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restoit plus qu'à voler; je me fais banquier de pharaon: alors, bonnes gens! je soupe en ville, et les personnes, dites *comme il faut,* m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurois bien pu me remonter; je commençois même à comprendre que, pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pilloit autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup je quittois le monde; et vingt brasses d'eau m'en alloient séparer, lorsqu'un Dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglois; puis laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans

souci. Un grand seigneur passe à Séville; il me reconnoît, je le marie; et pour prix d'avoir eu par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne! intrigue, orage à ce sujet. Prêt à tomber dans un abyme, au moment d'épouser ma mere, mes parens m'arrivent à la file. (*il se leve en s'échauffant.*) On se débat; c'est vous, c'est lui, c'est moi, c'est toi; non ce n'est pas nous; eh mais qui donc? (*il retombe assis.*) O! bizarre suite d'évènemens! Comment cela m'est-il arrivé? Pourquoi ces choses et non pas d'autres? Qui les a fixées sur ma tête? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaieté me l'a permis; encore je dis ma gaieté, sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce *moi* dont je m'occupe: un assemblage informe de parties inconnues; puis un chétif être imbécille, un petit animal folâtre, un jeune homme ardent au plaisir, ayant tous les goûts pour jouir, faisant tous les métiers pour vivre, maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune! ambitieux par vanité, laborieux par nécessité; mais paresseux... avec délices! orateur selon le danger, poëte par délassement, musicien par occasion, amoureux par folles bouffées; j'ai tout vu, tout fait, tout usé. Puis l'illusion s'est détruite, et trop désabusé... désabusé!... Suzon, Suzon, Suzon! que tu me donnes de tourmens!... J'entends marcher... on vient. Voici l'instant de la crise. (*Il se retire près de la premiere coulisse à sa droite.*)

SCENE IV.

FIGARO, LA COMTESSE, *avec les habits de Suzon*, SUZANNE *avec ceux de la Comtesse*, MARCELINE.

SUZANNE, *bas, à la Comtesse.*

Oui, Marceline m'a dit que Figaro y seroit.

MARCELINE.

Il y est aussi, baisse la voix.

SUZANNE.

Ainsi l'un nous écoute, et l'autre va venir me chercher; commençons.

MARCELINE.

Pour n'en pas perdre un mot, je vais me cacher dans le pavillon. (*Elle entre dans le pavillon où est entrée Fanchette.*

SCENE V.

FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE, *haut.*

Madame tremble; est-ce qu'elle auroit froid?

LA COMTESSE, *haut.*

La soirée est humide, je vais me retirer.

SUZANNE, *haut.*

Si madame n'avoit pas besoin de moi, je prendrois l'air un moment, sous ces arbres.

LA COMTESSE, *haut.*

C'est le serein que tu prendras.

SUZANNE, *haut.*

J'y suis toute faite.

FIGARO, *à part.*

Ah, oui, le serein!

(*Suzanne se retire près de la coulisse, du côté opposé à Figaro.*)

SCENE VI.

FIGARO, CHÉRUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

(*Figaro et Suzanne, retirés de chaque côté sur le devant.*)

CHÉRUBIN, *en habit d'officier, arrive en chantant gaiement la reprise de l'air de la romance.*

La, la, la, etc.

J'avois une marraine,
Que toujours adorai.

LA COMTESSE, *à part.*

Le petit page!

CHÉRUBIN, *s'arrête.*

On se promene ici; gagnons vîte mon asyle, où la petite Fanchette... C'est une femme!

LA COMTESSE, *écoute.*

Ah, grands dieux!

CHÉRUBIN, *se baisse en regardant de loin.*

Me trompé-je? A cette coiffure en plumes qui se

dessine au loin dans le crépuscule, il me semble que c'est Suzon.

LA COMTESSE, *à part.*

Si le Comte arrivoit!...

(*le Comte paroît dans le fond.*)

CHÉRUBIN, *s'approche et prend la main de la Comtesse, qui se défend.*

Oui, c'est la charmante fille qu'on nomme Suzanne : eh pourrois-je m'y méprendre à la douceur de cette main, à ce petit tremblement qui la saisit, sur-tout au battement de mon cœur! (*il veut y appuyer le dos de la main de la Comtesse, elle la retire.*)

LA COMTESSE, *bas.*

Allez-vous-en.

CHÉRUBIN.

Si la compassion t'avoit conduite exprès dans cet endroit du parc, où je suis caché depuis tantôt?

LA COMTESSE.

Figaro va venir.

LE COMTE, *s'avançant, à part.*

N'est-ce pas Suzanne que j'aperçois?

CHÉRUBIN, *à la Comtesse.*

Je ne crains point du tout Figaro, car ce n'est pas lui que tu attends.

LA COMTESSE.

Qui donc?

LE COMTE, *à part.*

Elle est avec quelqu'un.

CHÉRUBIN.

C'est monseigneur, friponne, qui t'a demandé ce rendez-vous, ce matin, quand j'étois derriere le fauteuil.

LE COMTE, *à part, avec fureur.*

C'est encore le page infernal!

FIGARO, *à part.*

On dit qu'il ne faut pas écouter!

SUZANNE, *à part.*

Petit bavard!

LA COMTESSE, *au page.*

Obligez-moi de vous retirer.

CHÉRUBIN.

Ce ne sera pas au moins sans avoir reçu le prix de mon obéissance.

LA COMTESSE, *effrayée.*

Vous prétendez?...

CHÉRUBIN, *avec feu.*

D'abord vingt baisers pour ton compte et puis cent pour ta belle maîtresse.

LA COMTESSE.

Vous oseriez?

CHÉRUBIN.

Oh, que oui, j'oserai; tu prends sa place auprès de monseigneur, moi celle du Comte auprès de toi: le plus attrapé, c'est Figaro.

FIGARO, *à part.*

Ce brigandeau!

SUZANNE, *à part.*

Hardi comme un page.

Digitized by Google

(Chérubin veut embrasser la Comtesse, le Comte se met entre deux et reçoit le baiser.)

LA COMTESSE, *se retirant.*

Ah, ciel!

FIGARO, *à part, entendant le baiser.*

J'épousois une jolie mignonne!

(il écoute.)

CHÉRUBIN, *à part, tâtant les habits du Comte.*

C'est monseigneur. *(Il s'enfuit dans le pavillon où sont entrées Fanchette et Marceline.)*

SCENE VII.

FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

FIGARO, *s'approche.*

Je vais...

LE COMTE, *croyant parler au page.*

Puisque vous ne redoublez pas le baiser...

(il croit lui donner un soufflet.)

FIGARO, *qui est à portée, le reçoit.*

Ah!

LE COMTE.

Voilà toujours le premier payé.

FIGARO, *à part, s'éloigne en se frottant la joue.*

Tout n'est pas gain non plus en écoutant.

SUZANNE, *riant tout haut, de l'autre côté.*

Ah, ah, ah, ah!

LE COMTE, *à la Comtesse qu'il prend pour Suzanne.*

Entend-on quelque chose à ce page! il reçoit le plus rude soufflet, et s'enfuit en éclatant de rire.

FIGARO, *à part.*

S'il s'affligeoit de celui-ci!...

LE COMTE.

Comment! je ne pourrai faire un pas... (*à la Comtesse.*) mais laissons cette bizarrerie; elle empoisonneroit le plaisir que j'ai de te trouver dans cette salle.

LA COMTESSE, *imitant le parler de Suzanne.*

L'espériez-vous?

LE COMTE.

Après ton ingénieux billet. (*il lui prend la main.*) Tu trembles?

LA COMTESSE.

J'ai eu peur.

LE COMTE.

Ce n'est pas pour te priver du baiser, que je l'ai pris. (*il la baise au front.*)

LA COMTESSE.

Des libertés!

FIGARO, *à part.*

Coquine!

SUZANNE, *à part.*

Charmante!

LE COMTE, *prend la main de sa femme.*

Mais quelle peau fine et douce! et qu'il s'en faut que la Comtess eait la main aussi belle!

LA COMTESSE, *à part.*

Oh! la prévention!

LE COMTE.

A-t-elle ce bras ferme et rondelet; ces jolis doigts pleins de grace et d'espièglerie?

LA COMTESSE, *de la voix de Suzanne.*

Ainsi l'amour?...

LE COMTE.

L'amour... n'est que le roman du cœur: c'est le plaisir qui en est l'histoire; il m'amene à tes genoux.

LA COMTESSE.

Vous ne l'aimez plus?

LE COMTE.

Je l'aime beaucoup; mais trois ans d'union rendent l'hymen si respectable!

LA COMTESSE.

Que vouliez-vous en elle?

LE COMTE, *la caressant.*

Ce que je trouve en toi, ma beauté...

LA COMTESSE.

Mais dites donc.

LE COMTE.

Je ne sais: moins d'uniformité peut-être; plus de piquant dans les manieres; un je ne sais quoi, qui fait le charme; quelquefois un refus: que sais-je? Nos femmes croient tout accomplir en nous aimant: cela dit une fois, elles nous aiment, nous aiment! (quand elles nous aiment.) et sont si complaisantes, et si constamment obligeantes, et toujours, et sans re-

lâche, qu'on est tout surpris, un beau soir, de trouver la satiété, où l'on recherchoit le bonheur.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah! quelle leçon!

LE COMTE.

En vérité, Suzon, j'ai pensé mille fois que si nous poursuivons ailleurs ce plaisir qui nous fuit chez elles, c'est qu'elles n'étudient pas assez l'art de soutenir notre goût, de se renouveler à l'amour, de ranimer, pour ainsi dire, le charme de leur possession, par celui de la variété.

LA COMTESSE, *piquée.*

Donc elles doivent tout?...

LE COMTE, *riant.*

Et l'homme rien? Changerons-nous la marche de la nature? notre tâche à nous, fut de les obtenir : la leur...

LA COMTESSE.

La leur?

LE COMTE.

Est de nous retenir : on l'oublie trop.

LA COMTESSE.

Ce ne sera pas moi.

LE COMTE.

Ni moi.

FIGARO, *à part.*

Ni moi.

SUZANNE, *à part.*

Ni moi.

LE COMTE, *prend la main de sa femme.*

Il y a de l'écho ici; parlons plus bas. Tu n'as nul besoin d'y songer, toi que l'amour a faite et si vive et si jolie! avec un grain de caprice tu seras la plus agaçante maîtresse! (*il la baise au front.*) Ma Suzanne, un Castillan n'a que sa parole. Voici tout l'or promis pour le rachat du droit que je n'ai plus sur le délicieux moment que tu m'accordes. Mais comme la grace que tu daignes y mettre est sans prix, j'y joindrai ce brillant, que tu porteras pour l'amour de moi.

LA COMTESSE, *une révérence.*

Suzanne accepte tout.

FIGARO, *à part.*

On n'est pas plus coquine que cela.

SUZANNE, *à part.*

Voilà du bon bien qui nous arrive.

LE COMTE, *à part.*

Elle est intéressée; tant mieux.

LA COMTESSE, *regarde au fond.*

Je vois des flambeaux.

LE COMTE.

Ce sont les apprêts de ta noce: entrons-nous un moment dans l'un de ces pavillons, pour les laisser passer?

LA COMTESSE.

Sans lumiere?

LE COMTE, *l'entraîne doucement.*

A quoi bon? Nous n'avons rien à lire.

FIGARO, *à part.*

Elle y va, ma foi! je m'en doutois. (*il s'avance.*)

LE COMTE, *grossit sa voix en se retournant.*

Qui passe ici?

FIGARO, *en colere.*

Passer! on vient exprès.

LE COMTE, *bas à la Comtesse.*

C'est Figaro!... (*il s'enfuit.*)

LA COMTESSE.

Je vous suis.

(*Elle entre dans le pavillon à sa droite, pendant que le Comte se perd dans le bois, au fond.*)

SCENE VIII.

FIGARO, SUZANNE, *dans l'obscurité.*

FIGARO, *cherche à voir où vont le Comte, et la Comtesse qu'il prend pour Suzanne.*

Je n'entends plus rien; ils sont entrés : m'y voilà. (*D'un ton altéré.*) Vous autres époux maladroits, qui tenez des espions à gages, et tournez des mois entiers autour d'un soupçon, sans l'asseoir, que ne m'imitez-vous? dès le premier jour je suis ma femme, et je l'écoute; en un tour de main on est au fait : c'est charmant; plus de doutes; on sait à quoi s'en tenir. (*Marchant vivement.*) Heureusement que je ne m'en soucie guere, et que sa trahison ne me fait plus rien du tout. Je les tiens donc enfin.

SUZANNE, *qui s'est avancée doucement dans l'obscurité, à part.*

Tu vas payer tes beaux soupçons. (*du ton de voix de la Comtesse.*) Qui va là ?

FIGARO, *extravaguant.*

Qui va là ? Celui qui voudroit de bon cœur que la peste eût étouffé en naissant...

SUZANNE, *du ton de la comtesse.*

Eh ! mais, c'est Figaro !

FIGARO, *regarde, et dit vivement.*

Madame la Comtesse !

SUZANNE.

Parlez bas.

FIGARO, *vite.*

Ah ! madame, que le ciel vous amene à propos ! où croyez-vous qu'est monseigneur ?

SUZANNE.

Que m'importe un ingrat ? Dis-moi...

FIGARO, *plus vite.*

Et Suzanne mon épousée, où croyez-vous qu'elle soit ?

SUZANNE.

Mais parlez bas.

FIGARO, *très vite.*

Cette Suzon, qu'on croyoit si vertueuse, qui faisoit de la réservée ! Ils sont enfermés là-dedans. Je vais appeler.

SUZANNE, *lui fermant la bouche avec sa main, oublie de déguiser sa voix.*

N'appelez pas.

FIGARO, *à part.*

Eh c'est Suzon! God-dam!

SUZANNE, *du ton de la Comtesse.*

Vous paroissez inquiet.

FIGARO, *à part.*

Traîtresse! qui veut me surprendre!

SUZANNE.

Il faut nous venger, Figaro.

FIGARO.

En sentez-vous le vif desir?

SUZANNE.

Je ne serois pas de mon sexe. Mais les hommes en ont cent moyens.

FIGARO, *confidemment.*

Madame, il n'y a personne ici de trop. Celui des femmes... les vaut tous.

SUZANNE, *à part.*

Comme je le soufletterois!

FIGARO, *à part.*

Il seroit bien gai qu'avant la noce!

SUZANNE.

Mais qu'est-ce qu'une telle vengeance, qu'un peu d'amour n'assaisonne pas?

FIGARO.

Par-tout où vous n'en voyez point, croyez que le respect dissimule.

SUZANNE, *piquée.*

Je ne sais si vous le pensez de bonne foi, mais vous ne le dites pas de bonne grace.

FIGARO, *avec une chaleur comique, à genoux.*

Ah! madame, je vous adore. Examinez le temps, le lieu, les circonstances; et que le dépit supplée en vous aux graces qui manquent à ma priere.

SUZANNE, *à part.*

La main me brûle.

FIGARO, *à part.*

Le cœur me bat.

SUZANNE.

Mais, monsieur, avez-vous songé?...

FIGARO.

Oui, madame, oui j'ai songé.

SUZANNE.

Que pour la colere et l'amour...

FIGARO.

Tout ce qui se differe est perdu. Votre main, madame?

SUZANNE, *de sa voix naturelle, et lui donnant un soufflet.*

La voilà.

FIGARO.

Ah demonio! quel soufflet!

SUZANNE, *lui en donne un second.*

Quel soufflet! et celui-ci?

FIGARO.

Et *ques-à-quo!* de par le diable! est-ce ici la journée des tapes?

SUZANNE, *le bat à chaque phrase.*

Ah! *ques-à-quo*? Suzanne: et voilà pour tes soupçons; voilà pour tes vengeances et pour tes

trahisons, tes expédiens, tes injures et tes projets. C'est-il ça de l'amour? dis donc, comme ce matin?

FIGARO, *rit en se relevant.*

Santa barbara! oui c'est de l'amour. O bonheur! ô délices! ô cent fois heureux Figaro! frappe, ma bien aimée, sans te lasser; mais quand tu m'auras diapré tout le corps de meurtrissures, regarde avec bonté, Suzon, l'homme le plus fortuné, qui fut jamais battu par une femme.

SUZANNE.

Le plus fortuné! bon fripon, vous n'en séduisiez pas moins la Comtesse, avec un si trompeur babil, que m'oubliant moi-même, en vérité, c'étoit pour elle que je cédois.

FIGARO.

Ai-je pu me méprendre au son de ta jolie voix?

SUZANNE, *en riant.*

Tu m'as reconnue? Ah comme je m'en vengerai!

FIGARO.

Bien rosser et garder rancune, est aussi par trop féminin! Mais dis-moi donc par quel bonheur je te vois là, quand je te croyois avec lui; et comment cet habit, qui m'abusoit, te montre enfin innocente?...

SUZANNE.

Eh c'est toi qui es un innocent, de venir te prendre au piege apprêté pour un autre! Est-ce notre faute à nous, si voulant museler un renard, nous en attrapons deux?

FIGARO.

Qui donc prend l'autre?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO.

Sa femme?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO, *follement.*

Ah, Figaro, pends-toi; tu n'as pas deviné celui-là! Sa femme? O douze ou quinze mille fois spirituelles femelles! Ainsi les baisers de cette salle?

SUZANNE.

Ont été donnés à madame.

FIGARO.

Et celui du page?

SUZANNE, *riant.*

A monsieur.

FIGARO.

Et tantôt, derriere le fauteuil?

SUZANNE.

A personne.

FIGARO.

En êtes-vous sûre?

SUZANNE, *riant.*

Il pleut des soufflets, Figaro.

FIGARO, *lui baise la main.*

Ce sont des bijoux que les tiens. Mais celui du Comte étoit de bonne guerre.

SUZANNE.

Allons, superbe! humilie-toi.

FIGARO, *fait tout ce qu'il annonce.*

Cela est juste; à genoux, bien courbé, prosterné, ventre à terre.

SUZANNE, *en riant.*

Ah, ce pauvre Comte! quelle peine il s'est donné...

FIGARO, *se releve sur ses genoux.*

Pour faire la conquête de sa femme!

SCENE IX.

LE COMTE, *entre par le fond du théâtre, et va droit au pavillon à sa droite.* FIGARO, SUZANNE.

LE COMTE, *à lui-même.*

Je la cherche en vain dans le bois, elle est peut-être entrée ici.

SUZANNE, *à Figaro, parlant bas.*

C'est lui.

LE COMTE, *ouvrant le pavillon.*

Suzon, es-tu là-dedans?

FIGARO, *bas.*

Il la cherche, et moi je croyois...

SUZANNE, *bas.*

Il ne l'a pas reconnue.

FIGARO.

Achevons-le, veux-tu? (*Il lui baise la main.*)

LE COMTE, *se retourne.*

Un homme aux pieds de la Comtesse!... Ah! je suis sans armes. (*Il s'avance.*)

FIGARO, *se releve tout-à-fait en déguisant sa voix.*

Pardon, madame, si je n'ai pas réfléchi que ce rendez-vous ordinaire étoit destiné pour la noce.

LE COMTE, *à part.*

C'est l'homme du cabinet de ce matin. (*Il se frappe le front.*)

FIGARO, *continue.*

Mais il ne sera pas dit qu'un obstacle aussi sot aura retardé nos plaisirs.

LE COMTE, *à part.*

Massacre, mort, enfer!

FIGARO, *bas, la conduisant au cabinet.*

Il jure. (*Haut.*) Pressons-nous donc, madame, et réparons le tort qu'on nous a fait tantôt, quand j'ai sauté par la fenêtre.

LE COMTE, *à part.*

Ah! tout se découvre enfin.

SUZANNE, *près du pavillon à sa gauche.*

Avant d'entrer, voyez si personne n'a suivi. (*Il la baise au front.*)

LE COMTE, *s'écrie.*

Vengeance.

Suzanne s'enfuit dans le pavillon où sont entrés Fanchette, Marceline et Chérubin.

SCENE X.

LE COMTE, FIGARO.

(*Le Comte saisit le bras de Figaro.*)

FIGARO, *jouant la frayeur excessive.*
C'est mon maître.

LE COMTE, *le reconnoît.*
Ah scélérat, c'est toi! Holà! quelqu'un, quelqu'un.

SCENE XI.

PEDRILLE, LE COMTE, FIGARO.

PÉDRILLE, *botté.*
Monseigneur, je vous trouve enfin.

LE COMTE.
Bon, c'est Pédrille. Es-tu tout seul?

PÉDRILLE.
Arrivant de Séville, à étripe cheval.

LE COMTE.
Approche-toi de moi, et crie bien fort.

PÉDRILLE, *criant à tue-tête.*
Pas plus de page que sur ma main. Voilà le paquet.

LE COMTE, *le repousse.*
Eh l'animal!

PÉDRILLE.
Monseigneur me dit de crier

LE COMTE, *tenant toujours Figaro.*

Pour appeler. Holà! quelqu'un; si l'on m'entend, accourez tous.

PÉDRILLE.

Figaro et moi, nous voilà deux; que peut-il donc vous arriver?

SCENE XII.

PEDRILLE, LE COMTE, FIGARO, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, ANTONIO, GRIPE-SOLEIL, *toute la noce accourt avec des flambeaux.*

BARTHOLO, *à Figaro.*

Tu vois qu'à ton premier signal...

LE COMTE, *montrant le pavillon à sa gauche.*

Pédrille, empare-toi de cette porte. (*Pédrille y va.*)

BAZILE, *bas, à Figaro.*

Tu l'as surpris avec Suzanne?

LE COMTE, *montrant Figaro.*

Et vous, tous mes vassaux, entourez-moi cet homme, et m'en répondez sur la vie.

BAZILE.

Ha, ha!

LE COMTE, *furieux.*

Taisez-vous donc. (*à Figaro d'un ton glacé.*) Mon cavalier, répondez-vous à mes questions?

FIGARO, *froidement.*

Eh! qui pourroit m'en exempter, monseigneur?

Vous commandez à tout ici, hors à vous-même.

LE COMTE, *se contenant.*

Hors à moi-même!

ANTONIO.

C'est ça parler.

LE COMTE, *reprend sa colere.*

Non, si quelque chose pouvoit augmenter ma fureur, ce seroit l'air calme qu'il affecte.

FIGARO.

Sommes-nous des soldats qui tuent et se font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent? je veux savoir, moi, pourquoi je me fâche.

LE COMTE, *hors de lui.*

O rage! (*se contenant.*) Homme de bien qui feignez d'ignorer, nous ferez-vous au moins la faveur de nous dire quelle est la dame actuellement par vous amenée dans ce pavillon?

FIGARO, *montrant l'autre avec malice.*

Dans celui-là?

LE COMTE, *vîte.*

Dans celui-ci.

FIGARO, *froidement.*

C'est différent. Une jeune personne qui m'honore de ses bontés particulieres.

BAZILE, *étonné.*

Ha, ha!

LE COMTE, *vîte.*

Vous l'entendez, messieurs.

BARTHOLO, *étonné.*

Nous l'entendons?

LE COMTE, *à Figaro.*

Et cette jeune personne a-t-elle un autre engagement que vous sachiez?

FIGARO, *froidement.*

Je sais qu'un grand seigneur s'en est occupé quelque temps : mais, soit qu'il l'ait négligée, ou que je lui plaise mieux qu'un plus aimable, elle me donne aujourd'hui la préférence.

LE COMTE, *vivement.*

La préf... (*se contenant.*) Au moins il est naïf! car ce qu'il avoue, messieurs, je l'ai ouï, je vous jure, de la bouche même de sa complice.

BRID'OISON, *stupéfait.*

Sa-a complice!

LE COMTE, *avec fureur.*

Or, quand le déshonneur est public, il faut que la vengeance le soit aussi.

(*Il entre dans le pavillon.*)

SCENE XIII.

PEDRILLE, FIGARO, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, ANTONIO, GRIPE-SOLEIL.

ANTONIO.

C'est juste.

BRID'OISON, *à Figaro.*

Qui-i donc a pris la femme de l'autre?

FIGARO, *en riant.*

Aucun n'a eu cette joie-là.

SCENE XIV.

PEDRILLE, FIGARO, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, ANTONIO, GRIPE-SOLEIL, LE COMTE, CHERUBIN.

LE COMTE, *parlant dans le pavillon et attirant quelqu'un qu'on ne voit pas encore.*

Tous vos efforts sont inutiles; vous êtes perdue, madame; et votre heure est bien arrivée! (*il sort sans regarder.*) Quel bonheur qu'aucun gage d'une union aussi détestée...

FIGARO, *s'écrie.*

Chérubin!

LE COMTE.

Mon page?

BAZILE.

Ha, ha!

LE COMTE, *hors de lui, à part.*

Et toujours le page endiablé! (*à Chérubin.*) Que faisiez-vous dans ce salon?

CHÉRUBIN, *timidement.*

Je me cachois comme vous l'avez ordonné.

PÉDRILLE.

Bien la peine de crever un cheval!

LE COMTE.

Entres-y toi, Antonio; conduis devant son juge l'infâme qui m'a déshonoré.

BRID'OISON.

C'est madame que vous y-y cherchez?

ANTONIO.

L'y a parguenne une bonne Providence ; vous en avez tant fait dans le pays...

LE COMTE, *furieux.*

Entre donc. (*Antonio entre.*)

SCENE XV.

PEDRILLE, FIGARO, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, GRIPE-SOLEIL, CHERUBIN, LE COMTE.

LE COMTE.

Vous allez voir, messieurs, que le page n'y étoit pas seul.

CHÉRUBIN, *timidement.*

Mon sort eût été trop cruel, si quelque ame sensible n'en eût adouci l'amertume.

SCENE XVI.

PEDRILLE, FIGARO, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, ANTONIO, GRIPE-SOLEIL, CHERUBIN, LE COMTE, FANCHETTE.

ANTONIO, *attirant par le bras quelqu'un qu'on ne voit pas encore.*

Allons, madame, il ne faut pas vous faire prier pour en sortir, puisqu'on sait que vous y êtes entrée.

FIGARO, *s'écrie.*

La petite cousine!

BAZILE.

Ha, ha!

LE COMTE.

Fanchette!

ANTONIO, *se retourne et s'écrie :*

Ah, palsembleu! monseigneur, il est gaillard de me choisir, pour montrer à la compagnie que c'est ma fille qui cause tout ce train-là!

LE COMTE, *outré.*

Qui la savoit là-dedans?

(*il veut rentrer.*)

BARTHOLO, *au-devant.*

Permettez, monsieur le Comte, ceci n'est pas plus clair. Je suis de sang froid, moi. (*il entre.*)

BRID'OISON.

Voilà une affaire au-aussi trop embrouillée.

SCENE XVII.

PEDRILLE, FIGARO, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, ANTONIO, GRIPE-SOLEIL, CHERUBIN, LE COMTE, FANCHETTE, MARCELINE.

BARTHOLO, *parlant en dedans, et sortant.*

Ne craignez rien, madame, il ne vous sera fait aucun mal : j'en réponds. (*il se retourne et s'écrie :*) Marceline!...

BAZILE.

Ha, ah!

FIGARO, *riant.*

Hé quelle folie! ma mere en est?

ANTONIO.

A qui pis fera.

LE COMTE, *outré.*

Que m'importe à moi? La Comtesse...

SCENE XVIII.

PEDRILLE, FIGARO, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, ANTONIO, GRIPE-SOLEIL, CHERUBIN, LE COMTE, FANCHETTE, MARCELINE, SUZANNE, *son éventail sur le visage.*

LE COMTE.

Ah! la voici qui sort. (*il la prend violemment par le bras.*) Que croyez-vous, messieurs, que mérite une odieuse...

SUZANNE, *se jette à genoux la tête baissée.*

LE COMTE.

Non, non.

(*Figaro se jette à genoux de l'autre côté.*)

LE COMTE, *plus fort.*

Non, non.

(*Marceline se jette à genoux devant lui.*)

LE COMTE, *plus fort, et hors de lui.*

Non, non. (*tous se mettent à genoux, excepté Brid'oison.*) Y fussiez-vous un cent!

SCENE XIX.

LE COMTE, FIGARO, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, GRIPE-SOLEIL, PEDRILLE, CHERUBIN, FANCHETTE, ANTONIO, MARCELINE, SUZANNE; LA COMTESSE, *sort de l'autre pavillon.*

LA COMTESSE, *se jette à genoux.*

Au moins je ferai nombre.

LE COMTE, *regardant la Comtesse et Suzanne.*

Ah! qu'est-ce que je vois!

BRID'OISON, *riant.*

Eh pardi, c'ê-est madame.

LE COMTE, *veut relever la Comtesse.*

Quoi! c'étoit vous, Comtesse? (*d'un ton suppliant.*) Il n'y a qu'un pardon bien généreux...

LA COMTESSE, *en riant.*

Vous diriez non, non, à ma place; et moi, pour la troisieme fois d'aujourd'hui, je l'accorde sans condition. (*elle se releve.*)

SUZANNE, *se releve.*

Moi aussi.

MARCELINE, *se releve.*

Moi aussi.

FIGARO, *se releve.*

Moi aussi; il y a de l'écho ici.

(*tous se relevent.*)

LE COMTE.

De l'écho! J'ai voulu ruser avec eux; ils m'ont traité comme un enfant.

LA COMTESSE, *en riant.*

Ne le regrettez pas, monsieur le Comte.

FIGARO, *s'essuyant les genoux avec son chapeau.*

Une petite journée comme celle-ci forme bien un ambassadeur!

LE COMTE, *à Suzanne.*

Ce billet fermé d'une épingle?...

SUZANNE.

C'est madame qui l'avoit dicté.

LE COMTE.

La réponse lui en est bien due. (*il baise la main de la Comtesse.*)

LA COMTESSE.

Chacun aura ce qui lui appartient. (*elle donne la bourse à Figaro, et le diamant à Suzanne.*)

SUZANNE, *à Figaro.*

Encore une dot.

FIGARO, *frappant la bourse dans sa main.*

Et de trois. Celle-ci fut rude à arracher!

SUZANNE.

Comme notre mariage.

GRIPE-SOLEIL.

Et la jarretiere de la mariée, l'aurons-je?

LA COMTESSE, *arrache le ruban qu'elle a tant gardé dans son sein, et le jette à terre.*

La jarretiere? Elle étoit avec ses habits; la voilà. (*les garçons de la noce veulent la ramasser.*

CHÉRUBIN, *plus alerte, court la prendre et dit :*

Que celui qui la veut vienne me la disputer.

LE COMTE, *en riant, au page.*

Pour un monsieur si chatouilleux, qu'avez-vous trouvé de gai à certain soufflet de tantôt ?

CHÉRUBIN, *recule en tirant à moitié son épée.*

A moi, mon colonel ?

FIGARO, *avec une colere comique.*

C'est sur ma joue qu'il l'a reçu : voilà comme les grands font justice !

LE COMTE, *riant.*

C'est sur sa joue? Ah, ah, ah, qu'en dites-vous donc, ma chere Comtesse ?

LA COMTESSE, *absorbée, revient à elle, et dit avec sensibilité :*

Ah ! oui, cher Comte, et pour la vie, sans distraction, je vous le jure.

LE COMTE, *frappant sur l'épaule du juge.*

Et vous, don Brid'oison, votre avis, maintenant?

BRID'OISON.

Su-ur tout ce que je vois, monsieur le Comte?... Ma-a foi, pour moi je-e ne sais que vous dire : voilà ma façon de penser.

TOUS ENSEMBLE.

Bien jugé.

FIGARO.

J'étois pauvre; on me méprisoit. J'ai montré quelque esprit; la haine est accourue. Une jolie femme et de la fortune...

BARTHOLO, *en riant.*

Les cœurs vont te revenir en foule.

FIGARO.

Est-il possible?

BARTHOLO.

Je les connois.

FIGARO, *saluant les spectateurs.*

Ma femme et mon bien mis à part, tous me feront honneur et plaisir.

(*on joue la ritournelle du vaudeville.*)

VAUDEVILLE.

AIR *noté.*

BAZILE.

PREMIER COUPLET.

Triple dot, femme superbe,
Que de biens pour un époux!
D'un seigneur, d'un page imberbe,
Quelque sot seroit jaloux.
Du latin d'un vieux proverbe,
L'homme adroit fait son parti.

FIGARO.

Je le sais...

(*il chante.*)

Gaudeant bene nati.

BAZILE.

Non...

(*il chante.*)

Gaudeat bene nanti.

SUZANNE.

DEUXIEME COUPLET.

Qu'un mari sa foi trahisse,
Il s'en vante, et chacun rit;
Que sa femme ait un caprice,
S'il l'accuse, on la punit.
De cette absurde injustice
Faut-il dire le pourquoi?
Les plus forts ont fait la loi. (*bis.*)

FIGARO.

TROISIEME COUPLET.

Jean Jeannot, jaloux risible,
Veut unir femme et repos;
Il achete un chien terrible,
Et le lâche en son enclos.
La nuit, quel vacarme horrible!
Le chien court, tout est mordu,
Hors l'amant qui l'a vendu. (*bis.*)

LA COMTESSE.

QUATRIEME COUPLET.

Telle est fiere et répond d'elle,
Qui n'aime plus son mari;
Telle autre, presque infidele,
Jure de n'aimer que lui.
La moins folle, hélas! est celle
Qui se veille en son lien,
Sans oser jurer de rien. (*bis.*)

LE COMTE.

CINQUIEME COUPLET.

D'une femme de province,
A qui ses devoirs sont chers,

Le succès est assez mince;
Vive la femme aux bons airs!
Semblable à l'écu du prince,
Sous le coin d'un seul époux,
Elle sert au bien de tous. (*bis.*)

MARCELINE.

SIXIEME COUPLET.

Chacun sait la tendre mere,
Dont il a reçu le jour;
Tout le reste est un mystere:
C'est le secret de l'amour.

FIGARO, *continuant l'air.*

Ce secret met en lumiere
Comment le fils d'un butor
Vaut souvent son pesant d'or. (*bis.*)

SEPTIEME COUPLET.

Par le sort de la naissance,
L'un est roi, l'autre est berger;
Le hasard fit leur distance;
L'esprit seul peut tout changer.
De vingt rois que l'on encense
Le trépas brise l'autel,
Et Voltaire est immortel. (*bis.*)

CHÉRUBIN.

HUITIEME COUPLET.

Sexe aimé, sexe volage,
Qui tourmentez nos beaux jours,
Si de vous chacun dit rage,
Chacun vous revient toujours.
Le parterre est votre image:
Tel paroît le dédaigner,
Qui fait tout pour le gagner. (*bis.*)

SUZANNE.

NEUVIEME COUPLET.

Si ce gai, ce fol ouvrage
Renfermoit quelque leçon,
En faveur du badinage,
Faites grâce à la raison.
Ainsi la nature sage
Nous conduit, dans nos desirs,
A son but, par les plaisirs. (*bis.*)

BRID'OISON.

DIXIEME COUPLET.

Or, messieurs, la co-omédie
Que l'on juge en ce-et instant,
Sauf erreur, nous pein-eint la vie
Du bon peuple qui l'entend.
Qu'on l'opprime, il peste, il crie,
Il s'agite en cent fa-açons;
Tout fini-it par des chansons. (*bis.*)

(*Ballet général.*)

FIN DU MARIAGE DE FIGARO.

Digitized by Google

Google

EXAMEN

DU MARIAGE DE FIGARO.

On a vu que la préface du Barbier de Séville est une véritable mystification. Ce genre de plaisanterie est encore poussé plus loin dans celle du Mariage de Figaro.

Beaumarchais fait d'abord l'apologie de ses deux drames, Eugénie et les Amis de Lyon. A l'occasion du dernier, il se permet le sarcasme le plus sanglant contre les grands qui s'obstinoient à rire de toutes ses impertinences. Il suppose qu'on lui reproche d'avoir *cherché au fond d'un magasin les nobles amis qu'il traduit à la scene françoise.* « Hélas! messieurs, ajoute-t-il, il a fallu du « moins les prendre où il n'est pas impossible de les sup- « poser. Vous ririez bien plus de l'auteur, s'il eût tiré « deux vrais amis de l'œil-de-bœuf et des carrosses. « Il faut un peu de vraisemblance, même dans les actes « vertueux. » Qui croiroit que ce trait eut le plus grand succès à la cour?

L'auteur, arrivant enfin à l'apologie de sa piece, soutient que la Comtesse a grande raison de tromper son mari; et, de cela seul, ajoute-t-il, qu'elle ne veut que le ramener, toutes les confusions qu'il éprouve sont certainement très morales. Il conclut que cette femme, qui se livre avec la complaisance la plus abandonnée à son goût pour un jeune page, est *un modele de vertu, l'exemple de son sexe et l'amour du nôtre.* Notez que, dès cette époque, Beaumarchais avoit le projet de présenter dans une autre piece cet ange de vertu, sous le nom de la

Mere coupable, et vous conviendrez que la mystification ne pouvoit guere être plus forte.

Il se justifie d'avoir tourné en ridicule les magistrats, en citant un passage de ses Mémoires où il se moquoit du *parlement Maupeou;* et il se félicite hautement *d'ouvrir la voie* à des réformes desirables. Mais c'est assez s'occuper de cette préface qui n'eut pas le succès de celle du Barbier de Séville.

Figaro, devenu le concierge du château du comte Almaviva, est sur le point d'épouser la premiere camariste de la Comtesse. Son maître, pour le récompenser du service qu'il lui a autrefois rendu, veut séduire sa femme; et Figaro, de concert avec sa future, lui fait éprouver des humiliations de tout genre. Aventurier et prodigue dans sa jeunesse, il est devenu, dans l'âge mûr, d'une avidité extrême. Il répete plusieurs fois qu'en trompant le Comte et en profitant de ses foiblesses, *il empochera son or et ses présens.* L'amour de Figaro pour Suzanne fait en quelque sorte contraste avec la situation actuelle de son esprit; mais on voit que sa vanité est beaucoup plus mise en jeu que sa délicatesse, et l'on présume, comme cela est indiqué dans la Mere coupable, qu'il cessera bientôt d'être jaloux. Son caractere se développe moins que dans le Barbier de Séville : les bons tours, les mensonges adroits, le sang-froid dans les situations les plus difficiles, sont plutôt le partage de la vertueuse Comtesse et de sa rusée camariste. Mais s'il agit peu, il parle beaucoup; et ses saillies, moins mesurées que dans la piece précédente, devoient, par cette raison, produire bien plus d'effet : on ne s'inquiétoit pas si elles étoient naturelles, si elles étoient de bon goût et de bon ton : elles faisoient rire, et cela suffisoit.

Suzanne ne ressemble pas aux autres soubrettes de comédie, et c'est par cela même qu'elle parut plus piquante. Il ne s'agit pas, dans son rôle, de servir l'amour d'une jeune personne qui veut épouser son amant : il s'agit de nourrir, d'encourager, de fortifier la fantaisie d'une grande dame, d'une femme mariée, pour un enfant de quinze ans; d'habiller cet enfant devant elle, de lui faire remarquer sa fraîcheur et sa beauté, et d'éveiller en elle des sensations toutes physiques. Il faut convenir que jamais spectacle pareil n'avoit été offert sur la scene françoise, et qu'il étoit bien digne de la fin du dix-huitieme siecle.

Bazile joue encore un rôle plus vil que dans le Barbier de Séville : il est ouvertement l'agent des plaisirs du Comte; tout le monde en est instruit dans le château : lui-même ne s'en cache pas; et il n'en est pas moins le maître de clavecin de la Comtesse, dont il serviroit aussi les goûts si la chaste fiancée de Figaro n'étoit pas chargée de cet honorable emploi. C'est à cette fiancée, qui doit se marier le lendemain, que Bazile propose d'écouter le Comte. « Que vous demande-t-on, lui dit-il, que vous « n'alliez prodiguer à un autre? Grâce à la douce céré- « monie, ce qu'on vous défendoit hier, on vous le pres- « crira demain. » Il est aisé d'apercevoir quelle idée un homme a d'une femme lorsqu'il lui parle ainsi; et l'on peut se figurer aussi quelle idée Beaumarchais avoit du public lorsqu'il le faisoit en quelque sorte participer à l'infamie de Bazile, en le rendant témoin de pareilles scenes.

Bartholo, que nous avons vu l'un des principaux personnages du Barbier de Séville, ne joue ici qu'un rôle secondaire : il se trouve, ainsi que Marceline, son ancienne gouvernante, dans le ressort de la justice seigneuriale du

comte Almaviva. Cette Marceline, dont les mœurs sont dignes de la piece, a eu autrefois un enfant de son maître; et ce dernier, afin de se débarrasser d'elle, veut la marier à Figaro qui lui a fait une promesse de mariage pour lui escroquer de l'argent, et dont il se trouve qu'elle est la mere. Une femme du caractere de Marceline, qui donne de l'argent à un homme dans l'espoir qu'il l'épousera, s'en tient rarement à cette premiere avance, et le seul soupçon des rapports qui peuvent exister entre cette mere et son fils, fait naître les idées les plus révoltantes. Cependant, parce que ces infamies étoient exposées gaiement, elles parurent une conception pleine d'originalité et de comique.

Le page Chérubin est l'un des principaux personnages de cette comédie : ce rôle, qui fit le succès de la piece, plut également aux hommes et aux femmes, et excita un engouement dont il est difficile de se faire aujourd'hui une idée. Les premieres dispositions amoureuses qui se développent dans un jeune homme à peine sorti de l'enfance, avoient été peintes dans la Coupe enchantée, dans l'Amoureux de quinze ans, et dans la comédie d'*Heureusement;* mais cette peinture dangereuse n'avoit au moins été offerte qu'avec les ménagemens qui sont dus à la décence publique. Cet amour précoce n'avoit pour objet qu'une seule personne, au lieu que Chérubin aime toutes les femmes et les attaque avec l'assurance d'un libertin consommé. Ses sensations sont toutes physiques; sa poitrine est agitée, son cœur palpite au seul aspect d'une femme, belle ou laide, jeune ou vieille : il en conteroit même à Marceline. *Et pourquoi non*, s'écrie-t-il, *elle est femme, elle est fille : une fille! une femme! que ces noms sont doux!* De pareils discours avoient-ils

jamais été entendus au théâtre? Ne croit-on pas, en lisant cette piece, être transporté dans un tout autre lieu que dans une réunion publique où la police doit au moins conserver l'apparence de l'ordre? et n'est-on pas frappé d'étonnement quand on voit qu'une femme, qui nous est présentée par Beaumarchais comme *l'exemple de son sexe*, oublie pour un tel homme toute retenue et toute pudeur?

Fanchette, cousine de Suzanne et fille du jardinier du château, est une enfant de douze ans, digne, par ses dispositions, de figurer avec les autres personnages. Chérubin a de longs entretiens avec elle pour lui faire répéter un rôle d'*innocente* dans une piece qu'on doit jouer : le Comte va la voir lorsque son pere est absent : il en est jaloux; et l'on voit que, pour une fille de son âge, elle est déja fort avancée.

Ce n'est, selon le système de la piece, qu'après avoir parlé de tous les domestiques du château, qu'on doit en venir à M. et à madame Almaviva, qui en sont les maîtres. En effet, le Comte et la Comtesse, devenus par leurs foiblesses les jouets de ceux qui les servent, ne sont que des instrumens qui agissent suivant l'intérêt et les passions des autres; et si l'on pouvoit tirer un résultat moral d'une telle piece, ce seroit le spectacle de l'abaissement auquel les grands se condamnent eux-mêmes lorsqu'ils se dégradent devant leurs inférieurs par cette familiarité honteuse qui tient à une communauté de vices, comme la familiarité noble d'un seigneur vertueux tient à des rapports de bienveillance et de protection, faits pour honorer le plus beau caractere. Quelques hommes puissans de ce temps-là ressembloient au Comte; et il n'est pas besoin de dire que ce furent ces mêmes hommes, dé-

signés par Beaumarchais à la risée publique, qui s'agiterent pour que la piece fût représentée, d'abord parce que ces peintures licencieuses leur promettoient un plaisir neuf et piquant ; ensuite parce que l'auteur, qui les connoissoit bien, leur avoit dit gravement qu'il *n'y avoit que les petits hommes qui s'inquiétassent des petits écrits*. Le Comte, dans ses passions, n'a pas même cette délicatesse qu'on doit attendre d'une éducation élevée. Se trouvant, pour la premiere fois, à un rendez-vous avec une femme qu'il croit être sa maîtresse, celle-ci lui parle de l'amour qu'il a pour elle : « l'*amour*, lui répond-il, « n'est que le *roman* du cœur, c'est le *plaisir* qui en est « l'*histoire*. » Cette antithese, si peu galante et de si mauvais goût, est-elle assez claire ? Et comme si ce n'étoit pas assez, un moment après, lorsque le Comte entraîne cette femme dans un cabinet, et qu'elle craint d'y aller sans lumiere : « à quoi bon, réplique-t-il, nous n'avons « rien à lire. » Il faut convenir que tout cela donne une étrange idée d'un public composé de tous les rangs de la société, que près de cent représentations d'une pareille piece purent à peine satisfaire.

Il n'est pas permis de penser que quelques grandes dames de la même époque aient eu avec la Comtesse les mêmes rapports que leurs maris pouvoient avoir avec le Comte. Cette femme, que Beaumarchais appelle *un modele de vertu*, dès la premiere scene où elle paroît, témoigne, en présence de son mari et de tout le village, le vif intérêt qu'elle prend à Chérubin. Le Comte la trouve très émue, et elle ne s'en défend pas. Lorsqu'elle est seule avec sa camariste, elle cesse entièrement de dissimuler : Suzanne lui dit que Chérubin est retenu par sa figure imposante ; elle s'en afflige, et lui demande si en effet *elle a*

cet air-là. Apprenant que le page s'est emparé de son ruban de nuit, la gaieté lui revient, le sourire reparoît sur ses levres; mais ce mouvement de joie est suivi d'une rêverie profonde et d'une émotion si forte, qu'elle agite son éventail et qu'elle fait ouvrir les fenêtres. Quelques momens après, Chérubin est admis dans sa chambre pour être habillé en fille par elle et par sa camariste. Cette femme *vertueuse*, après s'être parée, de peur *qu'il n'en réchappe*, permet qu'il lui chante une romance où il déclare ouvertement son amour; et, comme si l'indécence n'étoit pas poussée assez loin, Suzanne commence la toilette du jeune homme. La Comtesse veut qu'on lui mette une *baigneuse à elle*; et, portant la main sur lui, elle découvre son bras où est attaché le ruban, que le jeune homme a placé sur une égratignure. La camariste ne manque pas d'admirer la blancheur et la beauté de ce bras. « C'est comme une femme, dit-elle; plus blanc que « le mien; regardez donc, madame, » et elle les compare. La Comtesse, plus enflammée, veut avoir ce ruban taché du sang de celui qu'elle aime; et l'on ne sait jusqu'où cette scene pourroit aller, si le Comte n'arrivoit et ne forçoit le jeune homme à fuir. La Comtesse, parfaitement justifiée par son sang-froid, et ayant montré qu'elle sait aussi bien mentir avec son mari qu'autrefois avec son tuteur, reprend son ruban : *tu ne me quitteras plus*, dit-elle, et elle le met dans son sein. Telle est la femme vertueuse que Beaumarchais propose pour exemple à son sexe : rien ne prouve mieux, comme je l'ai dit, que ses apologies étoient de véritables mystifications.

Les idées d'indépendance, les diatribes contre tout ce qu'il y avoit alors de grand et de respecté, ajoutoient encore au piquant de ces scenes licencieuses. Parle-t-on de

la politique générale, on dit qu'elle consiste à feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir ce qu'on ignore, à entendre ce qu'on ne comprend pas, à ne pas ouïr ce qu'on entend, à paroître profond quand on n'est que vide et creux, à répandre des espions, pensionner des traîtres, amollir des cachets, intercepter des lettres, enfin à relever la pauvreté des moyens par l'importance des objets. Parle-t-on de la magistrature, on fait d'un imbécille un magistrat qui dit qu'il n'a pas acheté sa charge pour autre chose que pour juger, et l'on observe que si le fond des procès appartient aux plaideurs, la forme est le patrimoine des tribunaux. Parle-t-on des prérogatives de la naissance, on fait dire à un bâtard qu'il est gentilhomme, et que, si le ciel l'eût voulu, il seroit le fils d'un prince : on montre l'envie qu'excite dans cet homme la prospérité de celui qu'il sert : qu'avez-vous fait pour tant de biens? vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus. S'agit-il d'engager l'inférieur à renverser son supérieur, on lui crie : Ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas, cela seul importe à chacun. S'agit-il d'un choix pour un emploi public : il falloit un calculateur, et ce fut un danseur qui l'obtint. Enfin l'auteur se peint-il dans son Figaro, dont il a bien véritablement fait son représentant, il affiche hautement le matérialisme. Je ne sais, dit-il, quel est ce *moi* dont je m'occupe : un assemblage informe de parties inconnues; puis un chétif être imbécille, un petit animal folâtre, un jeune homme ardent au plaisir; *ayant tous les goûts pour jouir,* maître ici, valet là, selon ce qu'il plaît à la fortune; *orateur selon le danger, poëte par délassement, musicien par occasion,* amoureux par folles bouffées, j'ai tout vu, tout fait, tout usé.

Les traits lancés contre les classes élevées de la société

ont perdu leur mordant depuis que la révolution a tout nivelé; et l'on ne peut se figurer leur effet, lorsque les applications étoient claires et faciles : c'est ce qui diminue, sous ce rapport seulement, le danger des représentations de la piece. Les observateurs y trouvent le germe de tout ce qui a été fait depuis : la destruction de la noblesse et de la magistrature, le mépris pour tout ce qui étoit respecté, la haine pour tout ce qui pouvoit réprimer les passions, l'apologie de tous les vices, les encouragemens les plus vifs donnés à ceux qui, du sein de la bassesse, brûloient de s'élancer aux premieres places, et la carriere ouverte à toutes les ambitions. Ce qu'il y a de remarquable, et ce qui peut être considéré comme une haute leçon, c'est que Beaumarchais, dont toute la vie avoit été consacrée à préparer l'explosion qui devoit éclater, fut persécuté, rejeté, méprisé, haï par ces mêmes révolutionnaires dont il avoit aplani la route. Hardi contre une autorité indulgente, il fut timide et rampant devant la tyrannie des Jacobins. Rançonné par eux, il se trouva trop heureux d'obtenir de leur pitié la conservation de sa vie et d'une partie de ses biens; et, malgré ses intrigues, il ne profita en aucune maniere des désastres dont il avoit donné le signal.

En considérant le Mariage de Figaro sous le rapport littéraire, on dira, ce que tout le monde sait, que c'est un monstre dramatique. Les trois premiers actes, et sur-tout le second, excitent une vive curiosité : l'intrigue, dans cette partie de la piece, est tissue avec art; à plusieurs reprises, elle se noue, se dénoue, se renoue plus fortement; et quoique souvent les moyens soient de l'invraisemblance la plus choquante, le mouvement rapide de l'action fait passer sur ce défaut. Le quatrieme et le cinquieme acte, très

embrouillés, très diffus, ne se soutiennent que par les traits satiriques, les proverbes et les quolibets qui y sont répandus avec profusion et sans aucun choix. A l'époque des premieres représentations, où les spectateurs étoient attirés par un tout autre desir que celui de voir une piece de théâtre, ces deux actes avoient au moins autant de succès que les trois premiers. De nos jours, où les traits de circonstance ont perdu leur sel, où la plupart des allusions ne sont plus senties, la fin du Mariage de Figaro semble fatiguer les spectateurs; et le cinquieme acte ne seroit point supporté sans quelques scenes indécentes que le théâtre françois proscriroit s'il tendoit à se régénérer, et qui n'ont d'autre mérite que de faire diversion par intervalle à de tristes diatribes qui n'ont plus ni application ni objet.

FIN DE L'EXAMEN DU MARIAGE DE FIGARO.

L'AUTRE TARTUFE,

OU

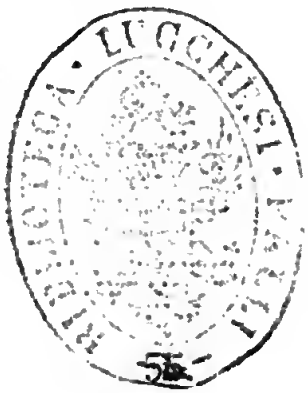
LA MERE COUPABLE,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR DE BEAUMARCHAIS,

Représenté, pour la premiere fois, le 5 mai 1797.

On gagne assez dans les familles,
quand on en expulse un méchant.
Derniere phrase de la piece.



Digitized by Google

UN MOT

SUR

LA MERE COUPABLE.

PENDANT ma longue proscription, quelques amis zélés avoient imprimé cette piece, uniquement pour prévenir l'abus d'une contrefaçon infidele, furtive, et prise à la volée pendant les représentations. * Mais ces amis eux-mêmes, pour éviter d'être froissés par les agens de la terreur, s'ils eussent laissé leurs vrais titres aux personnages espagnols, (car alors tout étoit péril) se crurent obligés de les défigurer, d'altérer même leur langage, et de mutiler plusieurs scenes.

Honorablement rappelé dans ma patrie, après quatre années d'infortunes, et la piece étant desirée par les anciens acteurs du théâtre françois, dont on connoît les grands talens, je la restitue en entier

* Elle fut représentée, pour la premiere fois, au théâtre du Marais, le 26 juin 1792.

dans son premier état. Cette édition est celle que j'avoue.

Parmi les vues de ces artistes, j'approuve dans celle de présenter, en trois séances consécutives, tout le roman de la famille Almaviva, dont les deux premieres époques ne semblent pas, dans leur gaieté légere, offrir des rapports bien sensibles avec la profonde et touchante moralité de la derniere, mais qui, dans le plan de l'auteur, ont une connexion intime, propre à verser le plus vif intérêt sur les représentations de la Mere coupable.

J'ai donc pensé avec les comédiens, que nous pouvions dire au public : Après avoir bien ri, le premier jour, au Barbier de Séville, de la turbulente jeunesse du Comte Almaviva, laquelle est à-peu-près celle de tous les hommes ;

Après avoir, le second jour, gaiement considéré, dans la Folle journée, les fautes de son âge viril, et qui sont trop souvent les nôtres ;

Venez vous convaincre avec nous, par le tableau de sa vieillesse, en voyant la Mere coupable, que tout homme qui n'est pas né un épouvantable méchant, finit toujours par être bon, quand l'âge des passions s'éloigne, et sur-tout quand il a goûté le bonheur si doux d'être pere ; c'est le but moral de la piece. Elle en renferme plusieurs autres que ses détails feront ressortir.

Et moi, l'auteur, j'ajoute ici : Venez juger la

Mere coupable, avec le bon esprit qui l'a fait composer pour vous. Si vous trouvez quelque plaisir à mêler vos larmes aux douleurs, au pieux repentir de cette femme infortunée; si ses pleurs commandent les vôtres, laissez-les couler librement. Les larmes qu'on verse au théâtre, sur des maux simulés qui ne font pas le mal de la réalité cruelle, sont bien douces. On est meilleur quand on se sent pleurer. On se trouve si bon après la compassion!

Auprès de ce tableau touchant, si j'ai mis sous vos yeux le machinateur, l'homme affreux qui tourmente aujourd'hui cette malheureuse famille, ah! je vous jure que je l'ai vu agir : je n'aurois pas pu l'inventer. Le Tartufe de Moliere étoit celui de la religion; aussi, de toute la famille d'Orgon, ne trompa-t-il que le chef imbécille. Celui-ci, bien plus dangereux, Tartufe de la probité, possede l'art profond de s'attirer la respectueuse confiance de la famille entiere qu'il dépouille. C'est celui-là qu'il falloit démasquer. C'est pour vous garantir des pieges de ces monstres (et il en existe par-tout) que j'ai traduit sévèrement celui-ci sur la scene françoise. Pardonnez-le moi, en faveur de sa punition, qui fait la clôture de la piece. Ce cinquieme acte m'a coûté; mais je me serois cru plus méchant que Bégearss, si je l'avois laissé jouir du moindre fruit de ses atrocités, si je ne vous eusse calmés après des alarmes si vives.

Peut-être ai-je attendu trop tard pour achever cet

ouvrage terrible qui me consumoit la poitrine, et devoit être écrit dans la force de l'âge. Il m'a tourmenté bien long-temps! Mes deux comédies espagnoles ne furent faites que pour le préparer. Depuis, en vieillissant, j'hésitois de m'en occuper : je craignois de manquer de force; et peut-être n'en avois-je plus à l'époque où je l'ai tenté : mais enfin, je l'ai composé dans une intention droite et pure, avec la tête froide d'un homme, et le cœur brûlant d'une femme, comme on a dit que J. J. Rousseau écrivoit. J'ai remarqué que cet ensemble, cet hermaphrodisme moral, est moins rare qu'on ne le croit.

Au reste, sans tenir à nul parti, à nulle secte, la Mere coupable est un tableau des peines intérieures qui divisent bien des familles, peines auxquelles malheureusement le divorce, très bon d'ailleurs, ne remédie point. Quoi qu'on fasse, il déchire ces plaies secretes, au lieu de les cicatriser. Le sentiment de la paternité, la bonté du cœur, l'indulgence en sont les uniques remedes. Voilà ce que j'ai voulu peindre et graver dans tous les esprits.

Les hommes de lettres qui se sont voués au théâtre, en examinant cette piece, pourront y démêler une intrigue de comédie, fondue dans le pathétique d'un drame. Ce dernier genre, trop dédaigné de quelques juges prévenus, ne leur paroissoit pas de force à comporter ces deux élémens réunis. L'intrigue, disoient-ils, est le propre des sujets gais, c'est le nerf

de la comédie; on adapte le pathétique à la marche simple du drame, pour en soutenir la foiblesse. Mais ces principes hasardés s'évanouissent à l'application, comme on peut s'en convaincre en s'exerçant dans les deux genres. L'exécution plus ou moins bonne assigne à chacun son mérite; et le mélange heureux de ces deux moyens dramatiques employés avec art, peut produire un très-grand effet : voici comment je l'ai tenté.

Sur des évènemens connus (et c'est un fort grand avantage) j'ai fait ensorte qu'un drame intéressant existât aujourd'hui entre le comte Almaviva, la Comtesse et les deux enfans. Si j'avois reporté la piece à l'âge inconsistant où les fautes se sont commises, voici ce qui fût arrivé.

D'abord le drame cût dû s'appeler, non la Mere Coupable, mais l'Epouse infidele, ou les Epoux coupables : ce n'étoit déja plus le même genre d'intérêt; il eût fallu y faire entrer des intrigues d'amour, des jalousies, du désordre, que sais-je? de toût autres évènemens : et la moralité que je voulois faire sortir d'un manquement si grave aux devoirs de l'épouse honnête; cette moralité perdue, enveloppée dans les fougues de l'âge, n'auroit pas été aperçue.

Mais ici c'est vingt ans après que les fautes sont consommées, c'est quand les passions sont usées, c'est quand leurs objets n'existent plus, que les conséquences d'un désordre presque oublié viennent peser

sur l'établissement et sur le sort de deux enfans malheureux qui les ont toutes ignorées, et qui n'en sont pas moins les victimes. C'est de ces circonstances graves que la moralité tire toute sa force, et devient le préservatif des jeunes personnes bien nées qui, lisant peu dans l'avenir, sont beaucoup plus près du danger de se voir égarées, que de celui d'être vicieuses. Voilà sur quoi porte mon drame.

Puis, opposant au scélérat notre pénétrant Figaro, vieux serviteur très attaché, le seul être que le fripon n'a pu tromper dans la maison, l'intrigue qui se noue entre eux, s'établit sous cet autre aspect.

Le scélérat inquiet se dit : En vain j'ai le secret de tout le monde ici ; en vain je me vois près de le tourner à mon profit ; si je ne parviens pas à faire chasser ce valet, il pourra m'arriver malheur.

D'autre côté, j'entends le Figaro se dire : Si je ne réussis à dépister ce monstre, à lui faire tomber le masque ; la fortune, l'honneur, le bonheur de cette maison, tout est perdu. La Suzanne, jetée entre ces deux lutteurs, n'est ici qu'un souple instrument dont chacun entend se servir pour hâter la chûte de l'autre.

Ainsi, la comédie d'intrigue, soutenant la curiosité, marche tout au travers du drame, dont elle renforce l'action, sans en diviser l'intérêt qui se porte tout entier sur la Mere. Les deux enfans, aux yeux du spectateur, ne courent aucun danger réel. On voit bien qu'ils s'épouseront, si le scélérat est chassé ; car

ce qu'il y a de mieux établi dans l'ouvrage, c'est qu'ils ne sont parens à nul degré ; qu'ils sont étrangers l'un à l'autre : ce que savent fort bien, dans le secret du cœur, le Comte, la Comtesse, le scélérat, Suzanne et Figaro, tous instruits des évènemens ; sans compter le public qui assiste à la piece, et à qui nous n'avons rien caché. Tout l'art de l'hypocrite, en déchirant le cœur du pere et de la mere, consiste à effrayer les jeunes gens, à les arracher l'un à l'autre, en leur faisant croire à chacun qu'ils sont enfans du même pere. C'est là le fond de son intrigue. Ainsi marche le double plan que l'on peut appeler complexe.

Une telle action dramatique peut s'appliquer à tous les temps, à tous les lieux où les grands traits de la nature, et tous ceux qui caractérisent le cœur de l'homme et ses secrets, ne seront pas trop méconnus.

Diderot, comparant les ouvrages de Richardson avec tous ces romans que nous nommons l'histoire, s'écrie, dans son enthousiasme pour cet auteur juste et profond : *Peintre du cœur humain, c'est toi seul qui ne mens jamais !* Quel mot sublime ! Et moi aussi j'essaie encore d'être peintre du cœur humain : mais ma palette est desséchée par l'âge et les contradictions. La Mere coupable a dû s'en ressentir.

Que si ma foible exécution nuit à l'intérêt de mon plan, le principe que j'ai posé n'en a pas moins toute sa justesse. Un tel essai peut inspirer le dessein d'en

offrir de plus fortement concertés. Qu'un homme de feu l'entreprenne, y mêlant, d'un crayon hardi, l'intrigue avec le pathétique; qu'il broie et fonde savamment les vives couleurs de chacun; qu'il nous peigne à grands traits l'homme vivant en société, son état, ses passions, ses vices, ses vertus, ses fautes et ses malheurs, avec la vérité frappante que l'exagération même qui fait briller les autres genres, ne permet pas toujours de rendre aussi fidèlement : touchés, intéressés, instruits, nous ne dirons plus que le drame est un genre décoloré, né de l'impuissance de produire une tragédie ou une comédie; l'art aura un noble essor; il aura fait encore un pas.

O mes concitoyens, vous, à qui j'offre cet essai, s'il vous paroît foible ou manqué, critiquez-le, mais sans m'injurier. Lorsque je fis mes autres pieces, on m'outragea long-temps pour avoir osé mettre au théâtre ce jeune Figaro, que vous avez aimé depuis. J'étois jeune aussi, j'en riois. En vieillissant l'esprit s'attriste; le caractere se rembrunit. J'ai beau faire, je ne ris plus quand un méchant ou un fripon insulte à ma personne, à l'occasion de mes ouvrages : on n'est pas maître de cela.

Critiquez la pieçe : fort bien. Si l'auteur est trop vieux pour en tirer du fruit, votre leçon peut profiter à d'autres. L'injure ne profite à personne, et même elle n'est pas de bon goût. On peut offrir cette remarque à une nation renommée par son ancienne

politesse, qui la faisoit servir de modele en ce point, comme elle est encore aujourd'hui celui de la haute vaillance.

Digitized by Google

ACTEURS.

LE COMTE ALMAVIVA, grand seigneur espagnol, d'une fierté noble et sans orgueil.

LA COMTESSE ALMAVIVA, très malheureuse, et d'une angélique piété.

LE CHEVALIER LÉON, leur fils; jeune homme épris de la liberté, comme toutes les ames ardentes et neuves.

FLORESTINE, pupille et filleule du comte Almaviva; jeune personne d'une grande sensibilité.

M. BÉGEARSS, Irlandois, major d'infanterie espagnole, ancien secrétaire des ambassades du Comte; homme très profond, et grand machinateur d'intrigues, fomentant le trouble avec art.

FIGARO, valet-de-chambre, chirurgien et homme de confiance du Comte; homme formé par l'expérience du monde et des évènemens.

SUZANNE, premiere camariste de la Comtesse, épouse de Figaro; excellente femme, attachée à sa maîtresse, et revenue des illusions du jeune âge.

M. FAL, notaire du Comte; homme exact et très honnête.

GUILLAUME, valet allemand de M. Bégearss; homme trop simple pour un tel maître.

La scene est à Paris, dans l'hôtel occupé par la famille du Comte, et se passe à la fin de 1790.

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

LA MÈRE COUPABLE.

Pierre inv.t Sixo Sculp

Monsieur Begearss! cruel ami!
C'est ma vie que vous consumez!

Acte III. Sce. VI.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE R.F.

LA MERE COUPABLE

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] de la [illegible]
« il [illegible] Tu ne [illegible]
« [illegible] de rouge [illegible]

INST. PALL.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA MERE COUPABLE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon fort orné.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE · PARIS

SCENE PREMIERE.

SUZANNE, *tenant des fleurs obscures, dont elle fait un bouquet.*

QUE madame s'éveille et sonne : mon triste ouvrage est achevé. (*elle s'assied avec abandon.*) A peine il est neuf heures, et je me sens déja d'une fatigue... Son dernier ordre, en la couchant, m'a gâté ma nuit toute entiere... « Demain, Suzanne, au point du « jour, fais apporter beaucoup de fleurs, et garnis- « en mes cabinets. Au portier : Que de la journée, « il n'entre personne pour moi. Tu me formeras un « bouquet de fleurs noires et rouge foncé, un seul

« œillet blanc au milieu... » Le voilà. Pauvre maîtresse! elle pleuroit!... Pour qui ce mélange d'apprêts?... Eeeh! si nous étions en Espagne, ce seroit aujourd'hui la fête de son fils Léon... (*avec mystere.*) et d'un autre homme qui n'est plus! (*elle regarde les fleurs.*) Les couleurs du sang et du deuil! (*elle soupire.*) Ce cœur blessé ne guérira jamais! Attachons-le d'un crêpe noir, puisque c'est là sa triste fantaisie! (*Elle attache le bouquet.*)

SCENE II.

SUZANNE, FIGARO, *regardant avec mystere.*

(*Cette scene doit marcher chaudement.*)

SUZANNE.

Entre donc, Figaro: tu prends l'air d'un amant en bonne fortune chez ta femme!

FIGARO.

Peut-on vous parler librement?

SUZANNE.

Oui, si la porte reste ouverte.

FIGARO.

Et pourquoi cette précaution?

SUZANNE.

C'est que l'homme dont il s'agit peut entrer d'un moment à l'autre.

FIGARO, *appuyant.*

Honoré-Tartufe-Bégearss?

SUZANNE.

Et c'est un rendez-vous donné. Ne t'accoutume donc pas à charger son nom d'épithetes; cela peut se redire et nuire à tes projets.

FIGARO.

Il s'appelle Honoré.

SUZANNE.

Mais non pas Tartufe.

FIGARO.

Morbleu!

SUZANNE.

Tu as le ton bien soucieux!

FIGARO.

Furieux! (*Suzanne se leve.*) Est-ce là notre convention? M'aidez-vous franchement, Suzanne, à prévenir un grand désordre? Serois-tu dupe encore de ce très méchant homme?

SUZANNE.

Non; mais je crois qu'il se méfie de moi; il ne me dit plus rien. J'ai peur, en vérité, qu'il ne nous croye raccommodés.

FIGARO.

Feignons toujours d'être brouillés.

SUZANNE.

Mais qu'as-tu donc appris qui te donne une telle humeur?

FIGARO.

Recordons-nous d'abord sur les principes. Depuis que nous sommes à Paris, et que M. Almaviva...

(Il faut bien lui donner son nom, puisqu'il ne souffre plus qu'on l'appelle monseigneur...)

SUZANNE, *avec humeur.*

C'est beau! et madame sort sans livrée! nous avons l'air de tout le monde.

FIGARO.

Depuis, dis-je, qu'il a perdu, par une querelle du jeu, son libertin de fils aîné, tu sais comment tout a changé pour nous ; comme l'humeur du Comte est devenue sombre et terrible.

SUZANNE.

Tu n'es pas mal bourru non plus.

FIGARO.

Comme son autre fils paroît lui devenir odieux!

SUZANNE.

Que trop !

FIGARO.

Comme madame est malheureuse!

SUZANNE.

C'est un grand crime qu'il commet!

FIGARO.

Comme il redouble de tendresse pour sa pupille Florestine! comme il fait sur-tout des efforts pour dénaturer sa fortune!

SUZANNE.

Sais-tu, mon pauvre Figaro, que tu commences à radoter ? Si je sais tout cela, qu'est-il besoin de me le dire ?

FIGARO.

Encore faut-il bien s'expliquer pour s'assurer que

l'on s'entend. N'est-il pas avéré pour nous que cet astucieux Irlandois, le fléau de cette famille, après avoir chiffré, comme secrétaire, quelques ambassades auprès du Comte, s'est emparé de leurs secrets à tous? que ce profond machinateur a su les entraîner, de l'indolente Espagne, en ce pays, remué de fond en comble, espérant y mieux profiter de la désunion où ils vivent, pour séparer le mari de la femme, épouser la pupille, et envahir les biens d'une maison qui se délabre?

SUZANNE.

Enfin, moi, que puis-je à cela?

FIGARO.

Ne jamais le perdre de vue; me mettre au cours de ses démarches.

SUZANNE.

Mais je te rends tout ce qu'il dit.

FIGARO.

Oh! ce qu'il dit... n'est que ce qu'il veut dire! Mais saisir, en parlant, les mots qui lui échappent, le moindre geste, un mouvement : c'est là qu'est le secret de l'âme. Il se trame ici quelque horreur. Il faut qu'il s'en croye assuré, car je lui trouve un air... plus faux, plus perfide et plus fat; cet air des sots de ce pays, triomphant avant le succès. Ne peux-tu être aussi perfide que lui? l'amadouer, le bercer d'espoir? quoi qu'il demande, ne pas le refuser?...

SUZANNE.

C'est beaucoup!

FIGARO.

Tout est bien, et tout marche au but, si j'en suis promptement instruit.

SUZANNE.

Et si j'en instruis ma maîtresse?

FIGARO.

Il n'est pas temps encore; ils sont tous subjugués par lui. On ne te croiroit pas : tu nous perdrois sans les sauver. Suis-le par-tout, comme son ombre... et moi, je l'épie au-dehors...

SUZANNE.

Mon ami, je t'ai dit qu'il se défie de moi; et s'il nous surprenoit ensemble... Le voilà qui descend... Ferme!... ayons l'air de quereller bien fort. (*elle pose le bouquet sur la table.*)

FIGARO, *élevant la voix.*

Moi, je ne le veux pas. Que je t'y prenne une autre fois!...

SUZANNE, *élevant la voix.*

Certes!... oui, je te crains beaucoup!

FIGARO, *feignant de lui donner un soufflet.*

Ah! tu me crains!... tiens, insolente!

SUZANNE, *feignant de l'avoir reçu.*

Des coups, à moi... chez ma maîtresse?

SCENE III.

LE MAJOR BEGEARSS, FIGARO, SUZANNE.

BÉGEARSS, *en uniforme, un crêpe noir au bras.*

Eh mais quel bruit! depuis une heure j'entends disputer de chez moi...

FIGARO, *à part.*

Depuis une heure!

BÉGEARSS.

Je sors, je trouve une femme éplorée...

SUZANNE, *feignant de pleurer.*

Le malheureux leve la main sur moi!

BÉGEARSS.

Ah l'horreur! monsieur Figaro! un galant homme a-t-il jamais frappé une personne de l'autre sexe?

FIGARO, *brusquement.*

Eh morbleu! monsieur, laissez-nous! Je ne suis point un galant homme; et cette femme n'est point une personne de l'autre sexe: elle est ma femme; une insolente, qui se mêle dans des intrigues, et qui croit pouvoir me braver, parce qu'elle a ici des gens qui la soutiennent. Ah! j'entends la morigéner...

BÉGEARSS.

Est-on brutal à cet excès?

FIGARO.

Monsieur, si je prends un arbitre de mes procédés envers elle, ce sera moins vous que tout autre: et vous savez trop bien pourquoi!

BÉGEARSS.

Vous me manquez, monsieur; je vais m'en plaindre à votre maître.

FIGARO, *raillant.*

Vous manquer? moi, c'est impossible. (*Il sort.*)

SCENE IV.

BÉGEARSS, SUZANNE.

BÉGEARSS.

Mon enfant, je n'en reviens point. Quel est donc le sujet de son emportement?

SUZANNE.

Il m'est venu chercher querelle; il m'a dit cent horreurs de vous. Il me défendoit de vous voir, de jamais oser vous parler. J'ai pris votre parti; la dispute s'est échauffée; elle a fini par un soufflet... Voilà le premier de sa vie; mais moi, je veux me séparer: vous l'avez vu...

BÉGEARSS.

Laissons cela. Quelque léger nuage altéroit ma confiance en toi; mais ce débat l'a dissipé.

SUZANNE.

Sont-ce là vos consolations?

BÉGEARSS.

Va! c'est moi qui t'en vengerai. Il est bien temps que je m'acquitte envers toi, ma pauvre Suzanne! Pour commencer, apprends un grand secret... Mais sommes-nous bien sûrs que la porte est fermée?

(*Suzanne y vâ voir.*) (*il dit à part.*) Ah! si je puis avoir seulement trois minutes l'écrin au double fond que j'ai fait faire à la Comtesse, où sont ces importantes lettres...

SUZANNE, *revient.*

Eh bien! ce grand secret?

BÉGEARSS.

Sers ton ami, ton sort devient superbe. J'épouse Florestine; c'est un point arrêté, son pere le veut absolument.

SUZANNE.

Qui, son pere?

BÉGEARSS, *en riant.*

Et d'où sors-tu donc? Regle certaine, mon enfant: lorsque telle orpheline arrive chez quelqu'un, comme pupille, ou bien comme filleule, elle est toujours la fille du mari. (*d'un ton sérieux.*) Bref, je puis l'épouser... si tu me la rends favorable.

SUZANNE.

Oh! mais Léon en est très amoureux.

BÉGEARSS.

Leur fils? (*froidement.*) je l'en détacherai.

SUZANNE, *étonnée.*

Ha!... Elle aussi, elle est fort éprise!

BÉGEARSS.

De lui?...

SUZANNE.

Oui.

BÉGEARSS, *froidement.*

Je l'en guérirai.

SUZANNE, *plus surprise.*

Ha, ha!... madame qui le sait donne les mains à leur union!

BÈGEARSS, *froidement.*

Nous la ferons changer d'avis.

SUZANNE, *stupéfaite.*

Aussi?... Mais Figaro, si je vois bien, est le confident du jeune homme.

BÉGEARSS.

C'est le moindre de mes soucis. Ne serois-tu pas aise d'en être délivrée?

SUZANNE.

S'il ne lui arrive aucun mal?...

BÉGEARSS.

Fi donc! la seule idée flétrit l'austere probité. Mieux instruits sur leurs intérêts, ce sont eux-mêmes qui changeront d'avis.

SUZANNE, *incrédule.*

Si vous faites cela, monsieur...

BÉGEARSS, *appuyant.*

Je le ferai. Tu sens que l'amour n'est pour rien dans un pareil arrangement. (*l'air caressant.*) Je n'ai jamais vraiment aimé que toi.

SUZANNE, *incrédule.*

Ah! si madame avoit voulu...

BÉGEARSS.

Je l'aurois consolée sans doute; mais elle a dédaigné mes vœux... Suivant le plan que le Comte a formé, la Comtesse va au couvent.

SUZANNE, *vivement.*

Je ne me prête à rien contre elle.

BÉGEARSS.

Que diable! il la sert dans ses goûts. Je t'entends toujours dire : Ah! c'est un ange sur la terre!

SUZANNE, *en colere.*

Eh bien! faut-il la tourmenter?

BÉGEARSS, *riant.*

Non ; mais du moins la rapprocher de ce ciel, la patrie des anges, dont elle est un moment tombée... Et puisque, dans ces nouvelles et merveilleuses lois, le divorce s'est établi...

SUZANNE, *vivement.*

Le Comte veut s'en séparer?

BÉGEARSS.

S'il peut.

SUZANNE, *en colere.*

Ah! les scélérats d'hommes! quand on les étrangleroit tous...

BÉGEARSS, *riant.*

J'aime à croire que tu m'en exceptes?

SUZANNE.

Ma foi!... pas trop.

BÉGEARSS, *riant.*

J'adore ta franche colere : elle met à jour ton bon cœur. Quant à l'amoureux chevalier, il le destine à voyager... long-temps. Le Figaro, homme expérimenté, sera son discret conducteur. (*il lui prend la main.*) Et voici ce qui nous concerne : le Comte, Florestine et moi, habiterons le même hôtel ; et la

chere Suzanne à nous, chargée de toute la confiance, sera notre surintendante, commandera la domesticité, aura la grande main sur tout. Plus de mari, plus de soufflets, plus de brutal contradicteur; des jours filés d'or et de soie, et la vie la plus fortunée!

SUZANNE.

A vos cajoleries, je vois que vous voulez que je vous serve auprès de Florestine?

BÉGEARSS, *caressant.*

A dire vrai, j'ai compté sur tes soins. Tu fus toujours une excellente femme. J'ai tout le reste dans ma main; ce point seul est entre les tiennes. (*vivement.*) Par exemple, aujourd'hui tu peux nous rendre un signalé... (*Suzanne l'examine.*) Je dis un signalé, par l'importance qu'il y met. (*froidement.*) Car, ma foi! c'est bien peu de chose. Le Comte auroit la fantaisie... de donner à sa fille, en signant le contrat, une parure absolument semblable aux diamans de la Comtesse. Il ne voudroit pas qu'on le sût.

SUZANNE, *surprise.*

Ha, ha!...

BÉGEARSS.

Ce n'est pas trop mal vu: de beaux diamans terminent bien les choses. Peut-être il va te demander d'apporter l'écrin de sa femme, pour en confronter les dessins avec ceux de son joaillier...

SUZANNE.

Pourquoi comme ceux de madame? C'est une idée assez bizarre.

BÉGEARSS.

Il prétend qu'ils soient aussi beaux... Tu sens, pour moi, combien c'étoit égal. Tiens, vois-tu? le voici qui vient.

SCENE V.

LE COMTE, SUZANNE, BEGEARSS.

LE COMTE.

Monsieur Bégearss, je vous cherchois.

BÉGEARSS.

Avant d'entrer chez vous, monsieur, je venois prévenir Suzanne que vous avez dessein de lui demander cet écrin...

SUZANNE.

Au moins, monseigneur, vous sentez...

LE COMTE.

Eh! laisse là ton monseigneur! N'ai-je pas ordonné, en passant dans ce pays-ci?...

SUZANNE.

Je trouve, monseigneur, que cela nous amoindrit.

LE COMTE.

C'est que tu t'entends mieux en vanité qu'en vraie fierté. Quand on veut vivre dans un pays, il n'en faut point heurter les préjugés.

SUZANNE.

Eh bien, monsieur, du moins vous me donnez votre parole...

LE COMTE, *fierement.*

Depuis quand suis-je méconnu?

SUZANNE.

Je vais donc vous l'aller chercher. (*à part.*) Dame! Figaro m'a dit de ne rien refuser!...

SCENE VI.

LE COMTE, BEGEARSS.

LE COMTE.

J'ai tranché sur le point qui paroissoit l'inquiéter.

BÉGEARSS.

Il en est un, monsieur, qui m'inquiete beaucoup plus; je vous trouve un air accablé...

LE COMTE.

Te le dirai-je, ami? la perte de mon fils me sembloit le plus grand malheur. Un chagrin plus poignant fait saigner ma blessure, et rend ma vie insupportable.

BÉGEARSS.

Si vous ne m'aviez pas interdit de vous contrarier là-dessus, je vous dirois que votre second fils...

LE COMTE, *vivement.*

Mon second fils! je n'en ai point!

BÉGEARSS.

Calmez-vous, monsieur; raisonnons. La perte d'un enfant chéri peut vous rendre injuste envers votre épouse, envers vous. Est-ce donc sur des conjectures qu'il faut juger de pareils faits?

LE COMTE.

Des conjectures? Ah! j'en suis trop certain! Mon

grand chagrin est de manquer de preuves. Tant que mon pauvre fils vécut, j'y mettois fort peu d'importance. Héritier de mon nom, de mes places, de ma fortune... que me faisoit cet autre individu? Mon froid dédain; un nom de terre, une croix de Malte, une pension m'auroient vengé de sa mere et de lui! Mais, conçois-tu mon désespoir, en perdant un fils adoré, de voir un étranger succéder à ce rang, à ces titres; et, pour irriter ma douleur, venir tous les jours me donner le nom odieux de son pere?

BÉGEARSS.

Monsieur, je crains de vous aigrir, en cherchant à vous apaiser; mais la vertu de votre épouse...

LE COMTE, *avec colere.*

Ah! ce n'est qu'un crime de plus. Couvrir d'une vie exemplaire un affront tel que celui-là! Commander vingt ans par ses mœurs et la piété la plus sévere, l'estime et le respect du monde; et verser sur moi seul, par cette conduite affectée, tous les torts qu'entraîne avec soi ma prétendue bizarrerie!... Ma haine pour eux s'en augmente.

BÉGEARSS.

Que vouliez-vous donc qu'elle fît, même en la supposant coupable? Est-il au monde quelque faute qu'un repentir de vingt années ne doive effacer à la fin? Fûtes-vous sans reproche vous-même? Et cette jeune Florestine, que vous nommez votre pupille, et qui vous touche de plus près...

LE COMTE.

Qu'elle assure donc ma vengeance! Je dénaturerai

mes biens, et les lui ferai tous passer. Déja trois millions d'or, arrivés de la Vera-Crux, vont lui servir de dot; et c'est à toi que je les donne. Aide-moi seulement à jeter sur ce don un voile impénétrable. En acceptant mon portefeuille, et te présentant comme époux, suppose un héritage, un legs de quelque parent éloigné...

BÉGEARSS, *montrant le crêpe de son bras.*

Voyez que, pour vous obéir, je me suis déja mis en deuil.

LE COMTE.

Quand j'aurai l'agrément du Roi pour l'échange entamé de toutes mes terres d'Espagne contre des biens dans ce pays, je trouverai moyen de vous en assurer la possession à tous deux.

BÉGEARSS, *vivement.*

Et moi, je n'en veux point. Croyez-vous que, sur des soupçons... peut-être encore très-peu fondés, j'irai me rendre le complice de la spoliation entiere de l'héritier de votre nom? d'un jeune homme plein de mérite; car il faut avouer qu'il en a...

LE COMTE, *impatienté.*

Plus que mon fils, voulez-vous dire? Chacun le pense comme vous; cela m'irrite contre lui...

BÉGEARSS.

Si votre pupille m'accepte; et si, sur vos grands biens, vous prélevez, pour la doter, ces trois millions d'or du Mexique, je ne supporte point l'idée d'en devenir propriétaire, et ne les recevrai qu'autant

que le contrat en contiendra la donation que mon amour sera censé lui faire.

LE COMTE, *le serre dans ses bras.*

Loyal et franc ami! quel époux je donne à ma fille!...

SCENE VII.

SUZANNE, LE COMTE, BEGEARSS.

SUZANNE.

Monsieur, voilà le coffre aux diamans, ne le gardez pas trop long-temps, que je puisse le remettre en place avant qu'il soit jour chez madame?

LE COMTE.

Suzanne, en t'en allant, défends qu'on entre, à moins que je ne sonne.

SUZANNE, *à part.*

Avertissons Figaro de ceci. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

LE COMTE, BEGEARSS.

BÉGEARSS.

Quel est votre projet sur l'examen de cet écrin?

LE COMTE, *tire de sa poche un bracelet entouré de brillans.*

Je ne veux plus te déguiser tous les détails de mon affront; écoute. Un certain Léon d'Astorga, qui fut jadis mon page, et que l'on nommoit Chérubin...

BÉGEARSS.

Je l'ai connu; nous servions dans le régiment dont je vous dois d'être major. Mais il y a vingt ans qu'il n'est plus.

LE COMTE.

C'est ce qui fonde mon soupçon. Il eut l'audace de l'aimer. Je la crus éprise de lui; je l'éloignai d'Andalousie, par un emploi dans ma légion. Un an après la naissance du fils... qu'un combat détesté m'enleve... (*Il met la main à ses yeux.*) lorsque je m'embarquai vice-roi du Mexique, au lieu de rester à Madrid, ou dans mon palais à Séville, ou d'habiter Aguas-Frescas, qui est un superbe séjour, quelle retraite, ami, crois-tu que ma femme choisit? Le vilain château d'Astorga, chef-lieu d'une méchante terre, que j'avois achetée des parens de ce page. C'est là qu'elle a voulu passer les trois années de mon absence; qu'elle y a mis au monde... (après neuf ou dix mois, que sais-je?) ce misérable enfant, qui porte les traits d'un perfide! Jadis, lorsqu'on m'avoit peint pour le bracelet de la Comtesse, le peintre ayant trouvé ce page fort joli, desira d'en faire une étude; c'est un des beaux tableaux de mon cabinet...

BÉGEARSS.

Oui... (*il baisse les yeux.*) à telles enseignes que votre épouse...

LE COMTE, *vivement.*

Ne veut jamais le regarder? Eh bien! sur ce portrait, j'ai fait faire celui-ci, dans ce bracelet, pareil

en tout au sien, fait par le même joaillier qui monta tous ses diamans; je vais le substituer à la place du mien. Si elle en garde le silence, vous sentez que ma preuve est faite. Sous quelque forme qu'elle en parle, une explication sévere éclaircit ma honte à l'instant.

BÉGEARSS.

Si vous demandez mon avis, monsieur, je blâme un tel projet.

LE COMTE.

Pourquoi?

BÉGEARSS.

L'honneur répugne à de pareils moyens. Si quelque hasard, heureux ou malheureux, vous eût présenté certains faits, je vous excuserois de les approfondir. Mais tendre un piege, des surprises! Eh! quel homme, un peu délicat, voudroit prendre un tel avantage sur son plus mortel ennemi?

LE COMTE.

Il est trop tard pour reculer : le bracelet est fait, le portrait du page est dedans...

BÉGEARSS, *prend l'écrin.*

Monsieur, au nom du véritable honneur...

LE COMTE, *a enlevé le bracelet de l'écrin.*

Ah, mon cher portrait, je te tiens! J'aurai du moins la joie d'en orner le bras de ma fille, cent fois plus digne de le porter!... (*il y substitue l'autre.*)

BÉGEARSS, *feint de s'y opposer. Ils tirent chacun l'écrin de leur côté; Bégearss fait ouvrir adroitement le double fond, et dit avec colere :* Ah! voilà la boîte brisée!

LE COMTE, *regarde.*

Non, ce n'est qu'un secret que le débat a fait ouvrir. Ce double fond renferme des papiers!

BÉGEARSS, *s'y opposant.*

Je me flatte, monsieur, que vous n'abuserez point...

LE COMTE, *impatient.*

« Si quelque heureux hasard vous eût présenté « certains faits, me disois-tu dans le moment, je « vous excuserois de les approfondir... » Le hasard me les offre, et je vais suivre ton conseil. (*il arrache les papiers.*)

BÉGEARSS, *avec chaleur.*

Pour l'espoir de ma vie entiere, je ne voudrois pas devenir complice d'un tel attentat! Remettez ces papiers, monsieur, ou souffrez que je me retire. (*il s'éloigne; le Comte tient des papiers et lit; Bégearss le regarde en dessous et s'applaudit secrètement.*

LE COMTE, *avec fureur.*

Je n'en veux pas apprendre davantage; renferme tous les autres, et moi je garde celui-ci.

BÉGEARSS.

Non, quel qu'il soit, vous avez trop d'honneur pour commettre une...

LE COMTE, *fièrement.*

Une?... Achevez; tranchez le mot, je puis l'entendre.

BÉGEARSS, *se courbant.*

Pardon, monsieur, mon bienfaiteur! et n'impu-

tez qu'à ma douleur l'indécence de mon reproche.

LE COMTE.

Loin de t'en savoir mauvais gré, je t'en estime davantage. (*il se jette sur un fauteuil.*) Ah, perfide Rosine!... car, malgré mes légèretés, elle est la seule pour qui j'aye éprouvé... J'ai subjugué les autres femmes! Ah! je sens à ma rage combien cette indigne passion... je me déteste de l'aimer!

BÉGEARSS.

Au nom de Dieu, monsieur, remettez ce fatal papier.

SCENE IX.

FIGARO, LE COMTE, BEGEARSS.

LE COMTE, *se leve.*

Homme importun! que voulez-vous?

FIGARO.

J'entre parce qu'on a sonné.

LE COMTE, *en colere.*

J'ai sonné? Valet curieux!...

FIGARO.

Interrogez le joaillier, qui l'a entendu comme moi.

LE COMTE.

Mon joaillier? que me veut-il?

FIGARO.

Il dit qu'il a un rendez-vous, pour un bracelet qu'il a fait. (*Bégearss s'apercevant qu'il cherche à voir*

l'écrin qui est sur la table, fait ce qu'il peut pour le masquer.)

Ah!... qu'il revienne un autre jour.

FIGARO, *avec malice.*

Mais pendant que monsieur a l'écrin de madame ouvert, il seroit peut-être à propos...

LE COMTE, *en colere.*

Monsieur l'inquisiteur, partez; et s'il vous échappe un seul mot...

FIGARO.

Un seul mot? J'aurois trop à dire; je ne veux rien faire à demi. (*il examine l'écrin, le papier que tient le Comte, lance un fier coup d'œil à Bégearss et sort.*)

SCENE X.

LE COMTE, BEGEARSS.

LE COMTE.

Refermons ce perfide écrin. J'ai la preuve que je cherchois. Je la tiens, j'en suis désolé; pourquoi l'ai-je trouvée? Ah, Dieu! lisez, lisez, monsieur Bégearss.

BÉGEARSS, *repoussant le papier.*

Entrer dans de pareils secrets! Dieu préserve qu'on m'en accuse!

LE COMTE.

Quelle est donc la seche amitié qui repousse mes confidences? Je vois qu'on n'est compatissant que pour les maux qu'on éprouva soi-même.

BÉGEARSS.

Quoi ? pour refuser ce papier !... (*vivement.*) Serrez-le donc; voici Suzanne. (*il referme vîte le secret de l'écrin. Le comte met la lettre dans sa veste, sur sa poitrine.*)

SCENE XI.

SUZANNE, LE COMTE *accablé;* BEGEARSS.

SUZANNE, *accourt.*

L'écrin, l'écrin, madame sonne.

BÉGEARSS, *le lui donne.*

Suzanne, vous voyez que tout y est en bon état.

SUZANNE.

Qu'a donc monsieur? il est troublé!

BÉGEARSS.

Ce n'est rien qu'un peu de colere contre votre indiscret mari, qui est entré malgré ses ordres.

SUZANNE, *finement.*

Je l'avois dit pourtant, de maniere à être entendue. (*Elle sort.*)

SCENE XII.

LEON, LE COMTE, BEGEARSS.

LE COMTE, *veut sortir, il voit entrer Léon.*

Voici l'autre!

LÉON, *timidement, veut embrasser le Comte.*

Mon pere, agréez mon respect; avez-vous bien passé la nuit?

LE COMTE, *sèchement le repousse.*

Où fûtes-vous monsieur, hier au soir?

LÉON.

Mon pere, on me mena dans une assemblée estimable...

LE COMTE.

Où vous fîtes une lecture?

LÉON.

On m'invita d'y lire un essai que j'ai fait sur l'abus des vœux monastiques, et le droit de s'en relever.

LE COMTE, *amèrement.*

Les vœux des chevaliers en sont?

BÉGEARSS.

Qui fut, dit-on, très applaudi?

LÉON.

Monsieur, on a montré quelque indulgence pour mon âge.

LE COMTE.

Donc, au lieu de vous préparer à partir pour vos caravanes, à bien mériter de votre Ordre, vous vous faites des ennemis? Vous allez composant, écrivant sur le ton du jour?... Bientôt on ne distinguera plus un gentilhomme d'un savant!

LÉON, *timidement.*

Mon pere, on en distinguera mieux un ignorant d'un homme instruit; et l'homme libre, de l'esclave.

LE COMTE.

Discours d'enthousiaste! On voit où vous en voulez venir. (*il veut sortir.*)

LÉON.

Mon pere!...

LE COMTE, *dédaigneux.*

Laissez à l'artisan des villes ces locutions triviales: les gens de notre état ont un langage plus élevé. Qui est-ce qui dit mon pere, à la cour? Monsieur, appelez-moi monsieur! vous sentez l'homme du commun! Son pere!... (*Il sort; Léon le suit en regardant Bégearss qui lui fait un geste de compassion.*) Allons, monsieur Bégearss, allons!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente la bibliotheque du Comte.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE.

Puisque enfin je suis seul, lisons cet étonnant écrit, qu'un hasard presque inconcevable a fait tomber entre mes mains. (*il tire de son sein la lettre de l'écrin, et la lit en pesant sur tous les mots.*) « Malheureux insensé! notre sort est rempli. La surprise « nocturne que vous avez osé me faire, dans un châ- « teau où vous fûtes élevé, dont vous connoissiez les « détours; la violence qui s'en est suivie; enfin votre « crime... le mien... (*il s'arrête.*) Le mien reçoit sa « juste punition. Aujourd'hui, jour de saint Léon, « patron de ce lieu et le vôtre, je viens de mettre au « monde un fils, mon opprobre et mon désespoir. « Graces à de tristes précautions, l'honneur est sauf, « mais la vertu n'est plus; condamnée désormais « à des larmes intarissables, je sens qu'elles n'efface- « ront point un crime... dont l'effet reste subsistant.

« Ne me voyez jamais : c'est l'ordre irrévocable de la « misérable Rosine... qui n'ose plus signer un autre « nom. » (*il porte ses mains avec la lettre à son front, et se promene.*) Qui n'ose plus signer un autre nom!... Ah! Rosine! où est le temps?... Mais tu t'es avilie!... (*il s'agite.*) Ce n'est point là l'écrit d'une méchante femme! Un misérable corrupteur... Mais voyons la réponse écrite sur la même lettre. (*il lit.*) « Puisque je ne dois plus vous voir, la vie m'est « odieuse, et je vais la perdre avec joie dans la vive « attaque d'un fort, où je ne suis point commandé.

« Je vous renvoie tous vos reproches; le portrait « que j'ai fait de vous, et la boucle de cheveux que « je vous dérobai. L'ami qui vous rendra ceci quand « je ne serai plus, est sûr. Il a vu tout mon désespoir. « Si la mort d'un infortuné vous inspiroit un reste « de pitié; parmi les noms qu'on va donner à l'hé- « ritier... d'un autre plus heureux!... puis-je espérer « que le nom de Léon vous rappellera quelquefois « le souvenir du malheureux... qui expire en vous « adorant, et signe pour la derniere fois,

« CHÉRUBIN LÉON d'Astorga. »

Puis, en caracteres sanglans... « Blessé à mort, « je rouvre cette lettre, et vous écris avec mon « sang, ce douloureux, cet éternel adieu. Souvenez- « vous... »

Le reste est effacé par des larmes... (*il s'agite.*) Ce n'est point là non plus l'écrit d'un méchant homme! Un malheureux égarement... (*il s'assied et reste absorbé.*) Je me sens déchiré!

SCENE II.

BEGEARSS, LE COMTE.

(*Bégearss, en entrant, s'arrête, regarde le Comte, et se mord le doigt avec mystere.*)

LE COMTE.

Ah! mon cher ami, venez donc!... vous me voyez dans un accablement...

BÉGEARSS.

Très effrayant, monsieur; je n'osois avancer.

LE COMTE.

Je viens de lire cet écrit. Non! ce n'étoient point là des ingrats ni des monstres; mais de malheureux insensés, comme ils se le disent eux-mêmes...

BÉGEARSS.

Je l'ai présumé comme vous.

LE COMTE, *se leve et se promene.*

Les misérables femmes! en se laissant séduire, ne savent guere les maux qu'elles apprêtent... Elles vont, elles vont... Les affronts s'accumulent... et le monde injuste et léger accuse un pere qui se tait, qui dévore en secret ses peines!... On le taxe de dureté, pour les sentimens qu'il refuse au fruit d'un coupable adultere!... Nos désordres à nous ne leur enlevent presque rien; ne peuvent du moins leur ravir la certitude d'être meres, ce bien inestimable de la maternité! tandis que leur moindre caprice, un goût, une étourderie légere, détruit dans l'homme le bon-

heur... le bonheur de toute sa vie, la sécurité d'être pere. Ah! ce n'est point légérement qu'on a donné tant d'importance à la fidélité des femmes! Le bien, le mal de la société, sont attachés à leur conduite; le paradis ou l'enfer des familles dépend à tout jamais de l'opinion qu'elles ont donnée d'elles.

BÉGEARSS.

Calmez-vous; voici votre fille.

SCENE III.

FLORESTINE, LE COMTE, BEGEARSS.

FLORESTINE, *un bouquet au côté.*

On vous disoit, monsieur, si occupé, que je n'ai pas osé vous fatiguer de mon respect.

LE COMTE.

Occupé de toi, mon enfant! ma fille! ah! je me plais à te donner ce nom; car j'ai pris soin de ton enfance. Le mari de ta mere étoit fort dérangé: en mourant il ne laissa rien. Elle-même, en quittant la vie, t'a recommandée à mes soins. Je lui engageai ma parole; je la tiendrai, ma fille, en te donnant un noble époux. Je te parle avec liberté devant cet ami qui nous aime. Regarde autour de toi; choisis: ne trouves-tu personne ici digne de posséder ton cœur?

FLORESTINE, *lui baisant la main.*

Vous l'avez tout entier, monsieur, et si je me vois consultée, je répondrai que mon bonheur est de ne point changer d'état. Monsieur votre fils en se ma-

riant... car, sans doute, il ne restera plus dans l'Ordre de Malte aujourd'hui, monsieur votre fils, en se mariant, peut se séparer de son pere. Ah! permettez que ce soit moi qui prenne soin de vos vieux jours! C'est un devoir, monsieur, que je remplirai avec joie.

LE COMTE.

Laisse, laisse *monsieur* réservé pour l'indifférence; on ne sera point étonné qu'une enfant si reconnoissante me donne un nom plus doux! appelle-moi ton pere.

BÉGEARSS.

Elle est digne, en honneur, de votre confidence entiere... Mademoiselle, embrassez ce bon, ce tendre protecteur. Vous lui devez plus que vous ne pensez. Sa tutelle n'est qu'un devoir. Il fut l'ami... l'ami secret de votre mere... Et, pour tout dire en un seul mot...

SCENE IV.

FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE, FLORESTINE, BEGEARSS.

(*La Comtesse est en robe à peigner.*)

FIGARO, *annonçant.*

Madame la Comtesse.

BÉGEARSS, *jette un regard furieux sur Figaro.* (*à part.*)

Au diable le faquin!

LA COMTESSE, *au Comte.*

Figaro m'avoit dit que vous vous trouviez mal; effrayée, j'accours, et je vois...

LE COMTE.

Que cet homme officieux vous a fait encore un mensonge.

FIGARO.

Monsieur, quand vous êtes passé, vous aviez un air si défait... Heureusement il n'en est rien. (*Bégearss l'examine.*)

LA COMTESSE.

Bonjour, monsieur Bégearss... Te voilà, Florestine; je te trouve radieuse... Mais voyez donc comme elle est fraîche et belle! Si le ciel m'eût donné une fille, je l'aurois voulue comme toi, de figure et de caractere. Il faudra bien que tu m'en tiennes lieu. Le veux-tu, Florestine?

FLORESTINE, *lui baisant la main.*

Ah, madame!

LA COMTESSE.

Qui t'a donc fleurie si matin?

FLORESTINE, *avec joie.*

Madame, on ne m'a point fleurie; c'est moi qui ai fait des bouquets. N'est-ce pas aujourd'hui Saint-Léon?

LA COMTESSE.

Charmante enfant, qui n'oublie rien! (*elle la baise au front. Le Comte fait un geste terrible. Bégearss le retient. A Figaro.*) Puisque nous

voilà rassemblés, avertissez mon fils que nous prendrons ici le chocolat.

FLORESTINE.

Pendant qu'ils vont le préparer, mon parrain, faites-nous donc voir ce beau buste de Washington, que vous avez, dit-on, chez vous.

LE COMTE.

J'ignore qui me l'envoie; je ne l'ai demandé à personne; et, sans doute, il est pour Léon. Il est beau; je l'ai là dans mon cabinet : venez tous. (*Bégearss, en sortant le dernier, se retourne deux fois pour examiner Figaro qui le regarde de même. Ils ont l'air de se menacer sans parler.*)

SCENE V.

FIGARO, *rangeant la table et les tasses pour le déjeuné.*

Serpent ou basilic, tu peux me mesurer, me lancer des regards affreux! Ce sont les miens qui te tueront.... Mais où reçoit-il ses paquets? Il ne vient rien pour lui de la poste à l'hôtel. Est-il monté seul de l'enfer?... Quelque autre diable correspond.... et moi, je ne puis découvrir...

SCENE VI.

FIGARO, SUZANNE.

SUZANNE, *accourt, regarde, et dit très vivement à l'oreille de Figaro :*

C'est lui que la pupille épouse... Il a la promesse du Comte... il guérira Léon de son amour... il détachera Florestine... Il fera consentir madame.... il te chasse de la maison... il cloître ma maîtresse en attendant que l'on divorce... fait déshériter le jeune homme, et me rend maîtresse de tout. Voilà les nouvelles du jour. (*Elle s'enfuit.*)

SCENE VII.

FIGARO.

Non, s'il vous plaît, monsieur le major! nous compterons ensemble auparavant. Vous apprendrez de moi qu'il n'y a que les sots qui triomphent. Grâce à l'Ariane-Suzon, je tiens le fil du labyrinthe, et le Minotaure est cerné.... Je t'envelopperai dans tes pieges, et te démasquerai si bien!... Mais quel intérêt assez pressant lui fait faire une telle école, desserre les dents d'un tel homme? S'en croiroit-il assez sûr pour... La sottise et la vanité sont compagnes inséparables. Mon politique babille et se confie! Il a perdu le coup. *Y a faute.*

SCENE VIII.

GUILLAUME, FIGARO.

GUILLAUME, *avec une lettre.*

Meissieïr Bég arss! Ché vois qu'il est pas pour ici?

FIGARO, *rangeant le déjeuner.*

Tu peux l'attendre, il va rentrer.

GUILLAUME, *reculant.*

Meingoth! ch'attendrai pas meissieïr en gombagnie té vous! Mon maître il voudroit point, je chure.

FIGARO.

Il te le défend? eh bien, donne la lettre; je vais la lui remettre en rentrant.

GUILLAUME, *reculant.*

Pas plis à vous té lettres! Oh tiable! il voudra pientôt me jasser.

FIGARO, *à part.*

Il faut pomper le sot. Tu... viens de la poste, je crois?

GUILLAUME.

Tiaple! non, ché viens pas.

FIGARO.

C'est sans doute quelque missive du Gentleman... du parent irlandois dont il vient d'hériter? Tu sais cela, toi, bon Guillaume?

GUILLAUME, *riant niaisement.*

Lettre d'un qu'il est mort, meissieïr! non, ché

vous prie! celui-là, ché crois pas, partié! ce sera pien plitôt d'un autre. Peut-être il viendroit d'un qu'ils sont là... pas contens, dehors.

FIGARO.

D'un de nos mécontens, dis-tu?

GUILLAUME.

Oui, mais ch'assure pas...

FIGARO, *à part.*

Cela se peut; il est fourré dans tout. (*à Guillaume.*) On pourroit voir au timbre, et s'assurer...

GUILLAUME.

Ch'assure pas; pourquoi? les lettres il vient chez M. O-Connor; et puis, je sais pas quoi c'est timpré, moi.

FIGARO, *vivement.*

O-Connor! banquier irlandois?

GUILLAUME.

Mon foi!

FIGARO, *revient à lui froidement.*

Ici près, derriere l'hôtel?

GUILLAUME.

Ein fort choli maison, partié! tes chens très... beaucoup gracieux, si j'osse dire. (*il se retire à l'écart.*)

FIGARO, *à lui-même.*

O fortune! O bonheur!

GUILLAUME, *revenant.*

Parle pas, fous, de c'té banquier, pour personne; entende-fous? ch'aurois pas dû... Tertaïfle! (*il frappe du pied.*)

FIGARO.

Va! je n'ai garde; ne crains rien.

GUILLAUME.

Mon maître, il dit, meissieïr, vous âfre tout l'esprit, et moi pas... Alors c'est chuste... Mais, peut-être ché suis mécontent d'avoir dit à fous...

FIGARO.

Et pourquoi?

GUILLAUME.

Ché sais pas. La valet trahir, voye-fous... L'être un péché qu'il est parpare, vil, et même... puéril.

FIGARO.

Il est vrai; mais tu n'as rien dit.

GUILLAUME, *désolé.*

Mon Thié! mon Thié! ché sais pas, là... quoi tire... ou non... (*il se retire en soupirant.*) Ah! (*il regarde niaisement les livres de la bibliotheque.*)

FIGARO, *à part.*

Quelle découverte! Hasard, je te salue! (*il cherche ses tablettes.*) Il faut pourtant que je démêle comment un homme si caverneux s'arrange d'un tel imbécille... De même que les brigands redoutent les réverberes... Oui, mais un sot est un falot; la lumiere passe à travers. (*il dit en écrivant sur ses tablettes.*) O-Connor, banquier irlandois. C'est là qu'il faut que j'établisse mon noir comité des recherches. Ce moyen-là n'est pas trop constitutionnel; *ma, perdio!* l'utilité! Et puis, j'ai mes exemples. (*il écrit.*) Quatre ou cinq louis d'or au valet chargé du détail de la poste, pour ouvrir dans un cabaret

chaque lettre de l'écriture d'Honoré-Tartufe-Bégearss... Monsieur le tartufe honoré! vous cesserez enfin de l'être! Un dieu m'a mis sur votre piste. (*Il serre ses tablettes.*) Hasard, Dieu méconnu! les anciens t'appeloient Destin! nos gens te donnent un autre nom...

SCENE IX.

LA COMTESSE, LE COMTE, FLORESTINE, BEGEARSS, FIGARO, GUILLAUME.

BÉGEARSS, *aperçoit Guillaume, et dit avec humeur en lui prenant la lettre :*

Ne peux-tu pas me les garder chez moi?

GUILLAUME.

Ché crois, celui-ci, c'est tout comme. (*il sort.*)

LA COMTESSE, *au Comte.*

Monsieur, ce buste est un très-beau morceau : votre fils l'a-t-il vu?

BÉGEARSS, *la lettre ouverte.*

Ah! lettre de Madrid! du secrétaire du ministre! Il y a un mot qui vous regarde. (*il lit.*) « Dites au « Comte Almaviva que le courrier qui part demain, « lui porte l'agrément du Roi pour l'échange de « toutes ses terres. »

FIGARO, *écoute, et se fait, sans parler, un signe d'intelligence.*

LA COMTESSE.

Figaro, dis donc à mon fils que nous déjeunons tous ici.

FIGARO.

Madame, je vais l'avertir. (*il sort.*)

SCENE X.

LA COMTESSE, LE COMTE, FLORESTINE, BEGEARSS.

LE COMTE, *à Bégearss.*

J'en veux donner avis sur-le-champ à mon acquéreur. Envoyez-moi du thé dans mon arriere-cabinet.

FLORESTINE.

Bon papa, c'est moi qui vous le porterai.

LE COMTE, *bas à Florestine.*

Pense beaucoup au peu que je t'ai dit. (*il la baise au front et sort.*)

SCENE XI.

LEON, LA COMTESSE, FLORESTINE, BEGEARSS.

LEON, *avec chagrin.*

Mon pere s'en va quand j'arrive! il m'a traité avec une rigueur...

LA COMTESSE, *sévèrement.*

Mon fils, quels discours tenez-vous? dois-je me voir toujours froissée par l'injustice de chacun? Votre pere a besoin d'écrire à la personne qui échange ses terres.

FLORESTINE, *gaiement.*

Vous regrettez votre papa ? nous aussi nous le regrettons. Cependant, comme il sait que c'est aujourd'hui votre fête, il m'a chargé, monsieur, de vous présenter ce bouquet. (*elle lui fait une grande révérence.*)

LÉON, *pendant qu'elle l'ajuste à sa boutonniere.*

Il n'en pouvoit prier quelqu'un qui me rendît ses bontés aussi cheres... (*il l'embrasse.*)

FLORESTINE, *se débattant.*

Voyez, madame, si jamais on peut badiner avec lui sans qu'il abuse au même instant...

LA COMTESSE, *souriant.*

Mon enfant, le jour de sa fête on peut lui passer quelque chose.

FLORESTINE, *baissant les yeux.*

Pour l'en punir, madame, faites-lui lire le discours qui fut, dit-on, tant applaudi hier à l'assemblée.

LÉON.

Si maman juge que j'ai tort, j'irai chercher ma pénitence.

FLORESTINE.

Ah! madame, ordonnez-le-lui.

LA COMTESSE.

Apportez-nous, mon fils, votre discours : moi, je vais prendre quelque ouvrage, pour l'écouter avec plus d'attention.

FLORESTINE, *gaiement.*

Obstiné! c'est bien fait ; et je l'entendrai malgré vous.

LÉON, *tendrement.*

Malgré moi, quand vous l'ordonnez? Ah! Florestine, j'en défie! (*La Comtesse et Léon sortent chacun de leur côté.*)

SCENE XII.

FLORESTINE, BEGEARSS.

BÉGEARSS, *bas.*

Eh bien, mademoiselle, avez-vous deviné l'époux qu'on vous destine?

FLORESTINE, *avec joie.*

Mon cher monsieur Bégearss, vous êtes à tel point notre ami, que je me permettrai de penser tout haut avec vous. Sur qui puis-je porter les yeux? Mon parrain m'a bien dit : « Regarde autour de toi; « choisis. » Je vois l'excès de sa bonté : ce ne peut être que Léon. Mais moi, sans biens, dois-je abuser...

BÉGEARSS, *d'un ton terrible.*

Qui? Léon! son fils? votre frere?

FLORESTINE, *avec un cri douloureux.*

Ah! monsieur!...

BÉGEARSS.

Ne vous a-t-il pas dit : Appelle-moi ton pere? Réveillez-vous, ma chere enfant! écartez un songe trompeur, qui pouvoit devenir funeste.

FLORESTINE.

Ah, oui; funeste pour tous deux!

BÉGEARSS.

Vous sentez qu'un pareil secret doit rester caché dans votre âme. (*Il sort en la regardant.*)

SCENE XIII.

FLORESTINE, *pleurant.*

O ciel! il est mon frere, et j'ose avoir pour lui... Quel coup d'une lumiere affreuse! et, dans un tel sommeil, qu'il est cruel de s'éveiller!

(*Elle tombe accablée sur un siege.*)

SCENE XIV.

LEON, *un papier à la main;* FLORESTINE.

LÉON, *joyeux, à part.*

Maman n'est pas rentrée, et M. Bégearss est sorti: profitons d'un moment heureux... Florestine, vous êtes ce matin, et toujours, d'une beauté parfaite; mais vous avez un air de joie, un ton aimable de gaieté, qui ranime mes espérances.

FLORESTINE, *au désespoir.*

Ah, Léon! (*elle retombe.*)

LÉON.

Ciel! vos yeux noyés de larmes et votre visage défait m'annoncent quelque grand malheur.

FLORESTINE.

Des malheurs? Ah, Léon! il n'y en a plus que pour moi.

LÉON.

Floresta, ne m'aimez-vous plus? lorsque mes sentimens pour vous...

FLORESTINE, *d'un ton absolu.*

Vos sentimens? ne m'en parlez jamais.

LÉON.

Quoi? l'amour le plus pur...

FLORESTINE, *au désespoir.*

Finissez ces cruels discours, ou je vais vous fuir à l'instant.

LÉON.

Grand Dieu! qu'est-il donc arrivé? M. Bégearss vous a parlé, mademoiselle: je veux savoir ce que vous a dit ce Bégearss.

SCENE XV.

LA COMTESSE, FLORESTINE, LEON.

LÉON.

Maman, venez à mon secours. Vous me voyez au désespoir; Florestine ne m'aime plus.

FLORESTINE, *pleurant.*

Moi, madame, ne plus l'aimer! Mon parrain, vous et lui, c'est le cri de ma vie entiere.

LA COMTESSE.

Mon enfant, je n'en doute pas. Ton cœur excellent m'en répond. Mais de quoi donc s'afflige-t-il?

LÉON.

Maman, vous approuvez l'ardent amour que j'ai pour elle?

FLORESTINE, *se jetant dans les bras de la Comtesse.*

Ordonnez-lui donc de se taire! (*en pleurant.*) Il me fait mourir de douleur!

LA COMTESSE.

Mon enfant, je ne t'entends point. Ma surprise égale la sienne... Elle frissonne entre mes bras! Qu'a-t-il donc fait qui puisse te déplaire?

FLORESTINE, *se renversant sur elle.*

Madame, il ne me déplaît point. Je l'aime et le respecte à l'égal de mon frere; mais qu'il n'exige rien de plus.

LÉON.

Vous l'entendez, maman! Cruelle fille! expliquez-vous.

FLORESTINE.

Laissez-moi, laissez-moi, ou vous me causerez la mort.

SCENE XVI.

LA COMTESSE, FLORESTINE, LEON, FIGARO, *arrivant avec l'équipage du thé;* SUZANNE, *de l'autre côté, avec un métier de tapisserie.*

LA COMTESSE.

Remporte tout, Suzanne: il n'est pas plus question de déjeuné que de lecture. Vous, Figaro, servez du thé à votre maître; il écrit dans son cabinet. Et toi, ma Florestine, viens dans le mien, rassurer ton amie. Mes chers enfans, je vous porte en mon cœur... Pourquoi l'affligez-vous l'un après l'autre sans pitié? Il y a ici des choses qu'il m'est important d'éclaircir. (*Elles sortent.*)

SCENE XVII.

SUZANNE, FIGARO, LEON.

SUZANNE, *à Figaro.*

Je ne sais pas de quoi il est question ; mais je parierois bien que c'est là du Bégearss tout pur. Je veux absolument prémunir ma maîtresse.

FIGARO.

Attends que je sois plus instruit : nous nous concerterons ce soir. Oh ! j'ai fait une découverte...

SUZANNE.

Et tu me la diras ? (*Elle sort.*)

SCENE XVIII.

FIGARO, LEON.

LÉON, *désolé.*

Ah ! dieux !

FIGARO.

De quoi s'agit-il donc, monsieur ?

LÉON.

Hélas ! je l'ignore moi-même. Jamais je n'avois vu Floresta de si belle humeur, et je savois qu'elle avoit eu un entretien avec mon pere. Je la laisse un instant avec Monsieur Bégearss ; je la trouve seule, en rentrant, les yeux remplis de larmes, et m'ordonnant de la fuir pour toujours. Que peut-il donc lui avoir dit ?

FIGARO.

Si je ne craignois pas votre vivacité, je vous instruirois sur des points qu'il vous importe de savoir. Mais lorsque nous avons besoin d'une grande prudence, il ne faudroit qu'un mot de vous, trop vif, pour me faire perdre le fruit de dix années d'observations.

LÉON.

Ah! s'il ne faut qu'être prudent... Que crois-tu donc qu'il lui ait dit?

FIGARO.

Qu'elle doit accepter Honoré Bégearss pour époux; que c'est une affaire arrangée entre monsieur votre pere et lui.

LÉON.

Entre mon pere et lui? Le traître aura ma vie.

FIGARO.

Avec ces façons-là, monsieur, le traître n'aura pas votre vie; mais il aura votre maîtresse, et votre fortune avec elle.

LÉON.

Eh bien! ami, pardon : apprends-moi ce que je dois faire.

FIGARO.

Deviner l'énigme du Sphinx; ou bien en être dévoré. En d'autres termes, il faut vous modérer, le laisser dire, et dissimuler avec lui.

LÉON, *avec fureur.*

Me modérer!... Oui, je me modérerai. Mais j'ai la rage dans le cœur. M'enlever Florestine! Ah! le

voici qui vient : je vais m'expliquer... froidement.

FIGARO.

Tout est perdu si vous vous échappez.

SCENE XIX.

BEGEARSS, FIGARO, LEON.

LÉON, *se contenant mal.*

Monsieur, monsieur, un mot. Il importe à votre repos que vous répondiez sans détour. Florestine est au désespoir; qu'avez-vous dit à Florestine?

BÉGEARSS, *d'un ton glacé.*

Eh qui vous dit que je lui ai parlé? Ne peut-elle avoir des chagrins, sans que j'y sois pour quelque chose?

LÉON, *vivement.*

Point d'évasion, monsieur. Elle étoit d'une humeur charmante : en sortant d'avec vous, on la voit fondre en larmes. De quelque part qu'elle en reçoive, mon cœur partage ses chagrins. Vous m'en direz la cause, ou bien vous m'en ferez raison.

BÉGEARSS.

Avec un ton moins absolu, on peut tout obtenir de moi; je ne sais point céder à des menaces.

LÉON, *furieux.*

Eh bien, perfide! défends-toi. J'aurai ta vie, ou tu auras la mienne! (*il met la main à son épée.*)

FIGARO, *les arrête.*

Monsieur Bégearss! au fils de votre ami? dans sa maison? où vous logez?

BÉGEARSS, *se contenant.*

Je sais trop ce que je me dois... Je vais m'expliquer avec lui; mais je n'y veux point de témoins. Sortez, et laissez-nous ensemble.

LÉON.

Va, mon cher Figaro : tu vois qu'il ne peut m'échapper. Ne lui laissons aucune excuse.

FIGARO, *à part.*

Moi, je cours avertir son pere. (*Il sort.*)

SCENE XX.

LEON, BEGEARSS.

LÉON, *lui barrant la porte.*

Il vous convient peut-être mieux de vous battre que de parler. Vous êtes le maître du choix; mais je n'admettrai rien d'étranger à ces deux moyens.

BÉGEARSS, *froidement.*

Léon! un homme d'honneur n'égorge pas le fils de son ami. Devois-je m'expliquer devant un malheureux valet, insolent d'être parvenu à presque gouverner son maître?

LÉON, *s'asseyant.*

Au fait, monsieur; je vous attends...

BÉGEARSS.

Oh! que vous allez regretter une fureur déraisonnable!

LÉON.

C'est ce que nous verrons bientôt.

BÉGEARSS, *affectant une dignité froide.*

Léon! vous aimez Florestine; il y a long-temps que je le vois... Tant que votre frere a vécu, je n'ai pas cru devoir servir un amour malheureux qui ne vous conduisoit à rien. Mais depuis qu'un funeste duel, disposant de sa vie, vous a mis en sa place, j'ai eu l'orgueil de croire mon influence capable de disposer monsieur votre pere à vous unir à celle que vous aimez. Je l'attaquois de toutes les manieres; une résistance invincible a repoussé tous mes efforts. Désolé de le voir rejeter un projet qui me paroissoit fait pour le bonheur de tous... Pardon, mon jeune ami, je vais vous affliger; mais il le faut en ce moment, pour vous sauver d'un malheur éternel. Rappelez bien votre raison, vous allez en avoir besoin. J'ai forcé votre pere à rompre le silence, à me confier son secret. « O mon ami! m'a dit enfin le Comte : « je connois l'amour de mon fils; mais puis-je lui « donner Florestine pour femme? Celle que l'on croit « ma pupille... elle est ma fille; elle est sa sœur. »

LÉON, *reculant vivement.*

Florestine?... ma sœur?...

BÉGEARSS.

Voilà le mot qu'un sévere devoir... Ah! je vous le dois à tous deux : mon silence pouvoit vous perdre. Eh bien, Léon, voulez-vous vous battre avec moi?

LÉON.

Mon généreux ami ! je ne suis qu'un ingrat, un monstre! oubliez ma rage insensée...

BÉGEARSS, *bien tartufe.*

Mais c'est à condition que ce fatal secret ne sortira jamais... Dévoiler la honte d'un pere, ce seroit un crime...

LÉON, *se jetant dans ses bras.*

Ah! jamais.

SCENE XXI.

LE COMTE, FIGARO, LEON, BEGEARSS.

FIGARO, *accourant.*

Les voilà, les voilà.

LE COMTE.

Dans les bras l'un de l'autre! Eh! vous perdez l'esprit.

FIGARO, *stupéfait.*

Ma foi! monsieur... on le perdroit à moins.

LE COMTE, *à Figaro.*

M'expliquerez-vous cette énigme?

LÉON, *tremblant.*

Ah! c'est à moi, mon pere, à l'expliquer. Pardon, je dois mourir de honte! Sur un sujet assez frivole, je m'étois... beaucoup oublié. Son caractere généreux non seulement me rend à la raison, mais il a la bonté d'excuser ma folie en me la pardonnant. Je lui en rendois grâce lorsque vous nous avez surpris.

LE COMTE.

Ce n'est pas la centieme fois que vous lui devez de la reconnoissance. Au fait, nous lui en devons

tous. (*Figaro, sans parler, se donne un coup de poing au front; Bégearss l'examine et sourit.*)

LE COMTE, *à son fils.*

Retirez-vous, monsieur. Votre aveu seul enchaîne ma colere.

BÉGEARSS.

Ah, monsieur, tout est oublié.

LE COMTE, *à Léon.*

Allez vous repentir d'avoir manqué à mon ami, au vôtre, à l'homme le plus vertueux...

LÉON, *en s'en allant.*

Je suis au désespoir!

FIGARO, *à part, en colere.*

C'est une légion de diables enfermés dans un seul pourpoint.

SCENE XXII.

LE COMTE, BEGEARSS, FIGARO.

LE COMTE, *à Bégearss, à part.*

Mon ami, finissons ce que nous avons commencé. (*à Figaro.*) Vous, monsieur l'étourdi, avec vos belles conjectures, donnez-moi les trois millions d'or que vous m'avez vous-même apportés de Cadix, en soixante effets au porteur. Je vous avois chargé de les numéroter.

FIGARO.

Je l'ai fait.

LE COMTE.

Remettez-m'en le portefeuille.

FIGARO.

De quoi? de ces trois millions d'or?

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien! qui vous arrête?

FIGARO, *humblement.*

Moi, monsieur?... Je ne les ai plus.

BÉGEARSS.

Comment, vous ne les avez plus?

FIGARO, *fièrement.*

Non, monsieur.

BÉGEARSS, *vivement.*

Qu'en avez-vous fait?

FIGARO.

Lorsque mon maître m'interroge, je lui dois compte de mes actions; mais à vous? je ne vous dois rien.

LE COMTE, *en colere.*

Insolent! qu'en avez-vous fait?

FIGARO, *froidement.*

Je les ai portés en dépôt chez M. Fal, votre notaire.

BÉGEARSS.

Mais de l'avis de qui?

FIGARO, *fièrement.*

Du mien; et j'avoue que j'en suis toujours.

BÉGEARSS.

Je vais gager qu'il n'en est rien.

FIGARO.

Comme j'ai sa reconnoissance, vous courez risque de perdre la gageure.

BÉGEARSS.

Ou s'il les a reçus, c'est pour agioter : ces gens-là partagent ensemble.

FIGARO.

Vous pourriez un peu mieux parler d'un homme qui vous a obligé.

BÉGEARSS.

Je ne lui dois rien.

FIGARO.

Je le crois; quand on a hérité de quarante mille doublons de huit...

LE COMTE, *se fâchant.*

Avez-vous donc quelque remarque à nous faire aussi là-dessus ?

FIGARO.

Qui, moi, monsieur? J'en doute d'autant moins, que j'ai beaucoup connu le parent dont monsieur hérite. Un jeune homme assez libertin; joueur, prodigue et querelleur, sans frein, sans mœurs, sans caractere, et n'ayant rien à lui, pas même les vices qui l'ont tué; qu'un combat des plus malheureux... (*Le Comte frappe du pied.*)

BÉGEARSS, *en colere.*

Enfin, nous direz-vous pourquoi vous avez déposé cet or?

FIGARO.

Ma foi, monsieur, c'est pour n'en être plus chargé: ne pouvoit-on pas le voler? Que sait-on? Il s'introduit souvent de grands fripons dans les maisons!...

BÉGEARSS, *en colere.*

Pourtant monsieur veut qu'on le rende.

FIGARO.

Monsieur peut l'envoyer chercher.

BÉGEARSS.

Mais ce notaire s'en dessaisira-t-il s'il ne voit son récépissé ?

FIGARO.

Je vais le remettre à monsieur; et, quand j'aurai fait mon devoir, s'il en arrive quelque mal, il ne pourra s'en prendre à moi.

LE COMTE.

Je l'attends dans mon cabinet.

FIGARO, *au Comte.*

Je vous préviens que M. Fal ne les rendra que sur votre reçu; je le lui ai recommandé. (*Il sort.*)

SCENE XXIII.

LE COMTE, BEGEARSS.

BÉGEARSS, *en colere.*

Comblez cette canaille, et voyez ce qu'elle devient! En vérité, monsieur, mon amitié me force à vous le dire : vous devenez trop confiant; il a deviné nos secrets. De valet, barbier, chirurgien, vous l'avez établi trésorier, secrétaire, une espece de factotum. Il est notoire que ce monsieur fait bien ses affaires avec vous.

LE COMTE.

Sur la fidélité je n'ai rien à lui reprocher; mais il est vrai qu'il est d'une arrogance...

BÉGEARSS.

Vous avez un moyen de vous en délivrer en le récompensant.

LE COMTE.

Je le voudrois souvent.

BÉGEARSS, *confidentiellement.*

En envoyant le chevalier à Malte, sans doute vous voulez qu'un homme affidé le surveille? Celui-ci, trop flatté d'un aussi honorable emploi, ne peut manquer de l'accepter: vous en voilà défait pour bien du temps.

LE COMTE.

Vous avez raison, mon ami. Aussi-bien, m'a-t-on dit qu'il vit très-mal avec sa femme. (*Il sort.*)

SCENE XXIV.

BEGEARSS.

Encore un pas de fait!... Ah! noble espion! la fleur des drôles! qui faites ici le bon valet, et voulez nous souffler la dot, en nous donnant des noms de comédie! Grace aux soins d'Honoré-Tartufe, vous irez partager le malaise des caravanes, et finirez vos inspections sur nous.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

Le théâtre représente le cabinet de la Comtesse, orné de fleurs de toutes parts.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, SUZANNE.

LA COMTESSE.

Je n'ai pu rien tirer de cet enfant. Ce sont des pleurs, des étouffemens... Elle se croit des torts envers moi, m'a demandé cent fois pardon; elle veut aller au couvent. Si je rapproche tout ceci de sa conduite envers mon fils, je présume qu'elle se reproche d'avoir écouté son amour, entretenu ses espérances, ne se croyant pas un parti assez considérable pour lui. Charmante délicatesse, excès d'une aimable vertu! Monsieur Bégearss, apparemment, lui en a touché quelques mots qui l'auront amenée à s'affliger sur elle; car c'est un homme si scrupuleux, et si délicat sur l'honneur, qu'il s'exagere quelquefois, et se fait des fantômes où les autres ne voyent rien.

SUZANNE.

J'ignore d'où provient le mal; mais il se passe ici des choses bien étranges! Quelque démon y souffle un feu secret. Notre maître est sombre à périr; il nous éloigne tous de lui. Vous êtes sans cesse à pleurer. Mademoiselle est suffoquée, monsieur votre fils désolé!... M. Bégearss, lui seul, imperturbable comme un dieu, semble n'être affecté de rien; voit tous vos chagrins d'un œil sec...

LA COMTESSE.

Mon enfant, son cœur les partage. Hélas! sans ce consolateur qui verse un baume sur nos plaies, dont la sagesse nous soutient, adoucit toutes les aigreurs, calme mon irascible époux, nous serions bien plus malheureux!

SUZANNE.

Je souhaite, madame, que vous ne vous abusiez pas.

LA COMTESSE.

Je t'ai vue autrefois lui rendre plus de justice. (*Suzanne baisse les yeux.*) Au reste, il peut seul me tirer du trouble où cette enfant m'a mise. Fais-le prier de descendre chez moi.

SUZANNE.

Le voici qui vient à propos; vous vous ferez coiffer plus tard. (*Elle sort.*)

SCENE II.

LA COMTESSE, BEGEARSS.

LA COMTESSE, *douloureusement.*

Ah! mon pauvre major, que se passe-t-il donc ici? Touchons-nous enfin à la crise que j'ai si long-temps redoutée, que j'ai vue de loin se former? L'éloignement du Comte pour mon malheureux fils semble augmenter de jour en jour. Quelque lumiere fatale aura pénétré jusqu'à lui!

BÉGEARSS.

Madame, je ne le crois pas.

LA COMTESSE.

Depuis que le ciel m'a punie par la mort de mon fils aîné, je vois le Comte absolument changé: au lieu de travailler avec l'ambassadeur à Rome, pour rompre les vœux de Léon, je le vois s'obstiner à l'envoyer à Malte. Je sais de plus, M. Bégearss, qu'il dénature sa fortune, et veut abandonner l'Espagne pour s'établir dans ce pays. L'autre jour à dîner, devant trente personnes, il raisonna sur le divorce d'une façon à me faire frémir.

BÉGEARSS.

J'y étois, je m'en souviens trop.

LA COMTESSE, *en larmes.*

Pardon, mon digne ami, je ne puis pleurer qu'avec vous.

BÉGEARSS.

Déposez vos douleurs dans le sein d'un homme sensible.

LA COMTESSE.

Enfin, est-ce lui, est-ce vous, qui avez déchiré le cœur de Florestine? Je la destinois à mon fils. Née sans biens, il est vrai, mais noble, belle et vertueuse, élevée au milieu de nous, mon fils, devenu héritier, n'en a-t-il pas assez pour deux?

BÉGEARSS.

Que trop, peut-être; et c'est d'où vient le mal.

LA COMTESSE.

Mais, comme si le ciel n'eût attendu aussi longtemps que pour me mieux punir d'une imprudence tant pleurée, tout semble s'unir à la fois pour renverser mes espérances. Mon époux déteste mon fils... Florestine renonce à lui. Aigrie par je ne sais quel motif, elle veut le fuir pour toujours. Il en mourra, le malheureux! voilà ce qui est bien certain. (*Elle joint les mains.*) Ciel vengeur! après vingt années de larmes et de repentir, me réservez-vous à l'horreur de voir ma faute découverte? Ah! que je sois seule misérable! mon Dieu, je ne m'en plaindrai pas; mais que mon fils ne porte point la peine d'un crime qu'il n'a pas commis! Connoissez-vous, M. Bégearss, quelque remede à tant de maux?

BÉGEARSS.

Oui, femme respectable; et je venois exprès dissiper vos terreurs. Quand on craint une chose, tous nos regards se portent vers cet objet trop alarmant: quoi qu'on dise ou qu'on fasse, la frayeur empoisonne tout. Enfin, je tiens la clef de ces énigmes. Vous pouvez encore être heureuse.

LA COMTESSE.

L'est-on avec une ame déchirée de remords ?

BÉGEARSS.

Votre époux ne fuit point Léon ; il ne soupçonne rien sur le secret de sa naissance.

LA COMTESSE, *vivement.*

Monsieur Bégearss !

BÉGEARSS.

Et tous ces mouvemens que vous prenez pour de la haine ne sont que l'effet d'un scrupule. Oh ! que je vais vous soulager !

LA COMTESSE, *ardemment.*

Mon cher monsieur Bégearss !

BÉGEARSS.

Mais enterrez dans ce cœur allégé le grand mot que je vais vous dire. Votre secret à vous, c'est la naissance de Léon. Le sien est celle de Florestine ; (*plus bas.*) il est son tuteur... et son pere.

LA COMTESSE, *joignant les mains.*

Dieu tout-puissant, qui me prends en pitié !

BÉGEARSS.

Jugez de sa frayeur en voyant ces enfans amoureux l'un de l'autre, ne pouvant dire son secret, ni supporter qu'un tel attachement devînt le fruit de son silence ; il est resté sombre, bizarre, et s'il veut éloigner son fils, c'est pour éteindre, s'il se peut, par cette absence et par ses vœux, un malheureux amour qu'il croit ne pouvoir tolérer.

LA COMTESSE, *priant avec ardeur.*

Source éternelle de bienfaits ! ô mon Dieu ! tu per-

mets qu'en partie je répare la faute involontaire qu'un insensé me fit commettre; que j'aie, de mon côté, quelque chose à remettre à cet époux que j'offensai! O comte Almaviva! mon cœur flétri, fermé par vingt années de peines, va se rouvrir enfin pour toi! Florestine est ta fille; elle me devient chere comme si mon sein l'eût portée. Faisons, sans nous parler, l'échange de notre indulgence. O Monsieur Bégearss! achevez.

BÉGEARSS.

Mon amie, je n'arrête point ces premiers élans d'un bon cœur : les émotions de la joie ne sont point dangereuses comme celles de la tristesse; mais, au nom de votre repos, écoutez-moi jusqu'à la fin.

LA COMTESSE.

Parlez, mon généreux ami; vous, à qui je dois tout, parlez.

BÉGEARSS.

Votre époux cherchant un moyen de garantir sa Florestine de cet amour qu'il croit incestueux, m'a proposé de l'épouser; mais, indépendamment du sentiment profond et malheureux que mon respect pour vos douleurs...

LA COMTESSE, *douloureusement.*

Ah, mon ami! par compassion pour moi...

BÉGEARSS.

N'en parlons plus. Quelques mots d'établissement, tournés d'une forme équivoque, ont fait penser à Florestine qu'il étoit question de Léon. Son jeune cœur s'en épanouissoit, quand un valet vous

annonça. Sans m'expliquer depuis sur les vues de son pere; un mot de moi, la ramenant aux séveres idées de la fraternité, a produit cet orage, et la religieuse horreur dont votre fils ni vous ne pénétriez le motif.

LA COMTESSE.

Il en étoit bien loin, le pauvre enfant!

BÉGEARSS.

Maintenant qu'il vous est connu, devons-nous suivre ce projet d'une union qui répare tout?...

LA COMTESSE, *vivement.*

Il faut s'y tenir, mon ami; mon cœur et mon esprit sont d'accord sur ce point, et c'est à moi de la déterminer. Par là, nos secrets sont couverts; nul étranger ne les pénétrera. Après vingt années de souffrances nous passerons des jours heureux, et c'est à vous, mon digne ami, que ma famille les devra.

BÉGEARSS, *élevant le ton.*

Pour que rien ne les trouble plus, il faut encore un sacrifice, et mon amie est digne de le faire.

LA COMTESSE.

Hélas! je veux les faire tous.

BÉGEARSS, *l'air imposant.*

Ces lettres, ces papiers d'un infortuné qui n'est plus; il faudra les réduire en cendres.

LA COMTESSE, *avec douleur.*

Ah! Dieu!

BÉGEARSS.

Quand cet ami mourant me chargea de vous les

remettre, son dernier ordre fut qu'il falloit sauver votre honneur, en ne laissant aucune trace de ce qui pourroit l'altérer.

LA COMTESSE.

Dieu! Dieu!

BÉGEARSS.

Vingt ans se sont passés sans que j'aye pu obtenir que ce triste aliment de votre éternelle douleur s'éloignât de vos yeux. Mais indépendamment du mal que tout cela vous fait, voyez quel danger vous courez.

LA COMTESSE.

Eh! que peut-on avoir à craindre!

BÉGEARSS, *regardant si on peut l'entendre, parle bas.*

Je ne soupçonne point Suzanne; mais une femme de chambre instruite que vous conservez ces papiers, ne pourroit-elle pas un jour s'en faire un moyen de fortune? un seul remis à votre époux, que peut-être il payeroit bien cher, vous plongeroit dans des malheurs...

LA COMTESSE.

Non, Suzanne a le cœur trop bon...

BÉGEARSS, *d'un ton plus élevé, très ferme.*

Ma respectable amie! vous avez payé votre dette à la tendresse, à la douleur, à vos devoirs de tous les genres; et si vous êtes satisfaite de la conduite d'un ami, j'en veux avoir la récompense. Il faut brûler tous ces papiers; éteindre tous ces souvenirs d'une faute autant expiée; mais pour ne jamais re-

venir sur un sujet si douloureux, j'exige que le sacrifice en soit fait dans ce même instant.

LA COMTESSE, *tremblante.*

Je crois entendre Dieu qui parle, il m'ordonne de l'oublier; de déchirer le crêpe obscur dont sa mort a couvert ma vie. Oui, mon Dieu! je vais obéir à cet ami que vous m'avez donné. (*elle sonne.*) Ce qu'il exige en votre nom, mon repentir le conseilloit; mais ma foiblesse a combattu.

SCENE III.

SUZANNE, LA COMTESSE, BEGEARSS.

LA COMTESSE.

Suzanne, apporte-moi le coffret de mes diamans... Non, je vais le prendre moi-même, il te faudroit chercher la clef...

SCENE IV.

SUZANNE, BEGEARSS.

SUZANNE, *un peu troublée.*

Monsieur Bégearss, de quoi s'agit-il donc? toutes les têtes sont renversées. Cette maison ressemble à l'hôpital des fous; madame pleure; mademoiselle étouffe; le chevalier Léon parle de se noyer; monsieur est enfermé et ne veut voir personne. Pourquoi ce coffre aux diamans inspire-t-il en ce moment tant d'intérêt à tout le monde?

BÉGEARSS, *mettant son doigt sur sa bouche, en signe de mystere.*

Chut! Ne montre ici nulle curiosité. Tu le sauras dans peu... Tout va bien; tout est bien... Cette journée vaut... Chut...

SCENE V.

LA COMTESSE, BEGEARSS, SUZANNE.

LA COMTESSE, *tenant le coffret aux diamans.*

Suzanne, apporte-nous du feu dans le brazéro du boudoir.

SUZANNE.

Si c'est pour brûler des papiers, la lampe de nuit allumée est encore là dans l'athénienne. (*elle l'avance.*)

LA COMTESSE.

Veille à la porte, et que personne n'entre.

SUZANNE, *en sortant, à part.*

Courons avant avertir Figaro.

SCENE VI.

LA COMTESSE, BEGEARSS.

BÉGEARSS.

Combien j'ai souhaité pour vous le moment auquel nous touchons!

LA COMTESSE, *étouffée.*

O mon ami! quel jour nous choisissons pour con-

sommer ce sacrifice! celui de la naissance de mon malheureux fils! A cette époque, tous les ans, leur consacrant cette journée, je demandois pardon au ciel, et je m'abreuvois de mes larmes en relisant ces tristes lettres. Je me rendois au moins le témoignage qu'il y eut entre nous plus d'erreur que de crime. Ah! faut-il donc brûler tout ce qui me reste de lui?

BÉGEARSS.

Quoi, madame? détruisez-vous ce fils qui vous le représente? Ne lui devez-vous pas un sacrifice qui le préserve de mille affreux dangers? Vous vous le devez à vous-même, et la sécurité de votre vie entiere est attachée peut-être à cet acte imposant. (*il ouvre le secret de l'écrin et en tire les lettres.*)

LA COMTESSE, *surprise.*

Monsieur Bégearss, vous l'ouvrez mieux que moi... que je les lise encore!

BÉGEARSS, *sévèrement.*

Non, je ne le permettrai pas.

LA COMTESSE.

Seulement la derniere où, traçant ses tristes adieux, du sang qu'il répandit pour moi, il m'a donné la leçon du courage dont j'ai tant besoin aujourd'hui.

BÉGEARSS, *s'y opposant.*

Si vous lisez un mot, nous ne brûlerons rien. Offrez au ciel un sacrifice entier, courageux, volontaire, exempt des foiblesses humaines; ou si vous n'osez l'accomplir, c'est à moi d'être fort pour vous. Les voilà toutes dans le feu. (*il y jette le paquet.*)

LA COMTESSE, *vivement.*

Monsieur Bégearss! Cruel ami! c'est ma vie que vous consumez! qu'il m'en reste au moins un lambeau. (*elle veut se précipiter sur les lettres enflammées. Bégearss la retient à bras le corps.*)

BÉGEARSS.

J'en jetterai la cendre au vent.

SCENE VII.

SUZANNE, LE COMTE, FIGARO, LA COMTESSE, BEGEARSS.

SUZANNE, *accourt.*

C'est monsieur, il me suit; mais amené par Figaro.

LE COMTE, *les surprenant en cette posture.*

Qu'est-ce donc que je vois, madame! d'où vient tout ce désordre? Quel est ce feu, ce coffre, ces papiers? Pourquoi ce débat et ces pleurs?

(*Bégearss et la Comtesse restent confondus.*)

LE COMTE.

Vous ne répondez point?

BÉGEARSS, *se remet, et dit d'un ton pénible.*

J'espere, monsieur, que vous n'exigez pas qu'on s'explique devant vos gens. J'ignore quel dessein vous fait surprendre ainsi madame; quant à moi, je suis résolu de soutenir mon caractere en rendant un hommage pur à la vérité, quelle qu'elle soit.

LE COMTE, *à Figaro et à Suzanne.*

Sortez tous deux.

Digitized by Google

FIGARO.

Mais, monsieur, rendez-moi du moins la justice de déclarer que je vous ai remis le récépissé du notaire, sur le grand objet de tantôt.

LE COMTE.

Je le fais volontiers, puisque c'est réparer un tort. (*à Bégearss.*) Soyez certain, monsieur, que voilà le récépissé. (*il le remet dans sa poche. Figaro et Suzanne sortent, chacun de son côté.*)

FIGARO, *bas à Suzanne, en s'en allant.*

S'il échappe à l'explication...

SUZANNE, *bas.*

Il est bien subtil!

FIGARO, *bas.*

Je l'ai tué!

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LE COMTE, BEGEARSS.

LE COMTE, *d'un ton sérieux.*

Madame, nous sommes seuls.

BÉGEARSS, *encore ému.*

C'est moi qui parlerai. Je subirai cet interrogatoire. M'avez-vous vu, monsieur, trahir la vérité dans quelque occasion que ce fût?

LE COMTE, *sèchement.*

Monsieur... je ne dis pas cela.

BÉGEARSS, *tout-à-fait remis.*

Quoique je sois loin d'approuver cette inquisition peu décente, l'honneur m'oblige à répéter ce que je

disois à madame, en répondant à sa consultation : « Tout dépositaire de secrets ne doit jamais con-« server de papiers s'ils peuvent compromettre un « ami qui n'est plus, et qui les mit sous notre garde. « Quelque chagrin qu'on ait à s'en défaire, et quel-« que intérêt même qu'on eût à les garder, le saint « respect des morts doit avoir le pas devant tout. » (*il montre le Comte.*) Un accident inopiné ne peut-il pas en rendre un adversaire possesseur? (*le Comte le tire par la manche pour qu'il ne pousse pas l'explication plus loin.*) Auriez-vous dit, monsieur, autre chose en ma position? Qui cherche des conseils timides, ou le soutien d'une foiblesse honteuse, ne doit point s'adresser à moi. Vous en avez des preuves l'un et l'autre, et vous, sur-tout, monsieur le Comte. (*le Comte lui fait un signe.*) Voilà sur la demande que m'a faite madame, et sans chercher à pénétrer ce que contenoient ces papiers, ce qui m'a fait lui donner un conseil pour la sévere exécution duquel je l'ai vu manquer de courage; je n'ai pas hésité d'y substituer le mien, en combattant ses délais imprudens. Voilà quels étoient nos débats; mais, quelque chose qu'on en pense, je ne regretterai point ce que j'ai dit, ce que j'ai fait. (*il leve les bras.*) Sainte amitié! tu n'es rien qu'un vain titre, si l'on ne remplit pas tes austeres devoirs... Permettez que je me retire.

LE COMTE, *exalté.*

O le meilleur des hommes! non, vous ne nous quitterez pas... Madame, il va nous appartenir de plus près : je lui donne ma Florestine.

LA COMTESSE, *avec vivacité.*

Monsieur, vous ne pouviez pas faire un plus digne emploi du pouvoir que la loi vous donne sur elle. Ce choix a mon assentiment si vous le jugez nécessaire, et le plutôt vaudra le mieux.

LE COMTE, *hésitant.*

Eh bien... ce soir... sans bruit... votre aumônier...

LA COMTESSE, *avec ardeur.*

Eh bien! moi qui lui sers de mere, je vais la préparer à l'auguste cérémonie; mais laisserez-vous votre ami, seul généreux envers ce digne enfant? j'ai du plaisir à penser le contraire.

LE COMTE, *embarrassé.*

Ah! madame... croyez...

LA COMTESSE, *avec joie.*

Oui, monsieur, je le crois. C'est aujourd'hui la fête de mon fils : ces deux évènemens réunis me rendent cette journée bien chere! (*Elle sort.*)

SCENE IX.

LE COMTE, BEGEARSS.

LE COMTE, *la regardant aller.*

Je ne reviens pas de mon étonnement. Je m'attendois à des débats, à des objections sans nombre; et je la trouve juste, bonne, généreuse envers mon enfant! « Moi qui lui sers de mere, » dit-elle... Non, ce n'est point une méchante femme! elle a dans ses actions une dignité qui m'impose... un ton qui brise les reproches quand on voudroit l'en accabler. Mais,

mon ami, je m'en dois à moi-même pour la surprise que j'ai montrée en voyant brûler ces papiers.

BÉGEARSS.

Quant à moi, je n'en ai point eu, voyant avec qui vous veniez. Ce reptile vous a sifflé que j'étois là pour trahir vos secrets? de si basses imputations n'atteignent point un homme de ma hauteur : je les vois ramper loin de moi. Mais après tout, monsieur, que vous importoient ces papiers? n'aviez-vous pas pris malgré moi tous ceux que vous vouliez garder? Ah! plût au ciel qu'elle m'eût consulté plutôt! vous n'auriez pas contre elle des preuves sans réplique.

LE COMTE, *avec douleur.*

Oui, sans réplique! (*avec ardeur.*) Otons-les de mon sein : elles me brûlent la poitrine. (*il tire la lettre de son sein et la met dans sa poche.*)

BÉGEARSS, *avec douceur.*

Je combattrois avec plus d'avantage en faveur du fils de la loi; car enfin il n'est pas comptable du triste sort qui l'a mis dans vos bras.

LE COMTE, *reprend sa fureur.*

Lui, dans mes bras? jamais.

BÉGEARSS.

Il n'est point coupable non plus dans son amour pour Florestine; et cependant tant qu'il reste près d'elle, puis-je m'unir à cette enfant qui, peut-être éprise elle-même, ne cédera qu'à son respect pour vous? La délicatesse blessée...

LE COMTE.

Mon ami, je t'entends; et ta réflexion me décide à

le faire partir sur-le-champ. Oui, je serai moins malheureux quand ce fatal objet ne blessera plus mes regards; mais comment entamer ce sujet avec elle? voudra-t-elle s'en séparer? il faudra donc faire un éclat?

BÉGEARSS.

Un éclat!... non... mais le divorce accrédité chez cette nation hasardeuse vous permettra d'user de ce moyen.

LE COMTE.

Moi, publier ma honte! Quelques lâches l'ont fait: c'est le dernier degré de l'avilissement du siecle. Que l'opprobre soit le partage de qui donne un pareil scandale et des fripons qui le provoquent.

BÉGEARSS.

J'ai fait envers elle, envers vous, ce que l'honneur me prescrivoit. Je ne suis point pour les moyens violens, sur-tout quand il s'agit d'un fils...

LE COMTE.

Dites d'un étranger dont je vais hâter le départ.

BÉGEARSS.

N'oubliez pas cet insolent valet.

LE COMTE.

J'en suis trop las pour le garder. Toi, cours, ami, chez mon notaire; retire, avec mon reçu que voilà, mes trois millions d'or déposés. Alors tu peux à juste titre être généreux au contrat qu'il nous faut brusquer aujourd'hui... car te voilà bien possesseur... (*il lui remet le reçu, le prend sous le bras, et ils sortent.*) et ce soir, à minuit, sans bruit, dans la chapelle de madame... (*On n'entend pas le reste.*)

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre représente le même cabinet de la Comtesse.

SCENE PREMIERE.

FIGARO, *agité, regardant de côté et d'autre.*

ELLE me dit : « Viens à six heures au cabinet; c'est « le plus sûr pour nous parler... » Je brusque tout dehors, et je rentre en sueur. Où est-elle? (*il se promene en s'essuyant.*) Ah, parbleu! je ne suis pas fou; je les ai vus sortir d'ici, monsieur le tenant sous le bras... Eh bien! pour un échec, abandonnons-nous la partie?... Un orateur fuit-il lâchement la tribune pour un argument tué sous lui? Mais, quel détestable endormeur! (*vivement.*) Parvenir à brûler les lettres de madame pour qu'elle ne voie pas qu'il en manque, et se tirer d'un éclaircissement!... C'est l'enfer concentré, tel que Milton nous l'a dépeint! (*d'un ton badin.*) J'avois raison tantôt, dans ma colere : Honoré Bégearss est le diable que les Hébreux nommoient Légion; et, si l'on y regardoit bien, on verroit le lutin avoir le pied fourchu, seule partie, di-

soit ma mere, que les démons ne peuvent déguiser. (*il rit.*) Ah! ah! ah! ma gaieté me revient; d'abord, parce que j'ai mis l'or du Mexique en sûreté chez Fal, ce qui nous donnera du temps; (*il frappe d'un billet sur sa main.*) et puis... docteur en toute hypocrisie! vrai major d'infernal Tartufe! grace au hasard qui régit tout, à ma tactique, à quelques louis semés, voici qui me promet une lettre de toi, où, dit-on, tu poses le masque à ne rien laisser desirer! (*il ouvre le billet et dit :*) Le coquin qui l'a lu en veut cinquante louis ?... Eh bien! il les aura, si la lettre les vaut; une année de messages sera bien employée si je parviens à détromper un maître à qui nous devons tant... Mais où es-tu, Suzanne, pour en rire? *O che piacere!*... A demain donc, car je ne vois pas que rien périclite ce soir... Et pourquoi perdre un temps? je m'en suis toujours repenti... (*très vivement.*) Point de délai; courons attacher le pétard; dormons dessus; la nuit porte conseil, et demain matin nous verrons qui des deux fera sauter l'autre.

SCENE II.

BEGEARSS, FIGARO.

BEGEARSS, *raillant.*

Eeeh! c'est mons Figaro. La place est agréable, puisqu'on y retrouve monsieur.

FIGARO, *du même ton.*

Ne fût-ce que pour avoir la joie de l'en chasser une autre fois.

BÉGEARSS.

De la rancune pour si peu? vous êtes bien bon d'y songer! chacun n'a-t-il pas sa manie?

FIGARO.

Et celle de monsieur est de ne plaider qu'à huis-clos?

BÉGEARSS, *lui frappant sur l'épaule.*

Il n'est pas essentiel qu'un sage entende tout quand il sait si bien deviner.

FIGARO.

Chacun se sert des petits talens que le ciel lui a départis.

BÉGEARSS.

Et l'intrigant compte-t-il gagner beaucoup avec ceux qu'il nous montre ici?

FIGARO.

Ne mettant rien à la partie, j'ai tout gagné... si je fais perdre l'autre.

BÉGEARSS, *piqué.*

On verra le jeu de monsieur.

FIGARO.

Ce n'est pas de ces coups brillans qui éblouissent la galerie. (*il prend un air niais.*) Mais « chacun pour « soi, Dieu pour tous, » comme a dit le roi Salomon.

BÉGEARSS, *souriant.*

Belle sentence! N'a-t-il pas dit aussi : « Le soleil « luit pour tout le monde? »

FIGARO, *fièrement.*

Oui, en dardant sur le serpent prêt à mordre la main de son imprudent bienfaiteur. (*Il sort.*)

SCENE III.

BEGEARSS, *le regardant aller.*

Il ne farde plus ses desseins! Notre homme est fier? bon signe, il ne sait rien des miens : il auroit la mine bien longue s'il étoit instruit qu'à minuit... (*il cherche dans ses poches vivement.*) Eh bien! qu'ai-je fait du papier?... Le voici. (*il lit.*) « Reçu de « M. Fal, notaire, les trois millions d'or spécifiés « dans le bordereau ci-dessus. A Paris, le... ALMA- « VIVA. » C'est bon : je tiens la pupille et l'argent! Mais ce n'est point assez; cet homme est foible, il ne finira rien pour le reste de sa fortune. La Comtesse lui en impose : il la craint, l'aime encore... Elle n'ira point au couvent si je ne les mets aux prises, et ne le force à s'expliquer... brutalement. (*il se promene.*) Diable! ne risquons pas ce soir un dénouement aussi scabreux! En précipitant trop les choses, on se précipite avec elles : il sera temps demain, quand j'aurai bien serré le doux lien sacramentel qui va les enchaîner à moi? (*il appuie ses deux mains sur sa poitrine.*) Eh bien! maudite joie qui me gonfles le cœur, ne peux-tu donc te contenir?... Elle m'étouffera, la fougueuse, ou me livrera comme un sot, si je ne la laisse un peu s'évaporer pendant que je suis seul ici. Sainte et douce crédulité! l'époux te doit la magnifique dot! Pâle déesse de la nuit, il te devra bientôt sa froide épouse. (*il frotte ses mains de joie.*)

Bégearss! heureux Bégearss!... Pourquoi l'appelez-vous Bégearss? n'est-il donc pas plus d'à moitié le seigneur comte Almaviva? (*d'un ton terrible.*) Encore un pas, Bégearss! et tu l'es tout-à-fait. Mais il te faut auparavant... Ce Figaro pese sur ma poitrine; car c'est lui qui l'a fait venir... Le moindre trouble me perdoit... Ce valet-là me portera malheur... c'est le plus clairvoyant coquin!... Allons, allons, qu'il parte avec son chevalier errant!

SCENE IV.

BEGEARSS, SUZANNE.

SUZANNE, *accourant, fait un cri d'étonnement de voir un autre que Figaro.*

Ah! (*à part.*) ce n'est pas lui!

BÉGEARSS.

Quelle surprise! Et qu'attendois-tu donc?

SUZANNE, *se remettant.*

Personne. On se croit seule ici...

BÉGEARSS.

Puisque je t'y rencontre, un mot avant le comité.

SUZANNE.

Que parlez-vous de comité? Réellement depuis deux ans on n'entend plus du tout la langue de ce pays!

BÉGEARSS, *riant sardoniquement.*

Hé! hé!... (*il pétrit dans sa boîte une prise de tabac d'un air content de lui.*) Ce comité, ma

chere, est une conférence entre la Comtesse, son fils, notre jeune pupille et moi, sur le grand objet que tu sais.

SUZANNE.

Après la scene que j'ai vue, osez-vous encore l'espérer?

BÉGEARSS, *bien fat.*

Oser l'espérer!... Non. Mais seulement... je l'épouse ce soir.

SUZANNE, *vivement.*

Malgré son amour pour Léon?

BÉGEARSS.

Bonne femme! qui me disoit : « Si vous faites cela, monsieur... »

SUZANNE.

Eh! qui eût pu l'imaginer?

BÉGEARSS, *prenant son tabac en plusieurs fois.*

Enfin, que dit-on? parle-t-on? Toi qui vis dans l'intérieur, qui as l'honneur des confidences, y pense-t-on du bien de moi? car c'est là le point important.

SUZANNE.

L'important seroit de savoir quel talisman vous employez pour dominer tous les esprits? Monsieur ne parle de vous qu'avec enthousiasme, ma maîtresse vous porte aux nues, son fils n'a d'espoir qu'en vous seul, notre pupille vous révere!...

BÉGEARSS, *d'un ton bien fat, secouant le tabac de son jabot.*

Et toi, Suzanne, qu'en dis-tu?

SUZANNE.

Ma foi, monsieur, je vous admire. Au milieu du désordre affreux que vous entretenez ici, vous seul êtes calme et tranquille; il me semble entendre un génie qui fait tout mouvoir à son gré.

BÉGEARSS, *bien fat.*

Mon enfant, rien n'est plus aisé. D'abord il n'est que deux pivots sur qui roule tout dans le monde, la morale et la politique. La morale, tant soit peu mesquine, consiste à être juste et vrai; elle est, dit-on, la clef de quelques vertus routinieres.

SUZANNE.

Quant à la politique?...

BÉGEARSS, *avec chaleur.*

Ah! c'est l'art de créer des faits, de dominer, en se jouant, les évènemens et les hommes; l'intérêt est son but, l'intrigue son moyen; toujours sobre de vérités, ses vastes et riches conceptions sont un prisme qui éblouit. Aussi profonde que l'Etna, elle brûle et gronde long-temps avant d'éclater au dehors; mais alors rien ne lui résiste; elle exige de hauts talens; le scrupule seul peut lui nuire : (*en riant.*) c'est le secret des négociateurs.

SUZANNE.

Si la morale ne vous échauffe pas, l'autre, en revanche, excite en vous un assez vif enthousiasme.

BÉGEARSS, *averti, revient à lui.*

Eh!... ce n'est pas elle, c'est toi! Ta comparaison d'un génie... Le chevalier vient, laisse-nous.

SCENE V.

LEON, BEGEARSS.

LÉON.

Monsieur Bégearss, je suis au désespoir!

BÉGEARSS, *d'un ton protecteur.*

Qu'est-il arrivé, jeune ami?

LÉON.

Mon pere vient de me signifier, avec une dureté!... que j'eusse à faire, sous deux jours, tous les apprêts de mon départ pour Malte : point d'autre train, dit-il, que Figaro, qui m'accompagne, et un valet qui courra devant nous.

BÉGEARSS.

Cette conduite est en effet bizarre pour qui ne sait pas son secret; mais nous qui l'avons pénétré, notre devoir est de le plaindre. Ce voyage est le fruit d'une frayeur bien excusable! Malte et vos vœux ne sont que le prétexte : un amour qu'il redoute est son véritable motif.

LÉON, *avec douleur.*

Mais, mon ami, puisque vous l'épousez?

BÉGEARSS, *confidentiellement.*

Si son frere le croit utile à suspendre un fâcheux départ!... je ne verrois qu'un seul moyen...

LÉON.

O mon ami! dites-le moi.

BÉGEARSS.

Ce seroit que madame votre mere vainquît cette

timidité qui l'empêche, avec lui, d'avoir une opinion à elle; car sa douceur vous nuit bien plus que ne feroit un caractere trop ferme. Supposons qu'on lui ait donné quelque prévention injuste, qui a le droit, comme une mere, de rappeler un pere à la raison? Engagez-la à le tenter... non pas aujourd'hui, mais... demain, et sans y mettre de foiblesse.

LÉON.

Mon ami, vous avez raison : cette crainte est son vrai motif. Sans doute il n'y a que ma mere qui puisse le faire changer. La voici qui vient avec celle... que je n'ose plus adorer. (*avec douleur.*) O mon ami! rendez-la bien heureuse.

BÉGEARSS, *caressant.*

En lui parlant tous les jours de son frere.

SCENE VI.

LA COMTESSE, FLORESTINE, BEGEARSS, SUZANNE, LEON.

LA COMTESSE, *coiffée, parée, portant une robe rouge et noire, et son bouquet de même couleur.*

Suzanne, donne mes diamans. (*Suzanne va les chercher.*)

BÉGEARSS, *affectant de la dignité.*

Madame, et vous, mademoiselle, je vous laisse avec cet ami; je confirme d'avance tout ce qu'il va vous dire. Hélas! ne pensez point au bonheur que

j'aurois de vous appartenir à tous; votre repos doit seul vous occuper. Je n'y veux concourir que sous la forme que vous adopterez; mais, soit que mademoiselle accepte ou non mes offres, recevez ma déclaration, que toute la fortune dont je viens d'hériter lui est destinée de ma part, dans un contrat, ou par un testament : je vais en faire dresser les actes, mademoiselle choisira. Après ce que je viens de dire, il ne conviendroit pas que ma présence ici gênât un parti qu'elle doit prendre en toute liberté; mais, quel qu'il soit, ô mes amis, sachez qu'il est sacré pour moi : je l'adopte sans restriction. (*il salue profondément et sort.*)

SCENE VII.

LA COMTESSE, LEON, FLORESTINE.

LA COMTESSE, *le regarde aller.*

C'est un ange envoyé du ciel pour réparer tous nos malheurs.

LÉON, *avec une douleur ardente.*

O Florestine! il faut céder : ne pouvant être l'un à l'autre, nos premiers élans de douleur nous avoient fait jurer de n'être jamais à personne; j'accomplirai ce serment pour nous deux. Ce n'est pas tout-à-fait vous perdre, puisque je retrouve une sœur où j'espérois posséder une épouse. Nous pourrons encore nous aimer.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LEON, FLORESTINE, SUZANNE, *apporte l'écrin.*

LA COMTESSE, *en parlant, met ses boucles d'oreilles, ses bagues, son bracelet, sans rien regarder.*

Florestine! épouse Bégearss; ses procédés l'en rendent digne; et, puisque cet hymen fait le bonheur de ton parrain, il faut l'achever aujourd'hui. (*Suzanne sort et emporte l'écrin.*)

SCENE IX.

LA COMTESSE, LEON, FLORESTINE.

LA COMTESSE, *à Léon.*

Nous, mon fils, ne sachons jamais ce que nous devons ignorer. Tu pleures, Florestine?

FLORESTINE, *pleurant.*

Ayez pitié de moi, madame. Eh! comment soutenir autant d'assauts dans un seul jour? A peine j'apprends qui je suis, qu'il faut renoncer à moi-même, et me livrer... Je meurs de douleur et d'effroi. Dénuée d'objections contre M. Bégearss, je sens mon cœur à l'agonie, en pensant qu'il peut devenir... Cependant il le faut; il faut me sacrifier au bien de ce frere chéri, à son bonheur que je ne puis plus

faire. Vous dites que je pleure! Ah! je fais plus pour lui que si je lui donnois ma vie! Maman, ayez pitié de nous; bénissez vos enfans : ils sont bien malheureux! (*elle se jette à genoux; Léon en fait autant.*)

LA COMTESSE, *leur imposant les mains.*

Je vous bénis, mes chers enfans. Ma Florestine, je t'adopte. Si tu savois à quel point tu m'es chere! Tu seras heureuse, ma fille, et du bonheur de la vertu : celui-là peut dédommager des autres. (*ils se relevent.*)

FLORESTINE.

Mais croyez-vous, madame, que mon dévouement le ramene à Léon, à son fils? car il ne faut pas se flatter : son injuste prévention va quelquefois jusqu'à la haine.

LA COMTESSE.

Chere fille, j'en ai l'espoir.

LÉON.

C'est l'avis de M. Bégearss : il me l'a dit; mais il m'a dit aussi qu'il n'y a que maman qui puisse opérer ce miracle; aurez-vous donc la force de lui parler en ma faveur?

LA COMTESSE.

Je l'ai tenté souvent, mon fils, mais sans aucun fruit apparent.

LÉON.

O ma digne mere! c'est votre douceur qui m'a nui. La crainte de le contrarier vous a trop empêchée d'user de la juste influence que vous donnent votre vertu

et le respect profond dont vous êtes entourée. Si vous lui parliez avec force, il ne vous résisteroit pas.

LA COMTESSE.

Vous le croyez, mon fils? je vais l'essayer devant vous. Vos reproches m'affligent presque autant que son injustice. Mais, pour que vous ne gêniez pas le bien que je dirai de vous, mettez-vous dans mon cabinet; vous m'entendrez, de là, plaider une cause si juste : vous n'accuserez plus une mere de manquer d'énergie, quand il faut défendre son fils. (*elle sonne.*) Florestine, la décence ne te permet pas de rester : va t'enfermer; demande au ciel qu'il m'accorde quelque succès, et rende enfin la paix à ma famille désolée.

(*Florestine sort.*)

SCENE X.

SUZANNE, LA COMTESSE, LEON.

SUZANNE.

Que veut madame? elle a sonné.

LA COMTESSE.

Prie monsieur, de ma part, de passer un moment ici.

SUZANNE, *effrayée.*

Madame, vous me faites trembler! ciel! que va-t-il donc se passer? Quoi! monsieur, qui ne vient jamais... sans...

LA COMTESSE.

Fais ce que je te dis, Suzanne, et ne prends nul souci du reste. (*Suzanne sort, en levant les bras au ciel, de terreur.*)

SCENE XI.

LA COMTESSE, LEON.

LA COMTESSE.

Vous allez voir, mon fils, si votre mere est foible en défendant vos intérêts. Mais laissez-moi me recueillir, me préparer, par la priere, à cet important plaidoyer. (*Léon entre au cabinet de sa mere.*)

SCENE XII.

LA COMTESSE, *un genou sur son fauteuil.*

Ce moment me semble terrible, comme le jugement dernier. Mon sang est prêt à s'arrêter... O mon Dieu! donnez-moi la force de frapper au cœur d'un époux! (*plus bas.*) Vous seul connoissez les motifs qui m'ont toujours fermé la bouche. Ah! s'il ne s'agissoit du bonheur de mon fils, vous savez, ô mon Dieu! si j'oserois dire un seul mot pour moi. Mais enfin, s'il est vrai qu'une faute pleurée vingt ans ait obtenu de vous un pardon généreux, comme un sage ami m'en assure, ô mon Dieu! donnez-moi la force de frapper au cœur d'un époux.

SCENE XIII.

LA COMTESSE, LE COMTE, LEON, *caché.*

LE COMTE, *sèchement.*

Madame, on dit que vous me demandez?

LA COMTESSE, *timidement.*

J'ai cru, monsieur, que nous serions plus libres dans ce cabinet que chez vous.

LE COMTE.

M'y voilà, madame; parlez.

LA COMTESSE, *tremblante.*

Asseyons-nous, monsieur, je vous conjure, et prêtez-moi votre attention.

LE COMTE, *impatient.*

Non, j'entendrai debout; vous savez qu'en parlant je ne saurois tenir en place.

LA COMTESSE, *s'asseyant, avec un soupir, et parlant bas.*

Il s'agit de mon fils... monsieur.

LE COMTE, *brusquement.*

De votre fils, madame?

LA COMTESSE.

Et quel autre intérêt pourroit vaincre ma répugnance à engager un entretien que vous ne recherchez jamais? Mais je viens de le voir dans un état à faire compassion : l'esprit troublé, le cœur serré de l'ordre que vous lui donnez de partir sur-le-champ; sur-tout du ton de dureté qui accompagne cet exil. Eh! comment a-t-il encouru la disgrace d'un p... d'un homme si juste? Depuis qu'un exécrable duel nous a ravi notre autre fils...

LE COMTE, *les mains sur le visage, avec un air de douleur.*

Ah!...

LA COMTESSE.

Celui-ci, qui jamais ne dût connoître le chagrin, a redoublé de soins et d'attentions pour adoucir l'amertume des nôtres.

LE COMTE, *se promenant doucement.*

Ah!...

LA COMTESSE.

Le caractere emporté de son frere, son désordre, ses goûts et sa conduite déréglée nous en donnoient souvent de bien cruels. Le ciel, sévere, mais sage en ses décrets, en nous privant de cet enfant, nous en a peut-être épargné de plus cuisans pour l'avenir.

LE COMTE, *avec douleur.*

Ah!.. ah!...

LA COMTESSE.

Mais, enfin, celui qui nous reste a-t-il jamais manqué à ses devoirs? Jamais le plus léger reproche fut-il mérité de sa part? Exemple des hommes de son âge, il a l'estime universelle : il est aimé, recherché, consulté. Son p..., protecteur naturel, mon époux seul, paroît avoir les yeux fermés sur un mérite transcendant dont l'éclat frappe tout le monde. (*le Comte se promene plus vîte, sans parler. La Comtesse, prenant courage de son silence, continue d'un ton plus ferme, et l'éleve par degrés.* En tout autre sujet, monsieur, je tiendrois à fort grand honneur de vous soumettre mon avis, de modeler mes sentimens, ma foible opinion sur la vôtre; mais il s'agit... d'un fils... (*le Comte s'agite en mar-*

chant.) Quand il avoit un frere aîné, l'orgueil d'un très grand nom le condamnant au célibat, l'Ordre de Malte étoit son sort. Le préjugé sembloit alors couvrir l'injustice de ce partage entre deux fils (*timidement.*) égaux en droits.

LE COMTE, *s'agite plus fort. A part, d'un ton étouffé.*

Egaux en droits!...

LA COMTESSE, *un peu plus fort.*

Mais depuis deux années qu'un accident affreux... les lui a tous transmis, n'est-il pas étonnant que vous n'ayez rien entrepris pour le relever de ses vœux? Il est de notoriété que vous n'avez quitté l'Espagne que pour dénaturer vos biens, par la vente, ou par des échanges. Si c'est pour l'en priver, monsieur, la haine ne va pas plus loin. Puis, vous le chassez de chez vous, et semblez lui fermer la maison p... par vous habitée. Permettez-moi de vous le dire : un traitement aussi étrange est sans excuse aux yeux de la raison. Qu'a-t-il fait pour le mériter?

LE COMTE, *s'arrête; d'un ton terrible.*

Ce qu'il a fait?

LA COMTESSE, *effrayée.*

Je voudrois bien, monsieur, ne pas vous offenser.

LE COMTE, *plus fort.*

Ce qu'il a fait, madame! Et c'est vous qui le demandez?

LA COMTESSE, *en désordre.*

Monsieur... monsieur... vous m'effrayez beaucoup.

LE COMTE, *avec fureur.*

Puisque vous avez provoqué l'explosion du ressentiment qu'un respect humain enchaînoit, vous entendrez son arrêt et le vôtre.

LA COMTESSE, *plus troublée.*

Ah, monsieur! ah, monsieur!...

LE COMTE.

Vous demandez ce qu'il a fait?

LA COMTESSE, *levant les bras.*

Non, monsieur, ne me dites rien.

LE COMTE, *hors de lui.*

Rappelez-vous, femme perfide, ce que vous avez fait vous-même! et comment, recevant un adultere dans vos bras, vous avez mis dans ma maison cet enfant étranger, que vous osez nommer mon fils.

LA COMTESSE, *au désespoir, veut se lever.*

Laissez-moi m'enfuir, je vous prie.

LE COMTE, *la clouant sur son fauteuil.*

Non, vous ne fuirez pas; vous n'échapperez point à la conviction qui vous presse. (*lui montrant sa lettre.*) Connoissez-vous cette écriture? Elle est tracée de votre main coupable! et ces caracteres sanglans qui lui servirent de réponse...

LA COMTESSE, *anéantie.*

Je vais mourir! je vais mourir!

LE COMTE, *avec force.*

Non, non; vous entendrez les traits que j'en ai soulignés! (*il lit avec égarement.*) « Malheureux insensé! « Notre sort est rempli; votre crime... le mien reçoit

« sa punition. Aujourd'hui, jour de Saint-Léon, « patron de ce lieu, et le vôtre, je viens de mettre « au monde un fils, mon opprobre et mon désespoir... » Et cet enfant est né, le jour de Saint-Léon, plus de dix mois après mon départ pour la Vera Crux! (*pendant qu'il lit très fort, on entend la Comtesse, égarée, dire des mots coupés qui partent du délire.*)

LA COMTESSE, *priant, les mains jointes.*

Grand Dieu! tu ne permets donc pas que le crime le plus caché demeure toujours impuni!

LE COMTE.

Et de la main du corrupteur : « L'ami qui vous « rendra ceci, quand je ne serai plus, est sûr. »

LA COMTESSE, *priant.*

Frappe, mon Dieu! car je l'ai mérité.

LE COMTE, *lit.*

« Si la mort d'un infortuné vous inspiroit un reste « de pitié, parmi les noms qu'on va donner à ce fils, « héritier d'un autre...

LA COMTESSE, *priant.*

Accepte l'horreur que j'éprouve, en expiation de ma faute!

LE COMTE, *lit.*

« Puis-je espérer que le nom de Léon... » Et ce fils s'appelle Léon!

LA COMTESSE, *égarée, les yeux fermés.*

O Dieu! mon crime fut bien grand, s'il égala ma punition! Que ta volonté s'accomplisse!

LE COMTE, *plus fort.*

Et, couverte de cet opprobre, vous osez me demander compte de mon éloignement pour lui?

LA COMTESSE, *priant toujours.*

Qui suis-je, pour m'y opposer, lorsque ton bras s'appesantit?

LE COMTE.

Et, lorsque vous plaidez pour l'enfant de ce malheureux, vous avez au bras mon portrait!

LA COMTESSE, *en le détachant, le regarde.*

Monsieur, monsieur, je le rendrai : je sais que je n'en suis pas digne. (*dans le plus grand égarement.*) Ciel! que m'arrive-t-il? Ah! je perds la raison! Ma conscience troublée fait naître des fantômes! Réprobation anticipée!... Je vois ce qui n'existe pas... Ce n'est plus vous; c'est lui qui me fait signe de le suivre, d'aller le rejoindre au tombeau!

LE COMTE, *effrayé.*

Comment? Eh bien!... Non, ce n'est pas...

LA COMTESSE, *en délire.*

Ombre terrible! éloigne-toi.

LE COMTE, *crie avec douleur.*

Ce n'est pas ce que vous croyez.

LA COMTESSE, *jette le bracelet par terre.*

Attends... Oui, je t'obéirai...

LE COMTE, *plus troublé.*

Madame, écoutez-moi...

LA COMTESSE.

J'irai... je t'obéis... je meurs... (*elle reste évanouie.*)

LE COMTE, *effrayé, ramasse le bracelet.*

J'ai passé la mesure... Elle se trouve mal... Ah! Dieu! Courons lui chercher du secours. (*Il sort, il s'enfuit; les convulsions de la douleur font glisser la Comtesse à terre.*)

SCENE XIV.

LEON, *accourant;* LA COMTESSE, *évanouie.*

LÉON, *avec force.*

O ma mere!... ma mere! c'est moi qui te donne la mort! (*il l'enleve et la remet sur son fauteuil, évanouie.*) Que ne suis-je parti sans rien exiger de personne! j'aurois prévenu ces horreurs.

SCENE XV.

LE COMTE, SUZANNE, LEON; LA COMTESSE, *évanouie.*

LE COMTE, *en rentrant, s'écrie.*

Et son fils!

LÉON, *égaré.*

Elle est morte! Ah! je ne lui survivrai pas! (*il l'embrasse en criant.*)

LE COMTE, *effrayé.*

Des sels! des sels! Suzanne! un million si vous la sauvez.

LÉON.

O malheureuse mere!

SUZANNE.

Madame, aspirez ce flacon. Soutenez-la, monsieur : je vais tâcher de la desserrer.

LE COMTE, *égaré.*

Romps tout, arrache tout! Ah! j'aurois dû la ménager!

LÉON, *criant avec délire.*

Elle est morte! elle est morte!

SCENE XVI.

LE COMTE, SUZANNE, LEON, LA COMTESSE, *évanouie;* FIGARO, *accourant.*

FIGARO.

Et qui, morte? Madame? Apaisez donc ces cris! c'est vous qui la ferez mourir. (*il lui prend le bras.*) Non, elle ne l'est pas, ce n'est qu'une suffocation, le sang qui monte avec violence. Sans perdre de temps, il faut la soulager. Je vais chercher ce qu'il lui faut.

LE COMTE, *hors de lui.*

Des ailes, Figaro! ma fortune est à toi.

FIGARO, *vivement.*

J'ai bien besoin de vos promesses lorsque madame est en péril! (*Il sort en courant.*)

SCENE XVII.

LE COMTE, LEON, LA COMTESSE, *évanouie*, SUZANNE.

LÉON, *lui tenant le flacon sous le nez.*

Si l'on pouvoit la faire respirer! O Dieu! rends-moi ma malheureuse mere!.. La voici qui revient...

SUZANNE, *pleurant.*

Madame! allons, madame...

LA COMTESSE, *revenant à elle.*

Ah! qu'on a de peine à mourir!

LÉON, *égaré.*

Non, maman; vous ne mourrez pas.

LA COMTESSE, *égarée.*

O Ciel! entre mes juges! entre mon époux et mon fils! Tout est connu... et criminelle envers tous deux... (*elle se jette à terre et se prosterne.*) Vengez-vous l'un et l'autre! il n'est plus de pardon pour moi! (*avec horreur.*) Mere coupable! épouse indigne! un instant nous a tous perdus. J'ai mis l'horreur dans ma famille! J'allumai la guerre intestine entre le pere et les enfans! Ciel juste! il falloit bien que ce crime fût découvert! Puisse ma mort expier mon forfait!

LE COMTE, *au désespoir.*

Non, revenez à vous : votre douleur a déchiré mon ame. Asseyons-la. Léon!... mon fils! (*Léon fait un grand mouvement.*) Suzanne, asseyons-la. (*ils la remettent sur le fauteuil.*)

SCENE XVIII.

LE COMTE, LEON, LA COMTESSE, SUZANNE, FIGARO.

FIGARO, *accourant.*

Elle a repris sa connoissance?

SUZANNE.

Ah, Dieu! j'étouffe aussi. (*elle se desserre.*)

LE COMTE, *crie.*

Figaro! vos secours!

FIGARO, *étouffé.*

Un moment; calmez-vous : son état n'est plus si pressant. Moi qui étois dehors, grand Dieu! je suis rentré bien à propos!... Elle m'avoit fort effrayé. Allons, madame, du courage.

LA COMTESSE, *priant, renversée.*

Dieu de bonté! fais que je meure!

LÉON, *en l'asseyant mieux.*

Non, maman, vous ne mourrez pas, et nous réparerons nos torts. Monsieur! vous que je n'outragerai plus en vous donnant un autre nom, reprenez vos titres, vos biens, je n'y avois nul droit : hélas! je l'ignorois. Mais, par pitié, n'écrasez point d'un déshonneur public cette infortunée qui fut votre... Une erreur expiée par vingt années de larmes est-elle encore un crime alors qu'on fait justice? Ma mere et moi nous nous bannissons de chez vous.

LE COMTE, *exalté.*

Jamais! vous n'en sortirez point.

LÉON.

Un couvent sera sa retraite; et moi, sous mon nom de Léon, sous le simple habit d'un soldat, je défendrai la liberté de notre nouvelle patrie. Inconnu, je mourrai pour elle, ou je la servirai en zélé citoyen. (*Suzanne pleure dans un coin; Figaro est absorbé dans l'autre.*)

LA COMTESSE, *péniblement.*

Léon! mon cher enfant! ton courage me rend la vie! Je puis encore la supporter, puisque mon fils a la vertu de ne pas détester sa mere. Cette fierté dans le malheur sera ton noble patrimoine. Il m'épousa sans biens; n'exigeons rien de lui. Le travail de mes mains soutiendra ma foible existence; et toi, tu serviras l'état.

LE COMTE, *avec désespoir.*

Non, Rosine! jamais. C'est moi qui suis le vrai coupable; de combien de vertus je privois ma triste vieillesse!...

LA COMTESSE.

Vous en serez enveloppé. Florestine et Bégearss vous restent. Floresta, votre fille, l'enfant chéri de votre cœur...

LE COMTE, *étonné.*

Comment?... d'où savez-vous?... qui vous l'a dit?...

LA COMTESSE.

Monsieur, donnez-lui tous vos biens, mon fils et

moi n'y mettrons point d'obstacle; son bonheur nous consolera. Mais, avant de nous séparer, que j'obtienne au moins une grace. Apprenez-moi comment vous êtes possesseur d'une terrible lettre que je croyois brûlée avec les autres? Quelqu'un m'a-t-il trahie?

FIGARO, *s'écriant.*

Oui! l'infâme Bégearss : je l'ai surpris tantôt qui la remettoit à monsieur.

LE COMTE, *parlant vîte.*

Non, je la dois au seul hasard. Ce matin, lui et moi, pour un tout autre objet, nous examinions votre écrin, sans nous douter qu'il eût un double fond. Dans le débat, et sous ses doigts, le secret s'est ouvert soudain, à son très-grand étonnement. Il a cru le coffre brisé.

FIGARO, *criant plus fort.*

Son étonnement d'un secret? Monstre! c'est lui qui l'a fait faire!

LE COMTE.

Est-il possible?

LA COMTESSE.

Il est trop vrai.

LE COMTE.

Des papiers frappent nos regards; il en ignoroit l'existence; et, quand j'ai voulu les lui lire, il a refusé de les voir.

SUZANNE, *s'écriant.*

Il les a lus cent fois avec madame!

LE COMTE.

Est-il vrai? Les connoissoit-il?

LA COMTESSE.

Ce fut lui qui me les remit, qui les apporta de l'armée, lorsqu'un infortuné mourut.

LE COMTE.

Cet ami sûr, instruit de tout?...

FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE, *ensemble, criant.*

C'est lui!

LE COMTE.

O scélératesse infernale! avec quel art il m'avoit engagé! A présent, je sais tout.

FIGARO.

Vous le croyez?

LE COMTE.

Je connois son affreux projet. Mais, pour en être plus certain, déchirons le voile en entier. Par qui savez-vous donc ce qui touche ma Florestine?

LA COMTESSE, *vite.*

Lui seul m'en a fait confidence.

LÉON, *vite.*

Il me l'a dit sous le secret.

SUZANNE, *vite.*

Il me l'a dit aussi.

LE COMTE, *avec horreur.*

O monstre! Et moi, j'allois la lui donner, mettre ma fortune en ses mains!

FIGARO, *vivement.*

Plus d'un tiers y seroit déja, si je n'avois porté,

sans vous le dire, vos trois millions d'or en dépôt chez M. Fal : vous alliez l'en rendre le maître; heureusement je m'en suis douté. Je vous ai donné son reçu...

LE COMTE, *vivement.*

Le scélérat vient de me l'enlever pour en aller toucher la somme.

FIGARO, *désolé.*

O proscription sur moi! Si l'argent est remis, tout ce que j'ai fait est perdu! Je cours chez M. Fal. Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard!

LE COMTE, *à Figaro.*

Le traître n'y peut être encore.

FIGARO.

S'il a perdu un temps, nous le tenons. J'y cours. (*il veut sortir.*)

LE COMTE, *vivement, l'arrête.*

Mais, Figaro, que le fatal secret dont ce moment vient de t'instruire reste enseveli dans ton sein !

FIGARO, *avec une grande sensibilité.*

Mon maître, il y a vingt ans qu'il est dans ce sein-là, et dix que je travaille à empêcher qu'un monstre n'en abuse! Attendez sur-tout mon retour, avant de prendre aucun parti.

LE COMTE, *vivement.*

Penseroit-il se disculper?

FIGARO.

Il fera tout pour le tenter; (*il tire une lettre de sa poche.*) mais voici le préservatif. Lisez le contenu de cette épouvantable lettre; le secret de l'enfer est là.

Vous me saurez bon gré d'avoir tout fait pour me la procurer. (*il lui remet la lettre de Bégearss.*) Suzanne, des gouttes à ta maîtresse! tu sais comment je les prépare. (*il lui donne un flacon.*) Passez-la sur sa chaise longue, et le plus grand calme autour d'elle. Monsieur, au moins, ne recommencez pas; elle s'éteindroit dans nos mains!

LE COMTE, *exalté.*

Recommencer! je me ferois horreur!

FIGARO, *à la Comtesse.*

Vous l'entendez, madame? le voilà dans son caractere; et c'est mon maître que j'entends. Ah! je l'ai toujours dit de lui : la colere, chez les bons cœurs, n'est qu'un besoin pressant de pardonner. (*Il s'enfuit. Le Comte et Léon prennent la Comtesse sous les bras; ils sortent tous.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente le grand salon du premier acte.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, LA COMTESSE, LEON, SUZANNE.

(*La Comtesse, pâle, dans le plus grand désordre de parure.*)

LÉON, *soutenant sa mere.*

Il fait trop chaud, maman, dans l'appartement intérieur. Suzanne, avance une bergere. (*on l'assied.*)

LE COMTE, *attendri, arrangeant les coussins.*

Etes-vous bien assise? Eh quoi! pleurer encore!

LA COMTESSE, *accablée.*

Ah! laissez-moi verser des larmes de soulagement! ces récits affreux m'ont brisée! cette infâme lettre sur-tout....

LE COMTE, *délirant.*

Marié en Irlande, il épousoit ma fille, et tout

mon bien placé sur la banque de Londres eût fait vivre un repaire affreux, jusqu'à la mort du dernier de nous tous!... Et qui sait, grand Dieu! quels moyens?...

LA COMTESSE.

Homme infortuné! calmez-vous! Mais il est temps de faire descendre Florestine; elle avoit le cœur si serré de ce qui devoit lui arriver! Va la chercher, Suzanne, et ne l'instruis de rien.

LE COMTE, *avec dignité.*

Ce que j'ai dit à Figaro, Suzanne, étoit pour vous comme pour lui.

SUZANNE.

Monsieur, celle qui vit madame pleurer, prier pendant vingt ans, a trop gémi de ses douleurs pour rien faire qui les accroisse. (*Elle sort.*)

SCENE II.

LE COMTE, LA COMTESSE, LEON.

LE COMTE, *avec un vif sentiment.*

Ah! Rosine! séchez vos pleurs, et maudit soit qui vous affligera!

LA COMTESSE.

Mon fils, embrasse les genoux de ton généreux protecteur, et rends-lui grace pour ta mere. (*il veut se mettre à genoux.*)

LE COMTE, *le releve.*

Oublions le passé, Léon. Gardons-en le silence, et n'émouvons plus votre mere. Figaro demande un

grand calme. Ah! respectons sur-tout la jeunesse de Florestine, en lui cachant soigneusement les causes de cet accident.

SCENE III.

FLORESTINE, SUZANNE, LE COMTE, LA COMTESSE, LEON.

FLORESTINE, *accourant.*

Mon Dieu! maman, qu'avez-vous donc?

LA COMTESSE.

Rien que d'agréable à t'apprendre; et ton parrain va t'en instruire.

LE COMTE.

Hélas! ma Florestine! je frémis du péril où j'allois plonger ta jeunesse. Grace au ciel, qui dévoile tout, tu n'épouseras point Bégearss. Non, tu ne seras point la femme du plus épouvantable ingrat...

FLORESTINE.

Ah, ciel! Léon!...

LÉON.

Ma sœur, il nous a tous joués!

FLORESTINE, *au Comte.*

Sa sœur!

LE COMTE.

Il nous trompoit. Il trompoit les uns par les autres; et tu étois le prix de ses horribles perfidies. Je vais le chasser de chez moi.

LA COMTESSE.

L'instinct de ta frayeur te servoit mieux que nos

lumieres. Aimable enfant! rends grace au ciel, qui te sauve d'un tel danger.

LÉON.

Ma sœur, il nous a tous joués!

FLORESTINE, *au Comte.*

Monsieur, il m'appelle sa sœur!

LA COMTESSE, *exaltée.*

Oui, Floresta, tu es à nous. C'est là notre secret chéri. Voilà ton pere; voilà ton frere; et moi je suis ta mere pour la vie. Ah! garde-toi de l'oublier jamais! (*elle tend la main au Comte.*) Almaviva! pas vrai qu'elle est ma fille?

LE COMTE, *exalté.*

Et lui, mon fils; voilà nos deux enfans. (*Tous se serrent dans les bras l'un de l'autre.*)

SCENE IV.

FIGARO, M. FAL, FLORESTINE, SUZANNE, LE COMTE, LA COMTESSE, LEON.

FIGARO, *accourant et jetant son manteau.*

Malédiction! il a le porte-feuille. J'ai vu le traître l'emporter, quand je suis entré chez monsieur.

LE COMTE.

O Monsieur Fal! vous vous êtes pressé.

M. FAL, *vivement.*

Non, monsieur, au contraire. Il est resté plus d'une heure avec moi; m'a fait achever le contrat, y insérer la donation qu'il fait. Puis il m'a remis mon reçu, au bas duquel étoit le vôtre; en me disant que

la somme est à lui; qu'elle est un fruit d'hérédité; qu'il vous l'a remise en confiance...

LE COMTE.

O scélérat! il n'oublie rien.

FIGARO.

Que de trembler sur l'avenir.

M. FAL.

Avec ces éclaircissemens, ai-je pu refuser le portefeuille qu'il exigeoit? Ce sont trois millions au porteur. Si vous rompez le mariage, et qu'il veuille garder l'argent c'est un mal presque sans remede.

LE COMTE, *avec véhémence.*

Que tout l'or du monde périsse, et que je sois débarrassé de lui!

FIGARO, *jetant son chapeau sur un fauteuil.*

Dussé-je être pendu, il n'en gardera pas une obole! (*à Suzanne.*) Veille au-dehors, Suzanne. (*elle sort.*)

M. FAL.

Avez-vous un moyen de lui faire avouer, devant de bons témoins, qu'il tient ce trésor de monsieur? Sans cela, je défie qu'on puisse le lui arracher.

FIGARO.

S'il apprend, par son Allemand, ce qui se passe dans l'hôtel, il n'y rentrera plus.

LE COMTE, *vivement.*

Tant mieux! c'est tout ce que je veux. Ah! qu'il garde le reste.

FIGARO, *vivement.*

Lui laisser par dépit l'héritage de vos enfans? Ce n'est pas vertu, c'est foiblesse.

LÉON, *fâché.*

Figaro !

FIGARO, *plus fort.*

Je ne m'en dédis point. (*au Comte.*) Qu'obtiendra donc de vous l'attachement, si vous payez ainsi la perfidie?

LE COMTE, *se fâchant.*

Mais, l'entreprendre sans succès, c'est lui ménager un triomphe...

SCENE V.

FIGARO, M. FAL, FLORESTINE, LE COMTE, LA COMTESSE, LEON, SUZANNE.

SUZANNE, *à la porte et criant.*

Monsieur Bégearss qui rentre. (*Elle sort.*)

SCENE VI.

FIGARO, M. FAL, FLORESTINE, LE COMTE, LA COMTESSE, LEON.

(*Ils font tous un grand mouvement.*)

LE COMTE, *hors de lui.*

Oh! traître!

FIGARO, *très vîte.*

On ne peut plus se concerter; mais si vous m'é-

coutez et me secondez tous pour lui donner une sécurité profonde, j'engage ma tête au succès.

M. FAL.

Vous allez lui parler du porte-feuille et du contrat?

FIGARO, *très vite.*

Non pas; il en sait trop pour l'entamer si brusquement. Il faut l'amener de plus loin à faire un aveu volontaire. (*au Comte.*) Feignez de vouloir me chasser.

LE COMTE, *troublé.*

Mais, mais sur quoi?

SCENE VII.

FIGARO, M. FAL, FLORESTINE, LE COMTE, LA COMTESSE, LEON, SUZANNE, BEGEARSS.

SUZANNE, *accourant.*

M. Bégeaaaaaaarss! (*elle se range près de la Comtesse.*)

BÉGEARSS, *montre une grande surprise.*

FIGARO, *s'écrie, en le voyant.*

Monsieur Bégearss! (*humblement.*) Eh bien, ce n'est qu'une humiliation de plus. Puisque vous attachez à l'aveu de mes torts le pardon que je sollicite, j'espère que monsieur ne sera pas moins généreux.

BÉGEARSS, *étonné.*

Qu'y a-t-il donc? Je vous trouve assemblés.

LE COMTE, *brusquement.*

Pour chasser un sujet indigne.

BÉGEARSS, *plus surpris encore, voyant le notaire.*

Et monsieur Fal?

M. FAL, *lui montrant le contrat.*

Voyez qu'on ne perd point de temps, tout ici concourt avec vous.

BÉGEARSS, *surpris.*

Ha, ha!...

LE COMTE, *impatient, à Figaro.*

Pressez-vous; ceci me fatigue.

(*pendant cette scene, Bégearss les examine l'un après l'autre, avec la plus grande attention.*)

FIGARO, *l'air suppliant, adressant la parole au Comte.*

Puisque la feinte est inutile, achevons mes tristes aveux. Oui, pour nuire à M. Bégearss, je répete avec confusion, que je me suis mis à l'épier, le suivre, et le troubler par-tout; car monsieur n'avoit pas sonné, lorsque je suis entré chez lui, pour savoir ce qu'on y faisoit du coffre aux brillans de madame, que j'ai trouvé là tout ouvert.

BÉGEARSS.

Certes! ouvert à mon grand regret.

LE COMTE, *fait un mouvement inquiétant, à part.*

Quelle audace!

FIGARO, *se courbant, le tire par l'habit pour l'avertir.*

Ah! mon maître!

M. FAL, *effrayé.*

Monsieur!

BÉGEARSS, *au Comte, à part.*

Modérez-vous, ou nous ne saurons rien.

(*le Comte frappe du pied. Bégearss l'examine.*)

FIGARO, *soupirant, au Comte.*

C'est ainsi que, sachant madame enfermée avec lui, pour brûler de certains papiers dont je connoissois l'importance, je vous ai fait venir subitement.

BÉGEARSS, *au Comte.*

Vous l'ai-je dit? (*le Comte mord son mouchoir de fureur.*)

SUZANNE, *bas à Figaro, par derriere.*

Acheve, acheve.

FIGARO.

Enfin vous voyant tous d'accord, j'avoue que j'ai fait l'impossible pour provoquer entre madame et vous la vive explication... qui n'a pas eu la fin que j'espérois...

LE COMTE, *à Figaro, avec colere.*

Finissez-vous ce plaidoyer?

FIGARO, *bien humble.*

Hélas! je n'ai plus rien à dire; puisque c'est cette explication qui a fait chercher M. Fal, pour finir ici le contrat. L'heureuse étoile de monsieur a triomphé de tous mes artifices... Mon maître! en faveur de trente ans...

LE COMTE, *avec humeur.*

Ce n'est pas à moi de juger. (*il marche vite.*)

FIGARO.

Monsieur Bégearss...

BÉGEARSS, *qui a repris sa sécurité, dit ironiquement.*

Qui, moi? Cher ami, je ne comptois guere vous avoir tant d'obligations. (*élevant son ton.*) Voir mon bonheur accéléré par le coupable effort destiné à me le ravir! (*à Léon et à Florestine.*) O jeunes gens! quelle leçon! marchons avec candeur dans le sentier de la vertu. Voyez que tôt ou tard l'intrigue est la perte de son auteur.

FIGARO, *prosterné.*

Ah! oui!

BÉGEARSS, *au Comte.*

Monsieur, pour cette fois encore, et qu'il parte!

LE COMTE, *à Bégearss, durement.*

C'est là votre arrêt?... j'y souscris.

FIGARO, *ardemment.*

Monsieur Bégearss! je vous le dois... Mais je vois M. Fal pressé d'achever un contrat...

LE COMTE, *brusquement.*

Les articles m'en sont connus.

M. FAL.

Hors celui-ci. Je vais vous lire la donation que monsieur fait... (*cherchant l'endroit.*) M., M., M., messire James-Honoré Bégearss... Ah! (*il lit.*) « Et pour « donner a la demoiselle future épouse une preuve « non équivoque de son attachement pour elle, ledit « seigneur futur époux lui fait donation entiere de « tous les grands biens qu'il possede; consistant au- « jourd'hui, (*il appuie en lisant.*) ainsi qu'il le dé- « clare, et les a exhibés à nous, notaires soussignés,

« en trois millions d'or ici joints, en très bons effets « au porteur. » (*il tend la main en lisant.*)

BÉGEARSS.

Les voilà dans ce porte-feuille. (*il donne le porte-feuille à M. Fal.*) Il manque deux milliers de louis, que je viens d'en ôter pour fournir aux apprêts des noces.

FIGARO, *montrant le Comte, et vivement.*

Monsieur a décidé qu'il payeroit tout; j'ai l'ordre.

BÉGEARSS, *tirant les effets de sa poche et les remettant au notaire.*

En ce cas enregistrez-les; que la donation soit entiere. (*Figaro, retourné, se tient la bouche pour ne pas rire; M. Fal ouvre le porte-feuille, y remet les effets.*)

M FAL, *montrant Figaro.*

Monsieur va tout additionner, pendant que nous acheverons. (*il donne le porte-feuille ouvert à Figaro.*

FIGARO, *l'air exalté.*

Et moi, j'éprouve qu'un bon repentir est comme toute bonne action; qu'il porte aussi sa récompense.

BÉGEARSS.

En quoi?

FIGARO.

J'ai le bonheur de m'assurer qu'il est ici plus d'un généreux homme. Oh! que le Ciel comble les vœux de deux amis aussi parfaits! Nous n'avons nul besoin d'écrire. (*au Comte.*) Ce sont vos effets au porteur: oui, monsieur, je les reconnois. Entre M. Bégearss et

vous, c'est un combat de générosité : l'un donne ses biens à l'époux ; l'autre les rend à sa future ! (*aux jeunes gens.*) Monsieur, mademoiselle ! ah ! quel bienfaisant protecteur, et que vous allez le chérir !... Mais, que dis-je ? l'enthousiasme m'auroit-il fait commettre une indiscrétion offensante ? (*Tout le monde garde le silence.*)

BÉGEARSS, *un peu surpris, se remet, prend son parti, et dit :*

Elle ne peut l'être pour personne, si mon ami ne la désavoue pas, s'il met mon ame à l'aise en me permettant d'avouer que je tiens de lui ces effets. Celui-là n'a pas un bon cœur, que la gratitude fatigue ; et cet aveu manquoit à ma satisfaction. (*montrant le Comte.*) Je lui dois bonheur et fortune ; et quand je les partage avec sa digne fille, je ne fais que lui rendre ce qui lui appartient de droit. Remettez-moi le porte-feuille ; je ne veux avoir que l'honneur de le mettre à ses pieds moi-même, en signant notre heureux contrat. (*il veut le reprendre.*)

FIGARO, *sautant de joie.*

Messieurs, vous l'avez entendu ? vous témoignerez s'il le faut. Mon maître, voilà vos effets ; donnez-les à leur détenteur, si votre cœur l'en juge digne. (*il lui remet le porte-feuille.*)

LE COMTE, *se levant, à Bégearss.*

Grand Dieu ! les lui donner ! homme cruel ! sortez de ma maison ; l'enfer n'est pas aussi profond que vous. Grace à ce bon vieux serviteur, mon imprudence est réparée : sortez à l'instant de chez moi.

BÉGEARSS.

O mon ami! vous êtes encore trompé.

LE COMTE, *hors de lui, le bride de sa lettre ouverte.*

Et cette lettre, monstre! m'abuse-t-elle aussi?

BÉGEARSS *la voit; furieux, il arrache au Comte la lettre, et se montre tel qu'il est.*

Ah!... je suis joué! mais j'en aurai raison.

LÉON.

Laissez en paix une famille que vous avez remplie d'horreur.

BÉGEARSS, *furieux.*

Jeune insensé! c'est toi qui vas payer pour tous; je t'appelle au combat.

LÉON, *vite.*

J'y cours.

LE COMTE, *vite.*

Léon!

LA COMTESSE, *vite.*

Mon fils!

FLORESTINE, *vite.*

Mon frere!

LE COMTE.

Léon! je vous défends... (*à Bégearss.*) Vous vou êtes rendu indigne de l'honneur que vous demandez: ce n'est point par cette voie-là qu'un homme comme vous doit terminer sa vie. (*Bégearss fait un geste affreux, sans parler.*)

FIGARO, *arrêtant Léon, vivement.*

Non, jeune homme, vous n'irez point; monsieur

votre pere a raison, et l'opinion est réformée sur cette horrible frénésie : on ne combattra plus ici que les ennemis de l'Etat. Laissez-le en proie à sa fureur; et s'il ose vous attaquer, défendez-vous comme d'un assassin : personne ne trouve mauvais qu'on tue une bête enragée. Mais il se gardera de l'oser : l'homme capable de tant d'horreurs doit être aussi lâche que vil.

BÉGEARSS, *hors de lui.*

Malheureux!

LE COMTE, *frappant du pied.*

Nous laissez-vous enfin? C'est un supplice de vous voir. (*la Comtesse est effrayée sur son siege; Florestine et Suzanne la soutiennent; Léon se réunit à elles.*)

BÉGEARSS, *les dents serrées.*

Oui, morbleu! je vous laisse; mais j'ai la preuve en main de votre infâme trahison. Vous n'avez demandé l'agrément de Sa Majesté, pour échanger vos biens d'Espagne, que pour être à portée de troubler sans péril l'autre côté des Pyrénées.

LE COMTE.

O monstre! que dit-il?

BÉGEARSS.

Ce que je vais dénoncer à Madrid. N'y eût-il que le buste en grand d'un Washington, dans votre cabinet; j'y fais confisquer tous vos biens.

FIGARO, *criant.*

Certainement; le tiers au dénonciateur.

BÉGEARSS.

Mais, pour que vous n'échangiez rien, je cours chez

notre ambassadeur arrêter dans ses mains l'agrément de Sa Majesté que l'on attend par ce courrier.

FIGARO, *tirant un paquet de sa poche, s'écrie vivement.*

L'agrément du Roi? le voici; j'avois prévu le coup; je viens, de votre part, d'enlever le paquet au secrétariat d'ambassade; le courrier d'Espagne arrivoit.

(*le Comte, avec vivacité, prend le paquet.*)

BÉGEARSS, *furieux, frappe sur son front, fait deux pas pour sortir et se retourne.*

Adieu, famille abandonnée! maison sans mœurs et sans honneur! Vous aurez l'impudeur de conclure un mariage abominable, en unissant le frere avec la sœur: mais l'univers saura votre infamie! (*Il sort.*)

SCENE VIII.

FIGARO, M. FAL, FLORESTINE, LE COMTE, LA COMTESSE, LEON, SUZANNE.

FIGARO, *follement.*

Qu'il fasse des libelles, derniere ressource des lâches: il n'est plus dangereux; bien démasqué, à bout de voie, et pas vingt-cinq louis dans le monde. Ah, M. Fal! je me serois poignardé, s'il eût gardé les deux mille louis qu'il avoit soustraits du paquet. (*il reprend un ton grave.*) D'ailleurs, nul ne sait mieux que lui que, par la nature et la loi, ces jeunes gens ne se sont rien; qu'ils sont étrangers l'un à l'autre.

LE COMTE, *l'embrasse et crie:*

O Figaro!... madame, il a raison.

LÉON, *très vite.*

Dieux! maman! quel espoir!

FLORESTINE, *au Comte.*

Eh quoi! monsieur, n'êtes-vous plus...

LE COMTE, *ivre de joie.*

Mes enfans, nous y reviendrons; et nous consulterons, sous des noms supposés, des gens de loi, discrets, éclairés, pleins d'honneur. O mes enfans! il vient un âge où les honnêtes gens se pardonnant leurs torts, leurs anciennes foiblesses, font succéder un doux attachement aux passions orageuses qui les avoient trop désunis. Rosine, (c'est le nom que votre époux vous rend!) allons nous reposer des fatigues de la journée. Monsieur Fal, restez avec nous. Venez, mes deux enfans... Suzanne, embrasse ton mari, et que nos sujets de querelles soient ensevelis pour toujours. (*à Figaro.*) Les deux mille louis qu'il avoit soustraits, je te les donne, en attendant la récompense qui t'est bien due...

FIGARO, *vivement.*

A moi, monsieur? Non, s'il vous plaît : moi, gâter, par un vil salaire, le bon service que j'ai fait? Ma récompense est de mourir chez vous. Jeune, si j'ai failli souvent, que ce jour acquitte ma vie. O ma vieillesse! pardonne à ma jeunesse, elle s'honorera de toi. Un jour a changé notre état. Plus d'oppresseur, d'hypocrite insolent. Chacun a bien fait son devoir : ne plaignons point quelques momens de trouble : on gagne assez dans les familles quand on en expulse un méchant.

FIN DE LA MERE COUPABLE.

EXAMEN

DE LA MERE COUPABLE.

La préface de cette piece est moins longue que celles du Barbier de Séville et du Mariage de Figaro; mais elle est plus dogmatique et plus tranchante. Beaumarchais ne cache plus que, lorsqu'il présentoit la Comtesse comme *l'exemple de son sexe*, il avoit le projet de l'offrir plus tard comme ayant à la même époque trahi ses devoirs; et que ce qu'il avoit voulu faire considérer comme un badinage momentané, étoit en effet un engagement très sérieux. *Mes deux comédies espagnoles*, dit-il, *ne furent faites que pour préparer la Mere coupable.*

Sa fatuité ne l'abandonne pas : elle semble même s'être augmentée avec l'âge. Il prétend avoir composé cet ouvrage avec la *tête froide* d'un homme et le *cœur brûlant* d'une femme, comme on dit, observe-t-il modestement, que J. J. Rousseau écrivoit. Cet ensemble, ajoute-t-il, cet *hermaphrodisme moral*, est moins rare qu'on ne croit.

Le public ne porta pas le même jugement sur ce drame. Loin d'y trouver cette chaleur entraînante, quoique souvent factice, des productions de Rousseau, il n'y remarqua en général que les pénibles efforts d'un homme peu sensible pour produire des effets romanesques. Ces efforts manquent presque toujours leur effet : le cœur est froissé plutôt qu'ému; les aveux d'une femme humiliée devant l'époux qu'elle a trahi, dégradent également celui qui les exige et celle à qui on les arrache; la délicatesse repousse

un arrangement qui rapproche deux personnes condamnées à ne plus s'estimer, à ne voir dans les seuls enfans qui leur restent que des objets de honte, et à perdre sur eux toute espece d'ascendant, par la nécessité où ils se sont mis de les rendre confidens de leurs foiblesses. Une telle piece n'auroit pas fait partie du Répertoire, s'il n'eût été convenable de compléter l'histoire de Figaro et de la famille Almaviva, et si le dénouement inévitable d'une combinaison si singuliere ne contribuoit pas à démontrer combien elle est absurde et contraire aux bonnes mœurs.

Nous avons observé que, dans les deux pieces précédentes, Beaumarchais, sans qu'il en convienne, se peint lui-même sous les traits de Figaro. Ici la haine l'aveugle au point de lui faire jeter entièrement le masque; et, ce qui ne lui étoit pas encore arrivé, il joint une maladresse à une mauvaise action. Lorsqu'il défendit madame Kornman, il trouva, comme on l'a dit dans la notice, un adversaire qui ne ressembloit en rien aux Goësman, aux Marin et aux Baculard. M. Bergasse, écrivain supérieur, rattacha cette cause aux grandes questions de politique et de morale, s'éleva à des considérations contre lesquelles les calembourgs et les plaisanteries hasardées n'avoient aucune force : il contraignit Beaumarchais à devenir sérieux, et par là il le priva de tous ses avantages. Ce dernier crut venger sa défaite en traduisant M. Bergasse sur le théâtre, et en lui attribuant les vices les plus monstrueux; mais cette calomnie ne fit tort qu'à celui qui l'avoit inventée : elle le contraignit à se transformer ouvertement en Figaro, pour rompre les trames imaginaires de celui qu'il vouloit dénigrer; et il fut alors permis de conclure que tous les développemens donnés au caractere de Figaro dans les deux autres pieces, appartenoient

vraiment au caractere de Beaumarchais, et renfermoient ses opinions, ses principes, ainsi que ses regles de conduite : conclusion qu'on auroit tort de prendre à la lettre, parce qu'à l'époque du Barbier de Séville, Beaumarchais ne prévoyoit pas qu'il auroit un jour à combattre M. Bergasse; mais qui sert à dévoiler les traits principaux qui caractérisent cet homme singulier, et les moyens qu'il employa en grand pour arriver à la fortune.

Nous allons, comme dans les deux examens précédens, passer en revue les personnages de la Mere coupable, et examiner les effets que l'âge a produits sur eux. Conformément au système de la piece, nous serons encore obligés de commencer par les valets qui gouvernent toujours les maîtres; car ils profitent de leur foiblesse comme ils avoient autrefois profité de leurs passions.

La famille Almaviva se trouve établie à Paris dans les premieres années de la révolution. Figaro, malgré son ambition et ses intrigues, n'a pu devenir que valet-de-chambre-chirurgien de son maître : il s'est acquis un grand ascendant dans la maison, mais il ne peut la gouverner entièrement. Un aventurier irlandois s'est concilié la confiance du Comte et de la Comtesse en leur surprenant les secrets les plus importans. Le Comte s'est servi de lui pour introduire auprès de sa femme une fille naturelle, qu'il fait passer pour sa pupille; il a remis à la Comtesse la derniere lettre de son amant, et il est instruit que le fils qu'elle fait passer pour l'enfant légitime du Comte appartient à Chérubin : double situation qui devient d'autant plus indécente, que les deux bâtards sont amoureux l'un de l'autre, et sur laquelle est cependant fondé presque tout l'intérêt que l'auteur s'est efforcé de donner à la piece. L'unique soin de Figaro est d'empêcher que Bégearss, son rival,

n'épouse la pupille du Comte et ne s'empare de sa fortune, cas auquel il seroit chassé, et perdroit le fruit de ses loyaux services. N'entrant plus dans l'intimité de son maître, il lui est difficile de connoître les menées de Bégearss; mais il a près de lui un espion de la plus singuliere espece, et tel que jamais on n'en a vu au théâtre.

Les deux rivaux soutiennent, dans le cours de la piece, une lutte triste et monotone : ils ne s'épargnent ni les bravades, ni les injures, ce qui n'est pas adroit pour des intrigans qu'on représente comme si habiles. Pendant les quatre premiers actes, Bégearss triomphe : à la fin de la piece, son étoile pâlit, l'activité de Figaro l'emporte; et ce valet, par un service signalé, reprend tout son ascendant sur son maître.

L'esprit de Figaro n'a plus la gaieté de la jeunesse : il ne montre qu'une singularité souvent choquante; et l'on peut remarquer la même différence entre le Figaro de la Mere coupable et le Figaro du Barbier de Séville, qu'entre le Beaumarchais du procès Goësman et le Beaumarchais, foible adversaire de M. Bergasse. Il compare Bégearss au *Minotaure*; il en fait le *diable* que les Hébreux nomment *Légion*, et il prétend que, si l'on y regardoit bien, on verroit le lutin avoir le *pied fourchu, seule partie que les démons ne peuvent déguiser*. Il s'étonne que Bégearss, cet homme *caverneux*, ait un valet imbécille; et il en conclut que les brigands *craignent les réverberes*; mais, ajoute-t-il, un *sot est un falot, la lumiere passe à travers*. Il est transporté de joie en apprenant qu'il peut intercepter les lettres de son rival et les ouvrir. S'applaudissant de cet honnête moyen de surprendre les secrets d'autrui, il veut établir, chez le banquier où les lettres arrivent, *son noir comité des recherches*. Ce moyen-là,

observe-t-il, n'est pas trop *constitutionnel : ma perdio!* l'utilité... et puis j'ai *mes exemples*. Enfin ce que Beaumarchais ne s'étoit permis qu'une seule fois dans le Mariage de Figaro, il termine par un trait aussi ridicule qu'impie, l'un des monologues de ce valet : « Hasard, s'é-« crie-t-il, dieu méconnu, les anciens t'appeloient destin; « nos gens te donnent un autre nom... » Ce sont là les traits les plus saillans du rôle de Figaro dans la Mere coupable : voilà le ton de plaisanterie du seul personnage qui pouvoit répandre quelque gaieté sur ce drame lugubre.

C'est par le moyen de Suzanne que Figaro est instruit des secrets de Bégearss. Cette femme, qui n'est plus pour lui une personne de *l'autre sexe*, puisqu'elle *est sa femme*, et dont il n'est plus ni amoureux ni jaloux, a eu autrefois avec Bégearss des relations intimes, mais elle le déteste aujourd'hui. Cette ancienne liaison peut seule expliquer la confiance de Bégearss pour la femme de son ennemi. L'auteur, qui ne veut rien laisser à deviner, découvre cette nouvelle turpitude, lorsqu'il présente Suzanne disant à sa maîtresse du mal de cet homme, et la Comtesse lui répliquant : *Je t'ai vue autrefois lui rendre plus de justice*; réponse qui force Suzanne à baisser les yeux. Puisque Beaumarchais vouloit à tout prix donner du neuf, il faut convenir que rien n'étoit plus neuf que cette position de la femme du principal personnage de la piece. Pour que les couleurs de ce tableau fussent en harmonie, il falloit probablement que les valets participassent à la dégradation de leurs maîtres, et que, dans cette société monstrueuse, personne n'eût rien à se reprocher.

Beaumarchais donne à Bégearss le nom de *l'autre Tartufe*, comme si la famille d'Almaviva pouvoit avoir quelque rapport avec la famille d'Orgon; comme si Figaro, devenu

philosophe, pouvoit être comparé au sage Cléanthe, et comme si les tristes ruses qu'emploie un intrigant vulgaire pour ruiner un homme dont il connoît les vices, pouvoient entrer en parallele avec les embûches pleines d'adresse et de comique, tendues par un faux dévot à un homme foible, mais vertueux.

Ce Bégearss, qui devroit être si habile, se perd par une maladresse qu'on a peine à comprendre, et que le mouvement de la scene peut seul empêcher de remarquer. Après avoir fait tomber dans les mains du Comte la lettre qui prouve qu'il n'est pas le pere de Léon, après avoir trouvé le moyen de cacher à la Comtesse que cette lettre a été surprise par son mari, il doit multiplier ses efforts pour qu'il n'y ait pas d'explication entre eux avant que son mariage avec Florestine soit terminé. Cette explication, d'après le caractere de ses maîtres, tournera nécessairement contre lui. Au contraire, il insinue au comte d'avoir recours au divorce permis par les nouvelles lois françoises, il conseille au fils de la comtesse de s'adresser à elle pour le faire rentrer en grace auprès de celui qu'il croit son pere; et il amene ainsi une scene dont le résultat est de le faire chasser.

Il est à remarquer que Figaro, qui devroit tout conduire, n'a aucune part à cette scene décisive; et que, dans sa position, il l'empêcheroit plutôt qu'il ne la provoqueroit : ce qui prouve combien la combinaison générale de la piece manque de justesse et d'ensemble. Bégearss n'a aucune espece de gaieté; c'est un sophiste qui révele froidement les ruses dont il veut se servir, qui les discute pesamment, et qui, ayant les mêmes principes que Bazile, est loin d'être aussi piquant, parce que l'auteur n'a pas voulu le présenter comme ridicule. Sa théorie sur la po-

litique est le morceau le plus remarquable de son rôle : « C'est l'art de créer des faits, de dominer, en se jouant, « les évènemens et les hommes : l'intérêt est son but, l'in- « trigue son moyen : toujours sobre de vérités ; ses vastes « et riches conceptions sont un prisme qui éblouit. Aussi « profonde que l'Etna, elle brûle et gronde long-temps « avant d'éclater au dehors ; mais alors rien ne lui résiste : « elle exige de hauts talens : le scrupule seul peut lui « nuire : c'est le secret des négociateurs. » Est-ce là du style comique ? Ne voit-on pas que l'auteur respecte en quelque sorte cette doctrine, et n'ose y jeter du ridicule ? Et n'est-il pas singulier que ce soit devant Suzanne que Bégearss dévoile ainsi des secrets dont il devroit dérober la connoissance à tous ceux qui l'approchent ?

Le caractere du Comte est plus insignifiant encore que dans le mariage de Figaro. Ses alternatives de jalousie et de pitié n'excitent aucun intérêt. Le projet qu'il forme, et qu'il exécute, de substituer le portrait de Chérubin au sien dans le bracelet de la Comtesse, est un raffinement de cruauté et d'indécence qui révolte, et qui nuit à l'effet de la scene d'explication, parce qu'il remplace le pathétique par l'horreur, et qu'il expose la vie de la Comtesse par l'apparition la plus terrible et la plus inattendue.

La Comtesse a l'air de chercher des consolations dans la religion, et cette combinaison paroît être, au premier coup-d'œil, la plus raisonnable de la piece. Mais, si l'on examine de près son rôle, on trouvera que son repentir et ses remords viennent plutôt de la situation pénible où elle est placée, que d'une véritable horreur pour la faute qu'elle a commise. Elle conserve le plus tendre souvenir de son amant : tous les ans elle célebre, par une espece de culte, l'anniversaire de sa mort : elle voit avec plaisir

son fils Léon fréquenter les sociétés populaires de Paris, y lire des discours, et embrasser ouvertement le parti des révolutionnaires : elle accorde sa confiance entiere à un homme qui, profitant, comme Tartufe, de l'accès qu'il a eu auprès d'elle, a tenté de la séduire. Au lieu de l'avoir banni de sa présence, elle semble lui avoir su gré de son amour; elle ne voit que par lui, ne se dirige que par ses conseils, et le regarde comme un ange tutélaire que le ciel lui a envoyé. Est-ce là une femme vraiment pieuse, vraiment repentante, vraiment convertie? Et ne doit-on pas présumer que lorsqu'elle sera plus heureuse, tous ses remords s'évanouiront?

Le fils de la Comtesse et la fille du Comte n'ont pas de caractere prononcé. On remarque seulement que Léon a pris à Paris toutes les idées de 1792; que ses parens ne s'y opposent pas; qu'il est probable qu'il se fera bientôt naturaliser François, et qu'il figurera, comme tant d'étrangers, dans les scenes de la révolution.

Tels sont les personnages de cette piece, digne complément du Mariage de Figaro. L'intrigue est obscure et embarrassée : quelquefois elle excite la curiosité; mais ce sentiment n'est jamais pleinement satisfait, parce qu'on passe continuellement d'une situation fausse à une situation plus fausse encore. La scene d'explication produisit dans la nouveauté un très-grand effet : plusieurs femmes suffoquoient, et de crédules maris admiroient l'excès de leur sensibilité. Le succès d'une pareille scene peut certainement passer pour une grande révélation sur les mœurs.

On pourroit objecter, en faveur des ouvrages de Beaumarchais, que quelques comédies de l'ancien répertoire sont au moins aussi libres. Mais cette objection tom-

bera d'elle-même, si l'on veut réfléchir que Dancourt et Le Sage ont constamment couvert le vice de ridicule, tandis que l'auteur moderne s'efforce de lui donner tous les charmes de la séduction, et que les premiers n'ont pensé qu'à rire, tandis que Beaumarchais prend les choses au sérieux. Cette derniere différence sur-tout met entre les deux genres un immense intervalle. L'esprit peut s'égayer innocemment de la peinture de quelques vices, lorsque ces vices ne sont pas embellis et justifiés; mais un spectacle où l'on offre ces mêmes vices sous des couleurs aimables, où l'on excuse tous leurs écarts, où l'on éveille la sensibilité en leur faveur, où ils prennent même l'apparence de la vertu, est sans doute ce qu'il peut y avoir de plus dangereux; et les productions qui résultent de ce système, le plus facile de tous, en même temps qu'elles blessent la morale publique, sont également contraires aux principes de l'ancienne et bonne comédie.

FIN DE L'EXAMEN DE LA MERE COUPABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE SEIZIEME VOLUME.

LE BARBIER DE SÉVILLE, COMÉDIE EN QUATRE ACTES ET EN PROSE, PAR DE BEAUMARCHAIS, page 1
Notice sur Beaumarchais, 3
Lettre modérée sur la chûte et la critique du Barbier de Séville, 47
Acteurs, 81
Examen du Barbier de Séville, 195

LE MARIAGE DE FIGARO, COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE, PAR DE BEAUMARCHAIS, 205
Préface de l'auteur, 207
Caracteres et habillemens de la piece, 250
Acteurs, 256
Examen du Mariage de Figaro, 457

LA MERE COUPABLE, DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE, PAR DE BEAUMARCHAIS, 467

Un mot sur la Mere coupable, page 469
Acteurs, 478
Examen de la Mere coupable, 595

FIN DU SEIZIEME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google